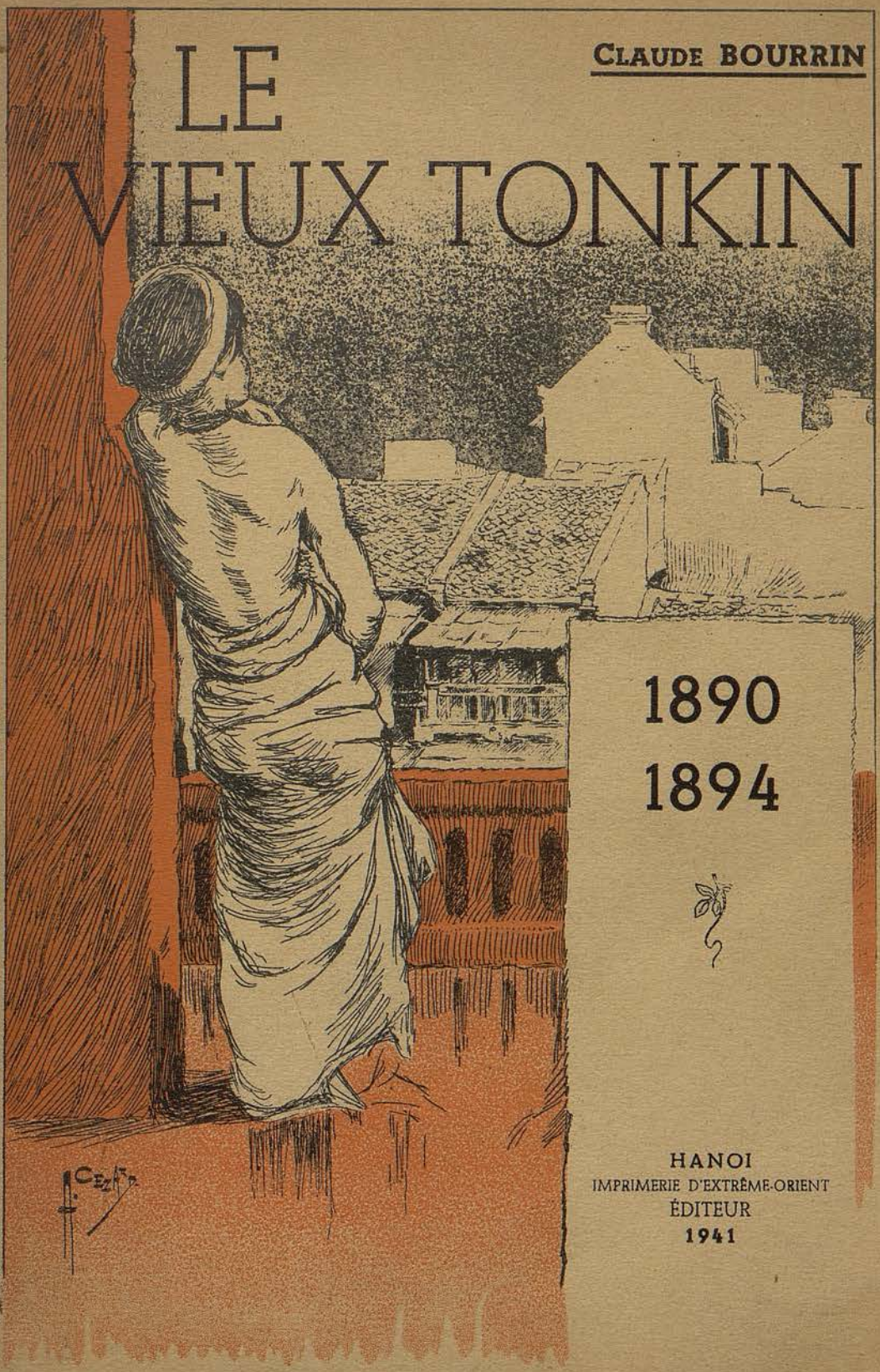
CLAUDE BOURRIN

LE VIEUX TONKIN



1890
1894

HANOI
IMPRIMERIE D'EXTRÊME-ORIENT
ÉDITEUR
1941

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

ASE
J 201

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

A ma douce Germaine.
Ce souvenir d'un
Temps révolu...

_Noël 1954

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

LE VIEUX TONKIN

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

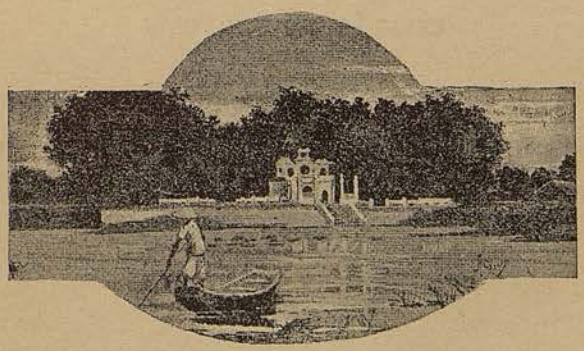
Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

CLAUDE BOURRIN

LE VIEUX TONKIN

LE THÉATRE - LE SPORT - LA VIE MONDAINE

de 1890 à 1894



Centre de Documentation
sur l'Asie du Sud-Est et le
Monde Indonésien
EPHE VIe Section
ASE 2201
BIBLIOTHÈQUE

HANOI
IMPRIMERIE D'EXTRÊME-ORIENT
ÉDITEUR
1941

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

200

EXEMPLAIRES SUR ALFA MAT
DES PAPETERIES DE FRANCE
NUMÉROTÉS DE 1 à 200

100

EXEMPLAIRES HORS COMMERCE
SUR MÊME ALFA
NUMÉROTÉS DE I à C

1200

EXEMPLAIRES SUR VÉLIN
NON NUMÉROTÉS

▪

CONSTITUANT AUTHENTIQUEMENT
L'ÉDITION ORIGINALE

Tous droits réservés

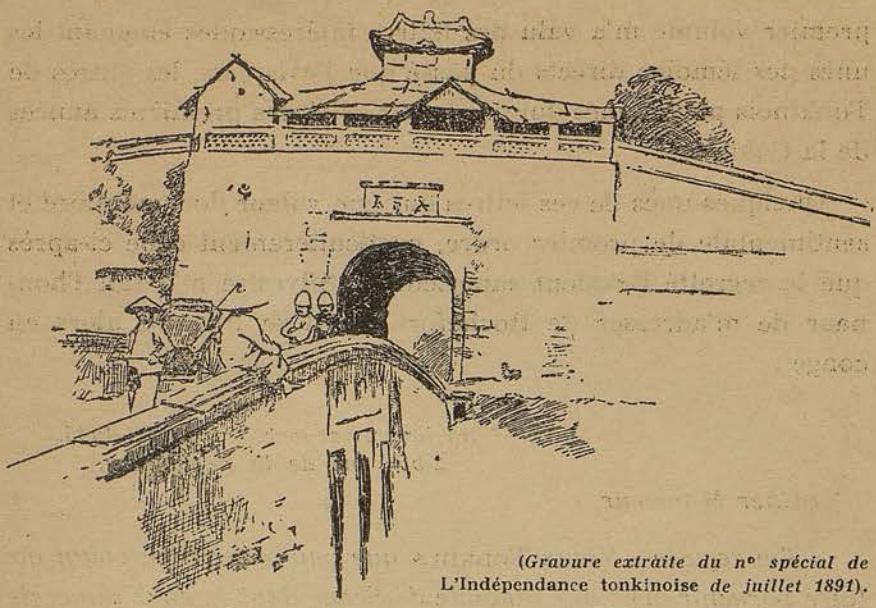
Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

A la mémoire de ma mère,
aussi peu favorable que Clemenceau
à l'expansion coloniale . . .

C. B.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation



(*Gravure extraite du n° spécial de* L'Indépendance tonkinoise *de juillet 1891*).

AVANT-PROPOS

La satisfaction la plus banale pour les écrivains d'Indochine, qui connaissent rarement les forts tirages, est d'avoir vendu en quelques semaines assez de volumes pour couvrir les frais d'édition. Ce résultat atteint, si l'ouvrage continue à s'enlever, l'auteur empoche avec plaisir quelques bénéfices, pas toujours en rapport, du reste, avec le labeur qu'il a fourni.

Voilà pour l'aspect matériel des choses, lequel a quelque importance dans un pays où il n'existe pas d'auteurs fortunés écrivant uniquement en vue de leur propre distraction.

Mais il est, pour l'écrivain sincère que la question des gros sous ne préoccupe qu'à demi, une récompense plus précieuse, celle d'avoir éveillé des échos, suscité des initiatives dans le prolongement de ses écrits. Cela a été le cas pour moi ; mon

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

premier volume m'a valu des lettres intéressantes émanant les unes des témoins directs du passé que j'évoquais, les autres de Tonkinois plus jeunes qui ont la curiosité des premières années de la Colonie.

Quelques-unes de ces lettres ont une valeur documentaire et sentimentale de premier ordre, particulièrement celle ci-après que le regretté Résident supérieur A. Silvestre m'a fait l'honneur de m'adresser de Rochefort, où il se trouvait alors en congé :

Rochefort sur-mer, le 9 juillet 1935.
2-bis, rue de la République.

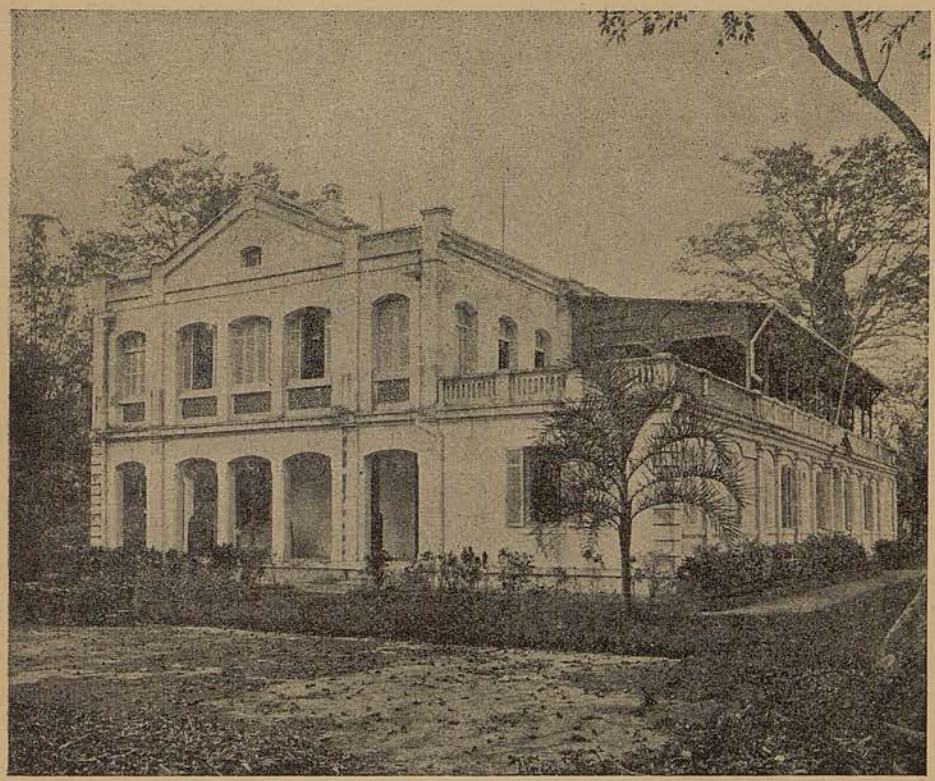
« *Cher Monsieur,*

« *J'ai reçu le* « Vieux Tonkin » *que vous avez bien voulu me faire parvenir avec une aimable dédicace dont je vous remercie infiniment. Sans désemparer, j'ai dévoré l'ouvrage dont j'attendais avec impatience la parution, non pas seulement en qualité de souscripteur, mais parce que je savais y retrouver beaucoup des souvenirs encore vivaces de mes jeunes années passées au Tonkin (1884-1885) à l'époque vraiment héroïque que vous avez retracée.*

« *Mon attente n'a pas été déçue et j'ai eu grande satisfaction à lire mille détails que vous mentionnez et qui ravivaient ma mémoire. Je vous suis donc redevable d'une vraie joie et aussi de vives félicitations pour l'intéressant travail dont vous avez doté l'Indochine.*

« *Vous citez le nom de ma mère (page 92 — note 3) parmi les spectatrices de la représentation du 16 août 1885 offerte au profit de la société de secours aux blessés militaires dont elle était présidente. Je me rappelle parfaitement avoir été, moi aussi, petit gamin de six ans, probablement le seul petit Français présent à cette époque, parmi ces spectateurs. Je vois encore la salle installée de façon rudimentaire par le ménage Deschamps.*

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation



Le Consulat de France à la Concession de Hanoi.

D'après une photographie de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

Une plaque de marbre apposée sur le corps principal de bâtiment du Musée Louis Finot porte le texte suivant :

Sur l'emplacement de ce Musée s'élevait, dans la première concession française, l'hôtel du Consul de France à Hanoi, construit en 1875.

Résidence générale en 1886 et 1887.

Gouvernement général de 1888 à 1907.

Ici vécut, d'avril 1882 à mai 1883, le capitaine de vaisseau Henri Rivière. Paul Bert y est mort le 11 novembre 1886.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

« *Avec mon père, alors Directeur des Affaires civiles et politiques, nous occupions le Consulat, dans la Concession, immeuble situé à gauche en pénétrant dans l'unique rue, qui a fait place au Musée de l'Ecole française d'Extrême-Orient.*

« *J'ai encore présentes à la mémoire les longues courses en pousse que nous faisions, ma mère et moi, pour nous rendre de la Concession, par la « Porte de France », jusqu'à l'hôpital installé dans la citadelle, bondé de pauvres soldats ramenés de Son-Tay ou de Bac-Ninh, blessés ou malades, à qui ma mère distribuait les envois de la Croix rouge. La présence de cette Française allant de lit en lit, écrivant sous la dictée de ces pauvres diables souvent leurs derniers adieux à la famille, apportait un précieux réconfort à ces victimes du climat ou des balles chinoises.*

« *Je revois parfaitement dans mes souvenirs la Porte de France que j'ai vainement — et pour cause — recherchée en 1915, lorsque, trente ans plus tard, je suis revenu à Hanoi. J'en possède une photographie où je figure sur un poney affecté à mes promenades d'enfant.*

« *J'ai connu le Fleuve Rouge coulant avec violence le long de la Concession. J'ai assisté à des éboulements de berge qui obligeaient de déménager hâtivement les bureaux sur pilotis et couverts en paillotes qu'occupait l'Etat-Major du Général en Chef. Je puis même vous fournir une précision de date à propos du formidable éboulement qui s'est produit en 1885 et dont vous parlez à la page 40 : c'est exactement dans la nuit du 13 au 14 juillet ; quelques instants après le passage d'une retraite aux flambeaux, le blockhaus d'angle, heureusement évacué, est parti brusquement au fleuve emportant avec lui non seulement la route circulaire, mais une grande partie du jardin de notre logement.*

« *Encore un détail, mais celui-là macabre et qui était bien fait pour frapper l'imagination d'un enfant de 6 à 7 ans : Quand on est rentré en possession de la tête du Commandant*

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Rivière, (page 47) elle a été apportée au bureau de mon père, installé au rez-de-chaussée de notre maison, et elle est restée plusieurs jours en dépôt chez nous avant l'inhumation.

« Votre livre, cher Monsieur, m'a fourni une précieuse indication sur l'origine d'un bouddha en bois laqué et doré plus grand que nature rapporté par mon père du Tonkin et que je possède encore. Je me souvenais qu'il provenait d'une pagode démolie laquelle était appelée la «pagode de cent bouddhas» et contenait en effet une centaine de statues en bois taillées sur le même modèle. Il s'agit tout simplement de la pagode de Liên-Tri, dite aussi pagode des Supplices, dont vous parlez à la page 52.

« Dire maintenant que les pousse-pousse ont été introduits au Tonkin par le Résident Bonnal me paraît être une inexactitude. Je vous ai dit plus haut que ma mère circulait dans Hanoi dès 1885 en pousse. Or à cette époque, M. Bonnal était Résident de Haiphong, sous les ordres de mon père et ce n'est qu'à la suppression du poste de Directeur des Affaires civiles et politiques lorsque Paul Bert est arrivé au Tonkin que M. Bonnal a été nommé Résident d'Hanoi. Jusque-là c'était mon père qui assumait cette fonction cumulativement avec celles de Directeur et pour tout vous dire, j'avoue que ce n'est pas sans une certaine peine que je constate, autant dans votre livre que dans celui de M. Masson, que le souvenir de celui qui a été le premier à organiser l'administration civile au Tonkin pendant la période de la conquête a pu disparaître aussi complètement de toutes les mémoires. M. Piglowski s'en souvint pourtant quand il a eu la surprise, en 1932, assistant à une séance du Conseil de Gouvernement comme journaliste, de voir siéger le fils de l'ancien Directeur qui collaborait, en 1884-1886, avec les généraux Millot, Brière de l'Isle et de Courcy. Donc tout ce que vous attribuez à M. Bonnal à Hanoi dans la période 1884-1885 ne lui revient pas puisqu'à ce moment il résidait à Haiphong.

« Encore un détail amusant : Je me rappelle que lors des dîners officiels offerts à la Direction et auxquels je n'assistais

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

pas, naturellement, les invités (la plupart étaient des chargés de mission dont le Gouvernement français métropolitain inondait le pays alors comme maintenant) les invités arrivaient en habit noir même en plein été, mais au moment de passer à table, on les conduisait au vestiaire où ils pouvaient revêtir un paletot blanc, sorte de jaquette courte en toile fendue derrière avec deux boutons, à col rabattu avec sur le devant deux rangées de boutons. Longtemps j'ai connu ce genre de vêtement blanc dans la garde-robe de mon père.

« Il me serait possible de vous donner encore le récit de bien d'autres souvenirs. Je ne veux pourtant pas arrêter ma lettre sans relever un petit anachronisme que j'ai trouvé page 155 dans le chapitre « 1888 ». Dans le relevé des faits saillants de cette année vous dites : « Le Général de Courcy interdit l'usage du pousse-pousse aux sous-officiers et soldats... ». Or le Général de Courcy avait quitté le Tonkin en disgrâce en janvier 1886, quelques jours avant que mon père rejoigne Saigon et la Cochinchine, où il avait précédemment accompli une longue carrière dans les Affaires indigènes.

« Je m'excuse d'avoir laissé libre cours à mon bavardage, mais je crois que vous avez pu y prendre quelqu'intérêt. Il ne me reste qu'à vous féliciter à nouveau et à vous remercier encore en vous priant, cher Monsieur, de croire à mes sentiments sincèrement amicaux ».

Cordialement à vous,

A. SILVESTRE

La lettre de M. Silvestre est bien celle que l'on pouvait attendre d'un témoin de cette qualité. Elle déborde de la « violente amour » des anciens pour un pays qu'ils ont en quelque sorte découvert et révélé à lui-même. Elle exprime aussi un honorable souci filial : celui que la postérité se montre équitable à l'égard d'un haut fonctionnaire (M. Silvestre père) lequel a certainement « servi » à cette époque avec toute sa conscience et son honneur de bon Français.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

La lettre de M. Silvestre confirme par ailleurs qu'il est difficile de fixer le détail des évènements, même encore aussi près de nous que ceux ayant marqué les débuts de l'occupation française au Tonkin. C'est ce que nous allons constater en commentant les remarques formulées par notre éminent correspondant.

La porte de France a été démolie en 1886. Il serait intéressant de rapprocher la photographie dont parlait M. Silvestre du dessin que j'ai reproduit en 1935. D'après un écrit de l'époque, la porte de France comportait « une voûte en brique, cintrée, large, solide et carrée ». On ne voit rien de cette voûte sur le dessin ; peut-être avait-elle déjà été jetée bas, en attendant que le reste de la construction subisse le même sort.

M. Silvestre évoque, sa lettre le précise, des souvenirs de 1884-1885. Or c'est le 17 septembre 1883 que M. Raoul Bonnal, en sa qualité de Résident de France de la province de Hanoi, a retrouvé, sur des indications de Monseigneur Puginier, la tête du Commandant Rivière, ainsi que les têtes de 28 de ses compagnons de combat. Quelques jours après, exactement le 8 octobre ainsi qu'en fait foi un procès-verbal officiel, M. Bonnal, officier de l'Etat-civil, assistait à l'exhumation du corps (sans tête et sans mains) du malheureux Commandant. Dans la *Revue indochinoise* de 1923. M. Raoul Bonnal a donné des précisions irréfutables au sujet de cette pieuse récupération des restes de Rivière et de ses compagnons. Une forte brochure intitulée *Au Tonkin* a reproduit en les amplifiant, sous la signature du même auteur, les Souvenirs publiés dans la revue.

Dès lors, deux hypothèses : ou M. Silvestre père était en service à Hanoi dès l'automne de 1883 lorsqu'on a rapporté à la Concession la tête du Commandant Rivière, ou bien le jeune Silvestre a seulement entendu dire que les glorieux restes avaient séjourné dans le bureau de son père quelques mois auparavant. La seconde hypothèse est certainement la seule à

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

retenir. Il est patent, en effet, que M. Silvestre père est arrivé au Tonkin pour prendre ses fonctions de Directeur des Affaires civiles en janvier 1884 ; par ailleurs, mon correspondant ne disait pas qu'il avait vu de ses yeux la funèbre chose. Il s'est donc produit dans l'esprit de M. Silvestre fils, avec le recul du temps, une confusion qui n'engage pas la bonne foi, s'agissant d'un garçonnet qui n'avait pas dépassé alors sa septième année.

De quand datent les premiers pousse-pousse ? Le point non contesté c'est que ces véhicules ont fait leur première apparition à Hanoi en 1884. Où était à ce moment-là M. Bonnal ? Il n'y aucune espèce de doute ; d'après la *Revue indochinoise* de 1923, déjà citée plus haut, M. Bonnal a été en service à Hanoi, en qualité de Résident de France, dès juin-juillet 1883, époque à laquelle il s'installa rue du Chanvre dans la maison abandonnée par un riche Chinois en fuite. Dans ses Souvenirs, dont l'exactitude n'a pas été contestée quand ils furent publiés, M. Bonnal relate qu'il a offert *en 1884* une djinricksha au Tôngdôc de Hanoi.

Le tableau récapitulatif des résidents de France à Hanoi qui se trouve dans le cabinet du Maire ne confirme pas, il est vrai, la primauté chronologique de M. Bonnal sur ses collègues de l'époque ; le tableau donne M. Salle comme 1er résident-maire en 1885. Sans doute a-t-on voulu n'inscrire au tableau que les fonctionnaires installés en vertu de l'article 6 du traité du 6 juin 1884 reconnaissant le Protectorat français. Cela aboutit en fait à une injustice envers les Résidents Bonnal et Parreau lesquels, ayant été les premiers à la peine, eussent mérité d'être à l'honneur avec les nombreux successeurs qui depuis ont continué leur tâche.

Quoi qu'il en soit, Raoul Bonnal, nommé Résident à Son-tay en juillet 1884, (et remplacé à Hanoi par M. Parreau) passa à Haiphong en la même qualité six mois après. Il revint à Hanoi en 1886, c'est vrai, lorsque Paul Bert fut nommé Résident général, mais il n'en avait pas moins été le premier résident de

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

cette ville dès 1883 ; l'enfant Silvestre était bien excusable de ne pas connaître ce détail.

Pour en revenir à M. Bonnal, son activité personnelle fut considérable alors même qu'il ne disposait pas de crédits pour les travaux de voierie. C'est lui qui, utilisant la main-d'œuvre pénale, fit procéder, dès 1883 et 1884, au nivellement des rues et au drainage des fossés, secondé pour la surveillance des chantiers par le commissaire de police Jordany. C'est encore lui qui, dès son arrivée à Haiphong, entreprit de creuser le canal de ceinture afin de se procurer la terre de la plate-forme où l'on construirait la ville.

Idée ingénieuse et hardie qui valut le 1er mars 1885 à Raoul Bonnal une adresse de gratitude couverte de 90 signatures haïphonnaises.

Avant qu'il n'ait quitté définitivement l'Indochine pour aller mourir si peu de temps après dans sa propriété de Rochefort, j'ai eu l'occasion de m'expliquer avec M. Silvestre, Gouverneur général *p. i.*, sur les points soulevés dans sa lettre, notamment en ce qui concerne l'oubli injuste dont la mémoire de son père souffrirait de la part des écrivains qui se consacrent au passé de la Colonie.

J'ai dit à mon éminent interlocuteur que pour ma part, simple compilateur de documents anciens, je n'ai pas cité le nom de son père uniquement pour la raison que je n'en ai pas trouvé trace dans les ouvrages et les vieux journaux du Tonkin que j'ai consultés. C'est aux écrivains du temps, ai-je ajouté, qu'il appartenait de mettre en relief le mérite de leurs contemporains notoires, de même qu'ils ne se sont pas gênés pour critiquer leurs actes, le cas échéant.

Spécialement en ce qui a trait à M. Silvestre père, le silence des documents de l'époque s'explique assez bien à mon avis. Placé entre le Général en Chef, dépositaire des pouvoirs de la République, et les agents d'exécution à partir du grade de Résident, le Directeur des Affaires civiles avait un rôle de première

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

importance au point que rien ne pouvait sans doute être entrepris, en dehors des actions militaires, sans son assentiment. Il ne devait pas manquer, occupant ce poste d'autorité, de conseiller et d'ordonner des travaux utiles. Mais il œuvrait dans son cabinet. Or en matière de travaux de voierie et d'amélioration de l'hygiène, l'opinion publique, dont la presse était le reflet, adressait ses louanges tout naturellement à ceux des fonctionnaires civils que l'on voyait quotidiennement sur les chantiers.

Au surplus, si l'on consulte la longue liste chronologique des Résidents généraux et supérieurs, Secrétaires généraux et Directeurs des Affaires civiles publiée dans l'*Annuaire officiel de l'Indochine,* on n'y voit point figurer le nom de M. Silvestre père. Même dans l'édition de 1937, alors que M. Silvestre fils occupait temporairement le haut poste de Chef de l'Union.

Est-ce parce que les fonctions de Directeur des Affaires civiles n'ont eu, comme celles d'Administrateur-maire, qu'un caractère occulte jusqu'au traité de Hué du 6 juin 1884 ? Cela est probable ; cela du moins expliquerait que le nom de M. Silvestre père ait été quelque peu oublié au Tonkin, alors qu'en Cochinchine le souvenir de l'homme est demeuré vivace, et son nom respecté dans tous les milieux (1).

---

(1) Né le 1er octobre 1841 à Rochefort-sur-Mer, M. Pierre-Jules Silvestre arriva en Cochinchine en 1863 comme lieutenant d'infanterie de marine. Il entra dans l'administration coloniale le 8 avril 1867. Il fut nommé chef de la justice indigène. Inspecteur hors cadre en 1881. Il fut neuf années administrateur de la province de Sadec (1869-1878) où sa douceur, son esprit d'équité, son intégrité lui acquirent un tel renom parmi la population indigène que des tablettes furent érigées dans toutes les pagodes de la province à « Silvestre Le Juste ». Rentré en France en 1883. Il fut nommé chef de bataillon hors cadre, et, en janvier 1884, envoyé au Tonkin comme directeur des Affaires civiles, au départ du docteur Harmand (25 décembre 1883). Ce fut lui qui prévint le général de Courcy des agissements anti-français des Régents d'Annam, confirmant les dires de Mgr. Puginier. Rentré en France définitivement (janvier 1886) il fut professeur à l'Ecole libre des Sciences politiques à Paris (1889-1913), y traitant des questions générales d'ordre politique et économique intéressant l'Extrême-Orient.

(Extrait du Dictionnaire de Bio-Bibliographie générale de l'Indochine française par A. Brébion). Le même ouvrage publie la très longue liste des travaux et études publiés par Pierre-Jules Silvestre.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Le dernier point concerne le général de Courcy. Ici, M. Silvestre était dans le vrai et je rectifie bien volontiers. Le général qui a interdit en 1888 l'usage du pousse-pousse par les militaires ne peut avoir été le général de Courcy qui, parti en disgrâce au début de 1886, est mort en France le 10 novembre 1887.

D'après l'Annuaire de 1888, c'est le général Bégin qui exerçait le commandement des troupes au Tonkin à cette époque, et c'est lui, vraisemblablement, qui prit la mesure contre laquelle protestèrent les loueurs de pousse-pousse.

***

Le Vieux Tonkin devait d'abord être publié à Paris aux éditions de La Caravelle. Le 15 juillet 1934, sur le simple vu d'une page spécimen, M. G. Bonjour, administrateur des Services civils retraité à Limoges, souvent cité dans mon ouvrage, écrivit à l'éditeur Charpentier. Je ne reproduirai ni cette lettre ni ma réponse car cette correspondance assez longue visait des questions de détail. J'ai d'ailleurs tenu le plus grand compte, le moment venu, des précisions fournies par cet honorable et très sûr « témoin ».

M. Bonjour m'écrivit ensuite directement le 23 juillet ; pour clore le courtois échange de vues auquel nous venions de nous livrer, il s'exprimait ainsi : « *Je crois avoir dit dans ma première lettre que les détails signalés par moi étaient sans importance. Les écrits du temps où vous vous êtes documenté ont plus de valeur que mes souvenirs lointains* ».

L'excellent M. Bonjour montrait là une modestie excessive. En fait, les écrits d'autrefois n'offrent pas plus de garanties de véracité que les écrits de notre temps concernant les faits actuels. Cependant, lorsque j'ai voulu contrôler certains renseignements douteux en faisant appel aux souvenirs des survivants, je me suis trouvé souvent en présence de divergences. Les témoins n'étaient pas d'accord et c'est de règle courante

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

même pour les évènements récents. Les anciens ne veulent pas avouer qu'ils ont ignoré ou oublié tel ou tel fait ; lorsqu'on les interroge, ils répondent avec assurance d'après des souvenirs souvent trop confus. En fin de compte il semble préférable de s'en tenir aux documents écrits ; ces documents, les contemporains les ont connus ; s'ils étaient inexacts, il convenait qu'on le dise au moment où ils ont été produits il y a 40 ou 50 ans.

M. Bonjour m'avait invité en 1934 à l'aller voir à Limoges ; je regrette que des raisons de santé m'aient empêché de faire ce voyage car mon hôte m'eût certainement communiqué de précieux papiers sur le Tonkin de la conquête. L'occasion ne se reproduira plus, hélas, cet ancien Tonkinois, si populaire à Hanoï des années durant, ayant succombé en 1936 à l'âge de 81 ans.

*
* *

Après la publication du premier volume, un autre très vieux Tonkinois de la première heure, M. Jules Lefebvre, propriétaire à Saigon, m'envoya les deux programmes du Châlet de Hong-Hoa qu'il avait retrouvés dans ses archives et que je reproduis ci-après :

« *Ces programmes* », m'écrivit M. Lefebvre, « *sont de la composition d'un jeune soldat alsacien du nom de Frischmann lequel tenait généralement les rôles de femme. Quant à Baumann, solide gaillard très intéressant, il était le boute-en-train de la troupe. En raison de sa culture et de son caractère, on s'étonnait de le voir engagé sous un nom d'emprunt, lui Français, dans la Légion étrangère. Le bruit courait que c'était un lieutenant de gendarmerie dégradé à la suite de violences envers un supérieur* ».

Je cite en exemple le geste de M. Lefebvre et suis certain que l'on pourrait trouver encore, conservés par les vieilles familles de la colonie, des documents du même genre, surtout des photographies ou des dessins qui prendraient opportunément

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

au Châlet d'Hong-Kong.

Concert du 22 Avril 1888.

Un muet à l'eau sucrée

Comedie en un acte. (Labiche)

Personnages

- Payard, voulier, ... Baumann.
- Crémusot, pharmacien ..... Petit.
- Pilarsor, retraité, ... Chambo.
- Frotasson, retraité, ... Decazes.
- 1er Client ..... Henri.
- 2me Client ..... Eugène.
- Madame Crémusot ..... Vidal.
- Marguerite ..... Albert.

1° ..... Ma petite chopinette, chans.te comique .. Chambo.
2° ..... Le pompier de Gonesse, scie d'artiste Vidal.
3° ..... Souvenir de la nuit du 4, réc. V. Hugo Baumann.
4° ..... Le trou de madame, chans.te comique .. Chambo.
5° ..... Une noce en Normandie, chansonnette Vidal.
6° ..... Les pommes de terre frites, ode ... Baumann.
7° ..... Cachez-vous violettes, romance ..... Chambo.
8° ..... Chambertin - Polka, romance à boire .. Vidal.

L'Auberge de la sorcière

Pantomime en un acte ... à trucs

Personnages

- Pierrot, ... Chambo.
- Pierrette, ... Vidal.
- Arlequin, ... Ernest.
- La sorcière, ... Petit.
- André chef de voleurs, ... Baumann.

Rideau à 8h 1/2.

Soirée du 7 Octobre 1888.

Au Chalet de Hong-Hoa

Programme.

Les Sonnettes. Comedie en un acte.
de M. M. H. Meilhac et L. Halévy.

Joseph ..... Baumann.
Augustine ..... Wilhelm.
La Marquise rôle muet ..... X.

Une promenade militaire, ch.te Com.que Royer.
Une affaire d'honneur, Monologue, .. Baumann.
Si j'étais roi (j'ignore, son nom) Parodie. Royer.
Le Cheval, Monologue ..... Baumann.

Les deux aveugles:
Bouffonnerie musicale.

Patachon ..... Baumann
Giraffier ..... Royer.

Rideau à 8h ½.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

place dans des études sur les premières années de l'Indochine française.

*
* *

Je citerai enfin, comme dernier exemple des réactions du lecteur, l'article que publia Paul Viviane dans *France-Indochine* du 26 juillet 1935 pour rendre compte de mon livre. Je reproduis ci-après un passage de cet article. On en comprendra mieux la portée touchante si l'on identifie Paul Viviane à René Crayssac, qui exerçait à cette époque la charge de Résident de France à Quang-Yên :

« *Dans le chapitre consacré à l'année 1886, je lis les lignes suivantes : « Le 24 mai mourut à Hanoi M. Louis Richard, commis de résidence apparenté à Paul Bert. Le même jour succombait à Quang-Yên Mme Ribard, docteur en médecine, une charmante femme qui avait laissé en France ses trois jeunes enfants pour accepter un poste médical auprès de la reine-mère à Hué et qui était amie de la famille du Résident général. En juin 1887, le grand écrivain Jules Boissière, alors chancelier de résidence à Quang-Yên, écrivit ces vers dédiés à la mémoire de la doctoresse. Ce sont apparemment les premiers vers de Boissière qui furent publiés en Indochine...* » *Suit le poème en question.*

« *Je vais apprendre à Bourrin une chose qui, sans doute, ne manquera pas de l'intéresser.*

« *Dès lecture de ce qui précède, le Résident de Quang-Yên, qui est un de mes excellents amis, envoya un mot au chef de subdivision des T. P. de la province qui, précisément, était en train de repérer, au moyen d'un vieux plan retrouvé par miracle, les tombes des deux cimetières du chef-lieu dont plusieurs n'ont plus de croix ni trace quelconque d'inscriptions. Il lui demanda de tâcher de retrouver la tombe dont parle Bourrin et quelques heures après il reçut le mot suivant : « Monsieur le Résident, j'ai recherché et ai trouvé sur le plan de l'ancien cimetière l'emplacement de la tombe de Mme Ribard, doctoresse*

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

en médecine décédée le 24 mai 1886. C'est à l'endroit où se dresse ce vague massif de maçonnerie, tout à fait au centre du cimetière, et que vous m'aviez dit, un jour, être l'emplacement probable d'un monument mortuaire.

« *Sur le vieux plan, le nom a été mal copié et l'on a mis M. Riboit 24-5-86. C'est cette date qui m'a permis d'identifier l'emplacement, etc...* ».

« *Quant au poème de Boissière, Bourrin ne s'est pas trompé en supposant que ce fut la première pièce de vers français publiée par lui en Indochine mais s'il avait fait sur ce point un pari, il ne l'aurait gagné que de justesse car ladite pièce fut composée en juin 1887 et dans* Li Gabian (*Les Goëlands*), *j'ai trouvé une pièce intitulée* I Jonini félibre (*Aux jeunes félibres*) *qui porte la date du 6 juillet de la même année. Le poème intitulé* Dans la Brousse (*que j'ai publié en 1911*) *n'a paru pour la première fois que trois ans après et je l'ai retrouvé en feuilletant les vieilles collections de* L'Avenir du Tonkin *dans le numéro du 14 mai 1890 où il était signé* Khou-My, gardien de pagode. *La pièce qui a pour titre* Ailes et Fumées *n'a été publiée qu'en 1909, par* Mat Gioi, *dans la* Dépêche coloniale illustrée. *Elle avait été écrite, en manière de dédicace par Boissière, sur l'exemplaire de* Fumeurs d'Opium *qu'il adressa à l'auteur de* l'Annam sanglant (*la dernière écriture que j'ai reçue de lui, a souligné de Pouvourville*). *Or la première édition de* Fumeurs d'Opium *est de 1895.*

« *La seule pièce de vers qui pourrait être de la même époque que celle découverte par Bourrin est* La Congai *dont Victor Le Lan a donné la primeur dans son* Essai sur la littérature indochinoise *publié à Hanoi en 1907, par les* Cahiers indochinois *de E. Babut, rue des Pavillons noirs. A ce moment-là, Le Lan déclare que cette poésie était « vieille de vingt ans déjà » ce qui nous reporte à 1887... Ainsi apparaît l'intérêt majeur du livre de Bourrin qui, sur maints points de l'histoire anecdotique, théâtrale ou littéraire, offre de précieux repères, ouvre de nouvelles perspectives* ».

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

On chicanera peut-être en disant que Crayssac était un spécialiste de la petite histoire et que rien ne le laissait indifférent de ce qui touche au Tonkin de la période héroïque. Or, en l'occurrence, c'est le chef de province, et non le chroniqueur, qui prit à tâche de retrouver la dalle funèbre d'une vaillante Française ; tout autre administrateur, mis sur la voie par mon livre, eût sans doute agi comme le regretté Crayssac.

Pour moi, qui ne suis nullement d'une nature sombre ou mélancolique, je suis allé souvent, autrefois, méditer durant la sieste au vieux cimetière du Grand-Bouddha. J'ai déchiffré des noms sur les vieilles pierres, des plus glorieux aux plus obscurs et, quand les noms manquaient, j'ai fait des recherches. Je suis arrivé ainsi à connaître tous les morts du Vieil Hanoi et à reconstituer la suite des évènements anciens par la chronologie des tombeaux.

Et je me suis pris d'amitié pour ces Français des temps difficiles dont beaucoup connurent des déboires cruels, quand ils n'achevèrent pas de vivre d'une manière tragique.

C'est cette sorte d'amitié que Crayssac a pieusement vouée, dès qu'il fut alerté, à la dépouille de Mme Ribard.

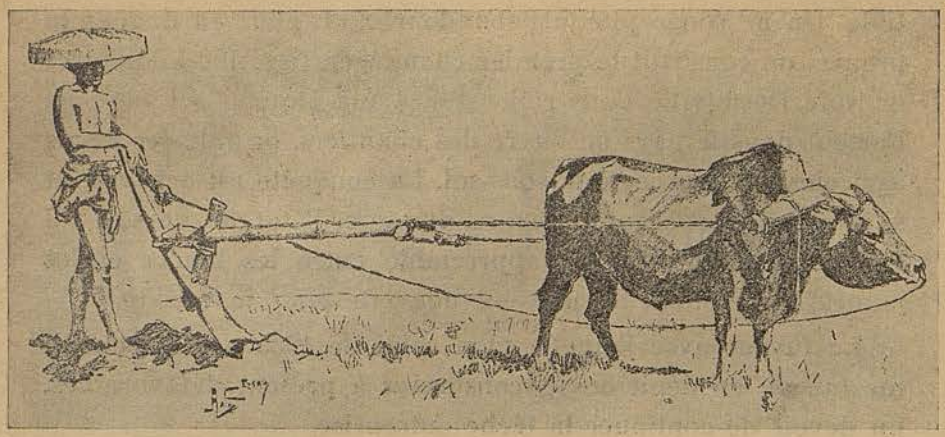
C'est cette amitié, où il entre quelque reconnaissance, que beaucoup de lecteurs des études semblables au *Vieux Tonkin* éprouvent pour les précurseurs dont on leur a révélé l'existence ancienne.

Honorons donc nos vieux morts sans que cela nous empêche d'être fraternels aux vivants, tout justement comme savaient être fraternels les Français de jadis guidant avec sollicitude les premiers pas incertains des compatriotes nouveaux venus.

Sachons, avec désintéressement, pratiquer l'amitié française d'une génération à l'autre, si c'est pour chacun de nous être désintéressé que de tendre à améliorer sa qualité d'âme.

Claude BOURRIN

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation



(Dessin de A. Cézard. — *Revue Indochinoise*, novembre 1893).

SECOND AVANT-PROPOS

J'ai déjà mis en exergue, à la page liminaire de mon premier volume publié en 1935, l'appel lancé par René Crayssac dans *Les pages Indochinoises* du 15 février 1934 :

« Qui nous retracera la vie européenne au Tonkin à l'époque de Boissière, les cirques de marsouins improvisés sous d'éphémères paillotes, les temps héroïques de Le Lan, Albert Cézard, Mat-Gioi, Bonnetain... l'éclatante mais trop brève carrière de notre pimpante devancière : *La Vie indochinoise*, les avatars du célèbre manoir de Kerlor en Kerlan, la Paillote à l'Oncle, le Chat d'or, le Banian, les débuts de la Philharmonique, le Sel Hybat de l'ineffable Raquez... ? ».

De 1884 à 1889, la vie européenne n'était encore au Tonkin qu'à l'état d'ébauche. Et j'écrivais à la fin de mon premier ouvrage : « Décembre 1889 c'est, pour l'organisation française, comme la fin d'une étape.

« Au début de 1890, il faut faire le point, constater l'étonnante transformation de Hanoi et le prodigieux développement de Haiphong. A partir de 1890, l'essor du Tonkin est irrésis-

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

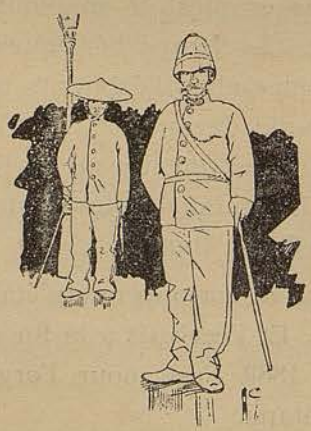
tible. On ne songe plus à l'abandonner et, pour en donner la preuve, on construit le premier chemin de fer : 100 kilomètres de voie Decauville pour relier Phu-Lang-Thuong à Lang-Son. Partout dans le pays on ouvre des chantiers, on fait des essais agricoles, on prospecte le sous-sol. La conquête est achevée, et si la sécurité est encore précaire, du moins l'état de guerre a-t-il fait place à une détente appréciable entre les blancs et les jaunes, 1890 commence une ère nouvelle pour le Tonkin » (1).

La faveur avec laquelle mon essai de 1935 a été accueilli me faisait, en dépit des circonstances à présent défavorables, un devoir de continuer la tâche entreprise.

Je m'en rapporte, pour le succès de ce nouveau travail de pure compilation, à l'amour des Tonkinois pour le passé de cet attachant pays.

Que les mânes de tous ceux dont j'évoquerai plus loin le souvenir attendri soient propices aux lecteurs et à l'auteur afin de préparer ceux-là à l'apparition, celui-ci au labeur de gestation du tome III lequel nous mènera jusqu'à l'Exposition de 1902. Ainsi soit-il !

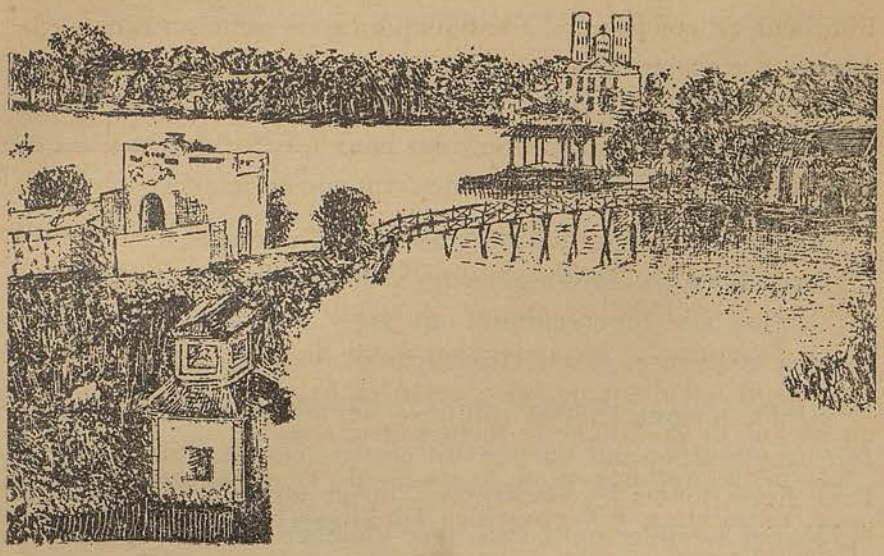
Claude BOURRIN



(Dessin de A. Cézard. — *Revue Indochinoise*, février 1894).

(1) Passage non reproduit dans l'édition de 1941 du *Vieux Tonkin*, tome 1er.

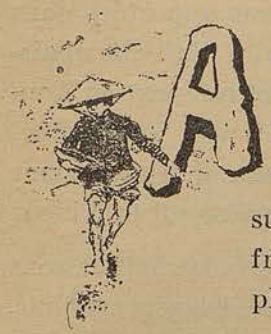
Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation



Le Petit Lac avec le Temple de la Littérature.

Gravure extraite du supplément spécial de *L'Indépendance tonkinoise* de juillet 1891.

1890



(Dessin de A. Cézard. *Revue Indochinoise*, octobre 1893).

AVANT d'aborder le rappel des évènements qui se sont succédé au Tonkin de 1890 à 1895, il me paraît utile, pour situer les choses dans leur atmosphère et dans leur décor, d'énumérer les transformations subies en quelques années, sous l'autorité française, par les villes de Hanoi et de Haiphong.

Pour ce qui est de l'ambiance morale, voici en premier lieu un *leader* du *Courrier d'Haiphong* publié le 5 juin 1890 :

« Il n'y a pas bien longtemps, quelques années à peine, dès qu'on s'embarquait pour le Tonkin, on était considéré comme

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

irrévocablement perdu. Et si quelques amis osaient encore prononcer l' « au revoir » habituel, ils le faisaient sans conviction comme sans espoir, du bout des lèvres. Le Tonkin, minotaure insatiable, dévorait, disait-on, tous ceux qui l'approchaient : ce n'était pas une colonie, mais une immense nécropole.

« De fait, au début les victimes ont été nombreuses. La mort a frappé à coups redoublés, et tous, depuis l'humble soldat jusqu'au plus haut fonctionnaire, ont payé largement leur dévouement à la France, à la civilisation.

« Puis, lorsque l'action militaire semblait terminée, était un fait accompli, quand on pouvait croire achevés tous les sacrifices, finies toutes les souffrances, taries toutes les larmes, des épidémies terribles ont éclaté avec violence dans nos postes du Haut-Tonkin à peine installés... les tombes s'alignaient en files longues, serrées. Plus d'une fois même, il a fallu creuser des fosses communes, et, comme au lendemain des grandes tueries d'Europe, y déposer côte à côte, indistinctement, l'officier et le soldat (1). Ces jours sombres, quelques-uns d'entre nous se les rappellent encore. L'avenir ! Personne n'osait y songer. Aujourd'hui quel changement ! Sans parler d'Haiphong et d'Hanoi où tous les éléments du bien-être se trouvent réunis, on constate avec plaisir les grandes améliorations apportées dans tous les centres de l'intérieur... Aussi la mortalité s'est-elle abaissée à des proportions inespérées... Maintenant on vient au Tonkin presque joyeux. Ceux que leurs affaires, que leurs affections rappellent en France partent avec le seul espoir de revenir bientôt. On s'y attache si vite et si fortement à ce sol tonkinois.

« Nous l'avons payé un peu cher notre Tonkin, mais faisons en sorte que ces sacrifices, si grands, paraissent légers un jour, et que les résultats obtenus tarissent bientôt tous les regrets ».

---

(1) On comptait 180 victimes du choléra parmi les agents du Nouveau Protectorat de l'Annam et du Tonkin à la moitié de l'an 1886.
Note de l'auteur.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Quant à la description physique de notre nouvel établissement, je ne saurais mieux faire que de reproduire de longs extraits d'une alerte et enthousiaste relation publiée en juillet 1891 dans un très beau supplément illustré de *l'Indépendance tonkinoise* mis en vente à l'occasion de l'arrivée du nouveau Gouverneur général, M. de Lanessan (1).

Le narrateur expose qu'il revient de France après une absence de quelque durée et il s'écrie :

« A peine avais-je dépassé les limites de la Concession, les bureaux du Gouvernement et de la Résidence supérieure, que levant les yeux sur Hanoi, qui, toute entière, des hauteurs de la Digue, où se dressait jadis la Porte de France, se montre aux yeux du voyageur arrivant par le Fleuve Rouge, à peine mon regard eut-il embrassé tout l'ensemble de la ville, telle que nous la voyons aujourd'hui, qu'une admiration délicieuse, faite de patriotisme et de fierté nationale, m'empoigna.

« Bien vite mon enthousiasme me fit oublier le bateau, le camarade, la France même, pour ne plus me laisser qu'admirer, sans restriction, le magnifique panorama se déroulant devant moi par une belle matinée de juin ; et tout à coup, par une de ces réactions soudaines dont sont coutumiers les esprits contemplatifs ou simplement observateurs, je revis, avec tous ses détails et comme s'il eût été réellement présent à mes yeux, le Hanoi des premiers jours de l'occupation, le Hanoi tel qu'il existait lors de l'arrivée des généraux Brière de l'Isle et de Négrier.

« Et certes le contraste était si violent, que j'aurais pu croire qu'il tenait de la féerie ou que je me trouvais en proie à l'hallucination d'un cerveau malade.

« Devant moi, la rue Paul Bert se déroulait, droite et ensoleillée, avec un fourmillement de voitures et de passants qui l'animaient singulièrement ; mais ce qui, en elle, charmait la vue, ce qui en faisait une vision inoubliable de ravissement et

(1) Relation anonyme mais que l'on sait être de Jules Boissière.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

de rayonnement, c'était cette double rangée d'acacias flamboyants dont les fleurs éclataient si nombreuses, si rouges, si vives, qu'on n'aurait pu distinguer qui dominait, de la verdure des jeunes feuilles ou de l'éclat des fleurs. Et ces couleurs si heureusement mêlées s'harmonisaient si bien avec le ton des façades blanches, que l'admiration s'imposait absolue, complète, avec le sentiment de ne pouvoir ni la dépeindre, ni l'exprimer (1).

« A droite, le square Paul Bert faisait une tache verte au milieu de laquelle le kiosque de la musique et le châlet-buvette, si gracieux de style et d'architecture, dressaient leurs silhouettes fines qu'encadraient, sans les écraser, les quatre bâtiments qui, à distance, semblent marquer les angles du square et qui sont : l'Hôtel du Résident Supérieur, l'Hôtel des Postes, le Trésor et la Mairie (2). Derrière, la brusque absence d'arbres et de maisons

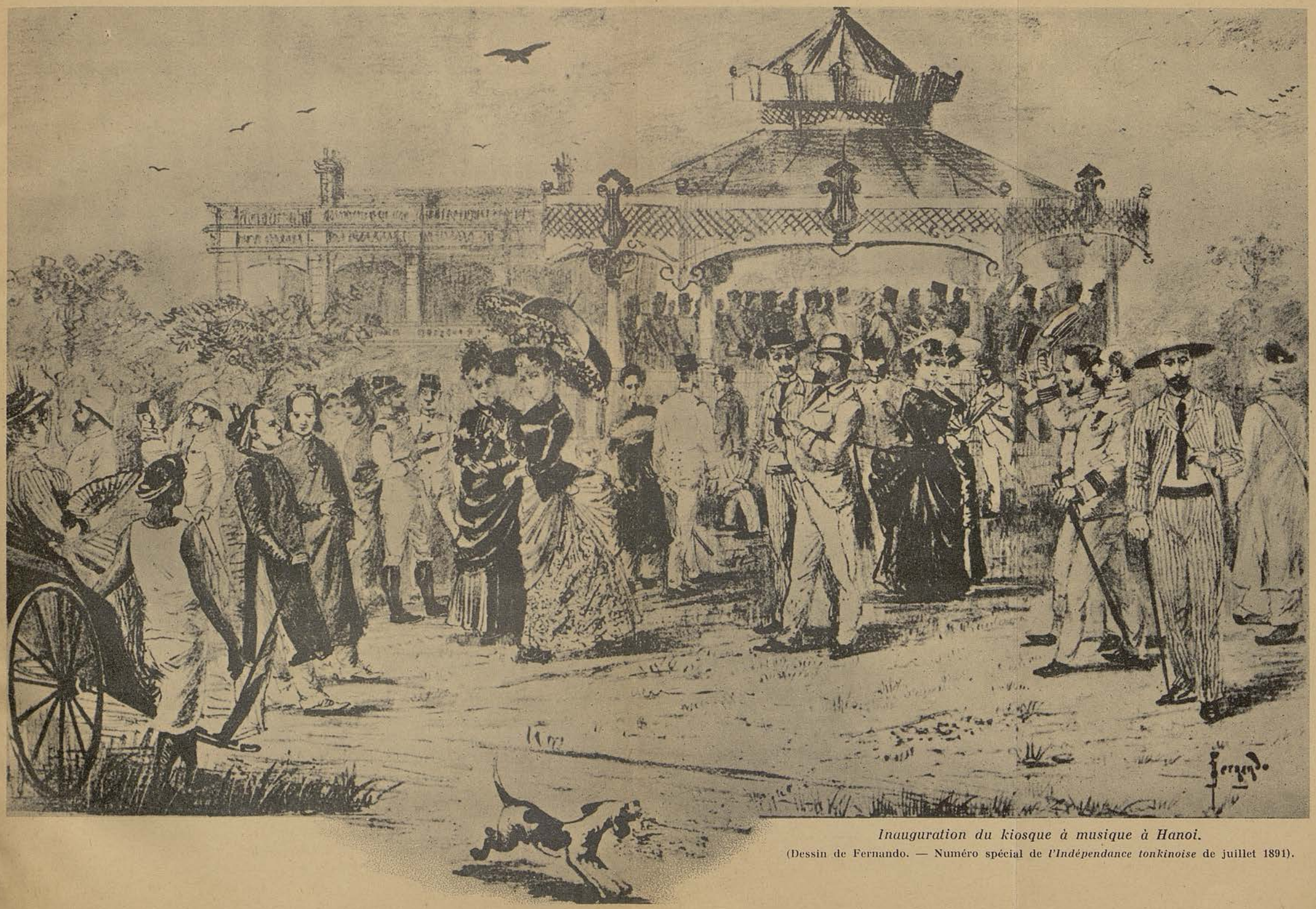
(1) Les flamboyants de la rue Paul Bert ont été abattus plus tard ; les commerçants se plaignaient de leur ombrage qui enlevait de la clarté aux boutiques et entretenait, disaient-ils, une humidité néfaste. M. Julien Blanc, pharmacien, protesta au Conseil municipal contre cette décision qui a fait de la rue principale de la ville l'une des moins agréables à parcourir avant le coucher du soleil.

(2) Les quatre bâtiments, comme on les appelait avant qu'ils eussent reçu une destination officielle, ont été construits en 1887-1888, sur un terrain vague où croissaient les herbes folles et s'amoncelaient les détritus de toute sorte. Les bâtiments, édifiés par les entrepreneurs Vezin et Huardel, M. Getten étant chef du Service des Travaux publics, n'avaient pas alors leur aspect d'aujourd'hui. L'Hôtel du Résident supérieur, construit un peu en retrait, du même côté que la Recette des Postes et Télégraphes, a été démoli en 1916 et remplacé par l'édifice actuel qui a sa façade principale sur le boulevard Henri Rivière. Les bâtiments affectés à la Poste et au Trésor ont été modifiés et agrandis ; seule la Résidence-Mairie a conservé à peu près ses dimensions et son architecture primitives. Le kiosque à musique, qui coûta 1.500 piastres, fut inauguré le 23 mars 1890 ; d'une manière générale, on ne le trouva pas, à cette époque, d'une forme très heureuse ; un journal écrivit même que le Résident-maire (M. Tirant) avait voulu, en choisissant cette lourde architecture, imiter les cloches de Saint-Flour, son pays natal. Le châlet-buvette, qui datait de la même époque, a été supprimé depuis, faute de clients.

L'auteur de l'article a raison de noter que les quatre bâtiments *semblent* marquer les angles du square ; en réalité, le Trésor (bâtiment primitif) et l'ancien hôtel du Résident supérieur étaient situés à peu près au milieu de la ligne extérieure principale du rectangle formant le square.

Notes de l'auteur.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation



Inauguration du kiosque à musique à Hanoi.

(Dessin de Fernando. — Numéro spécial de *l'Indépendance tonkinoise* de juillet 1891).

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

laisse deviner le lac, ce joli lac, si coquet déjà et qui fera un jour de Hanoi une ville sans rivale en Extrême-Orient.

« Puis, sur la rive opposée, reparaît la verdure au sein de laquelle se détachent la Banque et l'Hôtel du Lac, ainsi que quelques villas semées çà et là (1) ; derrière, écrasant tout de sa lourde masse, se dresse la cathédrale, flanquée de ses deux tours peu gracieuses, vues de près, mais ne déparant pas trop, à cette distance (2) ; dans le lointain, comme gênée par la présence de ses deux sœurs rivales, se montre la tour du Mirador de la citadelle, qui pendant plusieurs siècles (3) a seule dominé l'immense et riche plaine qui entoure Hanoi.

« Puis, à droite de tout cela, du Square, de la Banque, de la Tour, se déroule à perte de vue Hanoi, la ville indigène, mi-chinoise mi-annamite, avec ses maisons blanches, ses tourelles, ses terrasses et ses toits de tuiles, si serrés qu'on les croirait se ruant à l'assaut les uns des autres pour la conquête de terrains qu'on leur a si parcimonieusement mesurés.

---

(1) La Banque de l'Indochine fut créée et s'installa à Hanoi en janvier 1887 dans la maison Wehrung, rue des Brodeurs (maintenant rue Jules Ferry) ; elle ne quitta la maison Werhrung que pour se transporter à son emplacement actuel et ce fut la Direction des Services financiers qui lui succéda près du Petit-Lac, avant de céder la place à la Direction des P. T. T. L'hôtel du Lac, qui fut longtemps un centre d'intense animation à l'heure verte, devint ensuite le Grand Hôtel (emplacement de l'ancienne Chambre de Commerce et d'Agriculture actuellement Service de la Propriété foncière).

(2) Avant la construction de la cathédrale actuelle qui fut achevée en 1888 (et non en 1898, ainsi qu'une faute d'impression nous l'a fait dire dans notre édition de 1935, t. 1er), l'église catholique était située près du Camp des lettrés, elle fut incendiée par les Pavillons-Noirs quelques jours avant la sortie qui entraina la mort d'Henri Rivière et d'un grand nombre de ses compagnons le 19 mai 1883. En même temps que la chapelle et la rue de la Mission, l'incendie détruisit 60.000 francs de bois destinés à la construction de la cathédrale.

(3) Affirmation inexacte car la Citadelle et son mirador, construits par un nommé Dang-công-Chat, datent seulement de 1813 sous le règne de Gia-Long ; les plans en avaient été dessinés par le Colonel Ollivier qui était alors à Hué au service du monarque avec plusieurs autres Français aventureux.

Notes de l'auteur.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

« A gauche de la rue Paul Bert, quelques villas à moitié cachées sous les touffes de bananiers font deviner la ville européenne qui fera bientôt, de cette partie de la ville, autrefois marécageuse, un quartier agréable rappelant, grâce à ses larges boulevards, à ses rues droites et bien tracées, les villes de France qui forment un heureux contraste avec la ville indigène : tel, à Alger, apparaît Mustapha (1).

« Aujourd'hui lorsqu'à l'heure de l'absinthe je vois de la terrasse d'un café le défilé des innombrables voitures, variant depuis le coupé de maître jusqu'aux ducs et victorias, traînées par deux fringants trotteurs annamites richement enharnachés, jusqu'au *pousse* élégant, laqué, cuivré, doré, que possède généralement tout fonctionnaire ou commis qui se respecte, quand je vois, dis-je, toute cette cohue confondue au milieu de l'invraisemblable quantité de pousses de louage (2), quand le tout roule et défile, sans bruit, presque sans heurt, sur la chaussée unie, alors je revois, dans une évocation rapide, la ruelle étroite aux fondrières nombreuses, aux flaques croupissantes. A la place des élégantes et vastes maisons françaises, aux blancs péristyles, aux voûtes élancées, aux vérandahs profondes, à la place des larges couloirs aérés, je revois l'amas de turnes en paillotes, mal alignées, malsaines, humides, qui se tassaient au bord de la ruelle, si étroite qu'un bataillon y pouvait à peine défiler sur front de quatre (3).

« Et comment ne pas constater cet immense progrès quand on se trouve soudain en présence des boulevards de Dong-

(1) Les anciens camps annamites de la Sapèquerie — il subsiste une rue de ce nom — et des Lettrés — on a bien fâcheusement débaptisé la rue du Camp des lettrés pour lui donner le nom du général Borgnis-Desbordes — gênaient le développement de la ville européenne ; ils furent allotis et mis en vente en 1888.

(2) C'est en 1890, la voirie s'améliorant, que l'on commença à ne plus avoir, en ville, qu'un coolie par pousse-pousse, pas celui qui poussait et qui a donné son nom au véhicule, mais *le tireur*.

(3) Les dernières paillotes ont disparu rue Paul-Bert et rue des Brodeurs en janvier 1888.

Notes de l'auteur.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Khanh et de Gia-Long, quand, après avoir parcouru ce dernier, on rencontre le boulevard Gambetta, si parfait, si régulier, si large et qui se déroule magistralement pendant un kilomètre ; comment surtout ne pas être ravi, quand après avoir admiré les villas élégantes qui bordent ces deux larges avenues, on aperçoit l'hippodrome de la Société des Courses avec ses tribunes si jolies (1), surtout quand on songe au cloaque infect qu'était autrefois la route de Hué devenue boulevard Dong-Khanh, quand on se rappelle les marais qu'étaient, il n'y a pas encore bien longtemps, le boulevard Gambetta et l'hippodrome.

« Et le tour du Petit Lac ? ah ! les anciens se souviennent de la rue du Lac de jadis, qui avait tout juste la largeur comprise aujourd'hui entre le pagodon placé en face de la pagode des Supplices affectée aux subsistances, oui, tout juste la largeur qu'il y a de ce pagodon, où la voirie a installé une pompe pour l'arrosage municipal, et le lac, c'est-à-dire qu'elle était beaucoup plus étroite que le trottoir actuel (2).

« Puis, là où s'élève la statue de Paul Bert, au milieu de ce square ravissant qu'encadrent les quatre bâtiments, savez-vous ce que l'on rencontrait ? Une grande mare, une mare infecte, refuge de tous les crapauds, de tous les lézards et reptiles de marais, vivant là au milieu des saletés amoncelées par la population indigène qui, sans vergogne et sans pudeur, venait s'y soulager et s'y alléger (3).

---

(1) Le boulevard Gambetta a été tracé en 1888. L'hippodrome qui succéda à celui du Mirador fut inauguré le 2 février 1890, là où est installée maintenant la Foire périodique ; ce quartier était alors très excentrique et, malgré la proximité de la route Mandarine, ne devint vraiment animé qu'après l'ouverture de la gare au trafic des voyageurs.

(2) Conçu en 1884, le boulevard autour du Petit-Lac fut seulement ébauché en avril 1885. Le Conseil municipal vota, en 1888, 220.000 francs pour l'achèvement immédiat de ce boulevard, mais certains propriétaires se montrèrent trop exigeants au moment d'être expropriés et il fallut parlementer longuement, tout en amorçant les travaux partout où la chose fut possible.

(3) Pour combler cette mare et beaucoup d'autres dans le quartier européen, on utilisa la terre d'une digue qui existait alors à l'emplacement actuel du boulevard Amiral Courbet. La création du square en février 1888 entraîna une dépense de 22.540 francs.

Notes de l'auteur.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

« Le Lac lui-même, cette merveille qui sera le plus bel ornement de la ville, dès que seront terminés les travaux d'embellissement que l'on fait autour, était un dépotoir immense où se vidaient toutes les ordures des nombreux riverains. Il fut pendant longtemps un foyer d'infection et ce n'est guère qu'à partir de 1886, grâce aux ordres donnés par Paul Bert, qu'on commença de l'assainir. La rue des Brodeurs fut la première rue française ; quoique considérablement élargie et embellie, elle était déjà presque propre en 1884 ; elle était intéressante avec ses tam-tam et surtout avec ses innombrables pavillons et ses broderies sur flanelle et sur soie représentant, en dessins annamites à la fois grotesques et originaux, les épisodes de la conquête. Aujourd'hui encore on retrouve un peu de sa physionomie d'autrefois, mais les immeubles ont été changés en même temps que la rue s'élargissait et les Tonkinois d'alors ne reconnaîtraient plus la vieille rue des Tambours ou des Brodeurs.

« Le Hanoi intéressant était à cette époque le quartier chinois ; il l'est encore du reste car il n'a guère changé. Seules les portes carrées, larges et massives, qui le fermaient de partout, ont été démolies. Elles étaient bien curieuses avec leurs chemins de ronde, leurs meurtrières et l'immense ogive de leur cintre ; seulement elles étaient trop étroites et dès qu'apparurent les premiers pousse-pousses, en 1885, il fallut bien les démolir pour éviter les accidents et aussi pour ouvrir ce quartier, qui avait la physionomie menaçante d'une forteresse mi-musulmane et mi-hindoue et dont l'intérieur abritait uniquement des Chinois.

« La rue des Cantonnais, pavée de larges dalles de marbre, était la rue élégante et riche de ce quartier ; aujourd'hui cette rue a, comme les autres, reçu l'asphalte municipal ; elle n'y a pas perdu du reste.

« Autrefois les marchés de la cité n'étaient pas classés comme de nos jours. Les marchands s'installaient aux carrefours, aux places, dans la rue, n'importe où ; très curieux à

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

observer, ils ne présentaient pas néanmoins comme aujourd'hui l'animation débordante et bizarre qu'ils nous offrent, surtout les jours de « grand marché » ; et l'on est dérouté de voir sous ces grands halls de fer qui, avec leurs toits en tôle de zinc, ressemblent à des halles françaises, cette foule indigène grouillante, en guenilles, qui s'agite, ondule, gesticule et déborde sur les bas côtés son trop-plein mouvant. Ce confortable trop luxueux pour des yeux indigènes avait d'abord gêné les marchands, surtout les *nhà-qués*, mais l'Annamite s'habitue vite et aujourd'hui les quatre grands marchés d'Hanoi (1) sont quotidiennement envahis par une foule compacte qui, de mois en mois, va grandissante et qui fait que certains jours Hanoi voit entrer et sortir plus de 50.000 campagnards.

« Et tous ces gens qui autrefois défilaient par des rues infectes, des ruelles à cochons et des sentiers vaseux, dès qu'ils avaient franchi l'enceinte de la ville chinoise, vont maintenant au milieu de larges rues unies et droites, et cette foule de marchands, de paysans, de loqueteux, de mendiants et de souffreteux déambule par les grands boulevards que bordent les villas françaises, pour s'écouler ensuite et s'éparpiller jusqu'aux villages lointains qui s'étendent de Hanoi aux pieds des montagnes, vers My-Duc et Son-Tay.

---

(1) Les quatre marchés étaient situés rue des Bambous, rue de la Citadelle, boulevard Dong-Khanh (ancienne rue des Cartes) et rue du Riz (marché principal).

Tenant compte d'une remarque qui me fut faite à propos de la première édition, j'ai rectifié dans la seconde et on peut lire désormais : la Ville *de* Hanoi, le développement *de* Haiphong, parce que cela semble en effet plus correct, au regard surtout de la prononciation annamite qui veut que l'h soit aspirée. Mais je ne me suis pas permis de rectifier les écrits du temps où l'élision est constante, au point que la baie *de* Ha-Long est devenue rapidement, pour la commodité du langage français, la baie d'Along, ce qui ne signifie rien en langage annamite.

Cette question est au surplus d'importance relative et le journal *Le Courrier d'Haiphong* n'a pas cessé depuis 55 ans de pratiquer l'élision de sa tendre enfance.

Note de l'auteur.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

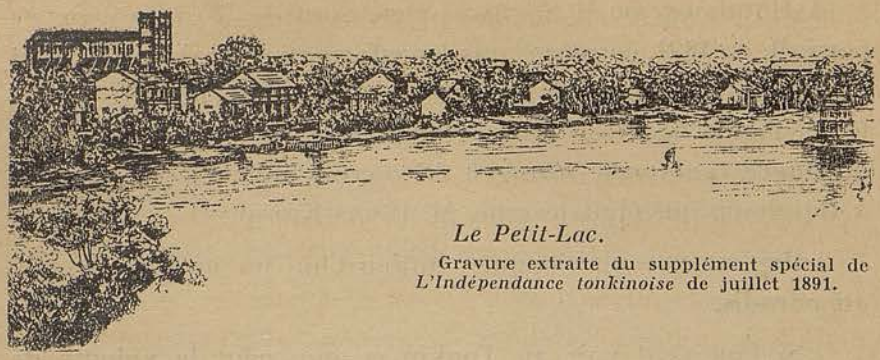
« Ce qui principalement fait aimer Hanoi, en dehors du charme particulier qui semble se dégager du sol indochinois pour en imprégner l'Européen, ce sont surtout ses environs, ses promenades. Celle du Grand Bouddha n'est plus à décrire ; elle est obligatoire pour tous ceux qui viennent passer au moins deux jours à Hanoi. On connait aussi généralement le tour du Grand Lac, mais il faut déjà près de deux heures de voiture pour le faire dans son entier si l'on veut revenir par le Pont-de-Papier, la Pagode Balny et la route de Son-Tay. Quel calme, quelle tranquilliité des choses, quelle béatitude se dégagent du paysage gracieux et pittoresque qui se renouvelle à chaque instant, aussi mobile aux yeux, toujours ravis, qu'un décor féerique de théâtre.

« Ici, c'est un village qui nous apparaît enserré dans sa haute clôture de bambous, dont les panaches touffus, aux fines feuilles, sont agités par la brise, découvrant tantôt un coin de pagode blanche aux toits bizarres de tuiles rouges, tantôt un pan de ciel ; plus loin un bouquet d'aréquiers profile sur le fond rose du couchant, la jolie dentelure de ses feuilles mobiles, pendant qu'à côté les longues palmes des bananiers ondulent à peine.

« Plus loin c'est un banian superbe, aux branches vigoureuses, desquelles des colonnes droites et lisses se sont élancées, pour aller prendre racine au sol et former auprès du tronc principal, et parallèlement, une foule de rejetons serrés qui ont l'air de soutenir un édifice géant.

« Quand on revient de la promenade du Grand Lac par la digue Parreau, on va faire le tour du Jardin d'essai, nous pourrions dire du Jardin botanique. Si l'on songe qu'il n'y a guère qu'un an qu'il est créé et qu'avant, à la place des jolies plantations, des plates-bandes absolument ravissantes où les fleurs tropicales se marient aux fleurs françaises, on ne trouvait que mares et ravins ; quand on admire la sève vigoureuse des plants en pousse, la belle venue des caféiers, cotonniers,

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation



Le Petit-Lac.
Gravure extraite du supplément spécial de *L'Indépendance tonkinoise* de juillet 1891.

tecks, abacas, quand enfin on envisage toute l'exubérance de cette nature, de ces végétaux les plus rares, on est stupéfié de la fertilité du sol, de sa richesse naturelle » (1).

S'il fallait de nos jours entreprendre la description de la capitale du Tonkin, dont il est superflu d'écrire que son prestige et son charme ont décuplé depuis 1890, on n'oserait pas se servir d'un vocabulaire aussi dithyrambique. Mais il y a 50 ans, l'écrivain ne reculait pas devant cette conclusion : « Devant cette poussée extraordinaire et pareille partout au Tonkin, devant l'avenir qui est réservé à notre belle colonie, on est fier d'être un Français du Tonkin, *un Tonkinois,* et quand on rentre dans Hanoi, qu'on se retrouve dans le quartier européen, le ravissement que l'on a éprouvé en parcourant les environs se continue à l'aspect de nos rues si françaises et si animées, et on est alors doublement fier d'être, non seulement un Tonkinois, mais aussi un *Hanoïen !* »

Cet enthousiasme est significatif ; il mesure l'abîme qui dès 1891 séparait l'agglomération hanoïenne assujettie depuis six années à peine à l'organisation française, de la cité asiatique antérieure se développant anarchiquement dans l'ordure et l'incurie.

(1) En réalité, la création du Jardin d'essai, dirigé à l'origine par M. Martin, remonte à l'année 1889 (arrêté du 3 septembre) ; il fut agrandi vers le Grand Lac en 1891, passa de un à dix-huit hectares après expropriations, et prit alors le nom de Jardin botanique.
Note de l'auteur.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

A Haiphong, où il n'y avait rien avant les Français, on ne pouvait, en 1891, constater une transformation analogue ; c'était une création continue et chaque jour une nouvelle victoire sur les éléments hostiles. Voici ce qu'écrivait dans la même *Indépendance tonkinoise illustrée*, le correspondant de ce journal à Haiphong qui était je crois M. Henri Knosp :

« Hier encore un cloaque ; aujourd'hui un jardin ; demain un paradis.

« Si l'on veut voir au Tonkin ce que peut la volonté de l'homme, alors que tout, absolument tout, lui fait défaut, c'est ici qu'il faut regarder.

« La vue du Haiphong d'aujourd'hui est un démenti absolu infligé à ceux qui prétendent que le Français n'est pas colonisateur. Elle démontre, au contraire, que lorsqu'on le laisse libre d'opérer à sa guise, sans subsides, il est vrai, mais aussi sans entraves, il sait, aussi bien que le premier des peuples colonisateurs, créer des merveilles.

« Pour ceux d'entre nos compatriotes qui se sont établis dans d'autres parties du Tonkin, la tâche était relativement aisée.

« A Haiphong, il n'y avait rien, pas même un Haiphong. Si, nous nous trompons ! il y avait des mares et de la boue. Quant aux habitants, il n'y en avait pas. Pourquoi aurait-on voulu que des Annamites s'y installassent ? il n'y avait rien. Et c'est sur ce fond de vase putride que l'on a fait la ville actuelle, qui n'est rien en comparaison de ce qu'elle deviendra, mais qui est une des plus belles manifestations, rapidement exécutées, de ce que peuvent l'énergie, la volonté et la persévérance d'un groupe d'hommes unis dans une même pensée.

« Avant que les Français ne vinssent au Tonkin pour s'y établir d'une manière sérieuse (nous parlons de 1884 et 1885), Hanoi, Nam-Dinh, Ninh-Binh, Son-Tay, Bac-Ninh, Hai-Duong, sans parler d'autres places secondaires, étaient déjà des centres

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

importants, des marchés bien connus. Là, il suffisait d'améliorer, de rectifier, d'embellir ; mais on avait sous la main tous les éléments nécessaires ; on avait affaire à une population dense et intelligente qui ne se refusait nullement à coopérer à l'œuvre commune ; on disposait d'une administration annamite bien organisée qui, partie de bon gré, partie par crainte, était prête à donner son concours.

« Ici tout ou presque tout est dû à l'initiative personnelle ; alors que le pays n'était encore occupé qu'en petite partie, les colons d'Haiphong travaillaient déjà avec acharnement à l'édification de leur ville ; et aux plus mauvais moments de notre histoire, histoire qui ne date que de cinq ou six ans, alors que les bruits les plus alarmants avaient cours, alors que la Mairie voulait aller s'établir à Hongay, alors qu'il était même question de retirer le drapeau de la France du Tonkin, ces rudes pionniers n'hésitaient pas, ne marchandaient pas, et jetaient jusqu'à leurs dernières piastres pour arriver à la réalisation de leur conception.

« Les premiers temps furent horribles ; sur de minces bandes de terrain, conquises à force de sacrifices de toute espèce, on commença par édifier des paillotes mal aménagées, ouvertes à toutes les intempéries, sans ombre de confort, où toutes les lois de l'hygiène la plus élémentaire étaient forcément méconnues.

« A quoi bon au reste s'en préoccuper ? La vie était secondaire, l'essentiel était de réussir. N'était-on pas établi au milieu de mares pestilentielles, d'où sortaient, à toute heure du jour et de la nuit, ces globules redoutables exhalant constamment les fièvres paludéennes, la dysenterie, le choléra ? A quoi auraient servi les précautions prises ? En s'établissant là, le colon n'avait-il pas pris son billet de loterie ? Et la perte ou le gain étaient faciles à chiffrer. Il s'agissait de vivre ou de mourir. Tout était là pour le moment. Plus tard on aviserait.

« Personne ne se rebuta et avec une constance rare on continua ce travail de fourmis, cette œuvre d'immense patience !

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

« Obstinés à ne voir toujours que la grande ville future, on traça un plan qui alors pouvait, sans exagération, passer pour fantastique ; on projeta des rues de vingt mètres de largeur tracées au cordeau et se coupant à l'angle droit à travers des mares stagnantes de deux et trois mètres de profondeur.

« Ce plan fabuleux une fois tracé, il fallut de la terre pour asseoir la ville future, de la main-d'œuvre pour ce travail. La terre manquant, il fallut creuser un trou pour en boucher un autre ; ce fut l'origine du canal de ceinture, artère de trois kilomètres de long sur soixante-quatorze mètres de largeur (1). Cela donna un cube de terre énorme mais qui n'était encore rien comparé aux exigences immédiates. A peine un carré de terrain sortait-il de l'eau que de suite il trouvait acquéreur, et peu de semaines après, on y voyait s'élever une construction. Grâce à cet appoint, on avait notablement diminué le nombre des mares et conséquemment celui des foyers d'infection. La ville s'assainissait. Mais qu'était-ce cela ? Car il ne fallait pas songer à s'adresser à l'administration. Eût-elle voulu nous aider, elle ne l'eût pas pu. Elle n'avait pas le sou.

« Il fallait continuer avec ses propres ressources et les temps étaient bien mauvais : 1887, 1888 et 1889 furent des années terribles ; 1890 ne valut guère mieux.

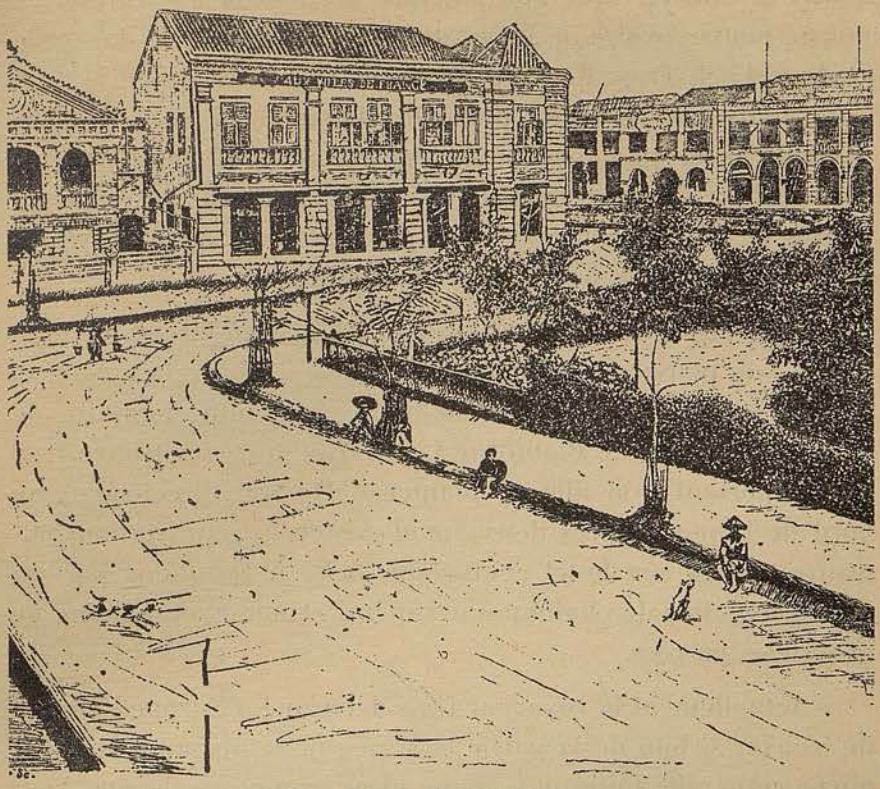
« Et pourtant que l'on contemple Haiphong aujourd'hui, avec son cachet spécial de ville européenne transplantée en Extrême-Orient !

---

(1) Ce canal, comblé trente ans après, portait le nom du Résident Bonnal qui en avait eu la première idée. Commencé au début de 1885 par l'entrepreneur Bédat, on dût suspendre les travaux deux mois après faute de main-d'œuvre ; ils étaient cependant avancés quand Bonnal fut envoyé fin juillet en disgrâce en Cochinchine. Mais ils furent rapidement achevés dès 1886, après l'arrivée de Paul Bert qui avait rappelé Bonnal au Tonkin. Durant toute sa carrière l'inventeur du canal fut un homme de réalisation et l'on traitait de « verve endiablée » l'énergie qu'il apportait dans l'accomplissement de sa lourde tâche des débuts.

Note de l'auteur.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation



Place Nationale à Haiphong.

Gravure extraite du supplément spécial de *L'Indépendance tonkinoise* de juillet 1891.

« Les mares comblées, on avait pu sérieusement s'occuper de la systématisation des rues, procéder à leur achèvement. Et cela ne se faisait pas par esprit spéculatif pour engager le colon à construire. C'était déjà fait. Il y avait des propriétaires qui ne pouvaient pas quitter leur maison lorsqu'il pleuvait !

« Une fois ces changements opérés, l'on devint plus difficile. On ne se contenta plus des rues de la ville que les premiers possesseurs de véhicules pouvaient parcourir dix fois en une demi-heure. On voulut une route, un but de promenade, un endroit où aller se reposer le soir, le dimanche surtout, des labeurs quotidiens. On fit la route du Lach-Tray, longue de

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

quatre kilomètres, que l'on parcourt facilement en voiture, en pousse-pousse, voire à bicyclette. A l'extrémité de la route coule le Lach-Tray, fleuve de moindre importance que le Cua-Cam, mais où l'on reçoit plus directement la brise rafraîchissante de la mer. La spéculation s'en mêla et des établissements confortables s'y élevèrent aussitôt, permettant aux promeneurs altérés de se rafraîchir ou d'y dîner gaiement sous de vastes vérandahs ou sous les frondaisons ombreuses.

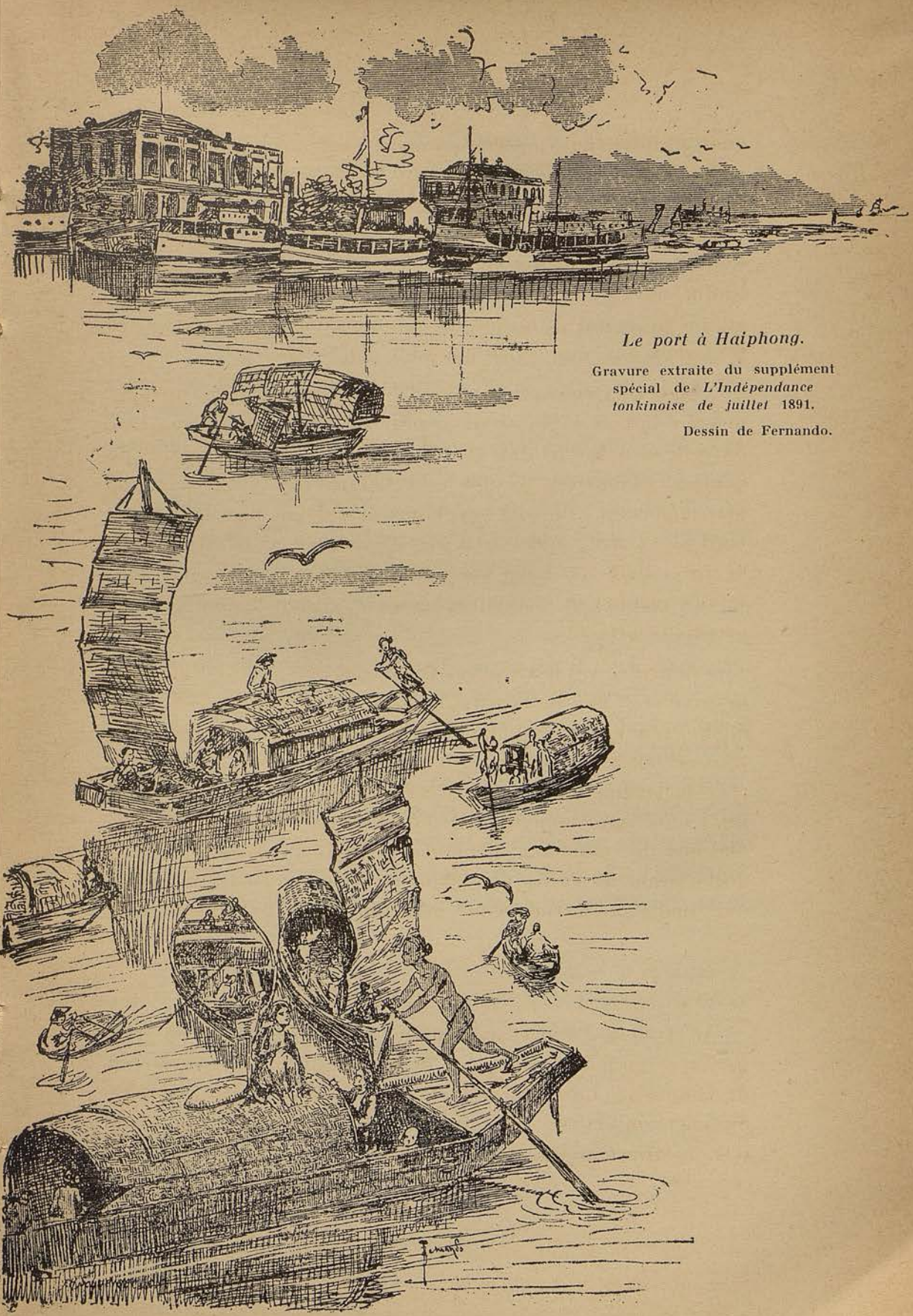
« Mais cela encore ne suffisait plus. Le bien-être avait augmenté ; du pousse-pousse on avait passé à la charrette anglaise, de celle-ci à la victoria. On fit alors une route circulaire de quatorze kilomètres. Bientôt le Lach-Tray aussi fut trouvé trop peu important ; on alla se planter à Do-Son directement au bord de la mer ; après deux ans d'existence, cette station balnéaire a déjà son hôtel confortable relié à Haiphong par un service régulier de chaloupes à vapeur, et une cinquantaine de propriétés privées.

« Actuellement le voyageur frais débarqué d'Europe s'étonne de trouver si loin de la patrie et si peu de temps après la conquête, cette ville faite toute d'une pièce, composée de rues bien tracées, bordées d'arbres et d'habitations confortables, entourées de jardins bien tenus ; il s'étonne surtout d'y trouver un vaste outillage commercial et industriel de premier ordre, des maisons de commerce maniant des capitaux importants, des docks ayant de vastes appontements et d'immenses magasins, une compagnie fluviale ayant une flotte de 25 chaloupes... etc. »

*
* *

Au Tonkin, l'année artistique et mondaine débuta en 1890 par un magnifique bal des Rois organisé à l'Hôtel du Commerce de Haiphong. Le Général Bichot avait prêté tardivement 12 musiciens militaires ; ces musiciens risquant d'arriver après la fête, le directeur des douanes, M. Coqui, les amena avec lui

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation



Le port à Haiphong.

Gravure extraite du supplément spécial de *L'Indépendance tonkinoise de juillet* 1891.

Dessin de Fernando.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

sur la chaloupe *Mongtzé*. Mme Husson, femme du directeur du câble, fut élue reine et partagea sceptre et couronne avec M. d'Abbadie, co-directeur des Messageries Fluviales. Tous les soupeurs défilèrent avec une joyeuse solennité devant les éphémères souverains et la réunion prit fin par un double cotillon très brillant.

Deux jours après ce bal, la population de Haiphong apprit avec consternation l'enlèvement, sur leur concession du Dong-Trieu, des frères Roque, armateurs. Leur collaborateur Roze, capitaine d'armement, fut tué par les pirates ; un autre Français, M. Laborde, fut blessé. Les frères Roque, emmenés avec le pilote Costa et le compradore chinois Winh-phat-Cheong, furent délivrés le 7 mars grâce à l'entremise de M. Pierre Briffaud et du R. P. Houéry, moyennant une rançon de 50.000 piastres et 100 pièces de soie.

Le Mardi gras un très beau bal travesti fut offert par la Société Philharmonique de Hanoi ; la même Société donna le 15 avril une soirée (1) ; l'orchestre se risqua à jouer plusieurs fragments de *L'Arlésienne* que les grands concerts symphoniques de la métropole commençaient à vulgariser, vengeant ainsi Bizet de l'insuccès au Vaudeville de ce magnifique chef-d'œuvre ; l'orchestre dirigé ce soir-là par l'excellent chef militaire Jourdan, joua également des choses moins difficiles : *La Fille du Régiment*, et des valses... M. Bonjour fut comme à son ordinaire très amusant dans une conférence sur *L'Homme-femme* d'Alexandre Dumas fils ; enfin un garde d'artillerie fit des tours de cartes !

Le 9 avril, au petit jour, les pirates attaquent la concession des frères Rémery à Phu-Dai près de Phu-Doan ; ils tuent M. Louis Rémery et incendient tous les bâtiments de l'exploitation agricole.

---

(1) La Philharmonique était alors installée très à l'étroit dans les bâtiments qu'on lui avait prêtés au Camp des lettrés.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

En mai, Hanoi et Haiphong eurent l'heureuse fortune de posséder durant quelques jours la très bonne musique d'escadre de l'amiral Besnard, futur ministre de la marine.

Le 14 juillet 1890, de grandes fêtes eurent lieu à Hanoi pour l'inauguration, sous la présidence du gouverneur général Piquet, de la statue de Paul Bert. Cette statue fut érigée sur l'emplacement même de la réplique en réduction de la Liberté éclairant le monde qui, après l'exposition de 1887, avait été offerte au Protectorat et placée dans le square des quatre bâtiments. On descendit de son socle le bronze de Bartholdi et, en attendant que le nouveau socle en granit des Vosges destiné à la statue de Paul Bert soit édifié, les deux statues voisinèrent dans les terre-pleins. Il fallait cependant trouver un nouvel emplacement pour la Liberté ; cette question fit l'objet de plusieurs délibérations du Conseil municipal. Un conseiller proposait de dresser le bronze sur la place du Cocotier qui s'appelle aujourd'hui place de Négrier (gare centrale des tramways à l'intersection des villes française et indigène). Mais un autre conseiller, M. Daurelle père (surnommé familièrement « papa Dau »), suggéra de jucher la Liberté sur le pavillon isolé du Petit-Lac dit de Qui-Son Thap ou Tour de l'île de la Tortue (1). On fit monter un homme sur ce petit édifice pour juger de l'effet qu'y ferait la statue. Mais la presse s'amusa de l'idée de M. Daurelle : « La Liberté sur la pagode, écrivit *L'Avenir du Tonkin* alors anticlérical, c'est la victoire de la lumière sur l'obscurantisme. Et pourquoi ne placerait-on pas le grand

(1) Cette construction appelée aussi pavillon de la Perspective a été édifiée vers 1877 ; c'est aux dires de M. Dumoutier un mandarin nommé Vinh-Bao qui en assuma la dépense. Selon M. Bonnal, ce serait le fermier de la pêche Ba-ho-Kiem ; d'après le même informateur, cette construction aurait remplacé un petit temple en ruines dédié au génie du Lac. Vinh-Bao et Ba-ho-Kiem étaient certainement le même homme car Ba-ho-Kiem (plus exactement Nguyên-huu-Kiem) avait été mandarin. Il semble évident qu'il s'agit du Bao-Kin qui en 1873 avait pris le parti de Francis Garnier et, d'après Jean Dupuis, commandé un petit corps indigène avec le titre de général.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Bouddha sur l'une des tours de la cathédrale ? ». Le même journal demandait à qui l'effigie symbolique allait tourner le dos lorsqu'elle aurait été hissée sur le petit monument. Aux Missions, à la Banque, à la Mairie ? Quelles susceptibilités la décision attendue n'allait-elle pas éveiller ? Enfin, lorsque la statue fut mise en place sur le pagodon, la face tournée vers le square Paul Bert, *L'Indépendance tonkinoise* déclara la chose grotesque et écrivit que « protecteurs et protégés s'étreignaient jusque dans leur architecture. Oui, mais après avoir mis la statue sur la pagode », ajoutait plaisamment le chroniqueur, « que pourra-t-on bien mettre sur la statue ? » (1).

Pour en revenir à l'inauguration de la statue de Paul Bert, elle eut lieu en présence d'une fille de l'illustre défunt et de son mari M. Klobukowski, consul de France à Yokohama, ancien chef de Cabinet du Résident général (2).

Sans se montrer enthousiastes du monument, les journaux du Tonkin ne voulurent pas, au moment de la cérémonie, qui revêtait devant la galerie indigène un sens hautement patriotique, exprimer leur véritable sentiment à son sujet. On se borna à une description rapide du bronze de Lenoir et de l'explication de l'attitude symbolique prêtée à Paul Bert par le statuaire. Mais quelques années plus tard, la *Revue indochinoise* n'hésita pas à trouver la statue *abominable ;* il faut convenir qu'on concevrait difficilement quelque chose de plus plat que ce groupe inesthétique d'une pauvreté d'inspiration et d'exécution vraiment lamentable.

---

(1) Albert Cezard a répondu à la question. Ce sont les corbeaux et les oiseaux pêcheurs qui vinrent se poser sur la statue, de plus en plus rares au fur et à mesure des progrès de l'assainissement du Petit-Lac. Voir la gravure, page 51.

(2) Fut-ce une banale flatterie à l'égard de M. Klobukowski ou par une prescience véritable de l'avenir ? *Le Courrier d'Haiphong* écrivit en 1890 que l'ancien chef de Cabinet de Paul Bert serait sûrement appelé à occuper un jour une haute situation au Tonkin. Et l'on sait qu'en 1908 M. Klobukowski fit son entrée à Hanoi comme gouverneur général de l'Indochine.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Dans l'unique numéro de *Hanoi-Journal* publié en commun par les trois journaux du Tonkin à l'occasion de l'inauguration du monument de Paul Bert, M. Charles Courret, rédacteur en chef de *L'Avenir du Tonkin*, imaginait vivre en 1910 et faisait la peinture rétrospective du Tonkin de 1890.

« La statue de Paul Bert est toujours là », disait-il dans cet amusant article que je me borne à résumer, « mais au lieu des palais du gouvernement et de la ville que l'on voit *aujourd'hui* à proximité, quatre petites casernes en briques servant à la Mairie, au Trésor, au Télégraphe et à la Résidence Supérieure entouraient le square.

« Le chemin de fer n'était pas la grande et belle ligne d'*à présent* mais un petit chemin de fer à voie étroite. Tout a été modifié lorsque la Chine nous a imités et c'est depuis qu'on peut aller en 10 heures à Canton et en 4 jours à Pékin.....

« Jean Dupuis qu'on prenait pour un gascon lorsqu'il parlait des mines du Tonkin était resté fort au-dessous de la réalité ; les exploitations de zinc, d'étain, de houille, sont prospères....

« Un homme vint, un Gouverneur qui créa les routes, améliora les voies navigables, construisit les chemins de fer, notamment la ligne de pénétration en Chine.

« Des filatures, des tissages s'élèvent ; nous exportons en France du café, du thé, du riz, de la cannelle, etc...

« Haiphong s'étend sans discontinuer du Song Tam-Bac au Lach-Tray et Hanoi transformé renferme à lui seul un million d'habitants.... ».

A Haiphong, le 14 juillet de cette même année 1890 fut marqué par une cavalcade-défilé nocturne demeurée fameuse et qui comprenait outre 1.200 personnes costumées des milliers de lanternes ou de torches. L'imposant corps musical de la maréchaussée de Gérolstein précédait plusieurs escadrons de mousquetaires (grand manteau rouge avec la Croix du Saint-Esprit, bottes à entonnoirs, rapières), encadrant la calèche à

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Liberté sur le Pagodon du Petit-Lac à Hanoï

(Dessin de A. Cézard. — *La Vie indochinoise*. décembre 1896).

quatre chevaux dans laquelle se prélassaient le cardinal de Mazarin et la princesse Anne d'Autriche admirablement grimés et costumés tous deux. Venaient ensuite deux bataillons d'amazones du Dahomey, le char de Gargantua habité par des cuisiniers, celui de la République transportant une vingtaine de bambins costumés. Inutile de dire qu'à Haiphong où il n'y avait encore que quelques centaines de Français, on dut en l'occurrence tirer largement parti de la main-d'œuvre indigène. Le succès de la fête fut d'ailleurs pour les Amazones, ainsi décrites dans un compte-rendu local :

« Pour faire une Amazone du Dahomey, vous prenez un Annamite, vous le noircissez au

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

noir de fumée à la colle, vous lui rougissez les lèvres, vous lui passez les paupières au blanc d'Espagne, puis vous lui laissez pendre les cheveux dans le dos. Vous lui mettez sur le ventre un petit sac de copeaux, pensez donc ! cela se passe huit mois après leur engagement avec les troupes françaises ; par-dessus ce petit sac de copeaux vous lui mettez un tablier blanc sur le devant duquel vous avez eu soin de peindre une lune clignant de l'œil se pourléchant un doigt, ce tablier est fermé derrière par un grand cadenas (honni soit qui mal y pense) ; sur la poitrine vous appliquez deux vessies de porc, également noircies, sur le bout desquelles une petite tache au minium vous donne une vague idée des petites fraises bien connues ; puis vous lui mettez sur la tête un chapeau tromblon comme le portaient les voltigeurs de 1820 avec un plumet d'un mètre de haut, et vous avez une amazone du Dahomey tout à fait nature. Mettez-en comme cela quarante ensemble et faites les défiler avec ordre en conservant le plus grand sérieux et vous obtenez le succès de fou rire et les applaudissements qu'elles ont récoltés sur leur passage ».

Les gendarmes de Gérolstein étaient conduits par un tambour-major d'une dizaine d'années, bambin délicieux maniant sa canne plus grande que lui avec un sang-froid imperturbable ; venait ensuite le chef qui aurait rendu des points au général Boum, et dont le sabre était porté, à tout seigneur tout honneur, par deux... forçats ; le porte-drapeau, les musiciens, des costumes indescriptibles avec épaulettes, cuillers à pot, éperons porte-manteau, décorations batteries de cuisine, chapeaux d'une hauteur extravagante, plumets qui n'en finissaient plus ; mille détails prouvant l'existence d'une vis comica difficile à surpasser.

Le 13 août 1890, commença dans *L'Avenir du Tonkin* la publication des *Souvenirs d'Indochine* par Khou-Mi, gardien de pagode (alias Jules Boissière).

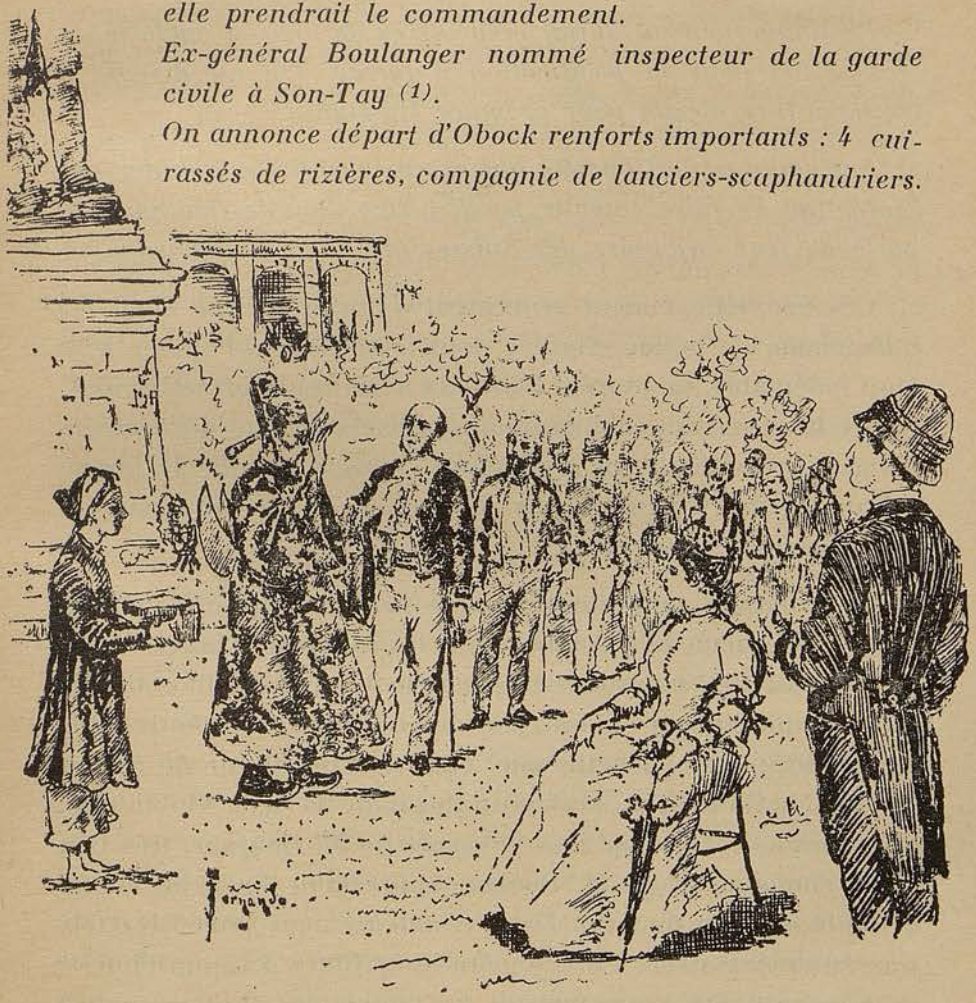
Au début de l'hiver, le Gouvernement Général reçut un jour du Sous-Secrétaire d'Etat aux Colonies les sensationnelles informations suivantes :

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Sarah Bernhardt aurait demandé 3 millions à duchesse d'Uzès pour former corps de volontaires au Tonkin, dont elle prendrait le commandement.

Ex-général Boulanger nommé inspecteur de la garde civile à Son-Tay (1).

On annonce départ d'Obock renforts importants : 4 cuirassés de rizières, compagnie de lanciers-scaphandriers.



Inauguration de la statue de Paul Bert.

(Au premier plan, M. et Mme Klobukowski, le Kinh-Luoc *p. i.* Tran-luu-Huê et le Gouverneur général Piquet).

Gravure extraite de *Hanoi-Journal*, édité à l'occasion de l'inauguration de la statue.

---

(1) En fait, c'est le sous-lieutenant de Pouvourville, le célèbre Mat-Gioi futur, qui fut à ce moment-là nommé inspecteur de la garde civile à Son-Tay.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

La ferme du Dragon de l'Annam vient d'être concédée de gré à gré moyennant redevance annuelle de cent francs.

Le Gouvernement aurait reçu offres de maison anglaise de Hong-Kong pour la pacification à forfait. On est disposé à traiter à titre d'essai pour province My-Duc.

Les zouaves de Charette qui commencent à se rouiller ont l'intention de faire colonne pacificatrice dans le Bay-Say. On parle de leur adjoindre des Suisses armés de hallebardes.

Ces nouvelles étaient gravement données par *Le Courrier d'Haiphong* au milieu d'autres dont le caractère d'authenticité était indéniable. Le journal facétieux avait voulu protester ainsi contre la rareté des câblogrammes officiels ; aucun des lecteurs français, sans doute, ne s'y trompa, mais à Manille la presse reproduisit fidèlement et sans commentaires les câblogrammes fantaisistes du *Courrier*.

Entre temps, la Philharmonique avait manifesté son existence en donnant le 4 octobre dans les salons de l'hôtel Voisin rue Paul Bert (1) une soirée très réussie. L'orchestre fit entendre *La Patrouille turque* et l'ouverture de *La Grande Duchesse,* puis une polka pour clarinette solo. M. Brou, fin diseur de monologues, M. Charropin, imitateur (bruit de la scie, violoncelle, cris d'animaux) partagèrent le succès de M. Bonjour, très bon ténor comique, et de M. Bonnet, appréciable baryton, étourdissants dans le duo des *Deux chanteurs sans place*. De tels programmes peuvent faire sourire les raffinés d'aujourd'hui et on n'oserait plus en composer de semblables. Autres temps, autres mœurs, et si l'on avait prétendu faire accepter au public de 1890 les succulents menus musicaux de 1920, il est probable que la Société Philharmonique n'eût pas compté beaucoup d'adhérents.

---

(1) Actuellement on trouve là la librairie de l'I. D. E. O.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

L'année se termina pour les amateurs par un second concert donné à la Philharmonique lors de la fête de Sainte-Cécile ; beaucoup d'assistants mais peu d'exécutants à l'orchestre ; le sous-chef de la musique militaire, M. Legrand, et un soldat musicien, M. Legat, jouèrent *Neige des bois*, valse pour petite clarinette et petite flûte ; M. Charropin chanta plusieurs chansonnettes ; les amuseurs habituels Bonjour et Ferris présentèrent une scène originale, sorte de duo-scie qui s'appelait *Le thermomètre de l'ingénieur Chevalier ;* tout le monde dut répéter avec eux « qu'il était placé sur le quai des Lunettes au haut du grand escalier ». La mazurka des *Traîneaux* termina le concert.

L'Indépendance tonkinoise demanda une subvention pour la Société Philharmonique.

***

Revenons maintenant aux professionnels du théâtre ; au début de l'automne 1890-1891, on n'avait point au Tonkin la crainte de manquer de distractions. Indépendamment de la troupe Mallaivre, dont on annonçait le prochain retour, on savait que la troupe de Greef-Caisso venait de quitter Sourabaya (où Mme Fermont-Poitevin avait été littéralement couverte de fleurs) et revenait également au Tonkin. L'administration avait même dû opposer un refus à un ancien directeur du théâtre de Saigon, M. Chautemps, qui offrait de venir à Hanoi avec vingt artistes si on lui accordait une subvention et le remboursement, au moins partiel, du prix des passages. M. Chautemps parlait de créer l'*Eden tonkinois* qui donnerait théâtre et concert, avec un répertoire très nouveau et particulièrement les derniers succès du Théâtre français !

Au mois de mars 1890, Mallaivre avait demandé à toucher la moitié de la subvention de 750 piastres qui lui avait été allouée par le Conseil Municipal de Hanoi. L'un des conseillers, M. Guillaume, était d'avis de ne rien avancer avant que les

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

engagements pris aient été tenus ; mais l'opinion d'autres conseillers, MM. Blanc et Lacaze, fut que la ville ne risquait rien à avancer 400 piastres puisque le théâtre et le matériel laissés à Hanoi garantissaient et au delà cette somme. On décida d'accorder l'avance sollicitée. *L'Indépendance tonkinoise* démontra alors que le théâtre du Lac, réputé appartenir à Mallaivre, était en réalité la propriété, reconnue par contrat, de son constructeur-architecte M. Leyret, ainsi que le matériel qu'il renfermait.

De leur côté, les directeurs de Greef et Caisso, quelques jours après avoir débuté à Haiphong, en décembre 1889, avaient demandé aux pouvoirs publics, pour l'hiver suivant, la salle et l'éclairage du théâtre chinois de Hanoi aux frais de l'administration municipale, le rachat de leur matériel de scène, le remboursement des frais de voyage de Batavia ou de France au Tonkin et de retour du Tonkin en France, en échange de quoi ils s'engageaient à amener, en plus de leur première troupe, un ténor d'opéra-comique, une seconde basse, cinq choristes et un quatuor à cordes, soit au total 26 personnes ; la dépense totale était évaluée par eux à environ 40.000 francs.

Devant l'opinion publique, la rivalité des troupes Mallaivre et de Greef-Caisso était devenue aiguë et la comparaison était du reste tout en faveur des derniers venus ; *Le Courrier d'Haiphong* et *L'Indépendance tonkinoise* n'avaient cessé de protester contre la demande de subvention de 1.500 piastres que Mallaivre avait adressée aux Municipalités de Hanoi et de Haiphong. Mallaivre n'avait donné que du « beuglant » et même avec la troupe renforcée de trois nouvelles unités qu'il proposait, il ne pourrait encore donner que du « beuglant ». De Greef et Caisso, à la bonne heure ! On leur a payé le voyage la première fois, ce n'est pas suffisant ; il faut les subventionner afin qu'ils puissent recruter au moins dix choristes et un quatuor d'instruments à cordes. Ils ont fait des frais au théâtre chinois, créé un matériel et l'organisation de la scène ; si on leur rachetait ce matériel et aux Chinois l'immeuble, la ville aurait à

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

peu de frais une salle convenable. Allons ! 30.000 francs à de Greef, plus les voyages et rien à Mallaivre qui ne sait que ressasser les chansons qu'en 1887 il chantait déjà avec son camarade Turbat. *L'Indépendance* par la plume de son directeur Alfred Le Vasseur s'acharna particulièrement sur Mallaivre, dénonçant ses prétentions et son sans-gêne, disant que les nouveautés annoncées lors du bénéfice de Lucie Debay avaient été escamotées et le public frustré. Mallaivre répondit qu'il avait au contraire donné uniquement de la nouveauté à la soirée incriminée, que les chansons anciennes avaient été ajoutées au programme à la demande des spectateurs eux-mêmes et que si son incorrection vis-à-vis du public était si certaine, celui-ci ne serait pas aussi empressé aux représentations. Le Vasseur répliqua furieusement que Mallaivre était un obscur cabotin qui, s'il revenait soit à Hanoi soit à Haiphong, se verrait prouver par le public « le cas qu'il faisait des pîtres de son espèce ».

A cette époque, les artistes de théâtre et de concert étaient beaucoup plus que maintenant considérés comme étant la chose du public ; les journalistes parlaient d'eux avec une désinvolture et un mépris qui de nos jours paraîtraient choquants. Bien entendu il est normal que les gens qui se donnent en spectacle relèvent de la critique ; même sévère, la critique, si elle est inspirée par la bonne foi et exercée avec compétence, est légitime lorsqu'elle vise uniquement le talent et les moyens scéniques des acteurs ; il y a 50 ans, on se souciait peu, en égratignant l'histrion, de ménager la susceptibilité de l'homme. Et ceux des journaux du Tonkin qui ne souhaitaient pas le retour de Mallaivre reproduisaient avec complaisance les nouvelles de cette troupe données par les feuilles de Cochinchine. Mallaivre venait de débuter au Grand Hôtel de Saigon avec ses artistes du Tonkin renforcés de M. Mévisto, comique de l'ancienne troupe municipale ; personnellement Mallaivre avait été salué d'acclamations bruyantes mais le

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

public tapageur avait monté une scie à Lucie Debay ; la malheureuse dut quitter la scène sous les huées parce qu'elle avait une complainte sur un ton traînant de mélopée qui fut peu goûtée. « Elle avait pourtant de jolis bras, bien conformés, écrivait *Le Cochinchinois*, et sa poitrine avait paru réjouissante. Quant à Mme Mallaivre, elle chante d'une voix de tête pas déplaisante, et le public, qui avait bu du champagne, *regrettait la présence de l'orchestre... et du mari !* » *Le Cochinchinois* concluait en disant que la soirée avait été un succès surtout pour M. Mévisto.

De Saigon on écrivait au *Courrier d'Haiphong* le 18 mai 1890 : « La troupe théâtrale est partie mais nous avons une troupe de café-concert dirigé par Mallaivre qui s'est adjoint Mévisto comme co-directeur ; ce dernier est un excellent chanteur et un comique très fin. Mmes Mallaivre et Mévisto ont seuls trouvé grâce devant le public houleux de la première, assez froid pour Mallaivre et qui n'a pas eu assez de huées et de sifflets pour Lucie Debay. Pauvre Mimi ! il n'a qu'un filet de voix et dans une salle un peu grande, impossible de rien entendre. On ne voit que des gestes de pantin articulé et on n'entend rien. Il est vrai que l'œil n'y perd pas : corsage bien garni, bras charmants, jambes d'un joli dessin ! Mais tout cela est trop loin du spectateur pour qu'il se laisse attendrir et lorsque Lucie sert au public une sorte de mélopée, elle essuie une véritable bordée de hurlements. Toute la salle criait : Chahut ! Plus haut ! et ce pauvre Mimi rentra dans la coulisse au milieu d'une tempête de vociférations. Mme Mallaivre gentille tout plein ; des yeux qui lui font le tour de la tête, un air mutin ; un peu maigrichonne mais ce petit os doit être agréable à croquer. Elle chante suffisamment, le public l'a bien accueillie. Mais Dieu que son mari est ennuyeux ; il ne manque pas de talent mais sa prétention au grand art paulusien gâte tout ; il vaut cependant quelque chose et s'il restait bon garçon, le public l'aimerait assez. Succès véritable de Mévisto qui à lui seul vaut toute la troupe ».

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Pour mieux évoquer encore cette époque, où les malheureuses artistes étaient « évaluées » dans les journaux avec tant de tranquille cynisme, je citerai ce qu'on écrivait au même *Courrier d'Haiphong* à propos de l'arrivée de la troupe théâtrale :

« Déjà nos vieux beaux fourbissent leurs armes, ramènent leur mèche — ceux qui en ont encore ! — et se préparent à tendre leurs lacs — style noble — le jour du débarquement des dames de la troupe. Cette arrivée du paquebot est bien une des choses les plus curieuses qu'on puisse voir à Saigon. Ce jour-là tous les galantins ont quelqu'un à attendre sur le quai ou à aller prendre à bord. Et il faut les voir en rangs d'oignons, l'œil chercheur, attendre les petites femmes qui descendent, un peu pâlotes, du paquebot qui les a secouées pendant un mois. Elles aussi sont sous les armes pour la circonstance : il faut que la première impression soit bonne ».

Mais le tableau brossé par Triboulet, du *Cochinchinois*, est plus vivant.

« La troupe est arrivée ! ah qu'on l'attendait avec impatience, ce bateau ! De 6 à 9 h. ce n'étaient qu'allées et venues de malabars, lorgnettes braquées, stations au port de commerce ! Enfin il est annoncé ! il arrive ! une foule, que la pluie ne parvient pas à chasser, se presse sur l'appontement des Messageries. *Le Calédonien* accoste, lentement. Tout à coup, une jeune personne, tout de vert vêtue, se dirige vivement vers les bastingages, et, tirant son face-à-main, passe en revue la population massée sur la berge : « Tiens, un lézard » ! crie quelqu'un.

« Enfin on aborde ; on se précipite et... je ne sais comment cela se fait, on ne voit plus personne ! Tout le monde s'est envolé ! c'est qu'on a hâte de toucher terre ! Certes, ces messieurs du bord ont été bien aimables, mais enfin 28 jours, c'est peut-être un peu long ! on se dépêche de gagner les hôtels où attendent les lits moins étroits que les couchettes. Autant que nous avons pu en juger, le nouveau directeur a réuni une

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

troupe qui satisfera au moins les amateurs de l'esthétique tangible. Citons quelques noms ! Mlle Toncamp 1re dugazon : une brune, très brune ; Mlle Valéry 2e chanteuse, dont les yeux... hum ! ; Mlle Delaunay, blonde ardente qui fera flamber bien des cœurs ; Mlle Ménard, grands yeux noirs, longs cils, cheveux... nous en reparlerons dans un mois, et quelle bouche ! Enfin Mlle Fier dont je ne vous dis rien, mais que vous verrez ! J'en passe. Nous n'avons pu apercevoir Mlle Priolland, la vedette... mais on nous a montré Mme Card... sa mère, veux-je dire... ».

Cette extrême liberté de langage correspondait-elle à une grande liberté des mœurs dans la capitale de la Cochinchine ? On serait tenté de le croire en lisant ce qu'écrivait *La Petite Revue Maritime* du 13 novembre 1890 dans un article qui traçait à Claude Farrère le plan des *Civilisés* et qui aurait pu inspirer aussi certains reportages récents de Roland Dorgelès :

« Saigon est essentiellement petite ville, petite ville de mauvais aloi. Tout y est faux et de clinquant. La société y est extrêmement mauvaise langue et vit de scandales, qu'elle sait au besoin provoquer. On cause de tout et de tout le monde, toujours pour en dire du mal. On n'y a pas d'amis, chacun déchire à belles dents son voisin éperdu. L'exemple vient de haut, de très haut, et descend jusqu'en bas. Les intrigants y sont sans nombre. On n'y est pas instruit et l'on n'a ni lecture ni conversation, ni aucune occupation intellectuelle. Quand on est sorti de son bureau, on s'installe dans des cafés à d'interminables parties d'écarté ou de manille, de baccara ou de bouillotte ; ou bien l'on s'allonge chez soi paresseusement sur une chaise longue pour fumer d'éternelles pipes et savourer dévotement de nombreuses purées de pernod.

« En petit comité, dans les cercles, aux réceptions hebdomadaires du gouvernement, on passe les nuits à jouer l'argent qu'on n'a pas. On n'y est considéré qu'en raison de sa solde administrative ou de ses bénéfices commerciaux. Le dollar y est dieu ».

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Le tableau est vif, encore qu'il soit ici allégé de certaines outrances ; on consentirait à ce qu'il ait été exact si son auteur avait reconnu qu'il a existé de tout temps à Saigon, comme plus tard à Hanoi et à Haiphong, une majorité de Français et de Françaises vivant avec dignité qui n'ont jamais été mêlés à ces turpitudes et pratiqué la manière de vivre flétrie par le chroniqueur.

Mais nous voici à Haiphong en octobre 1890 ; la troupe Mallaivre arrive la première et donne à l'Eldorado parisien des soirées de café-concert et des soirées théâtrales avec de temps à autre des programmes composés spécialement pour les familles. Le 7 octobre, Mallaivre offrit la première représentation de *Boum ! servez chaud !* avec un orchestre militaire sous la direction du pianiste Hervé fils. Vinrent ensuite *Calino amoureux*, comédie-vaudeville, *Le Retour du saltimbanque*, sorte de mimodrame dans lequel Mévisto, bien secondé par Mmes Mallaivre et Lucie Debay, obtint un très gros succès personnel, *Monsieur mon domestique*, vaudeville très amusant en un acte, de Villemer, *La demoiselle de compagnie*, vaudeville de bon aloi joué et chanté à la perfection et qui permit à Mévisto de déployer, dans un rôle à transformations, toutes les ressources de son grand talent comique, *Les Charbonniers*, de Gille et Costé — Mallaivre y fut très bon dans le rôle créé par Baron — *La Fille du Charpentier*, opérette, au bénéfice de Mévisto, qui admirablement grimé obtint le même soir un véritable triomphe dans *Nocturne*, le monologue chef-d'œuvre d'André Gill, *Coco bel-œil*, opérette, *L'homme n'est pas parfait*, de Lambert-Thiboust, *Les Amours de Colombine*, pantomime fort bien jouée par Mévisto-Pierrot, au bénéfice du pianiste Hervé. Par solidarité, certains artistes de la troupe de Greef-Caisso, qui venait d'arriver au Tonkin, prêtèrent leur concours à cette représentation notamment MM. Jourdan, Le Tellier, ainsi que M. Maurel et Mme Secail qui chantèrent *Le Talisman du père François*. Les spectacles donnés par Mallaivre à Haiphong durèrent jusqu'en février 1891 ; est-ce parce qu'il n'y avait pas de

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

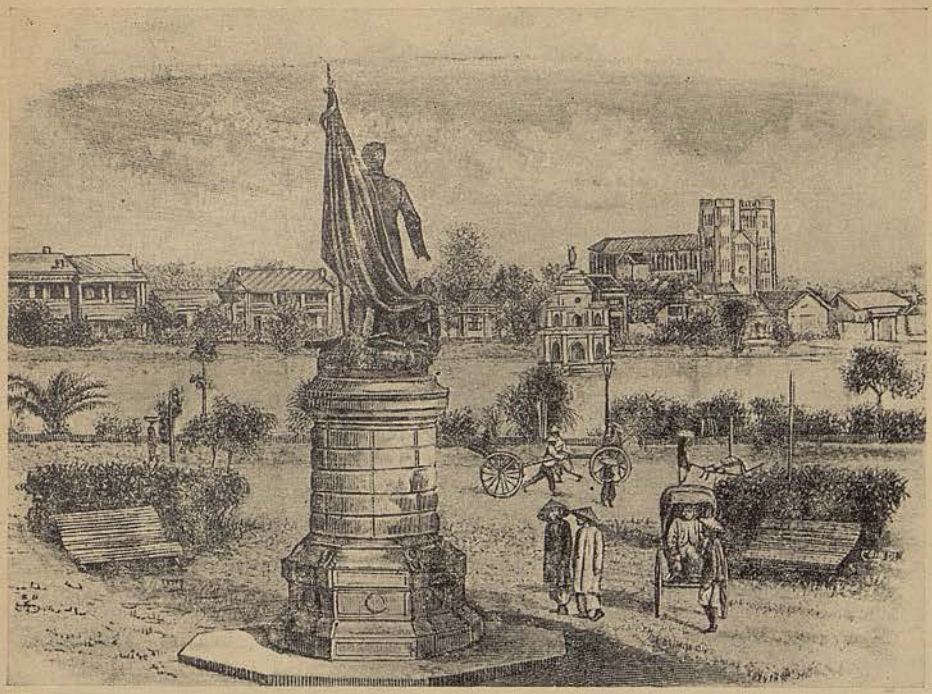
concurrence immédiate, mais les recettes furent mieux qu'honorables et les soirées à bénéfice de Mmes Mallaivre et Lucie Debay furent particulièrement fructueuses. La troupe s'embarqua le 7 mars à destination de Hong-Kong, de Shanghai et du Japon, se proposant de revenir ensuite à Haiphong où un entrepreneur M. Gassier projetait de faire édifier boulevard Paul Bert une salle en briques.

On apprit de Yokohama que la troupe Mallaivre avait eu du succès au Public-Hall de cette ville, mais les programmes n'étaient pas précisément à l'usage des pensionnats et quelques personnes pudibondes de la colonie européenne poussèrent des cris effarouchés devant certaines audaces.

*
* *

La troupe de Greef-Caisso de retour au Tonkin en novembre débuta à Hanoi par *Le Petit Faust* d'Hervé. On jugea la pièce insipide mais l'interprétation satisfaisante, sans toutefois que le public eût retrouvé son enthousiasme de l'année précédente. A la seconde représentation, l'on joua *La Traviata*, de Verdi, et il y eut de nombreux vides dans la salle. Le 1er ténor, M. Voillequin avait une voix souple, fraîche, agréable et juste mais un peu blanche ; il était bon comédien. D'une manière générale, les autres nouveaux sujets étaient insuffisants et inférieurs à leurs devanciers ; la gentille Marcelly avait été remplacée par Mme Bérald dont la voix était sourde et chevrotante. Le chef d'orchestre, M. Maubert, dirigeait le quatuor à cordes tant attendu, mais il fit regretter le malheureux pianiste-ténor Gagneur mort en juillet d'une maladie de foie à Batavia, laissant une veuve et quatre enfants. Le nouveau chef était nettement au-dessous de sa tâche et c'est lui qui mettait le désordre au cours des représentations. Par ailleurs les comiques Le Tellier, Orval-Mondet et Maurel ne pouvaient faire oublier Batreau, Géraizer et Genin qui étaient rentrés

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation



Square et statue de Paul Bert (1).

La Pagode des Supplices (2).

(1) Extrait de *L'Indépendance tonkinoise*, numéro spécial de juillet 1891.
(2) Extrait de *L'Extrême-Orient*, par Paul Bonnetain (Paris, 1887).

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

en France au dernier moment et qu'on avait dû remplacer par les premiers venus. Toutefois, les premiers sujets demeuraient encore nettement supérieurs, d'après les journaux, à ceux de la troupe Campi de Saigon, subventionnée à raison de 150.000 francs et au sein de laquelle régnait une complète anarchie. On retrouvait, avec le directeur de Greef, les vedettes préférées du public, Mme Fermont-Poitevin, le couple Caisso, la duègne Dorval, le baryton Jourdan ; de plus de Greef avait ramené un excellent cadre de coryphées, savoir pour les hommes Viart, Leclère, Denis et Santerre, pour les femmes Mmes Secail, Demoulin, Gagnon et Junand.

Mmes Fermont et Caisso-Sablayrolles retrouvèrent incontinent leur succès de l'année précédente. Dans *La Traviata* Mme Fermont qui avait eu un accident de pousse-pousse deux jours avant la représentation fut particulièrement fêtée pour son talent et sa vaillance.

On joua encore *Les dragons de Villars, Mignon, la Fille du régiment, La Mascotte, Le Grand Mogol, Les cloches de Corneville, Les Mousquetaires au Couvent, La consigne est de ronfler,* mais le public déçu lors de la représentation du *Petit Faust* boudait un peu. On se plaignait aussi de l'heure tardive à laquelle commençait le spectacle.

Une représentation du *Grand Mogol* dût être interrompue un soir d'orage à cause du bruit que faisait la pluie tombant à torrents sur la toiture métallique ; les comiques Maurel et Orval se montrèrent tout à fait ternes dans cet ouvrage qui demande une grande fantaisie. On reprit *L'Ombre,* qui chanté uniquement par l'élite de la troupe retrouva son premier succès. Enfin *Faust* fut l'une des plus brillantes soirées.

Le Protectorat décida d'allouer 10.000 francs de subvention à de Greef. Mais le charme de l'hiver précédent semblait rompu ; au début de décembre les artistes parurent flotter ; certaines représentations n'étant pas au point furent retardées

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

après avoir été affichées ; les musiciens, s'étant permis d'applaudir les artistes en scène, furent pris à partie dans un journal ; certain jour des militaires et des civils en vinrent aux mains dans la salle à la suite d'appréciations divergentes sur les chanteurs ; enfin, le ténor Voillequin affiché dans *Les Dragons de Villars* ne se rendit pas au théâtre ; la représentation ne put avoir lieu et les directeurs s'en excusèrent auprès du public par la voie de la presse.

En janvier 1891 pourtant, la troupe malgré ses lacunes, se ressaisit ; elle reprit *La Mascotte* avec plus de brio et de cohésion, puis en de bonnes conditions également, donna *Le Petit Duc, Boccace, Le docteur Jojo,* vaudeville d'Albert Carré, *Niniche,* opérette de Milhaud et Hennequin, musique de Boulard, *Roméo et Juliette* et enfin *Si j'étais roi !* La représentation de *Roméo* fut pour Mme Fermont et le directeur de Greef, bénéficiaires de la soirée, prétexte à de véritables ovations ; le ténor Voillequin lui-même s'échauffant à partir du 2e acte fut excellent ; mais on fut ahuri par une cantate *France d'Orient* dont les vers et la musique baroques vinrent jeter une note follement comique et tout à fait inattendue au milieu des tragiques péripéties amoureuses des Montaigu et des Capulet.

Voici les paroles et la musique de cette cantate, rendue plus ébouriffante encore par la conviction avec laquelle Mme Fermont-Poitevin en exprima toute la naïve candeur, signée de M. Paul d'Ivoi pour le poème, et de M. F. Stoerkel pour la musique :

Indochine, ô pays fameux,
Tes fils vaillants courbaient l'échine
Sous le bâton capricieux
Des mercenaires de la Chine.
N'ayant pas d'armes, il vous fallait,
La rage au cœur, baisser la tête
Et l'arrogant vainqueur pouvait
Garder à jamais sa conquête.
Mais, à l'ouest, un peuple, frère du vôtre,
Soudain a poussé son cri de guerre,
Rejeté l'ennemi par delà la frontière.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Vous êtes libres ! Et se tenant par la main
La France, l'Annam, le Tonkin,
Marchent sous les plis du drapeau républicain
Dans une auréole de gloire !

Français d'Occident, d'Orient
Aux deux bords du continent
Lançons notre cri de victoire (bis)
En avant ! en avant ! en avant !

Après la représentation de *Si j'étais roi*, au cours de laquelle on put admirer « une belle mise en scène de palmiers et de bananiers véritables », la troupe partit pour Haiphong où elle fut abandonnée par le ténor co-directeur Caisso qui malade décida de rentrer en France. De Greef avait demandé au Conseil Municipal de Haiphong la mise à sa disposition du théâtre chinois ; la municipalité fit mettre cette salle en état et alloua en outre 500 piastres pour un mois de représentations. Les débuts eurent lieu le 26 mars avec *La Traviata*, et malgré la distance relativement grande, car le théâtre était situé à l'extrémité de la rue Chinoise, toute la colonie française prit volontiers le chemin d'un établissement qui ressemblait mieux à une salle de spectacle européenne que la petite salle miniature de M. Gassier. Les représentations suivirent paisiblement leur cours. Cependant le 2 avril la soirée fut interrompue dans des conditions singulières. On jouait *Mignon* devant une salle comble et la protagoniste était Mme Caisso dont le mari avait quitté la colonie malade ; après le 1er acte, et alors que la représentation s'annonçait comme devant être bonne, il y eut un très long entr'acte ; on vint dire au public que Mme Caisso avait une crise de nerfs ; le public prend patience, Mignon réapparaît et on l'applaudit sympathiquement. Après le second acte, nouvelle crise ; enfin Mignon ayant manqué son entrée au troisième acte, paraît en scène pour dire : « je ne sais plus » ; le ténor Voillequin demanda au public d'excuser Mme Caisso fatiguée et les spectateurs se retirèrent sans protester. Mais *Le Courrier d'Haiphong* imprima le lendemain que Mme Caisso désirant rentrer

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

en France avait volontairement joué un mauvais tour à l'ex-associé de son mari. A la même représentation de *Mignon*, le second acte avait été marqué par un incident amusant ; lorsque, dans la loge de Philine, Wilhelm et Frédérick voulurent croiser le fer, le ténor ne parvint pas à extraire son épée du fourreau ; en revanche, Frédérick, tout heureux de brandir la sienne, fut dans l'impossibilité de lui faire réintégrer son étui.

Avant la clôture qui eut lieu le 14 mai avec *Le Barbier de Séville* à l'affiche, la troupe de Greef joua encore pour les Haïphonnais *La Grande Duchesse de Gérolstein*, *Mme Favart*, *La Fille du Tambour Major* et enfin *La Cagnotte*, l'amusante comédie de Labiche...

Mais en dépit du succès remporté par ces différents spectacles, les affaires de la troupe de Greef n'avaient pas été brillantes, et sans la présence de Mme Fermont-Poitevin elles eussent été tout à fait désastreuses. Le 5 juin le baryton Henri Jourdan, qui venait d'épouser à Haiphong Mlle Jeanne der Linden, donna à l'Hôtel du Commerce un concert à son bénéfice en faisant valoir que depuis quatre mois il avait donné son concours à de Greef comme artiste et comme secrétaire de la direction sans en recevoir la moindre rémunération ; victime jusqu'au bout de la mauvaise chance, Jourdan ne réunit ce soir-là que 60 personnes, à cause de la concurrence d'une kermesse. A Hanoi, où Jourdan renouvela sa tentative au café Alexandre, le 2 juillet, avec le concours de Mme Fermont-Poitevin et du pianiste amateur Pauher, il ne réussit pas à attirer plus de monde et un journal souligna l'attitude sordide de 25 personnes qui demeurèrent ostensiblement sur le trottoir du café pour assister à la soirée sans bourse délier. Voici le programme de cette soirée : I — Ouverture : par le pianiste. II — Romance de *Giralda* : Jourdan. III — Grand air d'Ophélie (*Hamlet*) : Mme Fermont. IV — *Vorrei morire*, romance : Jourdan. V — *Miaou*, chanson : Mme Fermont. VI — Duo de *Lucie de Lammermoor* : Jourdan

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

et Mme Fermont. VII — Fantaisie : M. P. pianiste. VIII — Romance de *L'Ombre :* Jourdan. IX — Grand air de *Lakmé :* Mme Fermont. X — Tyrolienne de *L'Œil crevé :* Jourdan. XI .. *La ligue des amours,* chansonnette : Mme Fermont. XII — Duo du *Grand Mogol :* Jourdan et Mme Fermont.

La dernière manifestation des autres débris de la troupe de Greef eut lieu le 28 mai à l'*Alcazar d'Eté* de Haiphong, établissement pourvu d'un jardin très bien aménagé dans lequel on pouvait entendre de la musiquette et qui jouissait d'une certaine vogue. La soirée avait lieu au bénéfice du pianiste Maubert et d'une choriste Mme Gagnon ; l'entrée coûtait une piastre et donnait droit à une consommation ; la salle était pleine, mais les artistes étant d'une insuffisance complète, le public se livra à des interruptions tellement bruyantes que l'on mit fin au spectacle. Le lendemain, *Le Courrier d'Haiphong* déclara que les artistes s'étaient conduits en cabotins mal élevés et avaient montré aussi peu d'esprit que de talent.

Autres attractions : à Hanoi on pouvait voir, 54, rue Paul Bert, des phénomènes de métempsychose : un buste en bois qui d'abord s'animait et qui mourait montrant au public tous les signes de la décrépitude puis une horrible tête de mort ; cette tête macabre se transformait ensuite en vase contenant des feuilles vertes et des fleurs qui s'épanouissaient soudain... enfin apparaissait une cage vide en premier lieu et contenant quelques instants après six petits oiseaux charmants que remplaçaient bientôt deux pigeons... Dans le même établissement on pouvait voir aussi un « homme-poisson » et un « tigre-poisson ». On payait à l'entrée cinquante et trente cents, les militaires et marins en uniforme avaient droit à la demi-place.

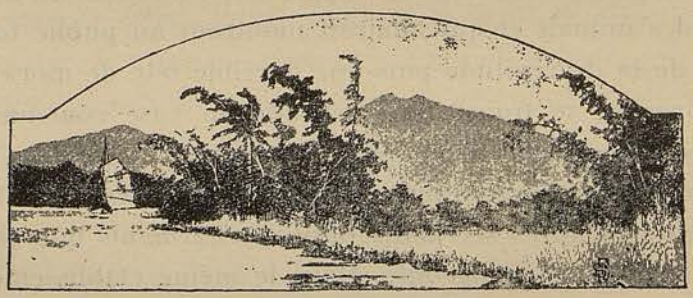
Au mois d'avril, arriva de Hong-Kong par la *Clara* le Cirque *Japan Royal Tokio Troop* avec 15 artistes et un orchestre japonais ; cette troupe dresse à Haiphong une tente pouvant contenir 2.000 personnes ; les débuts ont attiré beaucoup de monde,

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

et les loges offrent un brillant coup d'œil. On applaudit vigoureusement les artistes merveilleux d'adresse et d'élégance dans le programme suivant : Paravent — Jonglerie — Grande cuve — Danse de corde — Les papillons — La perche — Les deux clowns — Anneaux magiques — Travail dangereux — Prestidigitation — Echelle de sabres — Grande jonglerie — Les deux échelles.

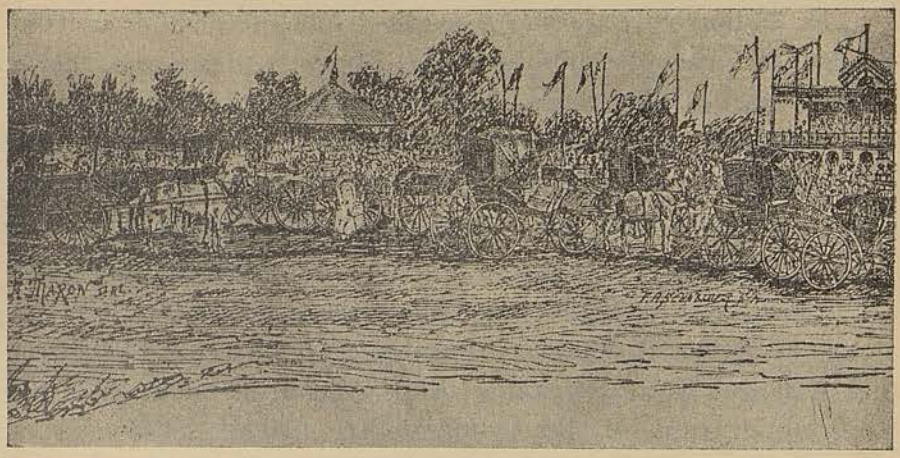
L'Indépendance tonkinoise dans son compte-rendu signala avec une intention malicieuse les tours exécutés par M. Sadakichi avec sa sœur et ceux de Mlle Kikou Sadakichi toute seule. Le cirque donna ensuite des représentations très courues à Hanoi et à Nam-Dinh.

A Hanoi, certain soir, quelques jeunes gens se substituèrent pour s'amuser aux musiciens japonais et l'on n'aurait pas eu à s'en plaindre du point de vue artistique s'ils n'avaient précipité la mesure d'une manière incompatible avec les exercices des acrobates.



Dessin de A. Cézard, *Revue Indochinoise*. — Octobre 1893.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation



L'hippodrome du boulevard Gambetta à Hanoi.

Indépendance tonkinoise, n° spécial de juillet 1891.

1891

Les événements administratifs, militaires, politiques, dramatiques et tragiques en 1891 :

Le 9 janvier on apprit qu'un officier (le capitaine de Juigné) avait été tué, deux lieutenants blessés à Huu-Thuong dans le Yen-Thé.

Les 15 et 16 janvier, deux détachements faisant partie de la colonne du Yen-thé rentrent à Hanoi et défilent rue Paul Bert vers midi, clairons en tête. Les hommes, la figure ravagée par la fatigue, se traînent avec peine et leur défilé produit une pénible impression sur la population. Vingt chariots suivent, transportant les bagages et un certain nombre d'éclopés et de malades.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Le 22 janvier, un grand incendie éclate rue des Cercueils et détruit les rues des Bambous, des Radeaux, des Seaux, de la Saumure, des Changeurs, du Pont-en-Bois, de la Chaux et de la Digue. 208 maisons sont anéanties parmi lesquelles 4 pagodes ; un loueur chinois perdit 60 pousses dans ce sinistre.

Le 25 janvier, M. Keeble, contrôleur des douanes chinoises à Long-Tchéou, qui était allé se marier à Hong-Kong, regagnait son poste avec sa femme, une Anglaise de 20 ans fort jolie. Ils avaient gaiement déjeuné à Phu-Lang-Thuong chez l'excellent M. Piganiol. Entre Suiganh et Kep, à l'endroit même où, trois ans auparavant, M. Bourgouin-Meiffre n'avait échappé à la mort que par miracle, les deux époux, qui voyageaient en pousse, furent assaillis par une bande de 7 à 8 pirates. La malheureuse jeune femme, en se précipitant vers son mari tué à bout portant, tombe la poitrine percée de deux balles, face contre terre...

Le 28 janvier, nouvel incendie près de la Résidence-Mairie de Hanoi : 25 cases brûlées, rue du Lac, de l'Huile et de la Digue.

Dans la nuit du 28 au 29 janvier, la Résidence de Chobo est attaquée par la bande du Doc-Ngu ; le capitaine-chancelier Rougery est tué et décapité ; les autres Européens réussissent à s'enfuir en traversant le fleuve, quelques-uns à peine vêtus ; le garde principal Ziegler, qui rentrait à Chobo retour d'une mission de service, est avisé de l'attentat et se hâte de porter secours, mais il est massacré à son tour ainsi que les miliciens sous ses ordres.

Le 20 mars, rencontre à l'épée entre deux adversaires irréductibles, M. Alfred Le Vasseur, directeur de *L'Indépendance tonkinoise*, et M. de Cuers, directeur du *Courrier d'Haiphong*. Le premier est blessé à la main et au sein droits, le second à la jambe droite.

En avril, M. de Lanessan est désigné pour occuper les hautes fonctions de Gouverneur Général.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Le 23 mai, sur la pelouse du square Paul Bert, exécution du Doc-Cap, pris par une colonne de police opérant dans la province de Hung-Yen. Ce redoutable bandit avait été amené à Hanoi dans une cage. La tête fut renvoyée à Hung-Yen pour y être exposée ; et le corps, en exécution du jugement rendu par le tribunal mixte, fut jeté au Fleuve Rouge.

Le 27 juillet, le directeur des douanes du Tonkin, M. Coqui, qui avait été fort malmené dans *L'Indépendance tonkinoise*, voyant passer devant l'Hôtel du Commerce, à Haiphong, le correspondant de ce journal (Henri Knosp qui signe Ego) lui administre un coup de canne et deux maîtres coups de poing. Le directeur du journal, le bouillant Alfred Le Vasseur, arrive aussitôt de Hanoi, écrit à M. Coqui pour lui demander de constituer ses témoins et se rend au café, où il reçoit à son tour du fonctionnaire mis en cause une grêle de coups de canne. Le Vasseur, tout étourdi, dit avoir perdu sa bague dans la mêlée. Knosp lui répond à haute voix : « M. Coqui vous l'a volée ». M. Coqui entend et se précipite de nouveau, mais Knosp le menace d'un revolver... et la bagarre en reste là.

L'attitude énergique de M. Coqui éveille d'autres courages... Un M. Espeisse, courtier en marchandises, qui s'est reconnu dans un des contes cosmopolites de Knosp, le fait assigner pour diffamation... Un M. Rebelle qui a lui aussi été égratigné, envoie à Knosp [1] une enveloppe... très malodorante.

Le 2 juillet, une petite colonne de reconnaissance commandée par le sous-lieutenant Ruhl qui avait été envoyée à la recherche du chancelier Ferra, blessé par des pirates au cours d'une tournée, le retrouva auprès de son boy, cachés tous deux dans les hautes herbes près du village de Phieng-Mo (That-khé). Au moment de la poursuite, le boy avait fait entrer son maître qui avait reçu une balle au bras, une autre à la cuisse, dans

(1) Knosp (Charles-Henri-Gustave-Adolphe) belge naturalisé français en mai 1891.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

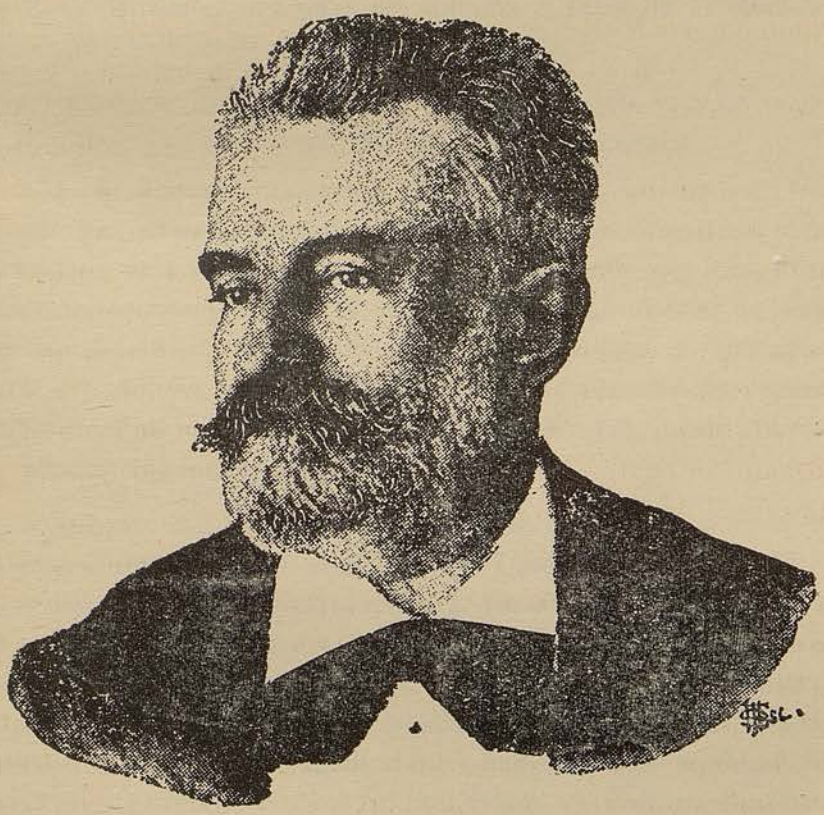
une mare profonde où, enfoncés jusqu'au cou et la tête abritée sous de larges feuilles, ils avaient vu passer et repasser les brigands stupéfaits de leur disparition si rapide.

M. de Lanessan, arrivant de Cochinchine sur l'aviso *l'Alouette* fut reçu le 30 juillet à l'appontement de l'hôpital de Haiphong par M. Brière, résident supérieur, M. Baille, résident-maire, S. E. le Vice-Roi du Tonkin et toutes les autorités en grand uniforme ou en habit noir. La chaleur était torride mais à cette époque de mœurs simples, on attachait une grande importance au décorum les jours de grande cérémonie. Le bruit avait d'ailleurs couru qu'à Saigon un administrateur, M. Villard, qui s'était présenté à la réception en tenue du matin, avait encouru la disgrâce immédiate de M. de Lanessan. N'empêche que c'était une hérésie de porter en plein jour l'habit, qui est essentiellement une tenue de soirée, surtout en plein été dans un pays tropical. Il faut dire que M. de Lanessan était lui-même en habit et coiffé d'un chapeau haut de forme qui complétait l'absurdité de cette vêture.

Dans la journée eut lieu la réception des corps élus, et le soir à la Résidence un dîner de 45 couverts auquel assistèrent, avec les autorités locales, le général en chef Reste et l'amiral Fournier, arrivés le matin avec le nouveau Gouverneur général. Le lendemain matin, M. de Lanessan partait pour Hanoi par la chaloupe *Tuyen-quang*, suivie de la chaloupe *Cerf* transportant les officiers et fonctionnaires de la suite du Gouverneur général.

Hanoi est magnifiquement pavoisé ; les troupes font la haie depuis le quai du transit jusqu'à l'hôtel du Gouvernement à la Concession. Tous les chefs de service et les corps constitués sont présents au débarcadère, abrités dans un élégant pavillon dressé pour la circonstance par M. Vildieu, architecte des bâtiments civils. Le Kinh-luoc est entouré de tous les mandarins en grand costume de cérémonie suivis de leur escorte dont font partie deux éléphants armés en guerre.

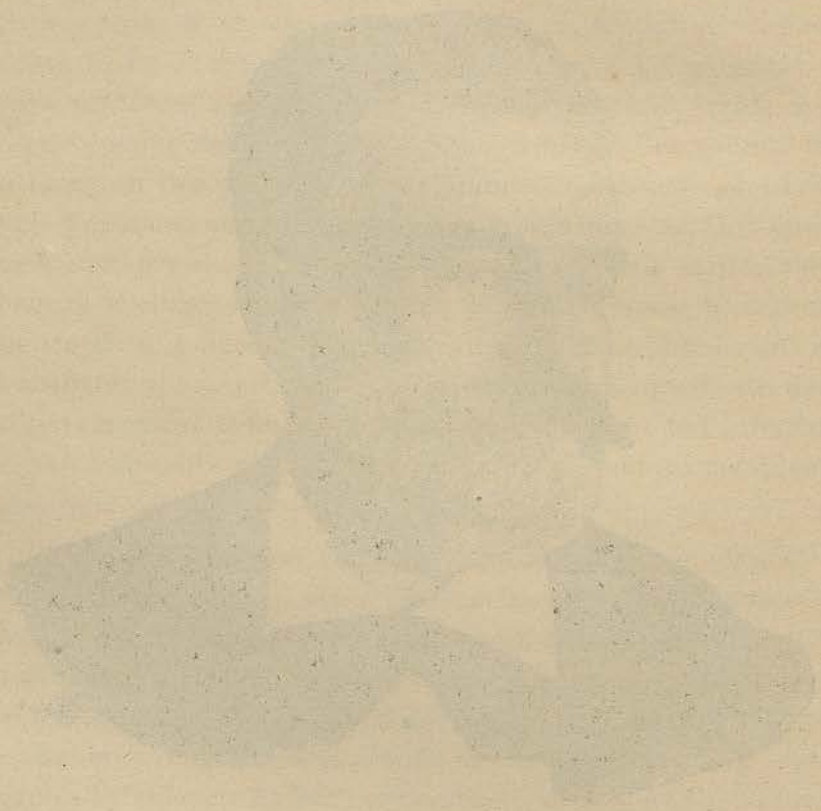
Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation



M. de LANESSAN

(*Revue indochinoise*, août 1894).

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation



Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Dès son débarquement, le Gouverneur général est conduit en voiture à la Concession où les réceptions officielles commencent aussitôt. M. de Lanessan prononce un discours assez bref dans lequel il trace les grandes lignes de la tâche à accomplir pour assurer la pacification, l'organisation et, conséquemment, la prospérité du pays de manière à faire de l'Indochine « une grande France de l'Extrême-Orient ».

L'Avenir du Tonkin commentant la réception, exprime ainsi sa première impression sur le Gouverneur général :

« M. de Lanessan, comme on le sait, est un orateur très écouté, aux idées claires et précises, à la parole chaude et sympathique ; son discours improvisé est accueilli par des murmures approbateurs. Par sa taille, son allure robuste, la ténacité de ses idées, il rappelle son pays d'origine, la Bretagne, mais il trahit de suite le méridional par la vivacité du regard, l'activité et un léger accent gascon qui semble donner un charme de plus à son langage imagé ».

A propos des visites que la femme du nouveau chef de l'*Union indochinoise* fit à la colonie féminine de Hanoi quelques semaines après son arrivée, *L'Avenir du Tonkin* rappela en 1933 l'histoire des frères Coutel. L'un habitait Haiphong, rue de la Mission, où il avait ouvert un café-hôtel de très médiocre apparence et de réalité plus médiocre encore. L'autre Coutel, prénommé Fortuné et surnommé « brave homme » tenait lui aussi un petit hôtel, mais celui-là à Hanoi en bordure du Petit-Lac, tout proche de l'emplacement de l'ancienne Salle des Ventes, rue Jules-Ferry (autrefois des Brodeurs) (1).

Mais je laisse la parole au rédacteur de *L'Avenir du Tonkin:*

« Fortuné Combel (2), ancien lutteur forain, rival du Rempart de Marseille et du Rempart de Nîmes, jouissait d'une très réelle

(1) C'était l'Hôtel du Lac qui passant en 1892 sous la direction de M. Giguet, fut agrandi et transformé pour s'appeler le Grand-Hôtel.
(2) Nom modifié par le journaliste.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

popularité à Hanoi, où les électeurs l'envoyèrent siéger au Conseil municipal, le premier conseil qui fut institué, croyons-nous. Les réunions électorales, dont les Hanoïens furent de tout temps si friands, se donnaient dans son café. C'étaient d'admirables occasions de « rigolades » et l'on s'entassait pour entendre les déclarations de principes et le programme de Fortuné, le tout servi avec le plus authentique accent de Marseille, avec des trouvailles d'expressions et une mimique qui enchantaient. S'il y avait des interrupteurs, et Dieu sait que les loustics nombreux se faisaient une joie d'interrompre ou de lancer quelques gaillardises, Fortuné s'écriait : « Les ceusses qui blaguent et qui interrompent parlent à mon c.. » et ici, d'un geste large, Fortuné frappait le fond de son « inexpressible »... Toute la salle était en liesse et n'estimait pas payer trop cher ces heureux moments de gaieté en envoyant Fortuné siéger à la Mairie.

« Mme Fortuné Combel, épouse d'un brave homme, était une excellente personne, toute à ses devoirs d'épouse, de mère de famille et de gérante d'un café bien achalandé. Elle était toujours, en dépit de la chaleur, près de ses fourneaux ou à aider les boys à servir la clientèle. Elle avait dû être bien, gardait des yeux très beaux, mais avait pris un volume imposant et, n'était l'ampleur de ses formes, on l'eut très facilement vue, en maillot et en tutu, faire le boniment sur l'estrade de la baraque foraine ou Fortuné défiait à la lutte à mains plates les hommes forts : « A qui le caleçon ? »

« Un jour, Mme de Lanessan, femme de notre Gouverneur général d'alors, s'avisa d'une série de visites à faire aux notabilités féminines de Hanoi et, naturellement Mme Fortuné, épouse d'un conseiller municipal, figurait en bonne place sur sa liste. La victoria du Gouvernement s'arrêta donc ce jour-là devant l'hôtel et Mme de Lanessan pénétra dans l'établissement.

« La maîtresse du lieu, voyant du fond de sa cuisine l'honneur qui lui était fait, accourut essuyant ses mains à son tablier, dont elle releva un coin dans sa ceinture. En un instant la

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

femme du Gouverneur et celle du conseiller municipal furent installées dans un petit réduit qui servait de bureau. De part et d'autre le plus vif désir de plaire se manifestait, et Mme de Lanessan, désireuse d'un sujet de conversation de circonstance, parla alimentation et ressources de la ville en vivres de diverses sortes ; elle avoua qu'au gouvernement il lui était impossible d'obtenir que ses boys lui fissent de bon café.

« Du bon café ! Ah, pauvre dame, mais je vais vous donner ma recette et je vous garantis qu'ici le café est extra ! Tenez : vous prenez un quart de Moka, un quart de Martinique, un quart Bourbon, bien moulus, vous avez de l'eau bouillante, etc...

« Mais hasarda Mme de Lanessan, et pour le quatrième quart qu'employez-vous ? »

— Eh ! pauvre dame, avec trois quarts c'est bien assez et c'est bon comme ça ! »

« La recette de Mme Fortuné Combel était jadis légendaire au Tonkin ; mais le temps a passé et peut-être, sauf parmi les vieux de la vieille, était-elle tombée dans l'oubli ; nous aurons réparé cette injustice du temps... Mme Combel estimait encore que, pour l'ordinaire de la vie, l'étude des langues étrangères n'est pas aussi indispensable qu'on le prétend. « Bien, me disait-elle, moi, mon pauvre monsieur, je me suis trouvée avec mes enfants à Colombo : nous avions faim ; j'entre dans un hôtel, nous nous installons ; j'appelle le boy. Avec le pouce de la main droite, je fais le geste de verser et de boire ; puis, sur ma main gauche étendue, je fais de la main droite le geste de beurrer une tartine et enfin de porter à ma bouche... Ce boy est parti au trot et nous a apporté du thé et des toasts... ».

« La colonie était jeune alors et nous aussi ! Il suffisait de ces histoires pour nous faire rire... »

Le 21 août, sur l'emplacement habituel près du marché de la rue des Cartes (1), décollation, selon le cérémonial annamite

(1) Transformée ensuite en boulevard Dong-Khanh, les Annamites continuent à l'appeler Phô Hàng-Bài.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

ordinaire, de quatre pirates dont le Dê-Tinh, pris par la colonne du Bay-Say ; le jugement voulant que les corps soient jetés au fleuve, les enfants qui les transportent passent devant l'Hôtel Alexandre (actuellement Magasins Poinsard et Veyret) à l'heure de l'apéritif ; pour souffler un peu, ils déposent un instant leurs paquets sanglants... sur la chaussée, soulevant la clameur horrifiée des paisibles consommateurs... Un journal relata le lendemain que le Dê-Tinh était souriant quand le coupe-coupe s'abattit sur son col.

Le 22 décembre, M. de Lanessan posa solennellement à Hanoi la première pierre de l'Hôpital Militaire qui porte son nom.

On décida à la même époque d'ouvrir un cimetière près la route de Hué qui allait être après ceux de la Concession et du Grand-Bouddha, le troisième cimetière européen de Hanoi.

*
* *

L'année artistique, littéraire, sportive et mondaine fut marquée en 1891 par les événements que voici :

Le 18 janvier, première réunion hippique à Nam-Dinh suivie d'un bal-cotillon chez le Résident M. Neyret.

La réunion du 28 décembre 1890 à Hanoi avait été attristée par l'accident survenu à M. Gabriel Delmas, commis de résidence, dont le cheval *Black* avait sauté trop tôt à la barre-fixe (1). Grièvement blessé M. Delmas mourut le lendemain et la presse demanda qu'on descendit les poids de 53/58 à 42/52 afin de former de préférence des jockeys asiatiques.

La réunion suivante, le 11 janvier, fut lugubre. On ne parlait que de deux décès foudroyants, celui de Mme Tirant, femme du Résident-Maire, survenu la veille et dû au choléra — Mme Tirant, nièce du Commissaire général Lidin, s'était mariée à Hanoi 16 mois auparavant ; elle était âgée de 22 ans — celui de

(1) Ce cheval qui avait appartenu au Colonel chinois commandant la porte de Nam-Quan fut acheté par le Haras en avril 1893 en qualité d'étalon.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

M. Smith, chef de cabinet du Résident supérieur, emporté à 40 ans, le matin même, par une phtisie galopante.

Le 7 février, à Hanoi, concert à l'hôtel Voisin, au profit des victimes de l'incendie du 22 janvier. Les toilettes féminines se marient aux uniformes, aux robes de soie de couleurs tendres des Célestes et aux costumes sombres des mandarins. Les principaux artistes de la troupe Greef-Caisso prêtent leur concours et aussi l'orchestre de la Philharmonique qui ne brille guère ; la recette nette atteint 450 piastres.

Le 22 février, brillante distribution des prix de *l'Alliance française*, avec le concours de la musique militaire, et des artistes de la troupe de Greef (Mmes Fermont-Poitevin, Caisso-Sablayrolles, le ténor Voillequin et le baryton Jourdan) le commis de résidence Pauher tenant le piano d'accompagnement.

Le 5 mars, à l'Hôtel du Commerce de Haiphong, fête des *Prévoyants de l'avenir*. Le très beau talent de pianiste de Henri Knosp s'y affirme définitivement par une admirable exécution de la *Marche hongroise* de Kettern, du *Rondo Capricioso* de Mendelssohn et de la *Marche nuptiale* du même auteur jouée à 4 mains avec le concours d'une jeune musicienne très douée, Mlle Hélène Chodzko. Au cours de la même soirée on fait fête à M. Vogel, employé des ateliers de la Marine qui dans une mélodie en vogue, *Naples*, fait apprécier une voix de ténor splendide ; à l'aimable Goubier amusant dans ses monologues : *Une affaire d'honneur* et *Les Conseils de Nez-doré* ; à M. Fribour dont la basse superbe se déploie à l'aise dans *Le Châlet* et dans l'air de la Calomnie du *Barbier de Séville* ; à M. Lachal bon chanteur comique (*papa Bourdon carillonneur*) enfin à M. Queyroul dans *Le Canon* de Déroulède.

Le 7 mars, bal costumé très animé et joyeux. On remarque notamment deux très beaux mousquetaires Louis XIV (MM. Cyprien Daurelle et Sinibaldo Gracias) et un charmant Méphistophélès de 3 printemps (le tout petit Maurice Hommel).

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Le 18 mars, commence dans *L'Avenir du Tonkin* la publication de *Solitude* de L. Yann (capitaine Lassalle).

Le 5 avril, fut organisé à Hanoi le premier rallye-paper avec comme point de rassemblement la pagode voisine du pont de Papier. Le lieutenant Blondlat, de l'Etat-Major, et M. Chesnay, journaliste, mènent la chevauchée à laquelle participent 20 cavaliers. Le retour dans l'ordre suivant : Les 2 bêtes, un peloton de 16 cavaliers par rangs de 4, les 2 vainqueurs, M. Lange et capitaine Lassalle, la voiture de Mme Brière, femme du Résident supérieur (1) et toute une suite d'autres brillants équipages.

En mai 1891, *L'Indépendance tonkinoise* proteste contre «des sonneurs de trompe qui se trompent eux-mêmes croyant savoir jouer. Qu'ils jouent dans les caves... mais il n'y en a pas ! S'ils jouaient hors de la ville, au moins, ils feraient fuir les pirates !... » Le même journal proteste aussi contre le vacarme que font au Café de la Rotonde de Haiphong, transformé en beuglant, les débris de la troupe de Greef et Caisso.

Dans *L'Indépendance,* toujours, on peut lire des nouvelles d'un tour extrêmement leste, signées Posnik Rehn (Henri Knosp), puis des chroniques alertes d'un Bon-Mat anonyme qui eut plusieurs successeurs de talent dans la presse locale.

Le 23 mai, nouveau télégramme fantaisiste du Sous-Secrétaire d'Etat dans *Le Courrier d'Haiphong :*

« Etienne démissionnaire partira pour Tonkin par paquebot 28 compte installer grande minoterie pour blés russes emmène Haussmann avec grosse quantité tabac du Globe qualité prix exceptionnels.

---

(1) M. Brière avait épousé à Paris le 8 décembre 1890 la fille d'un architecte, Mlle Marie Herbet, dont on se plut à vanter la grâce parisienne et le naturel ; lors d'un voyage dans l'intérieur, la chaloupe s'étant échouée, on vit accourir sur le pont Mme Brière charmante de bonne humeur « dans un costume qui la faisait paraître un fin liseron rose piqué sur le ciel tendre ».

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

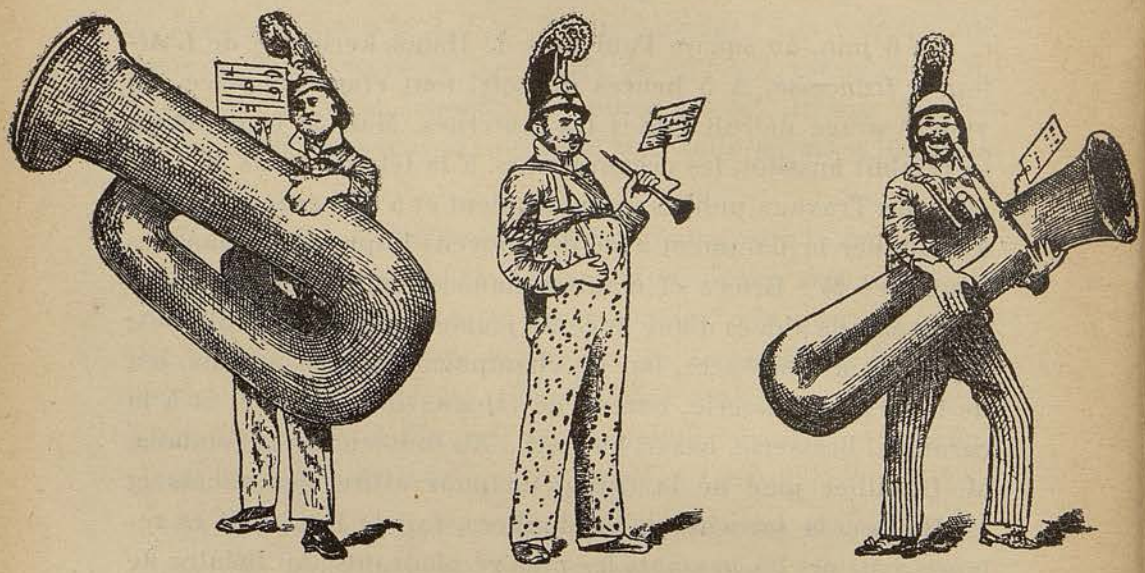
On parle rachat ferme opium. Société fermière demande un milliard ministère offre cent mille francs accord probable poire coupée en deux.

Sont nommés Résidents première classe : Jules Jouy, Renan, Salis, Mesureur, Bruant, Jaluzot, Paulus, qui infuseront sang nouveau administration protectorat.

Le 6 juin, au square Paul Bert de Hanoi, kermesse de *L'Alliance française*. A 5 heures du soir, tout étant en place, un violent orage détruit toutes les lanternes. Mais le beau temps se rétablit aussitôt, les organisateurs, à la tête desquels M. Crapoix des Travaux publics, se multiplient et à 8 heures on réussit à illuminer brillamment avec des moyens improvisés ; dans les boutiques Mme Brière et d'autres dames vendent des fleurs et des éventails aidées d'une nuée de jeunes garçons et de fillettes; il y a jeu de massacre, bar de champagne, billard anglais, jeu de tonneau, pâtisserie, bureau de tabacs, tir au pistolet et à la carabine, brasserie, bazar, etc., etc... Au moment de la tombola, M. Duvillier joue de la trompette pour attirer les clients et M. Hauser, la sacoche en bandoulière, fait le boniment et relance avec art les passants les plus récalcitrants. Au théâtre de l'Eden-Excelsior, M. Bonnel chante délicieusement un air de *L'Ombre* ; M. Maron monologue plaisamment en auvergnat ; M. Noël de la Frise fait de la prestidigitation. MM. Laurent et Jourdan à la tête d'un orchestre improvisé de 20 exécutants se multiplient. M. Legrand souffle *Lucrèce Borgia* dans sa clarinette ; les Fanfareux Bonjour, Réquillard et de la Frise (docteur Ferris), avec leurs costumes de pompiers de province, leur bannière chargée de médailles, dont deux petits Annamites déshabillés... en Cupidons tiennent les cordons, déchaînent le fou rire. Mais le clou de la soirée, c'est le théâtre des Pupazzi organisé par Mmes Pontet et Lassabatie avec MM. Pauher et Lange comme acteurs. C'est l'un des plus fins et des plus amusants spectacles auxquels il ait été donné aux Hanoïens d'assister. M. Pauher tour à tour en cocotte, en nourrice et en macarona, Lange en

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

troupier et en gommeux du dernier bateau ont excité la plus franche gaîté au cours des incessantes représentations qui se sont succédé jusqu'à minuit. M. Pauher avait dessiné pour cette jolie fête un ravissant programme que vendait avec sa bonne grâce innée l'aimable M. Gracias.



Les trois fanfareux.
L'Indépendance tonkinoise, n° spécial de juillet 1891.

Le 14 juillet à Hanoi offre l'attrait particulier d'un simulacre d'assaut livré par trois éléphants caparaçonnés de leur harnois de guerre contre une citadelle, figurée par des écrans en paillotes et défendue par des mannequins de paille à l'aspect guerrier flanqués de tigres... en carton. Mais les éléphants, sur l'un desquels se tient le Tong-doc en personne, s'avancent sans hésiter, écrasent et piétinent bastions et fauves en quelques minutes.

Après le carnage, la femme du résident supérieur Mme Brière et plusieurs dames de ses amies s'approchent des pachydermes et l'on voit maintenant les trois éléphants, si fougueux tout à

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

l'heure, servir de paisible monture, pour une courte promenade autour du square Paul Bert, à de charmantes Parisiennes curieuses, comme elles le sont toutes, d'une émotion nouvelle.

Durant toute la même journée, le mendiant surnommé Son-Tay, bouffon de Hanoi, affublé par des Européens fumistes d'un écriteau sur lequel on avait écrit « Du pain ou des rentes, Vive la Sociale ! » se promena par les rues suivi d'une foule de gamins dont il faisait la joie.

La troupe Mallaivre, de retour du Japon le 28 juillet, donne quelques représentations à l'Eldorado parisien de Haiphong à partir du 6 août ; elle joue *L'Homme n'est pas parfait, Coco bel œil, Les Charbonniers,* et fait de bonnes recettes. Le 21 août elle s'installe à Hanoi rue Paul Bert dans l'ancien café du Commerce (Voisin) fermé après faillite. A propos de *Boum ! servez chaud,* un journal écrit que c'est du réchauffé. Cependant la salle est pleine et l'on reconnaît que c'est bien joué ; malheureusement on étouffe malgré les pankas et les bécons-quats qui éventent chaque spectateur.

Mais si l'on se plaint de subir encore *Le Trou du Chat* et *Le Petit Mimi,* si l'on commence à être blasé des aimables qualités de Lucie Debay, de Mme Mallaivre et de son époux, on a plaisir à réentendre Mévisto, en vedette sur l'affiche et qui demeure tout à fait remarquable dans *Nocturne,* d'André Gill, l'œuvre la plus artiste, peut-être, qu'on ait donnée au Tonkin jusque-là (1). Pourtant *L'Indépendance tonkinoise,* qui n'a jamais « encaissé » Mallaivre, se montre sévère pour Mévisto ; elle déclare qu'il a tort de chercher à imiter Kam-Hill, le chanteur à la mode de l'*Eldorado* de Paris et d'endosser un habit rouge qui lui va si mal.

---

(1) Mévisto qui entra ensuite à la Scala et qui devint célèbre sous le nom de Mévisto aîné eut dans la suite un dernier contact avec le Tonkin en prêtant généreusement son concours, en novembre 1892, pour une matinée du Trocadéro au profit de l'Association tonkinoise des anciens Marsouins.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

La Société Philharmonique aménage un nouveau lieu de réunion près du Petit-Lac dans les anciens locaux du 1er régiment de tirailleurs tonkinois, c'est-à-dire à son emplacement actuel ; la pagode désaffectée qui existe toujours côté jardin de la scène et servit longtemps de magasin à décors abrita à l'époque l'un des services du 1er régiment.

*
* *

En octobre, à la reprise des réunions hippiques, on s'occupa de réglementer la tenue des jockeys européens ; le casque fut déclaré inutile, même s'il était de feutre gris ; et l'on demanda aux cavaliers d'adopter les bottes à revers. Ces détails passionnaient alors la colonie française qui dès 1888 avait trouvé mauvais que le cavalier Coutel montât coiffé d'un feutre au lieu d'arborer la toque.

A Hanoi, la presse se montrait très exigeante ; elle reconnaissait que les commissaires, en redingote noire, recevant les dames à l'entrée, montant et redescendant l'escalier trente fois pour les conduire dans la tribune, étaient du dernier galant, mais elle protestait parce que les banquettes n'étaient pas rembourrées ; elle louait le président, M. Brou, de faire circuler des rafraîchissements, mais critiquait la mauvaise tenue des équipages.

Au Gouvernement général, du moins, on avait le sens du décorum. A la réunion du 8 novembre, M. et Mme de Lanessan, accompagnés de leurs « aides de camp », arrivèrent dans un brillant attelage conduit à la Daumont, avec piqueurs en casaque bleue, toque avec effilés noir et or, et deux laquais indiens sur le siège d'arrière. Ce nouvel équipage produisit une vive sensation surtout auprès de la population annamite.

Le 31 octobre, concert-tombola-bal à l'Hôtel du Commerce de Haiphong au profit de la *Société Hippique* et avec le concours des amateurs de la ville : M. et Mlle Fribour, M. Brousmiche, M. Queyroul, M. Birmen, M. Lalanne et M. Maillard.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

En novembre, on annonça une nouvelle publication, *La Cadouil'e*, que devait éditer l'imprimerie Crébessac à Haiphong ; mais le nouveau quotidien parut le 1er décembre sous le titre moins menaçant *Le Tonkin*, dirigé par M. Queyroul, frère du brillant auteur dramatique parisien.

La Société Philharmonique de Hanoi renouvelle son comité et désigne : le docteur Gouzien, président, MM. J. Blanc et Courret, vice-présidents, Bonjour, secrétaire, Ciret, trésorier, Ferris, Bernhard, Calvé et docteur Guérin, membres.

En 1891 fut célébré à Avignon le mariage du vice-résident Jules Boissière avec Mlle Térèse Roumanille, fille du poète dont le félibrige pleurait la mort récente.

La présence de Boissière à Avignon donna l'occasion au *Var républicain* de publier l'amusante anecdote que voici :

« M. Boissière, vice-résident au Tonkin, qui se trouve en ce moment à Avignon, où il doit épouser sous peu la fille de Roumanille, le poète provençal des *Margaridetos*, a été ces jours-ci victime d'une piquante méprise.

« M. Boissière a ramené du Tonkin un superbe Annamite qui lui sert de domestique et qui, naturellement, a conservé le costume national : belle robe bleue aux ramages multicolores, grand turban enroulé autour de la tête, et pour brocher sur le tout, arbore un visage au magnifique teint de cuivre.

« L'autre jour, M. Boissière envoie son Annamite prévenir des amis qu'il leur fera visite le jour même. L'Annamite file à travers la campagne avignonnaise où les paysans ne sont pas accoutumés à voir des voyageurs de sa race. « Té vé » ? fait le premier qu'il rencontre, « le roi Mage, Balthazar en personne...» Mais un autre survient : « Tais-toi donc », rectifie-t-il ; « tu ne vois pas que c'est M. le Résident... » Et tous deux se confondent en salamalecs, non sans constater que le soleil de *là-bas* a joliment brûlé les joues à leur compatriote.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

« Le bon Annamite accueille ces hommages avec sérénité, et ces hommages se renouvellent tout le long de la route, car le bruit du passage de M. Boissière s'est bientôt répandu. Enfin le résident arrive lui-même deux heures après.

« Devant la maison de ses amis, un nombreux rassemblement s'est formé qu'il a toutes les peines du monde à franchir. Et comme il est sur la porte, quelqu'un le tire par les pans de la redingote et lui met de force un papier dans la main, en lui disant :

« — *Et autrement*, vous ne voudriez pas donner ceci à votre maître ? »

« C'était un brave monsieur qui voulait être fonctionnaire au Tonkin. Les autres avaient pris l'Annamite pour le résident ; il prenait, lui, M. Boissière pour son domestique ».

*
* *

Le 12 décembre, les Haïphonnais, jaloux du succès de la Fête hanoïenne du 6 juin, se réunirent au square du boulevard Paul Bert (aujourd'hui square Jules Ferry) pour prendre part à une kermesse organisée au profit des soldats et marins blessés. La publicité autour de cette réjouissance avait été très habile et fort amusante.

Voici des échantillons du texte des affiches et des articles de journaux :

Par permission spéciale de M. le Maire :

Le dompteur Laumat — Grande ménagerie fin de siècle à l'usage des gens du monde et autres, sous les tilleuls du terrain de la Banque. Artistes : Miss Castone, dompteuse élégante — Laumat l'auverpin, travaux d'Hercule — Simon, dit l'apôtre, jeux cynégétiques — Jandettow d'Astrakan, dompteur de puces diabétiques — Serieski, dit le Long, exercices polonais — Bruneau, dit le Fileur, dit le Bon Belge, dompteur fantaisiste et charmeur.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Exercices : L'éléphant siamois, Le serpent-bois, Le tigre de Bengali (né au Tonkin) — Le Phoc civilisé — Le pélicamp se tuant pour ses « ti-nhos » — Le signe de Lohengrin — Le crocodile en larmes — Le loup des sept-veines — Le sanglier des sardines — Le serpent-minute — Etc., etc... (Certains animaux sont d'espèces entièrement disparues).

A la deuxième représentation, repas des animaux par les artistes — Apothéose.

L'orchestre de l'*Avenir* sous la direction de M. Tartarini lauréat des conservatoires de Badajoz et de Dông-Triêu ne jouera que du Wagner.

Prix des places : 0 $ 50 — 0 $ 20 et 0 $ 10.

Moitié prix pour caporaux, soldats et bonnes d'enfants.

Académie tonkinoise de musique :
(musique du 9e Régiment d'Infanterie de marine).

Prix des places :
- assis sur chaise ..... 0 $ 50
- assis sur planche 0 20
- assis sur corde 0 25

Grande Haraine Mosquauvite :
(Trois représentations).

Troupes : Mmes Halegsendroona, diraictrisse ; Miquaella, régistrice — Jorgiona, Kessiaire.

MM. Le Rauchet de Cronestade — Le Rampare de Malakofe — L'Ource de Sibairit — La Piramyde de Mosquou — Hivan le Fainlandé — Le Pillier de Vladivostauque — Titiskof pitre.

Salon de la Belle Fatma :

Troupe : Loustalo-Pacha, directeur — Les belles Fatma et Ab-ou-Chié, ex-favorites du Sultan de la Malgachie et de la Sakalavie — Zulma, fille du prophète — Almées — Bayadères

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

— Houris — Odalisques — Fellahs — Mamelouks — Janissaires — Derviches tourneurs — Populo — Sicks aux fentes (à la chemise) — Garde-champêtre des Pyramides.

Avis. — On demande d'urgence un eunuque avec références sérieuses.

On avait annoncé que le grand-duc Alexis de l'*Adour* (c'était le stationnaire de Haiphong) viendrait représenter la Russie (alors très à la mode, le czarévitch étant l'hôte de Saigon). Les animaux de la ménagerie avaient été dressés, disait-on, pour écouter l'Hymne russe la patte en l'air.

La décoration des baraques était tout à fait dans le goût forain traditionnel. Knosp avait brossé pour la ménagerie et pour la Belle Fatma des toiles d'une drôlerie épique. On y voyait un boa énorme engloutissant à demi un Annamite dans sa gueule ensanglantée ; agenouillé devant le terrible ophidien, un autre Annamite faisait des « lay » respectueux (signature : Ingres). Un autre panneau, d'inspiration polissonne, représentait un grand gorille enlevant une femme nue, tirant une langue libertine et semblant dire : ah ! quel régal. Un soleil gouailleur brillait dans un coin (signature : Meissonnier).

Au-dessus de sa baraque, la plantureuse Fatma trônait sur un squelette et sur un Stanley errant dans un bois peuplé de gnomes.

Les Arènes ou Tombeau des Hommes forts étaient décorées par des silhouettes de lutteurs.

La kermesse fut d'une gaîté folle. Les animateurs et le public étaient à l'unisson et bien résolus à s'amuser sans contrainte.

A la ménagerie du dompteur Laumat (M. Lomet, chancelier de résidence) Mme Decusse (institutrice) tenait la caisse. Laumat après un boniment mirifique présente la Girafe, arrivée par le *Canton*, comme un animal doué de vertus familiales et un peu naïf auquel on a extrêmement monté le cou. Simon dit l'Apôtre (M. Simoni, futur Résident Supérieur au Tonkin et Gouverneur à Djibouti) montre l'éléphant birman que l'habitude du

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

pouvoir absolu a rendu autoritaire. « C'est, dit-il, un éléphant démontable que l'on punit en lui mettant la queue à la place de la trompe et inversement ». Ceci avec démonstration immédiate sous les yeux du public. Ensuite Jandettow (M. Jandet, commis de résidence) présente le serpent-grelot qui se rencontre surtout dans les parages de la rue des Brodeurs à Hanoi ; le serpent-bois, en bois dont on les fait ; le loup des sept-vaines, frère du *con chó* annamite, capable d'acquérir au contact de la civilisation des vertus qui pour être domestiques n'en sont pas moins maîtresses. Enfin Bruneau (M. Brun, commis de résidence) présente le sanglié des sardines qui cache un cœur d'or sous un aspect fruste et débonnaire et qui est venu passer quelques instants dans cet établissement auquel il prête son concours en vertu de la confraternité générale. Cette déclaration peu aimable pour les spectateurs puisque le « sanglié » était un vulgaire cochon soulevait des tempêtes de rire tant ces boniments respiraient de bonne humeur et de cordialité.

Et quelle folle idée que ce repas des dompteurs servi par les animaux qui à travers les barreaux de la cage passaient aux belluaires de gros morceaux de buffle !

Aux Arènes, le Marseille de l'endroit, M. Maréchal, dont la verve est étonnante, Auguste (M. Chigot, de la milice), le clown (M. Raoul Buffel du Vaure, commis de résidence) et un orchestre où figurent MM. Masclet, Didier et Poinsard, remportent également le plus vif succès, aidés au contrôle par M. et Mme Choirat.

Chez la Belle Fatma, le directeur Knosp d'un naturel parfait en majestueux Tunisien préside à la danse du ventre (MM. Baron, Liobey et Tery, tous trois extrêmement amusants). Mais le ventre est ce qu'on voit et ce qui danse le moins... Par contre quelles croupes à faire damner Armand Silvestre !

Au Chat Noir (dirigé par le pharmacien Brousmiche) M. Maillard et plusieurs autres amateurs sont très applaudis.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Au théâtre Annamite, on se bouscule pour voir de très jolies chanteuses, qui attirent une incroyable cohue indigène.

L'Académie de musique, après la Marseillaise et l'Hymne Russe, fait entendre *Les échos de Moncay*, une *Rêverie au bord du Cua-Cam*, pour violon, un solo de clavecin de Paganini, une fantaisie pour flûte à trous : *Les Brises de Dong-Triêu*, etc, etc...

Partout on s'écrase, aux boutiques de champagne, cigares, fleurs, petits chevaux, roulette, tourniquet, roue de fortune, au restaurant, à la buvette. Un bal joyeux termine les réjouissances dont le produit atteint 1.700 piastres, résultat dont on fait particulièrement honneur à la présidente Mme Baille, femme du Résident-Maire (1).

*
* *

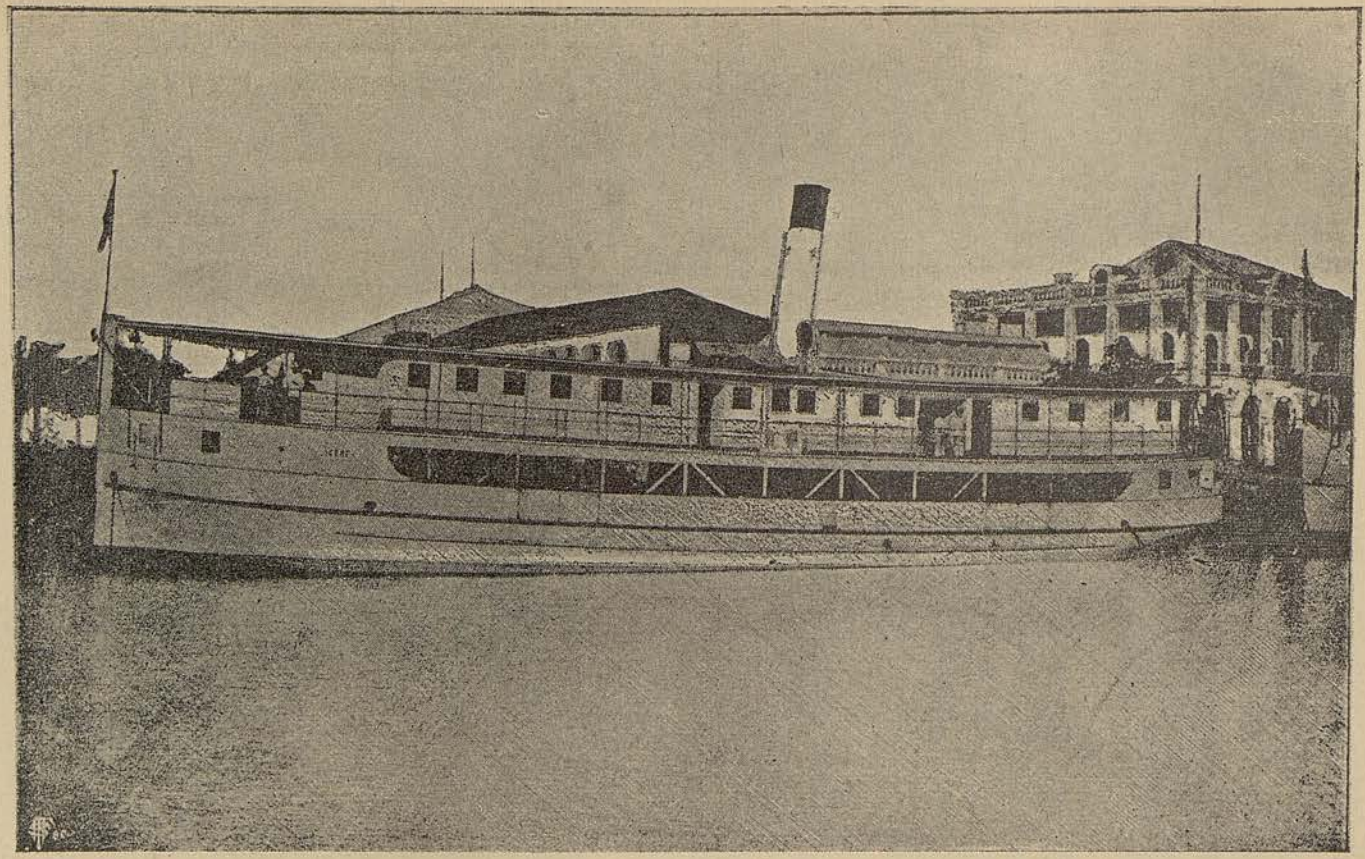
Le 10 mai avait eu lieu l'inauguration de la première voie ferrée du Tonkin (tronçon de Phu-Lang-Thuong à Kep, soit 18 kilomètres de voie Decauville). La cérémonie fut dépourvue d'éclat ; les représentants de la presse crurent devoir se montrer sévères même pour le personnel d'exécution ; l'un d'eux écrivit : « Le chef de gare à casquette galonnée — ne faut-il pas des galons et des casquettes partout ? — se promène majestueusement sur le quai avec des attitudes napoléoniennes... » (2).

Le monopole des pousse-pousse ayant pris fin le 31 décembre 1890 ne fut pas renouvelé à Hanoi. Au lieu des petites voitures sales, branlantes, aux coolies dépenaillés, qu'exhibait le concessionnaire, on vit apparaître plusieurs séries de pousses nouveaux ; les plus élégants qu'on appelait *les Tonkinois*, étaient très hauts sur leurs roues rouges, le coffre bleu traversé d'une

(1) En dernier écho de cette mémorable journée, on apprit que le gorille de la ménagerie ravisseur de femmes avait eu deux enfants dont l'un récemment nommé attaché d'ambassade..... à Chandernagor.

(2) Attrape, papa Bourrin !

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation



La Chaloupe Cerf et l'Hôtel des Messageries fluviales à Haiphong.

(*Revue indochinoise*, août 1894).

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

bande blanche sur laquelle le nom et le numéro s'inscrivaient en rouge, et tirés par des coolies très propres en tenue blanche. Il y avait aussi des voitures d'entrepreneurs chinois, noires avec les roues blanches ou bleues, coolies à col bleu, rouge ou vert. La clientèle dut reconnaître qu'il y avait loin de ces coursiers engageants aux coolies haillonneux du début de la conquête quand ils n'avaient pas pour tout costume une simple ceinture roulée en corde...

Mais on se plaignait des communications fluviales entre Hanoi et Haiphong ; les échouages fréquents des jolis bâtiments récemment mis en service le *Cerf*, le *Tigre*, le *Dragon*, obligeaient parfois les passagers à se morfondre 48 heures là où normalement on eût dû arriver au début de la matinée en partant à 5 heures du soir.

Il faut avouer que, sauf cet inconvénient, il était fort agréable de voyager en chaloupe ; les commissaires s'ingéniaient alors à assurer une bonne table à leurs convives et la gaîté régnait généralement sans contrainte durant la détente que constituait, pour les Français de cette époque, le voyage entre les deux grandes villes du Tonkin.

On protestait d'autre part contre la Ferme des bacs du Fleuve Rouge lesquels fonctionnaient très mal ; les berges étant à pic, il fallait dételer deux fois pour passer les voitures.

Autre sujet de plainte : l'éclairage public mal assuré par des lampes à pétroles fumeuses d'ailleurs trop rares.

*
* *

Petits faits de la vie tonkinoise : La maison Larue ouvre une glacière à Hanoi en avril — Au mamelon de la digue Parreau, M. Hommel fabrique de la bière pour la première fois en juin — On achève la digue qui permettra de se rendre à Do-Son par voie de terre — Beaucoup de Français faisaient alors l'excursion de Hondau pour visiter le phare nouvellement construit. Les visiteurs y étaient reçus de la manière la plus cordiale par le gardien, le père Gervais, ancien compagnon de

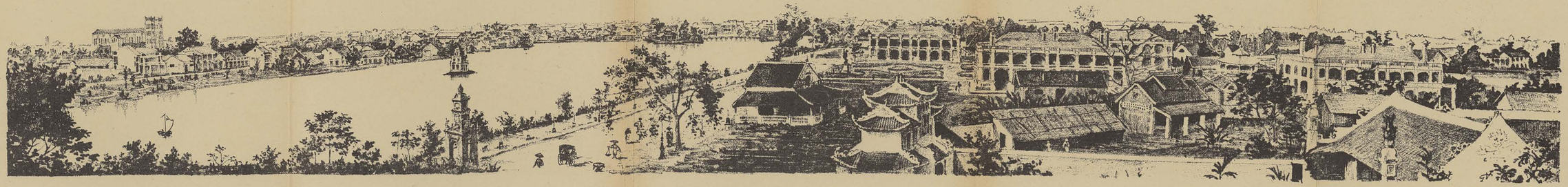
Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Jean Dupuis, établi depuis 17 ans au Tonkin où il avait fondé une nombreuse famille — L'année 1891 est appelée l'année des jumeaux : Mme Dieulefils à Hanoi, Mme Maurey à Nam-Dinh et Mme Bastière à Bac-Ninh accouchent chacune de deux bébés à quelques mois d'intervalle — Deuils : à Hanoi Mme Dumoutier, femme du directeur de l'Enseignement ; à Vinh, Ernest Millot, second de Jean Dupuis — Le général Munier, qui avait laissé au Tonkin de si vives sympathies en 1887, est trouvé mort d'apoplexie en juillet dans la chambre qu'il occupait au Cercle militaire de Paris — Un M. Walsch poursuivi pour avoir frappé un facteur des postes et accusé dans *L'Indépendance tonkinoise* de faire chez lui un scandale permanent et d'y amener beaucoup de femmes, avoua au tribunal qu'il y avait quatre femmes tous les soirs chez lui, celles qui se trouvaient dans le jeu de manille, uniquement — Le Directeur des Postes, l'excellent M. Brou, s'était fait une sorte de monopole du rôle de Petit Manteau bleu et il était connu, recherché, poursuivi, presque bousculé par des grappes de miséreux lorsqu'il sortait de son hôtel. *L'Indépendance* protesta contre la présence en permanence devant la poste de tous ces mendiants déguenillés et autres lépreux repoussants à voir. Mais M. Brou, lui, ne se lassait pas de distribuer des petites pièces...

Les journaux protestent contre le sans-gêne des matelots de la douane qui ont accoutumé de venir prendre leur bain sans la moindre feuille de vigne dans une mare assez profonde qui subsiste face aux bureaux de la Résidence Supérieure.

Au début de 1891, dégager définitivement les alentours du Petit Lac avait été la grande préoccupation de l'administration municipale qui aurait voulu pouvoir inaugurer le boulevard circulaire le 1er janvier 1892. Le travail fut activé d'abord du côté de la rue Paul Bert ; en mai il subsistait encore, là où se trouve de nos jours le buste de Pasteur, une école, deux maisons appartenant au mandarin Bao-Kim et l'ancienne phar-

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation



Mission — Rue des Brodeurs — Petit-Lac — Pagode de Ngoc-son — Rue du Lac — Pagode de la Littérature — Mairie — Square Paul-Bert — Postes et Télégraphes — Trésor — Résidence supérieure

VUE DE HANOI

Dessin de M. G. VOIGNIER, *d'après une photographie de M. le Capitaine* FRIQUEGNON

Le dessinateur a modifié l'alignement des « quatre monuments » pour la clarté de l'ensemble.

(Gravure extraite de *Hanoi — Journal* édité à l'occasion de l'inauguration de la Statue de Paul Bert en 1890).

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

macie Blanc [1]. Mais les solutions étaient lentes lorsque les terrains ou les bâtiments appartenaient au domaine et la rue de l'Intendance (aujourd'hui rue Fourès) amorcée par le boulevard Henri Rivière demeura longtemps une mare repoussante près de la Pagode des Supplices occupée par les services militaires de ravitaillement.

M. Charles Courret, rédacteur en chef de *L'Avenir du Tonkin* écrivait à ce sujet le 23 avril 1892 :

« Les dernières maisons qui, du côté de la rue Paul Bert, cachaient encore les contours du Petit Lac, tombent comme des châteaux de cartes sous la pioche des démolisseurs.

« En quelques heures, nous avons vu disparaître successivement l'ancienne pharmacie Blanc, ainsi que les maisons annamites voisines, et, de la pagode qui fait le coin de la rue des Brodeurs, il ne restera, à l'heure où paraîtront ces lignes, qu'un amoncellement de briques...

« Tout cela a été fait sans bruit, avec une rapidité qui tient presque du changement à vue de la féerie et qui a surpris tout le monde.

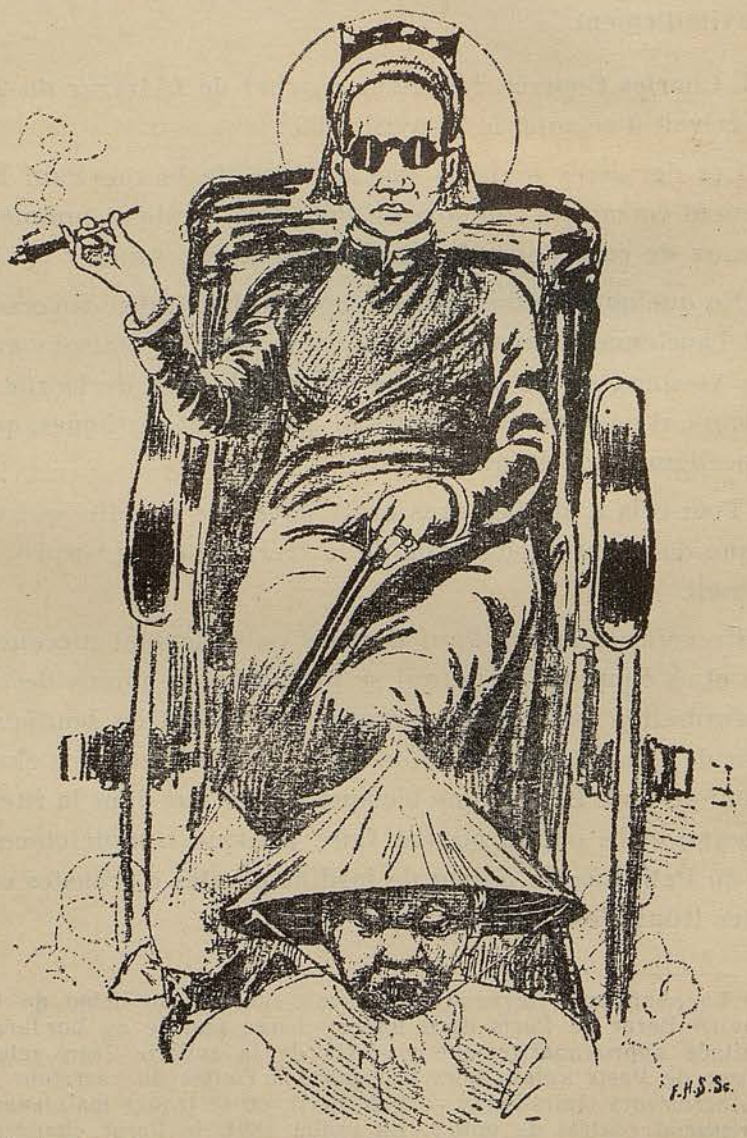
« Ce coin de la rue Paul Bert est actuellement méconnaissable et, à coup sûr, ceux qui se plaindront le moins de cette transformation instantanée seront certainement les boutiquiers établis de l'autre côté de la voie et dont la perspective a changé du tout au tout. Encore une bicoque à jeter bas dans la rue des Brodeurs, et le public pourra faire presque complètement le tour du Petit Lac au milieu de jardins plantés d'arbustes et de plantes tropicales... ».

---

(1) La pharmacie Reynaud-Blanc avait succédé, au début de 1886, à l'ancien Bazar de Paris dans une ancienne pagode en bordure du Lac située approximativement vis-à-vis de la sellerie Jean actuelle. Le Bazar de Paris s'était alors transporté à l'angle du carrefour Brodeurs-Incrusteurs (Jules-Ferry — Paul-Bert), où se trouve maintenant le Commissariat central de police. En juillet 1891, le Bazar changea de nouveau pour s'installer rue Paul Bert, où est maintenant le magasin Chabot près de la pharmacie Domart.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Au début de juillet, *L'Indépendance tonkinoise* publie, tous les trois jours, des dessins signés A. Mau parfois très amusants faisant pressentir la prestigieuse *Vie Indochinoise* de Le Lan et de Cézard qui viendra quelques années plus tard.



Dessin de A. Mau extrait de *L'Indépendance tonkinoise*. — 23 juillet 1891.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Centre de Documentation
sur l'Asie du Sud-Est et le
Monde Indonésien
EPHE VIe Section
ASE 2201
BIBLIOTHEQUE

La manufacture d'allumettes à Hanoi.

(*Revue indochinoise*, septembre 1893).

1892

Le 31 décembre 1891, une brillante réception du Gouverneur Général et de Mme de Lanessan sert de préface à l'année artistique et mondaine 1892.

A minuit un coup de canon annonce l'année nouvelle ; les nombreux invités défilent alors devant leurs hôtes en présentant des vœux ; ils reçoivent en échange, les dames des bouquets de corsage, les hommes des rosettes, le tout aux couleurs nationales brodées du chiffre de 1892.

Le 16 janvier, on inaugure le nouveau local de la Société Philharmonique situé à son emplacement actuel en bordure du Petit Lac. La salle avait été aménagée dans l'ancienne pagode occupée d'abord par le service de l'habillement des régiments de tirailleurs tonkinois à laquelle attenait une pagode plus petite occupée par *l'Os Club*, société amicale des joueurs de

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

dominos (Cette seconde pagode existe toujours et sert de débarras pour le Cinéma qui occupe à présent le local de la Philharmonique). Un élégant petit théâtre avait été joliment décoré par le pinceau de M. Crapoix, conducteur des Travaux Publics ; la toile de fond était l'œuvre de M. Hardy. A l'entrée, le jeune Gracias (1) distribuait les charmants programmes dûs à M. Pauher. Lorsque les autorités, le Gouverneur Général et Mme de Lanessan, le Général en Chef et Mme Reste, le Contre-amiral Fournier eurent pris place, le docteur Gouzien, président et chef d'orchestre de la Société, s'installa au pupitre. Voici le programme de cette première soirée de la Philharmonique « dans ses meubles ».

Les gladiateurs, marche de Tavan — *Quand l'oiseau chante*, mélodie de Tagliafico — *Souvenir de Tolback* (chœur) d'Armand Gouzien (2) — Monologue par M. Brou — Air de *La Traviata* de Verdi — *La grâce*, chansonnette d'Oudat — *Faust*, fantaisie pour orchestre — *L'ambassadrice*, ouverture, d'Auber — Conférence : *L'Homme-femme* d'Alexandre Dumas fils — *Berceuse* de Paolo Gozini (2) — *Vive la France !* chœur de Gounod — *La même chose que lui*, duo comique — *Mélodie havanaise*, de X... par l'orchestre.

---

(1) Très sympathique employé de la pharmacie Blanc, agent consulaire du Portugal, décédé en août 1929.

(2) Le président et chef d'orchestre était le docteur Paul Gouzien, alias Gozini, qui termina sa carrière comme inspecteur général du Corps de Santé des Troupes coloniales au Ministère des Colonies. Son frère aîné Armand Gouzien également médecin de marine et l'un des fondateurs de la Société Philharmonique en 1889, était lui aussi très bon musicien ; il a composé, paroles et musique, de savoureux chants exotiques, notamment *Ma Guadeloupe*, chanson créole qui fit fureur autrefois.

Autrefois moi danser
Moi chanter sans cesse
Aujourd'hui moi pleurer
Cœur plein de tristesse,
Ai quitté beau pays
Pauvre mulâtresse
Pour venir à Paris
Servir blanch' maîtresse,
Faut tôt se lever
Faut tard se coucher
Toujours travailler
Jamais reposer

Ah ! rendez-moi ma Guadeloupe et ma savane
Et le champ des bananiers où moi suis née
Ah ! ah ! rendez-moi ma Guadeloupe où moi suis née.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Le lendemain dimanche un cross-country organisé par la Société des Courses réunit de nouveau le Tout-Hanoi ; on compta 120 assistants dont 40 à cheval, parmi lesquels quelques amazones et trois sonneurs de trompe. Le jeu fut mené par le capitaine Pillivuyt et par M. Chesnay, directeur de *L'Avenir du Tonkin*, tandis que M. Lombard, Président de la Société, conduisait la colonne des voitures. M. Pouymayou et le lieutenant Bernard arrivèrent en tête botte à botte ; un buffet avait été dressé à la pagode Balny où la musique militaire s'était rendue. Il y eut bal champêtre ; l'entrain et la gaîté étaient à leur apogée lorsque la musique joua la retraite. Le retour se fit par la route de Son-Tay à la nuit tombante, les cavaliers en tête de la longue file d'équipages. Le Gouverneur Général et Mme de Lanessan furent galamment accompagnés jusqu'à leur Hôtel par tout le cortège.

A Hanoi la première réunion électorale — il y en eut d'épiques ! — se tint le 21 janvier à l'Hôtel Alexandre. Le tumulte fut énorme et les orateurs, l'avocat Deloustal, le journaliste Le Vasseur purent à peine se faire entendre.

Plus pouvoir respirer,
Hélas pauvre femme
C'est monsieur qui sonner
Après c'est madame
Faut toujours l'habiller
Toute la journée

Faut après rhabiller
Toute la soirée
Faut chausser lacer
Cheveux arranger
Sitôt terminer
Faut recommencer

Chez nous quand avoir faim
Nous manger bananes
Quand nous soif pas malin
Couper, sucer cannes.
Ici dès le matin
Faut faire cuisine

Veau sauté veau gratin
Veau la crapaudine
Faut fair' déjeuner
Faut faire à dîner
Jamais à manger
Que ce qui rester

Quand maîtress' se fâcher
Se mettre en colère
Faut jamais réponder
Faut toujours se taire
Quand monsieur appeler
Faut courir de suite

Quand z'enfants pleunicher
Faut dépêcher vite
Faut les consoler
Faut les habiller
Faut les promener
Jamais reposer

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

A Haiphong le 25 janvier, le Café du Commerce réunit de son côté les électeurs qui pour le plaisir font une obstruction systématique à un journaliste candidat, M. Queyroul, directeur du *Tonkin*.

Le 30 janvier, *L'Indépendance tonkinoise* donne dans ses bureaux une représentation d'ombres chinoises : *Hanoi-Revue* qui est un gros succès. Le commis de résidence Pauher avait spirituellement et très artistement dessiné et découpé les profils qui passèrent devant les yeux des invités. On goûta spécialement les scènes suivantes : La lutte des journaux tonkinois contre la presse indépendante de France. Les balayeurs municipaux. Les 4 bâtiments. Le défilé des Courses. Le procès Coqui. Le salon de Mme X... Le concert Mallaivre. La retraite aux flambeaux (1).

Au début de février, M. de Lanessan offrit, à l'occasion du Têt, une fête de nuit sur le Petit-Lac : décoration lumineuse, feux de bengale, pétards, feu d'artifices, barques illuminées, musique, théâtre annamite, et une nouveauté : des projections électriques (au moyen d'une dynamo) ; mais la température était peu propice, les indigènes se soucièrent peu de fêter le premier jour de l'année hors de chez eux et le succès fut médiocre.

Le 10 février, Julie Rosalie de Beire ex-propriétaire du café des Officiers mourut après quelques heures de maladie. Née à Loon près de Dunkerque en 1815, elle avait donc alors 77 ans ; avant de s'installer au Tonkin avec l'expédition de Jean Dupuis en décembre 1871, elle avait habité Shanghai où elle était arrivée en 1864. Le deuil fut conduit par son fils adoptif et suivi par une énorme affluence, cette vieille femme étant très populaire à Hanoi (2). Elle avait composé un volumineux

---

(1) Le « Services civils » Pauher se montrait ici le précurseur des « Services civils » Devé et Cordier qui devaient, en 1909, créer la célèbre « Boîte à musique ».

(2) Le seul témoin encore présent au Tonkin ayant assisté aux obsèques de Mme de Beire est vraisemblablement M. Adolphe Piglowski, directeur de *L'Indépendance tonkinoise*, actuellement âgé de 81 ans et qui en 1892 était garde principal de 2e classe.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

dossier des lettres de reconnaissance et d'amitié que lui adressèrent les officiers et soldats qui l'avaient connue au moment de la conquête.

En 1888, Ernest Millot, le second de Jean Dupuis, avait écrit d'elle :

« Immédiatement après la mort du Commandant Rivière, de l'aspirant Moulun et du lieutenant d'Hérail de Brisis, le 19 mai 1883, le lieutenant de vaisseau de Marolles envoya un billet au crayon pour annoncer aux habitants du quartier de la mission qu'il battait en retraite et que, ne pouvant les protéger, il leur conseillait de se réunir à la Concession.

« C'est alors que Mme de Beire, se rendant à cet endroit, aperçut le Commandant de Villers que l'on rapportait. Elle accourut auprès de ce vaillant officier et lui donna ses soins pendant les quelques heures qu'il lui restait à vivre. A peine venait-il d'expirer, qu'elle s'empressait de se faire infirmière du lieutenant de vaisseau Sentis, qui, plus heureux que ses compagnons d'armes, se rétablit au bout d'une dizaine de jours pendant lesquels Mme de Beire montra un admirable dévouement. Au reste cet officier se plaît à dire qu'il doit la vie à cette excellente femme.

« A la suite du 19 mai, Mme de Beire se vit cerner dans sa maison par les Pavillons-Noirs ; une grêle de balles fut tirée sur les ouvertures de cette habitation et ce fut miracle si elle put échapper à la rage des assaillants. Elle parvint à gagner la mission, emportant tout endormi dans ses bras un petit boy (Paul), enfant indigène qu'elle a élevé et auquel elle est fort attachée (1). Mme de Beire vit brûler sa maison par les Pavillons-Noirs, qui incendiaient tout sur leur passage.

« Depuis l'occupation définitive de Hanoi, cette digne Française n'a pas cessé de rendre des services à notre cause. Grâce à sa connaissance du pays et de ses habitants, à la popularité

(1) C'est ce jeune Annamite qu'elle adopta par la suite.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

qu'elle s'est acquise parmi les indigènes par sa large bienfaisance, elle a pu maintes fois fournir à l'autorité militaire des renseignements précieux. C'est ainsi, par exemple, qu'elle a beaucoup contribué à la capture de quelques chefs de pirates des plus entreprenants.

« Un fait récent doit encore être signalé à l'actif de Mme de Beire : l'élévation, sur ses deniers, d'un petit monument commémoratif à l'endroit même où tomba Francis Garnier.

« Mme de Beire est populaire dans tout le corps d'occupation et les membres de la *Société de Secours aux blessés militaires* de Hanoi lui ont donné un juste témoignage de respectueuse sympathie en l'appelant, malgré son grand âge, à la présidence effective de leur œuvre.

« Paul Bert a fait décorer Mme de Beire de la croix d'officier du Dragon Vert de l'Annam ».

Et le docteur Edmond Courtois, en 1891, avait porté sur Mme de Beire le jugement suivant :

« Mme Debère (sic) a fait partie de l'expédition Dupuis en 1884. Depuis elle n'a plus quitté le Tonkin. En 1886 son café était une sorte de helder tonkinois où tout officier, depuis le général jusqu'au sous-lieutenant, se faisait un devoir de venir s'attabler un instant avant dîner, vers 6 heures du soir. Au milieu des tables circulait Mme Debère et chacun lui adressait la parole avec sympathie. Tout le monde savait son histoire et sa vaillante conduite quand elle fit le coup de feu contre les Pavillons-Noirs lors de l'incendie de l'église des Missions. Chacun savait surtout l'inépuisable bonté de cette excellente femme qui ne faisait que du bien, était à la tête de toutes les associations charitables, allait voir elle même nos soldats malades à l'hôpital, consacrait tous les légumes de son jardin, expressément entretenu dans ce but, aux convalescents de nos hôpitaux. Je me figurais, quand j'arrivai au Tonkin, trouver en Mme Debère une sorte d'héroïne, et grande a été ma surprise de me trouver en face d'une petite femme toute chétive, déjà vieille,

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

la tête abritée d'une grande capote à la mode de 1830. Elle a passé sa vie à faire le bien, à 4.000 lieues de la patrie, modestement, sans réclame et sans espoir de récompense. Elle mérite qu'on la salue avec gratitude, cette femme qui, depuis quinze ans, ne cesse de pratiquer la charité, tour à tour riche et pauvre, sans que jamais le découragement soit venu effleurer sa physionomie douce et bonne ».

*
* *

Le 13 février, nouvelle soirée à la Société Philharmonique — Au programme : *L'Ambassadrice,* ouverture (Auber) — Monologues par M. Brou — Duo de *La Reine de Chypre* (Halévy) par deux anonymes — *C'est Xcellent* chanson (Ouvrard) par M. Réquillard — *Danses hongroises* de Wienawski pour piano et violon — *Le pendu* (Mac-Nab) par M. Bonjour — *La fille du Tambour-Major* (Offenbach) par l'orchestre — On termina par les *Marquises de la Fourchette,* comédie de Labiche, fort bien jouée par MM. Pauher, Réquillard, Bonjour, Deloustal et Gracias.

Le 12 mars au Café du Commerce à Haiphong une remarquable virtuose. Mlle Olga Duboin, vint donner devant une salle fort bien garnie un très beau concert pianistique : 2e *Scherzo, Impromplu-fantaisie* et *Polonaise triomphale* de Chopin — *La Fileuse* de Mendelssohn — *Airs* et *danses populaires russes* — *La gazelle* d'Hoffmann — Ouverture d'*Egmont* et *la Sonate au Clair de Lune* de Beethoven — *Jota aragonesa* de Gottshalk et *Caprice de Concert* d'Ascher. Olga Duboin était une pianiste de grande classe : quoique son jeu fût fort brillant, son style demeurait très pur ; elle trouva un partenaire digne d'elle, Henri Knosp, pour jouer à quatre mains l'ouverture d'*Egmont.* M. Queyroul, directeur du *Tonkin,* dans *La Conscience* de Victor Hugo et M. Lalanne dans un air des *Noces de Jeannette* rompirent la ligne de haute tenue artistique du programme.

Le 19 mars, Olga Duboin réédita le même concert à Hanoi devant 50 auditeurs. Un jeune fourrier d'infanterie de marine,

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

le caporal Giraud, chanta Mme *Favart* avec une voix splendide ; un autre amateur débita avec succès une chansonnette comique *Le Drame de Falaise*.

La Société Philharmonique de Hanoi donna le 11 avril un concert-bal en l'honneur du prince russe général Wiasensky de la famille impériale.

Le 18 avril, un joyeux groupe « Le Fumist Club » organisa un départ à sensation pour quelques-uns de ses membres qui rentraient en France. Au départ de la chaloupe des Messageries Fluviales, on entendit tout à coup une invraisemblable fanfare monter du Fleuve Rouge ; les exécutants s'étaient cachés dans une jonque. Parmi eux, il y avait Bonjour qui brandissait la bannière, Géo Lapipe tapant sur la grosse caisse, Albert Blanc qui soufflait dans son piston, Laurent et son tambour, etc... Le chef d'orchestre était Buffel du Vaure, commis de résidence. Sur la berge les assistants poussaient des cris d'enthousiasme. Ce fut la chaloupe de gaîté !

La chaloupe tragique, ce fut le *Lao-Kay* qui trois jours après coula de nuit sur un rocher entre Viétri et Tuyên-Quang ; il y eut 18 personnes sauvées dont M. Godard, négociant à Hanoi... et 32 disparues dont 14 Européens parmi lesquels Mme Godard, le capitaine Bonnet, les sergents Metz et Bonnel, le commissaire de la chaloupe Lareille et neuf soldats légionnaires.

Avant de perdre sa femme de cette manière dramatique, M. Godard (1) avait vu mourir successivement au Tonkin plusieurs de ses jeunes enfants. La consternation fut très grande à Hanoi.

Le 25 avril, mort de Monseigneur Puginier qui comptait alors 30 ans de séjour dans la région hanoïenne et qui eut pour successeur (en tant que vicaire apostolique) Monseigneur Gendreau, son coadjuteur.

Aux obsèques de l'éminent prélat et pendant l'élévation, une colombe, qui depuis plusieurs mois avait fait élection de

(1) Propriétaire des Grands magasins constitués à présent en Société.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

domicile dans la cathédrale, se mit à voltiger sous les grands arceaux de la nef principale et produisit une singulière sensation. Le cortège fut extrêmement imposant et le concours de population si grand que l'on n'en avait encore jamais vu d'approchant en pareille circonstance, même pour les funérailles de Paul Bert.

Le Gouverneur Général rendit hommage au patriotisme éclairé du défunt et à ses hautes vertus, qui le faisaient pleurer de tout un peuple.

C'est Monseigneur Puginier qui en 1884 avait posé la première pierre de la cathédrale, ouverte solennellement au culte le 23 décembre 1887.

***

C'est au début de mai 1892 que l'on entendit parler ouvertement pour la première fois de la Sale popote bien qu'elle existât depuis plusieurs mois. Voici le texte de la carte d'invitation qui en révéla l'existence à la population hanoïenne.

SALE POPOTE
de
HANOI

ADRESSE
TÉLÉGRAPHIQUE :
SALE POPOTE - HANOI

Repos et bonne nourriture, voilà l'existence!
« Pantagruel ».

Les Membres de la Sale popote ont l'honneur de prier Monsieur ..... de bien vouloir honorer de sa présence la réunion amicale qui aura lieu demain 1er mai à 5 heures de l'après-midi pour la pose de la première brique du local désormais affecté aux fêtes gastronomiques et musicales de la Sale popote dont la construction est confiée aux soins de l'ingénieur Berruer.

Hanoi, le 30 avril 1892.
P. Le Directeur de la Sale popote,
Le membre délégué,

N. B. — On exécutera pour la circonstance de la musique classique. On se réunira au siège provisoire de la Sale popote, rue du Tour du Lac.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Voici comment *L'Indépendance tonkinoise* rendit compte, en substance, de l'amusante inauguration :

« Il s'agit d'une association de gens soucieux, non seulement de bien manger, mais aussi de bien digérer et qui estiment que la Musique, outre qu'elle adoucit les mœurs, est encore, au point de vue digestif, un agréable adjuvant.

« Dire que la musique de la Sale popote est absolument classique serait peut-être exagéré ; elle ne rappelle guère les mélodies du temps passé et donne plutôt un avant-goût de la musique de l'avenir : sur un orchestre composé d'une demi-douzaine d'exécutants, il y a bien au moins trois caisses plus ou moins grandes et les instrumentistes, par l'énergie avec laquelle ils s'acquittent de leur besogne, semblent plutôt rechercher dans cet exercice, suivant l'heure, le meilleur des apéritifs ou le plus efficace des digestifs. La musique a donc pris, dans les préoccupations des popotiers, une place presque aussi grande que la confection de leurs menus.

« Malheureusement les propriétaires de Hanoi auxquels les membres de la Sale popote ont porté successivement les piastres d'un loyer mensuel, les propriétaires, peu musiciens, excités sans doute par la jalousie des voisins, n'ont pas compris l'honneur que c'était pour leur immeuble, et par conséquent pour eux, d'abriter une association comme celle-là, aussi gastronomique que musicale ; à tour de rôle, dès le premier mois d'exercice, ils ont prié les popotiers de porter plus loin la suite de leurs opérations musicales.

« La Sale popote dut se décider à s'installer chez elle et voilà pourquoi le 1er mai à 5 heures les promeneurs du Tour du Lac purent voir, proche la villa de M. Bernhard, un dais de feuillage tout pavoisé près duquel des gens, qui n'avaient pas l'air de s'ennuyer, buvaient de la bière Hommel aux sons d'une musique endiablée.

« Les invités, dès leur arrivée sur les lieux, étaient conviés à apposer leur signature sur un parchemin constatant qu'en ce

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

premier jour de mai 1892, la première brique avait été posée, en leur présence, de l'immeuble de la Sale popote. Ce document une fois rempli de signatures fut soigneusement enfermé, ainsi qu'un paquet de sapèques de la frappe la plus récente, dans un étui en bambou, et le tout déposé dans une châsse en maçonnerie, préparée à cet effet, aussitôt après recouverte de la première brique, qu'un des membres de la Société a scellée au moyen d'une truelle recouverte... avec élégance, de papier doré et argenté.

« Puis, comme rien de bon ne se fait sans un discours, M. Buffel de Vaure prit la parole en les termes suivants :

« Messieurs, je ne voudrais pas rééditer ici un vieux cliché qui a servi tant de fois dans les cérémonies officielles et principalement pour les enterrements, et vous parler de la profonde émotion qui arrête les paroles au fond de ma gorge, mais malgré tout mon désir de n'être point banal, je suis obligé cependant de constater que j'éprouve un certain resserrement du larynx qui provient sans aucun doute de ce que j'ai le gosier sec.

« Prendre la parole au nom de la Sale popote, ce n'est pas une petite affaire ; à peine remis des dures épreuves qu'il m'a fallu subir pour être reçu membre de cette célèbre société gastronomique, j'aurais voulu laisser la lourde tâche qui m'incombe à l'un de mes collègues et amis, mais le Conseil Supérieur n'a pas voulu en démordre et j'ai dû m'incliner sous peine d'être condamné à ne boire, pendant un mois, que de l'eau du Petit-Lac.

« La cérémonie imposante à laquelle vous assistez laissera un impérissable souvenir dans l'esprit de ceux qui y prennent part. Bientôt s'élèvera sur ce sol une élégante construction qui servira d'abri aux gastronomes distingués de la Sale popote, qui cachera aux profanes nos études musicales, littéraires et digestives. Tel est le résultat de la sage administration financière de notre trésorier, M. Baudoin, qui a su économiser les fonds nécessaires à l'élévation de ce monument, tout en ne nous privant de rien au point de vue culinaire.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

« Car n'allez pas dire, Messieurs, que c'est au détriment de nos estomacs que nous payerons l'œuvre artistique de notre sympathique ingénieur-architecte Berruer, un regard jeté sur les membres de la Sale popote vous convaincra du contraire.

Voyez Baudoin gras et dodu comme une caille, le resplendissant Géo Lapipe [1] qui fait la gloire de notre corporation, Laurent, qui serait à point également si la grande dépense d'oxygène qu'il est obligé de faire en jouant du piston ne l'empêchait d'engraisser ; quant à Réquillard, le seul réfractaire, nous n'avons pas hésité, malgré la dépense, à l'envoyer en France pour y suivre un traitement spécial ; je ne parlerai pas de mon abdomen, il ne m'appartient pas d'en faire l'éloge ; regardez et touchez, cela ne vous coûtera pas un sou de plus...

« Ainsi, Messieurs, nos caisses pleines de piastres, une santé florissante et une villa sur le bord du Petit-Lac : que pouvions-nous désirer de plus ?

« Il me reste à vous remercier d'avoir rehaussé par votre présence l'éclat de cette belle fête.

« Messieurs, au nom de la Sale popote, je bois à nos invités, aux popotes des Postes et Télégraphes, à celles de l'Industrie et du Commerce, des Douanes, des Résidences, des Travaux Publics ; je bois à la presse qui a bien voulu accepter notre invitation ; en un mot je bois à notre santé à tous et à notre bonne amitié ».

« Et comme rien ne finissait bien, à la Sale popote, sans un peu de musique, l'orchestre de la Société fit, avant de se séparer, entendre quelques-uns de ses plus entraînants morceaux, entre autres *La Dernière pensée de Géo*, mélodie nouvelle très recommandée aux jeunes élèves des pensionnats de demoiselles ».

---

(1) M. Baudoin devint Résident Supérieur et exerça quelque temps les fonctions de Gouverneur Général ; quant à M. Lapipe, impossible aujourd'hui de savoir à qui ce surnom avait été donné.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

On a beaucoup plus parlé de la Sale popote depuis sa disparition qu'au moment de sa joyeuse activité ; la légende s'est emparée de ce groupement de bons vivants et l'on a prétendu que c'était un lieu permanent d'orgie.

Il est bien certain que la Sale popote ne bornait pas ses manifestations à des cérémonies burlesques comme celle que je viens de raconter ; cependant j'ai bien connu personnellement la plupart des membres de la confrérie des Sales popotiers ; c'étaient tous d'honorables fonctionnaires qui savaient s'amuser sans perdre le souci de leur dignité.

Et voici, d'après différents récits que nous tenons des auteurs même de ces farces joyeuses, le type d'une réception d'esbroufe à la Sale popote.

L'un des popotiers avait repéré un nouveau débarqué, et, dans le temps qu'il était encore tout éberlué de sa vie nouvelle dans ce Tonkin si étrange, l'avait invité à dîner, lui recommandant de se présenter en tenue de soirée à sept heures précises afin de pouvoir faire connaissance du Président et causer longuement avec lui avant l'arrivée du gros des convives.

Bien entendu, le « nouveau » se serait fait scrupule d'être en retard et il arrivait aussi magnifique que ponctuel au solennel rendez-vous ; un boy superbement vêtu d'une robe mandarinale le recevait avec force courbettes, et l'installait dans un salon lui disant que le Président allait venir tout de suite. Puis les minutes s'écoulaient dans le silence, le visiteur, cuisant dans son jus, s'énervait et le Président ne se montrait point. Après une demi-heure, le boy aux grands atours traversait le salon et l'invité s'enhardissait à le questionner :

« Le Président sait-il que je suis là ? Ne pourriez-vous le prévenir ? » Le boy prenait alors une mine de circonstance et sur un ton larmoyant se mettait à réciter cette litanie : « Mon maître le Président est victime de sa bonté ; il ne peut s'arracher à son travail. Pour une solde dérisoire, il peine durant

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

toute la journée pour faire le bonheur du peuple annamite ; bien qu'il soit de santé précaire et d'une complexion peu robuste, il se sacrifie pour nous, pauvres indigènes, qui ne saurons jamais assez reconnaître ses bienfaits ». Les derniers mots se perdaient dans un sanglot et le nouveau venu était tout remué par la sensibilité de son interlocuteur. Il montrait ensuite plus de patience pour attendre son hôte durant encore une grande demi-heure. Enfin plusieurs des convives, sortant du café où l'apéritif se prolongeait alors voluptueusement, faisaient leur apparition et parmi eux se trouvait précisément l'inviteur. Après une rapide présentation où chacun des popotiers se voyait attribuer des titres ronflants, l'inviteur demandait : « Vous avez vu le Président ? J'espère que vous avez sympathisé — Mais non, il n'est pas encore venu — Ah ! voyez-vous, il faut excuser le Président ; il est victime de sa bonté ; il ne peut s'arracher à son travail. Pour une solde dérisoire, etc, etc... » Tout le boniment du boy y passait de nouveau dans les mêmes termes émouvants. Les autres convives, qui avaient entre-temps « tombé la veste » pour accentuer le contraste avec la tenue impeccable du « nouveau », surenchérissaient sur la bonté immense du Président et sa popularité auprès des Annamites. Seul l'un des farceurs, à chaque louange supplémentaire, faisait des réserves : « Oui, mais n'empêche que c'est un s... » jusqu'au moment où s'adressant directement à l'ingénu il lui disait : « Oui, moi je prétends que c'est un s... celui qui tue un coolie-pousse et le jette dans le canal ». Tous les camarades se récriaient alors : « Ce n'est pas loyal. Vous trompez Monsieur ! Vous ne dites pas ce qu'avait fait le coolie. En rendant la monnaie, n'ayant pas assez de sous, il avait donné quelques sapèques au Président. On n'a pas idée d'un pareil toupet ». Inutile de dire que cette révélation d'un crime tout imaginaire pour un motif aussi saugrenu glaçait le visiteur. C'est le moment que choisissait le Président pour apparaître en pyjama tout comme s'il sortait de sa chambre : « Comment Monsieur, vous êtes là ? Excusez-moi mais je n'ai pas été prévenu par

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

ce coch... de boy (Poignées de main prolongées dont l'insistance déplaisait fort à l'invité pas entraîné à la fréquentation des assassins). Oui j'étais là à travailler et ce voyou s'est bien gardé de me prévenir. Je suis, voyez-vous, victime de ma bonté et ne peux m'arracher à mon travail. Pour une solde dérisoire, je peine pour faire le bonheur du peuple annamite, etc... » Cette fois le néophyte commençait à subodorer la blague qu'on lui faisait, surtout quand le Président rubicond parlait de sa complexion délicate. La plaisanterie s'achevait dans les rires quand, tous les convives ayant pris place, on critiquait l'invité pour sa tenue cérémonieuse « alors qu'on est si bien tout nu ! La prochaine fois, concluait-on, nous ferons un dîner moï et nous vous fournirons le costume ! » (1).

Le 1er mai deux artistes de Paris, Mlle Jeanne Rolly et M. Clément du théâtre Déjazet, donnent à Haiphong une soirée sans prétention afin de se faire connaître, leur intention étant d'amener au Tonkin une troupe de 12 artistes pour jouer la comédie et le vaudeville. Au programme : *Adelaïde et Vermouth,* idylle militaire en un acte de Verconsin, *Les Espérances,* comédie en un acte de Paul Bilhaud, et le répertoire d'Yvette Guilbert, notamment *Les Pommes d'Api, Le Mollet de Rose, A Cochin.* Jeanne Rolly, qui avait alors 20 ans, était une grande et jolie femme à la figure éclairée par de très beaux yeux, égayée par un petit nez malin qui semblait dire bien des choses ; elle ressemblait étonnamment à Yvette Guilbert et, par sa façon de dire, donnait l'illusion de la divette favorite de Paris. Elle distilla avec beaucoup d'esprit, en dehors du répertoire d'Yvette Guilbert, *La Scène à faire* de Grenet-Dancourt (répertoire de Réjane) *Le Cerisier* d'Octave Pradels, *Un jeune*

(1) Furent également membres de la Sale popote :
MM. Demorgny,
Hubert,
Poemyrau,
Bonjour,
Guis, etc.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

homme de Revel. Quant à Clément, c'était un très fin diseur qu'on applaudit dans *Les Triolets* à Nini, de Grangeneuve, *Le jour de l'an de Bébé*, de Levaud et *La Chasse*, de Grenet-Dancourt.

Le 17 mai, les deux mêmes artistes se faisaient entendre et applaudir à Hanoi avec le même programme chez le Résident Supérieur M. Chavassieux. Après le spectacle, Clément exposa son projet de venir avec une troupe jouer des comédies, des vaudevilles à couplets, de petites opérettes sans prétention, n'exigeant ni orchestre ni choristes ; il dit son intention de composer une troupe bien homogène, dont les artistes vaudraient tous, individuellement, quelque chose, et capables de composer un excellent ensemble.

Le 18 représentation des mêmes à la Société Philharmonique avec leur programme de Haiphong et de la veille. Vif succès.

Le 21 mai le docteur Gouzien, Président de la Société Philharmonique, voulut offrir à ses amis un concert improvisé dans le jardin de son habitation particulière ; mais il fit un temps affreux et plusieurs amateurs firent défaut. Indisposés, Clément et Jeanne Rolly ne purent prêter le concours qu'ils avaient promis.

Le 24 mai, nouvelle représentation des Clément-Rolly à la Philharmonique avec un répertoire inédit : *Le papillon qui passe*, *Le Fiacre*, *Héloise et Abelard*, *Le doigt gelé*, *On dirait qu' c'est toi*, d'Yvette Guilbert, *Credo d'amour*, de Grenet-Dancourt, *C'est le vent*, de Georges Boyer, *La chosette* et *La Chute des feuilles* d'H. Durochet, *Ballottage*, conte électoral de Jean Goudezki, et *Mme Barbasson*, d'Octave Pradels. On termina par *La Souris*, comédie de Desrozeaux, qui fut un succès de fou rire.

Le 27 mai, les deux artistes, de retour à Haiphong, donnèrent à l'Hôtel du Commerce, avec le concours de Henri Knosp comme accompagnateur, leur dernier programme de Hanoi. Les

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Rue Paul Bert à Hanoi

(*Revue indochinoise*, février 1894).

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

journaux appuyèrent la demande de Clément qui désirait seulement être remboursé des frais de transport de la troupe qu'il se proposait d'engager pour le Tonkin. Clément promit encore d'amener des artistes jeunes, intelligents, au début de leur carrière et non pas des sujets vieillis et lassés entourant un ou deux sujets de valeur ; il affirma qu'il voulait faire mieux que ce qu'on avait eu jusqu'alors en Indochine.

Le 11 juin, le docteur Gouzien prit sa revanche de l'insuccès de sa première soirée de mai ; on dansa dans son jardin jusqu'au jour et le cotillon fut d'une gaîté endiablée.

Le 26 juin, à la distribution des prix aux élèves des écoles de Hanoi, le directeur, M. Nordemann, fit chanter à ses petits Annamites le chœur des Conspirateurs de *La Fille de Mme Angot*, un chœur de *Fra Diavolo* et un chœur de *Faust*. Les avis furent partagés au sujet de cette curieuse initiative (1).

En juin 1892, on perce à Hanoi l'avenue de la Cathédrale. On envisage la distribution d'eau potable, l'installation de l'éclairage électrique. On entreprend les boulevards Henri Rivière, Rollandes et Bobillot. Des égoûts sont construits dans la rue Paul Bert. *L'Indépendance tonkinoise* demande la démolition de la Citadelle qui empêche la ville de se développer librement. On construit également un aqueduc souterrain pour conduire l'excédent des eaux du Lac vers la Sapèquerie, en passant sous le trottoir de la rue Paul Bert (côté des Grands magasins) et de là par le grand collecteur vers l'Abattoir.

C'est à cette époque que commença à se répandre la réputation des théâtres militaires imités de l'ancien *Châlet* de Hung-Hoa. A Bac-Ninh l'Eldorado et à Thi-Cau l'Eden donnaient régulièrement le dimanche après-midi des spectacles-concert.

---

(1) Les avis sont encore partagés cinquante ans plus tard. Quand des Annamites s'essaient à la musique vocale européenne, ils en modifient radicalement la substance intime. Leur sens prodigieux de l'imitation se trouve ici en grave défaut.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Dans son livre *La Vie européenne au Tonkin*, publié en 1901, Eugène Jung a fait une rapide allusion au premier de ces théâtres :

« Sous une paillotte dressée en plein jardin de la vieille citadelle, presque en face de la Pagode Royale, les marsouins donnent un charmant concert :

EDEN MARSOUIN

Entrée 8 h. 30 *Rideau 8 h. 35.*

PROGRAMME

1re Partie

Ouverture. — En marsouinant, pas redoublé.

1° X. — Un tour de valse
2° X. — Lon déri déra
3° X. — Les peupliers
4° X. — Pitou
5° X. — Sous les bambous
6° X. — Le cheval du Municipal.
7° X. — Ma Louison
8° X. — L'ouvreur de portières.
9° X. — La ferme aux fraises
10° X. — Gobino-Gobinette et le Mollet de Rose.

L'Audalouse, mazurka

En dodelinant, pochade interprétée par MM. X..., X...

2e Partie

Comme dans la garde, polka.

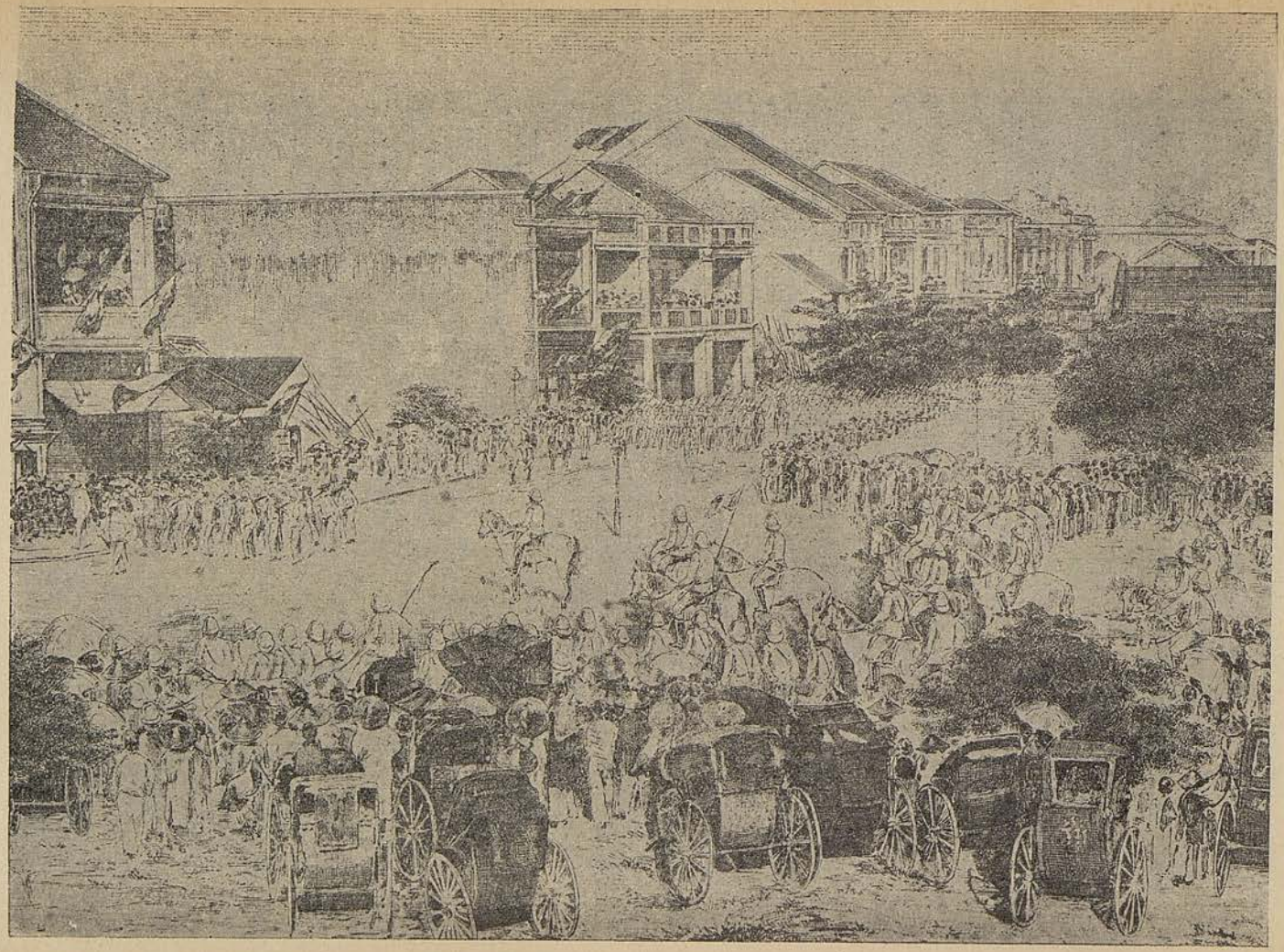
1° X. — Le petit mousse
2° X. — Le bouillon de ma Gapitaine
3° X. — Les regrets de Mignon
4° X. — Sur le pavé
5° X. — Le départ du mobilisé
6° X. — La Revue des Fromages
7° X. — La lanterne magique
8° X. — Pot pourri
9° X. — La vengeance de petit Pierre
10° X. — Un discours sur une tombe.

Pauline, valse.

Les charcutiers, chansonnette comique interprêtée par MM. X. X. X.

Le petit tapageur, pas redoublé.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation



Revue du 14 juillet 1892 à Hanoi.

Gravure prêtée par l'Association des Anciens Tonkinois.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

L'auteur du livre est sobre de détails sur la qualité artistique de la soirée ; il inflige l'anonymat à tous les exécutants et se borne à écrire qu'ils ont été désopilants, puis que le chef de province leur a, après la chute du rideau, offert le champagne.

Grâce aux journaux de Hanoi, il est heureusement demeuré un souvenir plus précis de l'étonnante réussite des théâtres militaires et l'on pourra juger un peu plus tard de ce qu'était, sur le plan d'une perfection évidemment relative, la qualité d'exécution des spectacles des Folies-Tonkinoises à la Citadelle de Hanoi.

Le 1er juillet M. Vézin, entrepreneur du Chemin de fer de Phu-Lang-Thuong à Lang-Son, président de la Chambre de Commerce de Haiphong, fut enlevé au kilomètre 31 entre Kep et Sui-Ganh, là où les époux Keeble avaient été assassinés en 1891, là où M. Bourgouin-Meiffre et son malheureux compagnon Jusseaume avaient été assaillis en 1888. Entraîné par 20 pirates armés sous les yeux de son personnel et non loin de ses 25 tirailleurs d'escorte, M. Vézin fut aussitôt habillé en chinois ; il put d'ailleurs correspondre avec le directeur de ses chantiers et se faire envoyer quelques vivres ; le 1er août il fut rendu à la liberté par le fameux chef Luu-Ky, celui-là même qui précédemment avait enlevé les frères Roque ; la rançon de M. Vézin s'éleva à 25.000 piastres.

Le 9 juillet un convoi de 44 fusils parti de Bac-Lê et avec lequel marchait le Commandant Bonneau fut attaqué par un fort parti chinois ; le Commandant, le capitaine d'artillerie Charpentier et 9 soldats européens furent tués, 5 plus ou moins grièvement blessés ; les survivants valides, énergiquement commandés par le lieutenant Valton, tinrent bon et sauvèrent le convoi.

Les acteurs Clément et Jeanne Rolly (laquelle avait été retenue au lit durant un mois par une angine) annoncent à Hanoi

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

une nouvelle série de représentations ; l'architecte Berruer brosse pour eux un très joli décor ; le 27 août, le programme comportait : *Mme Limaray*, comédie d'Auguste Erhard, *Les Espérances* et *Adélaïde et Vermouth*, ces deux dernières pièces déjà représentées.

Dans *Mme Limaray*, Jeanne Rolly avait un fort joli costume blanc en crépon de coton garni de galons de soie bleus et un chapeau de paille blanche avec dentelle tombante le tout lui seyant à ravir ; dans *Les Espérances*, petite comédie que l'on trouva ravissante, Rolly portait une robe de bal en gaze écrue qui lui allait à merveille ; cette jeune et jolie femme avait pour s'habiller un goût exquis et une manière élégante de porter la toilette qui faisait sensation. La 3e pièce, pochade militaire très gaie, valut un gros succès à Clément habillé en troupier ; malheureusement, l'irruption d'une bande joyeuse de dix à douze jeunes gens en gaîté troubla la fin de la représentation, dont les journaux louèrent le cadre soigné et élégant.

Les jours suivants, seconde et troisième représentation avec *De fil en aiguille*, un acte d'Eugène Adenis, *La pluie et le beau temps* de L. Gozlan, *La date fatale* de Quatrelles et les autres pièces déjà connues, plus le répertoire de concert coutumier ; le public, qui ne se renouvelle pas plus que le répertoire, ne se résolut pas à braver la canicule sans l'attrait de quelque piquante nouveauté et les malheureux artistes durent aller tenter la chance à Son-Tay, Nam-Dinh et Bac-Ninh.

Le 20 septembre ils étaient de retour à Hanoi et firent une nouvelle tentative, cette fois au Grand-Hôtel, ancien hôtel du Lac, alors tenu par M. Giguet. Au programme *La scène à faire*, *La souris*, *Les espérances* et *La date fatale* avec la partie de concert habituelle ; la recette fut d'une centaine de piastres, maigre prébende pour les malheureux qui se trouvaient à ce moment dans une situation critique ; ils jouèrent une dernière fois le lendemain à l'intention des militaires dans un réfectoire de la Citadelle et partirent pour Haiphong où ils firent leurs

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

adieux le 29 au Café de la Rotonde. Pour cette ultime soirée, ils s'étaient adjoint un malheureux qui n'avait pas été favorisé jusque-là d'une meilleure chance ; c'était un nommé Favier qui se donnait comme ancien comique des concerts de Paris et qui prétendait faire une soirée tout seul ; en fait ses tentatives à Haiphong le 28 juillet et le 6 août avaient sombré dans l'indifférence générale ; après le départ des Clément-Rolly il tomba malade et ne se rétablit qu'au bout de quelques semaines ; il se rendit à Hanoi espérant faire un peu d'argent mais chez Giguet le 9 novembre, comme partout où il essaya de se faire entendre, il se heurta au même échec que les Clément et Rolly.

Et cependant quels délicieux artistes devaient être alors, dans tout l'éclat de leur jeunesse, Jeanne Rolly et son compagnon Clément ! (1)

---

(1) D'après les témoins du temps, Jeanne Rolly était une blonde vancée, souple comme un roseau, de visage agréable, avec d'admirables yeux de pervenche. Sa voix légère, musicale, ailée, enchantait l'oreille.

Lorsqu'ils arrivèrent au Tonkin, Clément et Jeanne Rolly n'avaient encore joué qu'au petit théâtre Déjazet du boulevard du Temple. Jaime, auteur de *Adieu Cocotte !* vaudeville ou Jeanne Rolly était distribuée et faisait merveille, disait de sa charmante interprète : « Cette petite, si elle voulait, elle pourrait devenir une Desclée ! » Après deux ans de créations successives sur cette petite scène, où elle avait débuté à 17 ans, Jeanne Rolly part pour l'aventure avec son camarade. C'est ainsi qu'il échouèrent à Hanoi où les attendaient la maladie et la mauvaise fortune. Rentrés en Europe au cours de 1893, ils essaient de nouveau leur chance.

Clément, comédien de talent, a rempli une honorable carrière, et, dans les dernières années de sa vie, il a fait d'intéressantes créations au cinéma.

Quant à Jeanne Rolly, elle est devenue célèbre, encore que son magnifique tempérament dramatique n'ait pas été utilisé autant qu'il aurait pu l'être.

Après avoir joué à Anvers durant la saison 1894-1895, Jeanne Rolly, abordant la grande comédie, se produisit en province dans tous les grands rôles du répertoire. En 1897-1898 elle joue à Paris au Petit-Théâtre du Champ-de-Foire, rue Fontaine, où elle crée notamment une petite pièce de Tristan Bernard : *Franches lippées*. Signalée à Montcharmont et Luguet par le comédien Decori, ces impresarios l'engagent immédiatement, avec l'assentiment d'Edmond Rostand, pour jouer en

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

De Moncay, on apprit le passage du théâtre impérial des Marionnettes de Pakhoi, le Chin-Hong-Huong. Bien qu'il s'agisse de poupées articulées représentant des rois, des princes, des princesses, des généraux, des mandarins, des soldats pour la plupart revêtus de riches costumes, la troupe des pensionnaires vivants de ce théâtre extraordinaire ne comprend pas moins de 24 personnes dont 10 à l'orchestre, le reste chantant et disant les rôles ou animant les petits personnages. La mimique des pantins est extrêmement vive et bien rendue, les yeux eux-mêmes rendent et nuancent à merveille l'expression voulue. Les soldats français de la garnison jubilent littéralement bien que le dialogue soit inintelligible pour eux. Le théâtre des Marionnettes entreprend d'ailleurs une tournée à Haiphong, Hanoi, Bac-Ninh, Phu-Lang-Thuong, Nam-Dinh, etc... Le prix d'entrée unique était de 20 cents.

Le 22 septembre, un magnifique feu d'artifice japonais fut tiré sur les bords du Petit-Lac pour fêter le centième anniversaire de la fondation de la première République.

---

tournée la Roxane de *Cyrano de Bergerac*. La tournée fut triomphale et dura 8 mois avec 5 Cyranos différents dont le grand Coquelin, mais Jeanne Rolly en fut l'unique Roxane. La veille de mon premier embarquement à Marseille pour venir en Indochine, le 30 avril 1898, j'eus la joie d'applaudir la belle artiste sans me douter qu'elle avait, six années seulement auparavant, passé à peu près inaperçue au Tonkin. Je l'ai revue à Paris beaucoup plus tard dans *Chéri* de Colette, où elle fut également admirable. Après la première partie, nomade, de sa caractère, Jeanne Rolly entreprit de conquérir le grand public parisien ; elle y réussit en trois années à peine (1900-1903). Elle fut définitivement classée grande comédienne et acclamée après sa création d'Hélène Herbaut dans *La Bourse ou la Vie* d'Alfred Capus. Jeanne Rolly devint ensuite l'interprète préférée de Lucien Besnard, de Maurice Donnay, d'Abel Hermant, d'Edmond Sée, Romain Coolus, etc. etc...

Je ne saurais m'étendre davantage sans sortir de mon sujet ; cependant, il m'a paru impossible de ne pas rappeler ce que devint, après son rapide et malheureux séjour en Indochine, la plus grande artiste sans doute qui nous fit l'honneur de son talent au Tonkin, depuis les débuts des époux Deschamps en 1885 jusqu'à ce jour.

Jeanne Rolly est morte à Cambo après une longue maladie, il y a quelques années. Elle a laissé dans le monde du théâtre le souvenir d'une des plus nobles figures françaises de la scène contemporaine.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Jeanne ROLLY

(Gravure extraite de la revue *Le Théâtre*, année 1903).

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

« Le 11 octobre 1892 », lisait-on dans la *Revue indochinoise illustrée* du mois de septembre 1893, « il y a juste un an, nous fêtions, sous la présidence de M. de Lanessan, l'inauguration de la manufacture d'allumettes à Hanoi. Comme à Phu-Lang-Thuong l'année dernière, la population laborieuse du Tonkin avait tenu à s'associer aux représentants de l'Administration française et annamite pour témoigner de sa vaillante confiance en l'avenir de ce pays et se réjouir, tous ensemble et d'un même cœur, à l'occasion d'une de ces pacifiques manifestations où l'on constate une fois de plus, et toujours avec une joie nouvelle, la vitalité de notre Tonkin. Car ce sont là nos véritables fêtes, ces réunions amicales qu'aucun grincheux critique ne trouble, où chacun félicite, sans arrière-pensée, l'industriel, le commerçant, l'agriculteur, pour son audacieuse tentative ou son succès : c'est là véritablement, on peut l'affirmer, que l'on sent battre le cœur généreux du Tonkin français.

« La fête du 11 octobre fut entre toutes brillante et joyeuse, favorisée par un de ces beaux temps qui donnent parfois à nos après-midi d'automne le charme et l'éclat d'un printemps des Alpes maritimes ou des Pyrénées. Le lendemain, tous les journaux du Tonkin racontaient dans les meilleurs termes les détails de l'inauguration, la visite aux ateliers, les toasts échangés, le lunch de deux cents couverts auxquels avaient assisté, avec M. le Gouverneur général et Mme de Lanessan, L. L. E. E. les troisième et les quatrième Régents d'Annam et le Kinh-Luoc, le Résident supérieur et le Général en Chef, toutes les notabilités de la ville de Hanoi. M. Guignot, le directeur de la Manufacture, nouvellement arrivé de France, y portait la santé de M. de Lanessan : « Cette fête de l'industrie — affirmait-il avec raison — marque le commencement d'une période de paix et de travail destinée à prouver à nos compatriotes de la métropole que le Tonkin offre des ressources à ceux qui ont confiance dans son avenir ». Et M. le Gouverneur général, constatant que « plus ces prophètes de malheur multiplient leurs

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

pessimistes prédictions, plus la pacification étend ses rayons, levant son verre en l'honneur de la Société française des allumettes, « qui n'a pas craint d'apporter des capitaux considérables dans ce pays si calomnié, et qui a su employer ces capitaux avec tant d'habileté et d'ingéniosité », ajoutait, aux applaudissements de toutes les personnes présentes : « L'inauguration de cette usine marquera non seulement dans l'histoire du Tonkin, mais en France où elle fera connaître que ce pays entre enfin dans une nouvelle voie : il est temps que l'on sache que c'est un pays riche où l'on travaille et qui ne demande qu'à prospérer. Nous venons d'inaugurer aujourd'hui cette usine, nous en inaugurerons une autre dans quelques jours, la fabrique de papier de M. Schneider (1), une autre encore pour la filature du coton et de la soie (2). De tous côtés, on demande des concessions pour faire de la culture, et nous venons d'en accorder près de Lam (3), là où l'année dernière il eût encore été impossible de circuler sans risquer sa vie. C'est à cette prospérité que je bois en buvant à vos efforts et à votre succès ».

La presse tonkinoise, mettant de côté pour cette occasion tout souci des petites querelles locales, fut unanime à souhaiter bonne chance à la nouvelle entreprise, la plus importante industrie qui se fut encore montée au Tonkin avec des capitaux français (4).

---

(1) Cette fabrique a cessé depuis son activité ; mais l'industrie française du papier n'a pas disparu du Tonkin où s'est fondée, en 1913, la Société des Papeteries de l'Indochine devenue très prospère.

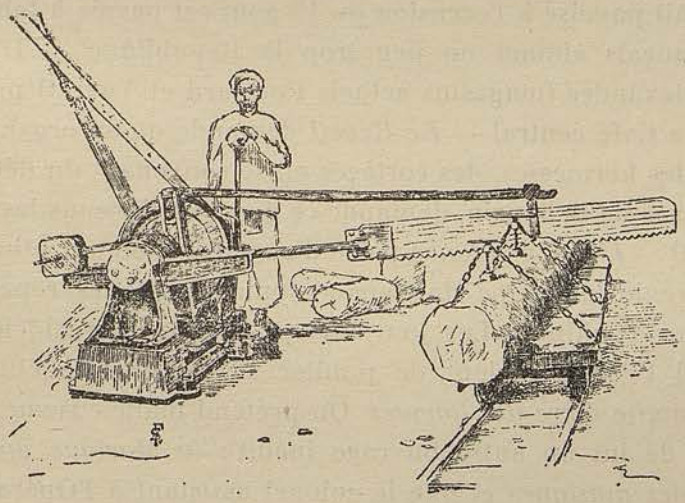
(2) Il s'agit ici des manufactures de M. Bourgouin-Meiffre, qui ont été absorbées par la suite dans des entreprises nouvelles de grande envergure.

(3) Concession dite du Domaine de la Croix-Cuvelier à l'heure actuelle en pleine exploitation, sous l'intelligente direction de M. Thomé, ingénieur des Eaux et Forêts (Note de la rédaction de la *Revue indochinoise*).

(4) Il serait cruel de reproduire tous ces articles, qui chantaient sincèrement la louange de l'effort français. La Société des Allumettes n'a jamais arrêté son exploitation, mais n'a pas affranchi la colonie des importations étrangères après 50 années.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Le 12 octobre, à l'Hôtel Giguet, M. Scalfi, un prestidigitateur qui s'était déjà produit à Haiphong et dans les postes de l'intérieur, donna une première séance qui eut un énorme succès d'affluence et de gaîté ; les mines ahuries des boys dont se servait l'opérateur pour ses expériences faisaient la joie du public et ce fut du délire lors de la décapitation qui stupéfia littéralement les Annamites. Scalfi donna encore trois représentations à l'Hôtel des Colonies rue Paul Bert. Enfin il termina la série par une soirée à la Philharmonique où assista le Gouverneur général, et où le pauvre Favier se fit applaudir dans des monologues.



A la fabrique d'allumettes.

(Dessin de A. Cézard. — *Revue indochinoise*, septembre 1893).

Le 13 octobre, un employé de la mine d'antimoine de Mathé près d'Ackoi nommé Piccinelli, fut enlevé par les pirates et emmené en Chine. Il ne devait être libéré que le 26 janvier 1893 au poste de douane de Pac-Si grâce à l'entremise du R. P. Grandpierre et moyennant une rançon de 900 piastres, de 2 montres et de 2 pièces de soie.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Lors de l'assemblée générale de la Société Philharmonique, le Président annonça que la municipalité avait accordé une subvention et que la ville donnerait également le local attenant à la salle des Fêtes.

Petits faits de la vie tonkinoise en 1892 : Fondation en février de la Société de gymnastique, d'escrime et de tir à Hanoi — Propagation de l'influenza et répercussion sur le nombre des assistants aux soirées théâtrales et dansantes, réunions sportives, etc... — En août, le sous-chef de musique Legrand embarqué malade sur le *Comorin* succombe entre Tourane et Saigon laissant femme et enfants — La belle Eva, qui avait transporté son établissement rue Vieille des Tasses et l'avait pavoisé à l'occasion du 15 août est passée à tabac par un Français aimant un peu trop la République — L'ancien café Alexandre (magasins actuels Poinsard et Veyret) prend le nom de Café central — *Le Réveil* demande qu'on organise des fêtes, des kermesses, des cortèges et, se souvenant du défilé des amazones de Behanzin, demande ce que sont devenus les jeunes de 1890 — *L'Indépendance* parle d'ouvrir une souscription pour faire venir la troupe de Saigon donner quelques représentations au Tonkin — Les journaux plaisantant agréablement le colonel Frey qui vient de publier sa paradoxale étude sur *L'Annamite mère des langues*. On prétend malicieusement qu'il existe de lui un autre ouvrage inédit : *la Musique annamite mère des musiques* et que le colonel assistant à l'Opéra à une représentation de *Lohengrin* aurait reconnu dans l'œuvre de Wagner des phrases entières de musique annamite... — Arrivée du colonel Galliéni, alors âgé de 42 ans — En novembre le docteur Victor Le Lan, ancien médecin de la marine, arrive pour la première fois au Tonkin et s'installe rue du Camp des Lettrés en qualité de chirurgien-dentiste — En décembre, une température exceptionnellement froide sévit au Tonkin. Il gèle à Lang-Son, à Pac-Si, à Bac-Lê, à Song-Hoa. Aux environs de Phu-Lang-Thuong, on relève au thermomètre entre 3 et 4° ; le 22, on constate 2°.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

En 1892, des voyageurs de marque visitèrent le Tonkin : d'une part le prince Henri d'Orléans lequel voyageait avec l'explorateur Gabriel Bonvalot, et à qui le Cercle, presque uniquement alors composé de fonctionnaires des résidences, offrit un punch d'honneur (1), d'autre part M. Adolphe Carnot, inspecteur de la Compagnie des Messageries maritimes et frère du

---

(1) Dans ses *Trente ans de Tonkin* M. Louis Bonnafont a raconté que le prince d'Orléans, visitant le Hanoi interlope, fut conduit chez la belle Eva Allène : « Celle-ci, prévenue par un employé de commerce qui servait de cicerone, s'était mise en frais de toilette ; elle était resplendissante de dignité, dans un corset et une toilette de soie cerise qui étouffait ses charmes opulents. La conversation, en apparence sérieuse, roulait sur la politique mondiale, lorsque la maîtresse de maison se leva et se pencha pour préparer je ne sais quelle mixture. L'employé de commerce cicerone profita de l'occasion pour appliquer une claque formidable sur la croupe tendue de la tenancière du débit. Alors celle-ci se retourna vivement vers le prince, et gravement comique, dit d'un air de reine offensée : « Oh ! mon prince ! je n'aurais jamais pu cela de vous ! ».

Je ne saurais me borner à cette anecdote un peu triviale touchant la grande figure du prince Henri d'Orléans. Notre illustre visiteur de 1892 mérite, ainsi que ses compagnons de route Gabriel Bonvalot et Guillaume Capus, de se voir consacrer quelques pages de respectueuse admiration lesquelles ne nous feront pas déborder exagérément de notre cadre.

Dans *Le Panthéon colonial* publié sous le haut patronage du maréchal Franchet d'Espérey, autre ancien Tonkinois de marque, MM. Gabriel Jonneau et Paul Berger ont consacré à Gabriel Bonvalot, en mai 1939, une monographie où sont rappelées les entreprises et les luttes de celui qui fut bien, dans toute la force du terme, « un grand Français », surtitre que les auteurs ont donné à leur brochure.

M. Paul Mathiex, qui résuma la monographie dans *L'action française*, rappela que Bonvalot, né en 1853 à Espagne près de Brienne en Champagne, se sentit la vocation d'explorateur au lendemain de nos désastres de 1870. « Tandis que la plupart des Français de son temps sont décidés à rester chez eux pour mieux ignorer la géographie, lui, qui sait à fond la carte d'Europe, se décide à partir pour se rendre compte. Il voyage d'abord en Europe pour se familiariser avec la rude carrière qu'il a choisie. Il acquiert ainsi « le sens du campement, cette faculté qu'il avait de se trouver partout chez lui, sans gêner personne, et, enfin, ce cuirassement définitif contre les attaques de dépaysement et de nostalgie.

« A peine revenu de son tour d'Europe, Gabriel Bonvalot se voyait confier une mission officielle en Asie centrale, qui était alors en grande partie inconnue. En compagnie du naturaliste Guillaume Capus, il partait de Moscou en 1880, parcourait la Sibérie orientale, le Turkestan russe, et rentrait deux ans plus tard, rapportant de riches collections de plantes et d'insectes, et tout un butin de notes et d'observations,

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Président de la République, M. Koechlin, ancien maire du VIIIe arrondissement à Paris, M. J. Siegfried, fils du député du Havre ancien ministre, le Vice-Roi des Indes, Lord Curzon enfin, furent les hôtes du Tonkin durant quelques jours.

---

qu'il consigna dans deux ouvrages édités par la librairie Plon : *De Moscou en Bactriane,* paru en 1884, et *Du Kohistan à la Caspienne,* paru en 1885. On relit encore aujourd'hui ces livres avec plaisir ; la vivacité du récit, l'esprit alerte de l'auteur, les traits plaisants et les anecdotes pittoresques qu'il relate avec humour en rendent la lecture toujours attachante.

« En 1885, Bonvalot repartit, toujours en compagnie de Capus et, après avoir longé la Caspienne et franchi le Caucase, il gagnait la Perse, s'aventurait dans l'Afghanistan, dont l'émir le retenait longtemps prisonnier ; puis il entreprenait la traversée du Pamir, le « Toit du monde », et, après des mois de lutte, après avoir subi des tempêtes de neige et un froid glacial, il descendait sur le versant des Indes, ayant réalisé un exploit qui eut en Russie un énorme retentissement, car « Bonvalot avait ouvert une voie terrestre vers les Indes, alors qu'on ne les croyait guère accessibles que par mer ».

« Mais l'explorateur caressait et mûrissait un autre projet : il avait formé le rêve de gagner l'Indochine française en traversant le Thibet à cette époque « inconnu » et dont le Russe Prjvalski, auquel d'audacieux voyages avaient valu d'être surnommé « le Stanley de l'Asie », n'avait pu pénétrer le mystère, défendu par la rigueur meurtrière du climat plus encore que par l'ombrageuse vigilance des indigènes.

« Le gouvernement hésitait à couvrir les frais d'une mission qui s'avérait des plus onéreuses. Et « l'explorateur désespérait de réaliser son projet lorsqu'une providentielle intervention vint changer la face des choses ». Bonvalot a lui-même raconté comment il lui fut possible d'organiser son expédition, grâce à la générosité du duc de Chartres qui offrait de couvrir tous les frais, à la condition que son fils, le prince Henri d'Orléans, prît part au voyage :

« Les pourparlers ne languirent point avec le Duc de Chartres qui m'offrait de subvenir aux frais d'une expédition à laquelle son fils participerait. Nous tombâmes immédiatement d'accord sur ce point que notre œuvre serait nationale et que nos collections seraient remises à nos musées. Mon futur compagnon, le prince Henri d'Orléans, fut enthousiasmé par le plan que je lui soumis, plan assez vague ayant cela de commun avec la guerre qu'il est « tout d'exécution ». Avant d'être sur le terrain, il est enfantin et inutile de rien affirmer.

« Les premiers préparatifs ayant été rapidement terminés, le 6 juillet nous quittions Paris enfievré alors de son Exposition. »

Un autre admirateur de Bonvalot, M. Jacques Durand, a écrit sur l'expédition du Thibet, dans la même *Action française :*

« A Moscou, l'expédition s'augmente d'un missionnaire belge, le père Dedeken. Elle aborde le Thibet, « découvre » un pic de 8.000 mètres auquel elle donne le nom de Dupleix, arrive devant Lhassa, la ville sainte des moines thibétains, ville mystérieuse, interdite aux étrangers.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

En 1892 les journaux du Tonkin se livrèrent à des polémiques insensées : *Le Courrier d'Haiphong* attaqua notamment le résident Emile Bonnetain, frère de l'écrivain, l'avocat Sintas, le résident-maire Baille en termes... précis.

Knosp, dans *l'Indépendance,* se voit traiter de vieux pornographe. La riposte ne se fait d'ailleurs pas attendre, non plus que l'intervention souvent virulente de *L'Avenir* et des feuilles nouvellement écloses, *Le Tonkin* et *Le Réveil.*

Bonvalot obtient pourtant la complicité d'un lama et un déguisement qui lui permettrait d'en percer le secret, mais il ne veut pas abandonner ses compagnons même pour quelques semaines, et, d'ailleurs, le Tonkin est encore loin et il n'y a pas de temps à perdre.

« Les voyageurs auront en effet à surmonter de nombreuses difficultés avant d'entrer en Indochine à Laokai, par la frontière du Yunnan.

« Bonvalot admire la richesse de l'Indochine et l'ardeur des Français qui lui font à Hanoi un accueil vibrant :

« Le Tonkin, écrit-il, fera son chemin si l'on s'occupe de lui comme il le mérite. »

« A son retour en France, il constate malheureusement que le Tonkin est resté aux yeux du public un monstre qui tue les soldats et pompe l'argent des épargnants et des contribuables. Le parlement regimbe devant le vote du budget de la colonie. Allons-nous l'évacuer ?

« Bonvalot d'explorateur devient pèlerin. Il parcourt les routes de France et dans chaque ville, dans chaque village, entreprend une véritable croisade, raconte ce qu'il a vu, annonce ce que sera le Tonkin une fois sa mise en valeur terminée. La vague de panique s'arrête. Pour la première fois, le budget du Tonkin est voté sans opposition.

« Bonvalot a contribué puissamment à ce redressement de l'esprit public. Il a constaté le travail que peut faire un homme convaincu, il a compris la nécessité d'entreprendre en France une campagne de propagande coloniale.

« Mais il n'a vu le Tonkin qu'en passant. Pour étudier la colonisation française d'une manière plus approfondie, il entreprend un long voyage en Algérie. Il en revient avec l'idée d'un comité qu'il placera sous le patronage du maître de la colonisation française, du précurseur de Galliéni et de Lyautey ; Dupleix. A sa mort, ce sera le comité Dupleix-Bonvalot.

« Son programme était le suivant : « attirer l'attention sur les colonies, les faire connaître, préparer à la vie coloniale les jeunes Français, lutter contre les sceptiques et les polémistes qui auraient pu, comme autrefois Voltaire avec sa phrase célèbre sur les arpents de neige du Canada, détacher l'opinion de nos possessions lointaines ; bref veiller à la conservation du patrimoine français si convoité par nos voisins à chacune de nos défaillances historiques ».

C'est ensuite le récit des autres exploits de Bonvalot. Déjà, le marquis de Morès, magnifique paladin français qui, parti de Tunis pour

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Le *Tonkin* était imprimé à Haiphong, mais son directeur, Queyroul, paraissant aimer les polémiques scandaleuses, l'imprimeur, M. Crébessac, refusa d'exécuter son contrat. Queyroul s'entendit alors avec le Chinois Hung-Ky, que le Résident-maire, M. Baille, menaça d'expulsion. *Le Tonkin*, de quotidien, devint alors tri-hebdomadaire et quelques numéros furent tirés à la brosse en attendant que Queyroul ait pu acheter une presse et des caractères.

---

traverser le Sahara jusqu'au Tchad et de là porter son concours aux Derviches contre les Anglais, a été assassiné le 5 juin 1896 à Bir el Ouatia.

« Les Anglais sur ces entrefaites s'émeuvent. Ils augmentent leurs forces d'occupation en Egypte et Kitchener remonte le Nil.

« Trop tard malheureusement, parce que la surprise n'est plus possible, le gouvernement français charge Marchand d'effectuer la liaison du Congo au Nil et Bonvalot de le rejoindre en partant de Djibouti et en négociant avec le Négus d'Ethiopie. La mission de Marchand est connue. Celle de Bonvalot l'est moins et ce n'est pas le moindre intérêt de l'ouvrage de MM. Gabriel Jonneau et Paul Berger que d'en donner des détails trop ignorés du grand public.

« Le 19 février 1897, Bonvalot quitte Marseille. Il arrive sans encombre à Addis-Abbeba où, malgré les intrigues anglaises, il gagne la confiance de Ménélik qui lui accorde son appui. Il attend dans la capitale éthiopienne les canonnières qu'il a demandées en France pour tenir sur le Nil malgré les crues, contre les Anglais si c'est nécessaire.

« Pour gagner du temps il envoie immédiatement une partie de son escorte vers le Nil. La malaria fait dès le début de graves dommages. M. de Bonchamps, malade, doit rentrer à Addis-Abbeba. Il est bientôt rejoint par M. Michel Cote qui a été arrêté par une rivière infranchissable et qui réclame lui aussi les bateaux qui n'arrivent pas. Deux membres de la mission, MM. Faivre et Potter, accompagnés de 700 guerriers abyssins, arrivent à tourner l'obstacle et à atteindre la rive gauche du Nil où ils plantent le drapeau tricolore. Malheureusement, la crue commence et, faute des canonnières demandées, il leur faut aussitôt rebrousser chemin... quinze jours avant l'arrivée de Marchand !

« Bonvalot décide de rentrer à Paris pour y prendre des ordres et réclamer ses canonnières. Mais le gouvernement a changé d'opinion. Il a pris conscience du danger d'une aventure coloniale pour une France affaiblie par ses divisions politiques, son manque de préparation militaire et diplomatique. La pression anglaise sur nos ministres inconstants et inconsistants se fait de plus en plus violente. Bonvalot ne retournera pas en Afrique. Dès cet instant, l'humiliation de Fachoda est acceptée. Il eût peut-être été préférable d'y réfléchir auparavant et de ne pas en courir le risque !

« Bonvalot consacra les dernières années d'une vie bien remplie (il est mort le 9 décembre 1933) à la propagande pour l'Empire et pour le redressement intérieur du pays, car il avait compris qu'il n'y a pas

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Le Réveil devait d'abord paraître en août sous la direction de M. Frappier de Montbenoit ; c'est un autre avocat, Me Henry Broutin, qui lui donna le jour le 12 septembre ; hebdomadaire à l'origine, le nouveau-né parut deux fois par semaine à partir du 1er janvier 1893.

Le Courrier d'Haiphong du 18 septembre commença la publication des *Souvenirs d'un fumeur d'opium* de Jean Robert (Jules Boissière).

Alfred Le Vasseur avait mené dans *L'Indépendance* une violente campagne contre le haut commandement militaire ; on se souvint qu'il était venu au Tonkin en 1885 comme sous-lieutenant de réserve, qu'il y avait servi au 23e Régiment de ligne et au 1er Régiment étranger ; à ce titre, il fut déféré devant

---

d'Empire possible pour un pays diminué. Il fut élu député en 1902 mais cet homme dont les poumons avaient respiré l'air pur des sommets du Thibet, se sentit bientôt écœuré par l'atmosphère surchauffée et moisie des couloirs du Palais-Bourbon. Il ne se représenta pas et se consacra désormais entièrement au Comité Dupleix. Il a travaillé à affermir l'Empire colonial. Il dénonce maintenant le danger allemand. Il annonce la guerre et, après la victoire, les dangers du mauvais traité.

« Il était aussi, écrivent MM. Jonneau et Berger, de plus en plus désabusé du régime politique français tel qu'il joue encore normalement, faisant toujours confiance à la France, mais constatant qu'elle devait parfois franchir de très mauvais pas avec ce qu'il appelait des « cochers de second ordre ». De plus en plus il déplorera l'instabilité des gouvernements qui se succèdent remettant en question nos acquets les plus précieux : « *Je n'ai pas une absolue confiance,* écrit-il encore, *dans ce chapelet de politiciens...* »

« Et peut-être pensait-il parfois que si la France avait eu un « bon cocher », elle aurait pu se rendre maîtresse de la grande voie transafricaine, à la prospection de laquelle il avait travaillé avec Marchand, entre le 12e et le 15e parallèle, de Dakar à Djibouti par le Tchad... »

Je m'en voudrais d'omettre ici le souvenir d'un autre Tonkinois de qualité, M. Pierre Briffaud, qui dans l'expédition du Yunnan fut chargé de l'importante mission du ravitaillement des explorateurs ; devenu entrepreneur des docks à Haiphong après 1898, M. Briffaud y vécut jusqu'à sa mort récente, entouré de l'estime et de l'affection générales.

Quant à M. Capus, compagnon de Bonvalot qui assuma tout le travail scientifique au cours de l'expédition de 1880-1882, il fut en 1897 nommé par Paul Doumer directeur du nouveau service d'Agriculture, de Commerce et d'Industrie de l'Indochine, puis délégué permanent de la colonie à l'Office colonial en 1912.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

un Conseil d'enquête de régiment, le 25 juillet, pour savoir s'il serait révoqué pour fautes contre l'honneur et publication d'écrits injurieux contre ses supérieurs militaires.

En septembre, Le Vasseur eut à subir plusieurs agressions de la part d'officiers se considérant comme atteints par ses articles ou qui voulaient venger l'honneur de leurs chefs outragés. Les esprits étaient tellement montés entre civils et militaires que jusque dans les jardins du Gouvernement, un soir de réception, il y eut des altercations et des coups échangés ; un beau matin, Le Vasseur se réveilla avec 6 duels en perspective ; il refusa de se battre.

Les autres personnes qui s'étaient ou avaient été mêlées à ces incidents se retournèrent alors les unes contre les autres et l'on eut ainsi coup sur coup les affaires d'honneur suivantes : avocat Mézières contre trois officiers — de Cuers contre Goerg (deux journalistes) — Broutin contre Mézières (deux avocats) — Mézières contre Courret (avocat contre journaliste) — de Cuers contre Masson (journaliste contre officier), etc., etc... Durant deux mois on ne parla plus que de se transpercer et les médecins furent sur les dents.

A la fin de l'année on parlait de la création d'un nouveau journal *Le Tocsin* qu'aurait dirigé M. Courret, de *L'Avenir du Tonkin ;* ce projet demeura sans suite. Mais on vit apparaître, en revanche, le 1er janvier 1893, *la Gazette d'Annam,* organe bi-mensuel, qui fut imprimée d'abord à Hanoi ensuite à Tourane, et qui appartenait à Le Vasseur.

Pour terminer ce chapitre, je sauverai de l'oubli un récit dramatique publié dans *L'Indépendance tonkinoise* le 7 mai, sous la signature de Fantasio ; la page est courte mais elle est d'une originalité parfaite :

« Je somnolais sur ma natte fraîche en rêvant à la fin de ma chroniquette. Et comme je promenais les yeux sur le plancher de ma chambre, je vis, *assis sur son derrière* et m'observant avec une curiosité craintive, le plus énorme cancrelat qui

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

jamais ait habité une chambre d'Européen. Il tortillait ses pattes, prêt à la fuite, et faisait craquer ses mandibules avec un bruit de plume d'oie qu'on écrase.

« C'était trop. Je lui hurlai, hors de moi, ces vers de Corneille :

« Ton culot,

« Téméraire cafard, aura sa récompense » et je me lançai à sa poursuite. Ce fut une lutte étrange et grandiose ; relancé dans tous ses refuges, poursuivi derrière tous les meubles bouleversés, il s'était enfin tapi dans un angle *et fixait sur moi des yeux où se lisait l'épouvante.* Ivre de carnage, je mis tant d'ardeur à l'écraser que sa cuirasse fut dispersée sur le plancher en plusieurs morceaux. Je me recouchai, le laissant sur place. Le cadavre d'un ennemi mort ne sent jamais mauvais ».

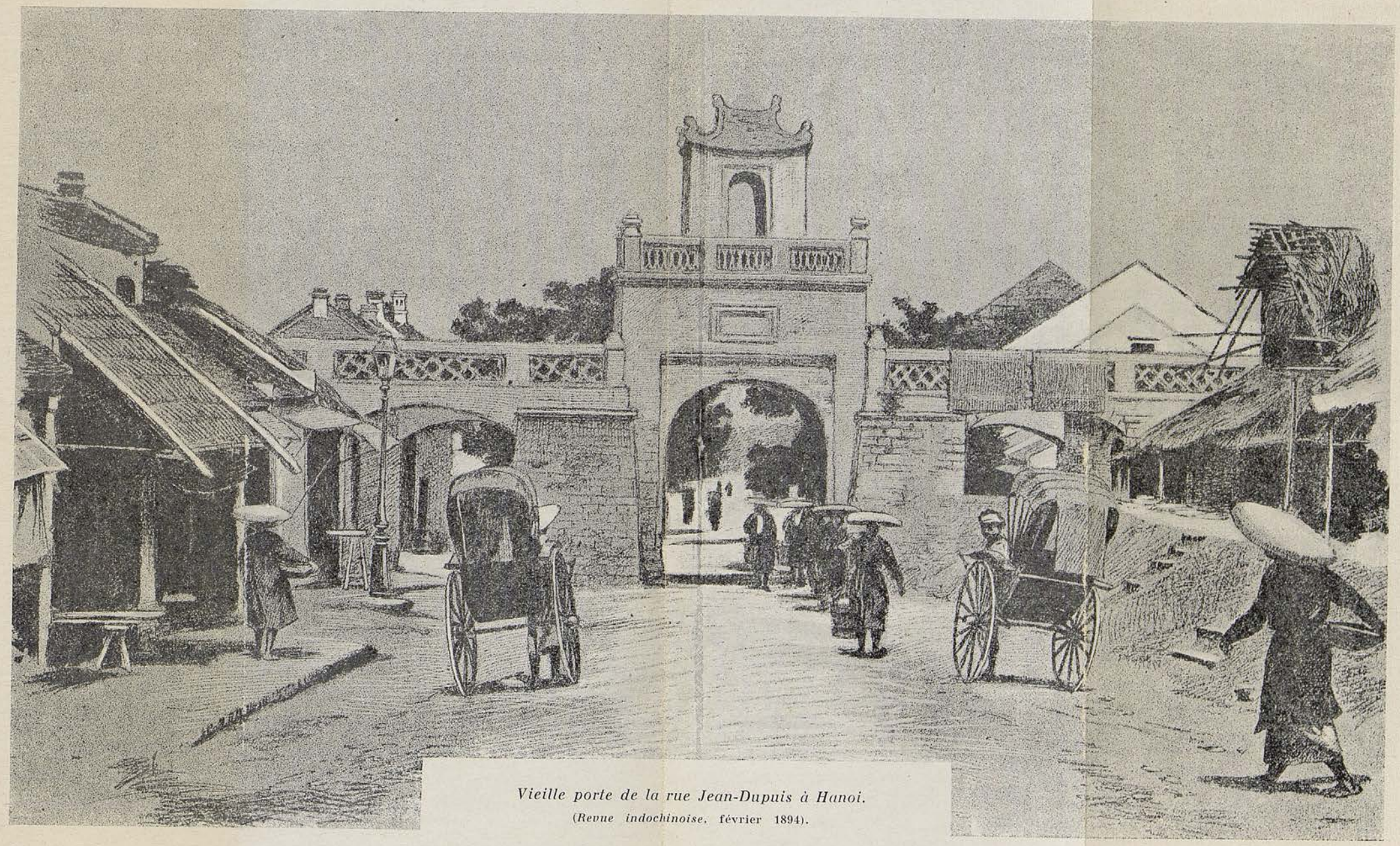
(Dessin de A. Cézard. — *Revue indochinoise,* septembre 1893).

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Dans un récit intitulé *Souvenirs et révélations d'un journaliste tonkinois*, Louis Bonnafont a raconté que *Le Réveil* avait à Haiphong un ennemi acharné. C'était un abonné qui, sachant l'origine créole de son propriétaire, l'avocat Broutin, renvoyait chaque jour le journal par la poste avec toutes les r des quatre pages barrées à la règle bien parallèlement. Cet abonné original estimait sans doute qu'un créole qui ne prononce pas les r ne devait pas les utiliser dans le texte imprimé.

Dessin de A. Cézard. — *Revue Indochinoise*, décembre 1893.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

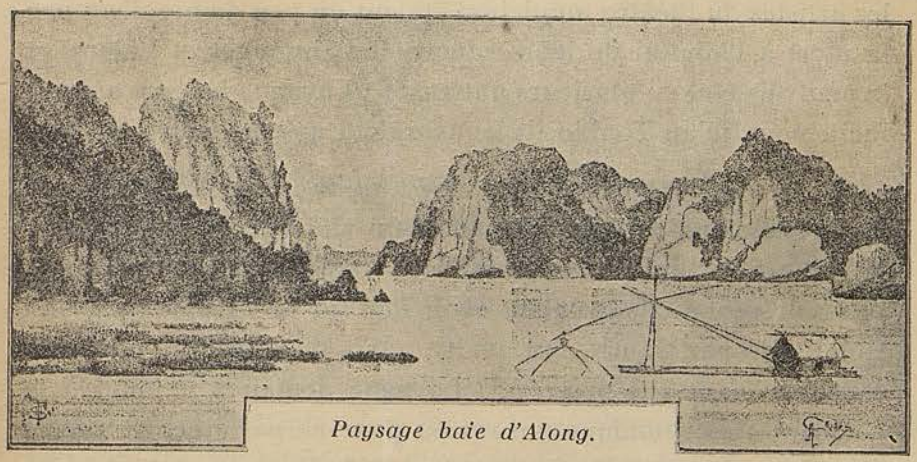


Vieille porte de la rue Jean-Dupuis à Hanoi.

(*Revue indochinoise*, février 1894).

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation



Paysage baie d'Along.

(Dessin de A. Cézard. — *Revue indochinoise*, décembre 1893).

1893

Le 10 janvier 1893 des voisins ayant pénétré chez les époux Lavagne qui tenaient un petit café boulevard Gia-Long et qu'on n'avait pas vus depuis la veille, les trouvèrent râlant tous deux dans leur chambre où ils avaient allumé un réchaud. Le mari succomba ; la femme put être rappelée à la vie ; elle expliqua que, poursuivis par leurs créanciers, et devant la perspective d'être jetés à la rue, ils avaient voulu en finir. Mme Lavagne, quoique déjà âgée, se souvint qu'avec son mari elle avait longtemps joué la comédie avant de venir au Tonkin ; avec le concours de quelques amateurs militaires, nommés Pradier, Duclaux, Prouziaux et Chavagneux, elle joua à la Société Philharmonique, le 7 mars, *La gifle, Un crâne sous une tempête* et *Paturel ;* la recette ayant été fructueuse, Mme Lavagne eut l'idée de former une troupe professionnelle et partit pour Saigon où

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

les artistes du théâtre municipal étaient un peu démoralisés par la mort à l'hôpital de leurs camarades Simonnet et Léjars, et le mauvais état de plusieurs autres. Mme Lavagne les convainquit facilement qu'au Tonkin ils trouveraient un meilleur climat.

La troupe arriva en avril par le *Canton ;* elle était composée de 2 comédiens, de 4 actrices et... d'un violoniste, M. Paul, dont le Protectorat du Tonkin avait bien voulu payer les passages. Les représentations devaient avoir lieu sur la terrasse du grand Hôtel tenu par Giguet, qui avait promis d'édifier une paillote ; celle-ci n'étant pas prête, Mme Lavagne demanda à jouer à la Société Philharmonique qui refusa pour ne pas créer de précédent. La presse se mêla de l'incident. *L'Indépendance tonkinoise* soutint que, recevant une subvention de la municipalité, la Société Philharmonique était tenue à certaines complaisances visant l'intérêt général ; elle critiqua les petits jeunes gens de l'Os-Club qui, d'après elle, se réunissaient chaque soir à la Philharmonique, brûlaient son pétrole pour jouer aux dominos, et vraisemblablement avaient fait pression pour n'être pas dérangés. *L'Avenir du Tonkin* soutint en revanche que la Société Philharmonique était entièrement maîtresse chez elle, en dépit de la subvention.

Force fut donc à Mme Lavagne de jouer chez Giguet. On termina tant bien que mal les travaux et le 20 avril c'est devant une salle fort bien garnie et où l'on voyait beaucoup de dames, sur une scène coquettement arrangée, d'après *L'Avenir du Tonkin,* et qui ressemblait à une baraque de la foire aux pains d'épices selon *L'Indépendance tonkinoise,* que la troupe débuta avec *Mon Isménie* de Labiche et *Un mari dans du coton* de Lambert-Thiboust. Cette troupe comprenait d'assez bons éléments en dehors de la directrice qui faillit être sifflée dans la pièce de Thiboust. Mme Debry notamment était une véritable artiste. Comédienne accomplie, elle disait en outre le monologue avec un art consommé. *Oh ! monsieur* de Gondinet et *La petite chose* de Meilhac lui valurent des triomphes. La fille de

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Mme Debry, âgée seulement de 17 printemps et fort inexpérimentée, avait, corrigeant tout, un charmant minois et la grâce de sa jeunesse. Mlle Rachel était une très accorte soubrette, mais elle ne savait pas toujours son rôle et l'agrémentait de propos de son cru et d'ailleurs assez crus qui faisaient protester joyeusement le public. Mme de Senan jouait aimablement les utilités. Le comique Fournier ne manquait ni de verve ni de talent. Quant au ténor léger Manoël il était bon chanteur et comédien adroit.

Le répertoire des représentations qui suivirent fut composé des ouvrages suivants : *Les jurons de Cadillac,* de Berton, *Une tasse de thé,* de Nuitter et Havrey, *Après le bal,* de Giraudin, Labiche et Delatour, *Les souliers de bal,* de Pailleron, *Les deux sourds,* de J. Moinaux, *Irrésistible,* de E. Duesberry, *La consigne est de ronfler,* de Lambert-Thiboust, *Risette* ou *Les Millions de la Mansarde,* d'Edmond About, qui fut très mal joué, *Les deux chanteurs sans place,* de Courteline, *La consultation,* de Xanrof et *L'Etincelle,* de Pailleron.

Les représentations furent suivies avec sympathie par les Hanoïens, Mme Lavagne ayant eu l'intelligence de ne plus reparaître en personne. Le piano était mauvais, mais la bonne humeur générale faisait compensation et les membres de l'Os-Club, pour montrer leur courtoisie, offrirent le champagne à Mme Debry qui à elle seule eût fait recette.

A Haiphong, la troupe débuta le 7 mai et donna quelques représentations sous une paillote exiguë construite en 24 heures à l'hôtel de la Rotonde ; le succès fut très marqué. Mme Debry engagea alors des pourparlers avec l'administration pour obtenir une subvention, promettant d'amener une troupe complète ; ses camarades Fournier et Manoël présentèrent des propositions analogues. Manoël demandait notamment 3.650 piastres de subvention pour 4 mois de saison avec 9 artistes, sans chœurs, jouant avec un petit orchestre un répertoire de casino et 9.640 piastres pour une troupe complète de 19 artistes et 17 musiciens.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Mme Debry, elle, demande 2.000 ou 2.500 piastres à chaque municipalité pour amener une troupe complète. Mais les caisses publiques sont vides et le même refus motivé est opposé à tous les solliciteurs.

Quant à Mme Lavagne, se trouvant de nouveau sans ressources, elle tente une seconde fois de se suicider avec un réchaud, est sauvée par un voisin, et obtient finalement son rapatriement.

Un seul autre spectacle d'ordre professionnel en 1893 : en décembre, un M. J. Abadie, ex-dompteur du cirque Fillio, montrait pour 10 cents rue de la Citadelle à Hanoi quatre grands boas vivants dont deux de 12 mètres, un petit tigre faisant bon ménage avec un chien et un panorama avec vues ! La même attraction avait été offerte quelques semaines durant aux Haïphonnais.

Heureusement, il y eut, à Hanoi, en 1893, d'autres distractions permanentes : la Société Philharmonique, le Théâtre de la Citadelle, les Courses.

La Société Philharmonique, pour ses débuts dramatiques, monta, le 21 janvier, *Le Serment d'Horace*, de Jules Barbier, joué par Mlle Dessesquelles, Mme Debry, MM. Bonjour et Sagnier. Mais le succès de la soirée fut pour les docteurs Capus et Gouzien qui jouèrent et chantèrent, sans charge outrancière et avec un brio surprenant, *Les deux aveugles* d'Offenbach.

Le 27 février, bal travesti. On remarqua notamment Maurice Hommel alors tout jeune bambin qui portait l'habit rouge avec une parfaite distinction, Sinibaldo Gracias en seigneur Henri II, l'amusant Réquillard en paysanne bretonne excentrique... A minuit un quadrille naturaliste fut dansé qui remporta un succès fou. Il y avait quatre couples : un pompier de Nanterre et une paysanne bretonne ; un Anglais de la Cité et une Anglaise aussi maigre que gigantesque ; un conscrit du 1er empire et sa

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

nourrice sèche mais d'une opulence de formes très remarquée ; un gendarme de Monaco et la cantinière du 18e sapeurs.

Par leurs entrechats magnifiques, ces dames s'élevèrent, paraît-il, à la hauteur des meilleurs sujets du Moulin Rouge. On vendit, au profit des soldats malades du Tonkin, plus de 100 piastres de confetti découpés à la fabrique d'allumettes.

Le 25 mars, excellent concert dirigé par le docteur Gouzien. Le lieutenant Clavel chante avec talent *Les Stances* de Flégier, M. Dumont dit avec goût de nombreuses chansonnettes ; d'autres amateurs dépensent une agréable verve ; deux Hercules de foire en maillot vert foncé jonglent avec des poids de 20 et 40 kg. comme... s'ils étaient en bois. Une amusante pantomime termine la soirée.

Le 15 juin, la Société organise une soirée sensationnelle en l'honneur de son président, le docteur Gouzien, rentrant en France. Plus de 60 membres sont présents ; le programme est des plus originaux. D'abord *Le Musée de cire,* tableaux vivants épiques, bonimentés par MM. Dumont, Réquillard et Hubert. Plusieurs chansonnettes par divers amateurs au nombre desquels l'excellent lieutenant Clavel. Le clou c'est l'arrivée de Kam-Hill et d'Yvette Guilbert. Le chanteur Kam-Hill n'est autre que le délicieux Réquillard qui entre en scène et chante à cheval « sur un vrai cheval » escorté de son domestique M. Sagnier, également à cheval « sur un vrai cheval ». Réquillard porte l'habit rouge, la culotte noire et s'est fait la tête du célèbre artiste. Yvette Guilbert (M. Dumont) vêtue d'une superbe robe de bal, fait son entrée en pousse-pousse.

Les deux étoiles se font applaudir dans diverses chansons et surtout dans *Kikirukuku,* composé spécialement pour la circonstance et interprété par Kam-Hill, avec reprise en chœur par les deux chanteurs. Cette pochade, œuvre d'un « philharmonian » qui n'en est pas à ses débuts, remporte un énorme succès d'hilarité.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Le 7 octobre, la Société Philharmonique, ayant l'intention de faire construire un parquet, son nouveau président le docteur Mathis convie les Hanoïens à une Kermesse qui eut lieu au square Paul Bert et qui laissa 500 piastres de bénéfices net sur une recette de 1.300 piastres. Des pavillons élégamment décorés avaient été édifiés qui abritaient le bar des Fleurs, la Roulotte, les Petits Chevaux, le Champagne, la Bière, les Cigares, la Bascule, la Tombola, le Tourniquet, le Massacre des innocents. A la pâtisserie, où s'empressent les pâtissiers à longues barbes, un gros monsieur à la faconde intarissable attire et retient les gourmands ; à la baraque de la Grande Magie Noire, le professeur Leffub (M. Buffel du Vaure) officie gravement. Au tombeau des Hommes forts (direction du lieutenant Clavel), on lutte, surtout à grands coups de g... osier : Lenflé le rempart du Nord, Cresto, le taureau de la Provence, Chandepie, le terrible Auvergnat, Biettaze, le pilier toulousain (trois noms véritables à présent inconnus). Au musée des grands hommes, on voit l'effigie des personnalités les plus en vue du moment. Ressemblance parfaite. Mais c'est l'Alcazar d'été, impresario Estarcandini (commandant Escande de la canonnière *Moulun*) qui rallie le plus de suffrages. La troupe, *entièrement nouvelle*, comprend beaucoup d'éléments fournis par le théâtre de la Citadelle : Reingas (Sagnier) chanteur comique des Folies-Bergère de Saigon, Reissac (Cassier) chanteur patriotique du Casino parisien de Bouzy, Leval (Lavel) chanteur de genre du Cristal-Palace de Dong-trieu, les frères Fowrly, acrobates des principaux cirques du monde, le célèbre O'Kiss, jongleur équilibriste, enfin et surtout le chanteur comique Vinbois (Boivin) de l'Eden-Pétard qui chante très bien les Ouvrard. Pour renforcer ce groupe sympathique, le chanteur désopilant des Folies-Méridionales Dralliker (Réquillard) dont le répertoire est d'une verve particulièrement savoureuse, et Trébuh (Hubert), chanteur genre courant d'air du Chat blanc tonkinois. Assaut véritable de bonne humeur et de folle gaîté entre tous les participants.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

L'orchestre de 30 musiciens est dirigé par M. Nérual (M. Laurent) de l'opéra de Vinh-Thuy. Un bal champêtre se prolonge jusqu'au matin.

Le 28 octobre, nouvelle soirée de la Philharmonique ; le programme comporte des chansonnettes et divers numéros amusants avec le concours des meilleurs éléments du théâtre militaire de la Citadelle : Cassier dans *Oh ! la la !* et *Si les femmes savaient*, qu'il chante avec beaucoup de goût, Sagnier dont la diction agréable et la jolie voix sont très appréciées dans *Attendez-moi donc* et *Si j'étais fleur*, Boivin qui déchaîne les rires dans *Guigne en haut, guigne en bas.*

Quant aux amuseurs habituels de la Société, Réquillard, désopilant dans *C'est xcellent* et dans *J'arriv' de Montluçon* qu'il chante habillé tour à tour en troupier et en paysan grotesque, le docteur Le Lan diseur parfait dans *Les complaintes de Gamahut*, enfin Hubert, déguisé en marchand forain, présente de la manière la plus cocasse sa *Revue rétrospective des salons*, défilé comique des évènements les plus divers de l'histoire des peuples. L'orchestre accompagne tous les chanteurs remarquablement conduit par M. Laurent.

Le 25 novembre, dernière soirée de l'année. Orchestre toujours dirigé par le « postier » Laurent : un pas redoublé et *Frisson d'amour*, de Lallier. Le célèbre Réquillard triomphe une fois de plus dans un monologue gascon. Le docteur Le Lan chante avec goût et sentiment une vieille et charmante composition du répertoire de Thérésa *La gardeuse d'ours*, un débutant M. Dumont dit de joviale et cocasse façon *Mon loyer court.* Enfin dans un vif et spirituel vaudeville de Labiche, *Un Monsieur qui a brûlé une dame*, MM. Dumont, Le Lan, Réquillard, Hubert, Sagnier et Cyprien Daurelle, qui brûlent les planches, sont applaudis à tout rompre.

A Haiphong, l'absence de Société Musicale ne permettait pas d'organiser des réunions aussi réjouissantes. Au Cercle du Commerce pourtant, il avait été question d'acheter un piano.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Le directeur du *Courrier* prit aussitôt sa bonne plume de..... Doson et inscrivit une observation dont voici à peu près le texte et en tout cas le sens. « Je m'oppose formellement pour ma part à l'introduction d'un piano dans les locaux du cercle ; nous ne manquons pas de mélomanes qui, du matin jusqu'au soir, nous serineraient de vieux airs quelconques joués avec un doigt et rendraient le séjour du cercle insupportable ». Un autre membre, agriculteur distingué, consigna immédiatement après ces quelques lignes son appréciation personnelle en disant : « Je m'associe entièrement au vœu exprimé par M. de Cuers de Cogolin, en ce qui concerne l'exclusion du piano ; surtout je demande que le cercle s'adjoigne un pétomane ; au moins celui-ci nous fera entendre des airs inédits. De plus, nous pourrons être certains qu'il ne jouera pas avec un doigt ».

A Thi-Cau et à Bac-Ninh il existait, depuis 1892, des théâtres militaires dont nous avons déjà parlé. Celui du 9e Régiment d'Infanterie de Marine à Hanoi et la création d'un orphéon dirigé par le chef de fanfare Jourdan datent du 28 janvier 1893. Le théâtre avait été construit sur l'emplacement de l'ancienne infirmerie régimentaire entre les deux premiers grands bâtiments de la Citadelle. C'était une vaste tente de 70 mètres de long et de 10 mètres de largeur. D'un côté la scène, de l'autre un vaste parterre garni de bancs et se terminant en amphithéâtre. Près de la scène, un grand espace pour la musique ; entre l'orchestre et le parterre, les fauteuils réservés aux officiers et aux invités. Lorsque le spectacle commence, l'aspect de la salle est assez curieux ; à gauche, une mer grouillante de têtes s'étageant jusqu'aux combles, à droite la scène, brillamment éclairée au pétrole... et à l'électricité, installée par le capitaine Saillard. De chaque côté du rideau, œuvre du lieutenant Martel, on admire deux panneaux : un tirailleur et un soldat de marine montant la garde. Ces deux panneaux, de même que les deux décors (chambre et parc avec château) sont dus au talent d'un sergent et d'un soldat. Il y avait aussi des avant-scènes en trompe-l'œil infiniment pittoresques.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Tout a été fait par les marsouins à l'aide des seuls moyens du régiment et des cotisations des officiers.

A la porte, le pompier de service, coiffé d'un superbe casque en papier doré est, en même temps, chargé du contrôle ; il existe aussi, toujours prêt à intervenir, un très correct régisseur parlant au public. Il y a un buffet, mais on est obligé de se passer de piano ; le Secrétaire général du Gouvernement général, M. Chavassieux, tint à l'honneur d'en offrir un à la 5e représentation.

C'était un plaisir de voir les figures souriantes et heureuses des troupiers se pressant dans la salle et ne perdant ni un mot ni une note. Excellent dérivatif à l'ennui du soldat, ces représentations apportèrent dans la vieille citadelle si triste jusqu'alors un air de gaîté et de fête.

Voici un aperçu du répertoire joué en 1893 par le théâtre de la Citadelle, d'abord les Folies-Tonkinoises et qui ensuite avait pris le nom de Théâtre de la Gaîté et n'usurpait pas son nom. Chansonnettes, monologues et romances sentimentales : *La montre en argent : Bibi Lolo de St Malo ; Mon Vieux Crachefer ; Serment d'ivrogne ; Il n'y a qu'à Paris qu'on voit de ces choses-là ; Le bouillon du capitaine ; Faudrait pas m' la recommencer ; Poète et cuisinier ; La leçon de natation ;* Duo comique des *Guerriers de Monaco ; La Valse des Pruneaux ; Si j'avais su ! ; Dans le train de Bruxelles ; J'ai perdu ma gigolette ! ; La partie de billard ; Le tambour-major amoureux ; Poil aux pattes ; Le grelotteux ; Ah ! non alors ! ; T'as rudement bien fait ; Si vous le vouliez, ô, mademoiselle ; Larirette et Lonlonla ; Page, écuyer, capitaine,* etc., etc... Orchestre : musique militaire sous la direction du chef Jourdan : *Le calife de Bagdad ; Marche du Petit Marsouin* (pas redoublé de Jourdan) ; *Polka des bébés ; Marche russe ; L'Africaine ;* Orphéon : chœur des *Paysans* à 4 voix ; chœur des Soldats de *Faust ;* le Rantanplan des *Huguenots ; Les marins de Kermor* (Saint-Saëns). Comédies : *L'affaire de la rue de Lourcine ; Arlequin diable vert,*

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

pantomime ; *L'auberge sanglante*, pantomime ; *Le choix d'un gendre ; Les suites d'un premier lit ; Maman Sabouleux ; Les méli-mélo de la rue Meslay.*

La troupe, exclusivement masculine, on le conçoit, était composée d'une trentaine de sujets ; parmi les membres de cette phalange demeurée fameuse, quelques-uns sont demeurés dans la colonie après leur libération du service militaire.

Beaulard, Chéanne, Chedeville, Chavanieux, Camille, Cassier, Baulier, Belot, Courot, Delord, Duclou, Habouzot, Léran, Duval, Lagarde, Moreau, Millary, Pradier, Rouquet, Ricard, Voisin, Verschuren, Vigier, Philippon, Seguin, Boivin, Bellevaux.

L'un des meilleurs sujets était Rouquet ; dans *Arlequin diable-vert* il mima admirablement le rôle de Pierrot et fut acclamé à plusieurs reprises ; dans *L'Auberge sanglante*, autre pantomime, il joua Pitou avec une originalité saisissante, une agilité et une souplesse extraordinaires ; Rouquet avait de plus un excellent choix de chansonnettes et à sa représentation d'adieux qui fut triomphale, il dut faire réentendre presque tout son répertoire. Ce soir-là (6 mai 1893) la sortie du spectacle fut quelque peu mouvementée : un incendie venait d'éclater près de la porte Sud de la Citadelle et les soldats coururent aux pompes la tête encore pleine de chansons.

Bélot était un très bon chanteur comique, Chéanne avait une voix parfaite pour la romance, Léran s'était spécialisé dans les rôles féminins où il révélait un talent d'imitation hors de pair, Moreau dans ses monologues d'ivrogne était désopilant.

Les officiers généraux comme tous les autres officiers étaient assidus aux représentations de la Citadelle, et le Général Clamorgan recevait avec une particulière bonne grâce les invités civils lorsque des invitations étaient lancées en dehors de la population militaire. Dès la seconde soirée, le 11 février, il y eut des invités ; le 23 février, on compta jusqu'à 700 spectateurs ; le 11 mars on osa inviter des dames ; le 15 avril la soirée leur fut dédiée et l'on dit un prologue en vers composé

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

en leur honneur. Le lieutenant Clavel, directeur de la troupe, avait composé un petit scénario très amusant comprenant le couronnement de la rosière, le baptême de la pompe et un quadrille réaliste ébouriffant. Pour ce scénario, quatre décors neufs furent brossés ! Le 22 avril, la soirée fut réservée aux militaires et le répertoire, emprunté à Bruant, Xanrof et autres auteurs du Chat Noir et des cabarets parisiens, fut un peu plus libre. Le 17 mai, le Gouverneur général M. de Lanessan, assista à la représentation qui fut moins brillante qu'à l'ordinaire, les troupiers étant intimidés par la présence du chef de la colonie et le vide laissé par le départ de la vedette Rouquet n'ayant pas été comblé. Toutefois, *Le Cirque Ponger*, fantaisie acrobatique avec clowns, jongleurs, gymnastes, équilibristes, cavaliers et animaux dressés en liberté — un peu gênés par l'exiguité de la scène — déchaîna des bravos enthousiastes.

Après la clôture d'été, le théâtre fit sa réouverture par une représentation en l'honneur de l'Union des Femmes de France. L'imprimerie Schneider tira à cette occasion un programme signé A. Cézard très joliment dessiné. Le spectacle fut parfait ; en dehors du concert habituel, et d'une saynète, *Cocodès et Diva*, dans laquelle Cassier en gommeux et Boivin en chanteuse de genre dépensèrent une verve étonnante, on joua une pantomime patriotique *Pour le drapeau !* puis une pièce de circonstance : *Une représentation extraordinaire au théâtre des Marsouins*, dont les allusions transparentes soulevèrent des tempêtes de rires. Après une poésie dédiée aux Femmes de France, on fit une quête qui produisit 270 piastres.

Le lieutenant Sénèque qui avait pris la direction du théâtre reçut des félicitations de tous pour le soin apporté à la mise en scène ; les accessoires et les costumes étaient irréprochables ; enfin deux nouveaux décors, dont l'un représentant la rue de Clichy, avaient été brossés avec art.

Le 2 décembre, représentation chatnoiresque. L'un des artistes, grisé par le succès, entonna en bis une chanson d'une

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

grivoiserie excessive qui fut fraîchement accueillie. Les pseudo-ingénues de la troupe se révélèrent de nouveau les dignes émules de Grille d'Egout et de Nini-Patte-en-l'air dans un quadrille naturaliste échevelé. La scène de mœurs finale *Ces cochons d'hommes*, était un peu... naturaliste aussi, mais les invités avaient été prévenus. Quelques personnes émues par l'approche d'un dénouement présumé scabreux furent légèrement effarouchées mais dans la pièce le rideau tombe juste au bon moment. Néanmoins *L'Indépendance tonkinoise* écrivit qu'il fallait instituer une censure plus sévère lorsque l'auditoire ne devait pas être exclusivement militaire.

*
* *

Autres distractions en 1893 :

Les fêtes du Têt furent mornes et l'essai malheureux de réjouissances nautiques de l'année précédente ne fut pas renouvelé.

A Haiphong, à l'occasion du baptême d'une fillette de M. Fribour, capitaine de port, M. Charropin, baryton, et Mme Rainoird jouent et chantent avec un brio étonnant *Les noces de Jeannette ;* chez les mêmes hôtes, le soir du Mardi-Gras, des amateurs interprètent avec esprit une petite comédie, *Voiture à vendre.*

Le 4 mars le Kinh-Luoc S. E. Hoang-cao-Khai, ayant reçu de la Cour de Hué de nouveaux titres de noblesse, offrit une brillante réception ; son fils Hoang-trong-Phu (1), venait de débarquer de France ; revêtu d'un élégant smoking, une rose à la boutonnière, il dansa presque sans discontinuer avec une parfaite aisance. La foule était énorme ; beaucoup de hauts mandarins aux riches costumes ; selon un compte-rendu de l'époque, ce fut « entre eux et les personnes de leur connaissance un échange de poignées de mains données et reçues avec précaution pour ne pas se blesser aux grands ongles tradition-

(1) A présent Vo-Hiên et Tong-Doc en retraite, membre influent des Conseils de Gouvernement.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

nels et les abîmer ». Le bal, pour lequel la musique militaire avait été commandée de service, fut très animé et se termina par un beau cotillon. Mais on critiqua les danseurs qui avaient accaparé leurs danseuses plusieurs jours avant la soirée, mettant ainsi beaucoup de cavaliers dans l'impossibilité de faire des invitations ; plusieurs dames étaient en effet arrivées au bal avec leur carnet déjà rempli. *L'Avenir du Tonkin* préconisa à cette occasion l'institution de danses supplémentaires dites « casquette », mesure déjà adoptée en France en pareil cas pour permettre à tous les invités de danser de temps à autre.

*
* *

Au cours de la seconde quinzaine du mois de juin, la Société des Mines de Kebao donna de grandes fêtes pour l'inauguration de son exploitation commerciale. Les fêtes furent présidées par le Gouverneur général de Lanessan entouré de toutes les autorités du Tonkin et d'un grand nombre de personnalités appartenant à tous les milieux. Il y avait au total 140 invités, dont une dizaine de dames, qui arrivèrent en rade de Kebao par la chaloupe *Querné*, par d'autres chaloupes du Protectorat et particulières, par le paquebot *Saigon* des Messageries Maritimes, par la canonnière *Estoc* et enfin par la chaloupe *Tuyên-Quang*, du Gouvernement général, transportant, avec le Chef de l'Union, sa femme et leur suite, le général Pernot, commandant les troupes du Delta et S. E. le Kinh-Luoc du Tonkin Hoang-cao-Khaï.

M. et Mme de Lanessan, ainsi que les passagers du *Tuyên-Quang*, débarquent à l'appontement, salués par des détonations de dynamite. La rade présente l'aspect le plus animé, sillonnée par une flottille de canots, baleinières et sampans qui vont et viennent de l'*Estoc* au *Saigon*, du *Querné* au *Tuyên-Quang*, des chaloupes à vapeur, — une douzaine au moins, le *Muong*, le *Man*, la *Joyeuse*, le *Ba-Dinh*, le *Delta*, le *Lee-nam*, etc. — aux jonques de la douane, toutes pavoisées de pavillons, décorées de fleurs et de feuillages.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Paysage de l'île de Kébao.
(*Revue indochinoise*, août 1893).

Le Gouverneur général et Mme de Lanessan sont reçus au débarcadère par M. Portal, ingénieur en chef et directeur de la société, tandis qu'un détachement de la garde civile de Quang-Yên rend les honneurs.

En dépit d'une température ultra-tropicale, que des grains violents ne parviennent pas à rafraîchir, le Gouverneur général décide que rien ne sera changé au programme de la fête et on se rend immédiatement au puits, à un kilomètre environ du débarcadère, en suivant un plancher, jeté sur les sables, à l'extrémité duquel un chaland couvert attend les invités pour les transporter jusqu'à la mine. Les constructions extérieures et les échafaudages du puits sont pavoisés ; on a dressé plusieurs arches de branches et de feuillages, décorées de drapeaux tricolores ; et sur la façade du puits on lit, en lettres énormes, l'inscription : *Puits de Lanessan.*

A l'entrée de la fosse, quand tous les invités sont réunis autour du Gouverneur général, M. Portal lui remet copie de la décision du Conseil d'administration de Kebao baptisant du nom de Lanessan le premier puits d'extraction houillère creusé

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

en Extrême-Orient. M. Portal ajoute, aux applaudissements de tous, après avoir rappelé combien les travailleurs de la Cochinchine et du Tonkin étaient reconnaissants à M. de Lanessan de tout ce que son administration libérale et d'esprit large a fait pour eux : « c'est de tout cœur qu'au nom de Kebao, au nom de tous les Tonkinois qui m'entourent, nous avons été heureux d'attacher votre nom à cette première manifestation du génie français dans ce pays ».

Après quelques mots de remerciement prononcés par M. de Lanessan, M. Vézin, président de la Chambre de Commerce de Haiphong, prend la parole. Il déclare notamment : « Ce jour marque une ère nouvelle pour le Tonkin. Il rappellera à la France qu'il n'y a plus de place pour les méfiances injustes, et qu'après le Tonkin des coups de fusil, des engagements avec les pirates, est venu le Tonkin aux mines ouvertes d'où sortent tous les jours des centaines — demain des milliers — de tonnes de charbon ; il attestera qu'après le Tonkin qui coûte, est venu le Tonkin qui rapporte.

« J'avais donc raison de dire que le succès des mines de Kebao en était un pour le Tonkin. Je serais injuste si je n'associais pas à ce succès incontestable la personne respectée du Gouverneur général. Nous tous, qui représentons l'industrie tonkinoise, qui nous intéressons au développement de la colonie, nous tiendrons à réunir dans une même pensée reconnaissante l'ouvrier de la première grande œuvre française du Tonkin et l'homme politique qui a sacrifié ses ambitions à l'avenir de l'Indo-Chine, à l'avenir du Tonkin ».

« En lisant ces nettes paroles », ajoutait l'auteur de ce récit que nous résumons d'après la *Revue indochinoise illustrée* d'août 1893, « nos lecteurs n'oublieront pas que M. Vézin, il y a un an, était prisonnier dans le haut pays de bandits chinois aujourd'hui presque disparus ; une certaine presse, en France, ramassait son nom et son aventure pour les jeter, avec une poignée

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

d'injures, à la face du Gouverneur général [1]. Il est bon qu'on le sache là-bas, ceux-là qui ont le plus souffert du Tonkin sont aussi ceux-là qui gardent à ce pays toute leur confiance, tout leur enthousiasme, tout leur amour. De même, quand tels journaux abreuvaient d'outrages Ferry « le Tonkinois », lui demandant compte des morts de la conquête, lui reprochant de nous avoir traînés de force dans cette Indo-Chine qu'ils baptisaient *tombeau des Français*, — ici nous désignions à l'unanimité M. Ferry pour nous représenter au Conseil supérieur des Colonies ; et certes, les robustes et valides habitants de Hanoi, de Haiphong, du Delta, savaient à quoi s'en tenir sur la « patrie maudite de la maladie et de la mort ». Mais la foi en ce pays et son avenir était si grande que, même à Son-La, à Cho-Moi, dans ces régions encore malsaines de la montagne et de la forêt, on vit des électeurs, terrassés par la fièvre ou la dysenterie, presque moribonds, se lever de leur lit de douleur pour aller déposer dans l'urne le nom de Jules Ferry, et affirmer ainsi, avant de mourir, leur confiance invincible en notre Tonkin, leur indéfectible amour pour lui » [2]. Suit une longue description technique des puits, descenderies, galeries et aménagements divers de l'exploitation, tels l'usine d'agglomérés, l'usine de criblage et lavage, le chemin de fer de 14 km. reliant les gisements au port d'embarquement d'accès facile créé à Port-Wallut, entre l'île de Kébao et l'île des Pirates.

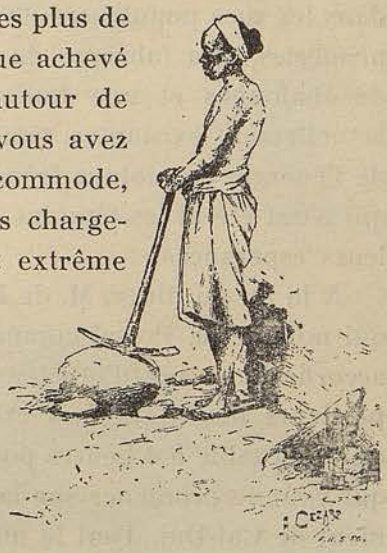
Le récit se poursuit par la relation d'un succulent déjeuner, servi à 2 heures de l'après-midi, après la visite du puits, dans l'atelier provisoire de Kebao-Ville. A l'heure des discours, M. Portal résume les travaux déjà accomplis et porte un toast à M. de Lanessan. Le Gouverneur général rend d'abord justice à l'œuvre de la Société de Kebao : « Vous avez, en moins de deux ans, construit ce puits superbe de 140 mètres de profondeur ;

(1) On reprochait en particulier à M. de Lanessan d'avoir fait état de la pacification complète du pays avant que la sécurité eût été vraiment acquise dans toutes les régions du Tonkin.

(2) Allusion à l'élection triomphale du 23 novembre 1890.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

vous avez creusé dans ces montagnes plus de 21 kilomètres de galeries et presque achevé ce chemin de fer qui serpente autour de nous sur le bord des précipices ; vous avez entrepris la construction d'un port commode, abordable à toute heure et où les chargements pourront se faire avec une extrême facilité ; vous avez établi de vastes usines et de fort coquettes habitations et vous avez fait tout cela sur une terre qui ne pouvait vous fournir ni aucun ouvrier ni presque aucun habitant. Dans cette île inculte et malsaine, vous avez introduit la vie, le travail, le progrès, la science et le génie de notre race : de ce foyer de fièvres vous avez fait un foyer de richesse industrielle capable de rivaliser bientôt avec les centres houillers les mieux outillés et les plus riches de l'Europe ».



(Dessin de A. Cézard. — *Revue indochinoise*, août 1893).

A grands traits, dans une revue rapide, M. de Lanessan rappelle alors que les travaux de Kebao ne sont pas des travaux isolés ; il cite les travaux exécutés à Hongay et à Tourane, les hardies tentatives de M. Schneider, grâce auxquelles le Tonkin possède une fabrique de papier et une imprimerie comme on en trouve peu en France, hors de Paris et de Lyon ; les efforts tentés et les résultats obtenus dans les concessions agricoles que le Protectorat a généreusement données ; tous les travaux dans l'ordre commercial, industriel, agricole, dont notre jeune Tonkin s'enorgueillit à bon droit, le chemin de fer de Lang-Son, les filatures de M. Bourgouin-Meiffre, les carrières de Ké-So, la fabrique des allumettes, etc., etc... « Biêntôt, ajoute le Chef de l'Union, une filature de coton entrera en fonctionnement à Hanoi ; l'électricité qui éclaire Haiphong depuis le commencement de cette année ne tardera pas à répandre sa lumière

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

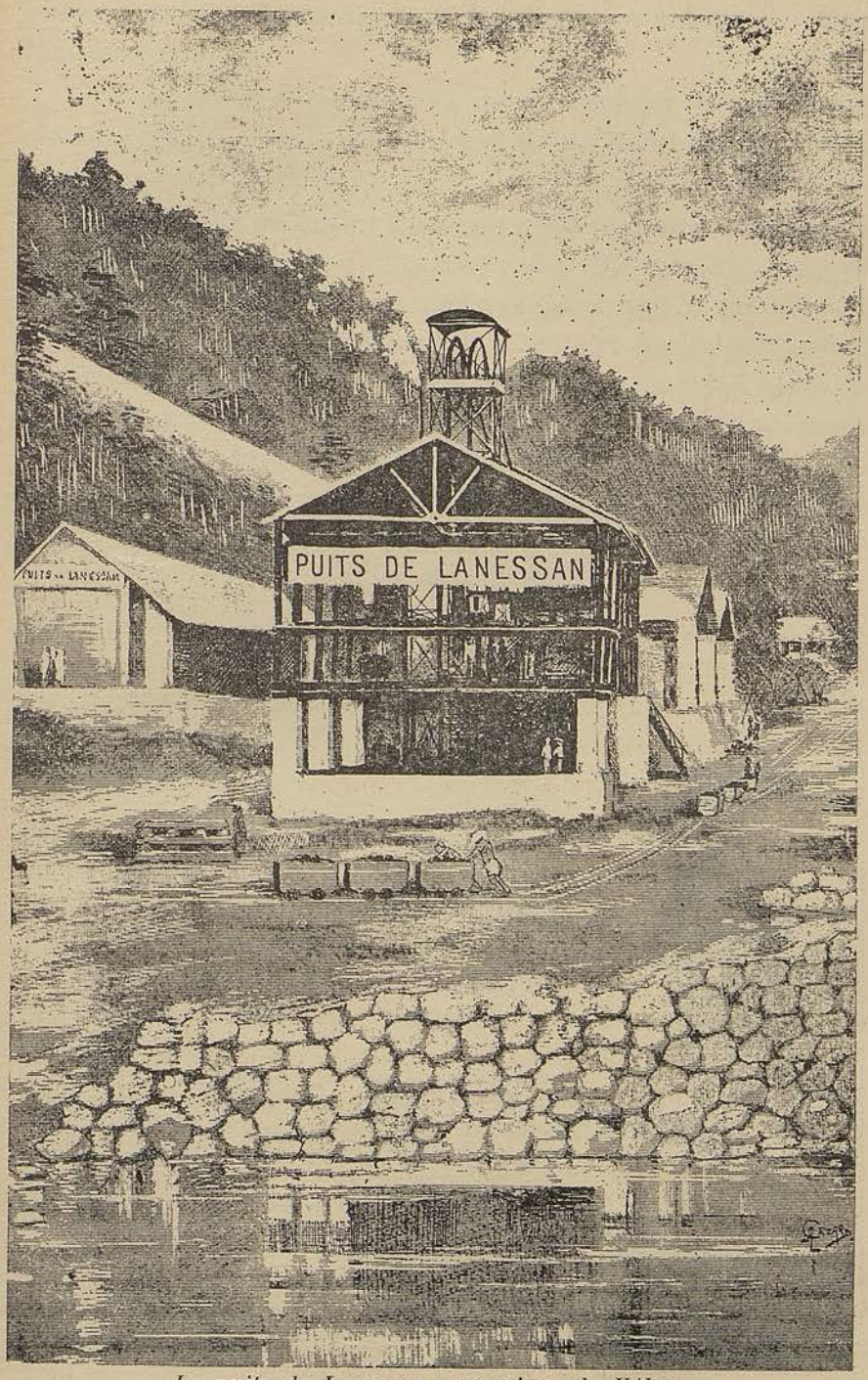
dans les rues populeuses de Hanoi ; des usines à glace, des imprimeries, une fabrique de bière, des ateliers de construction de chaloupes et une foule d'autres entreprises industrielles actuellement existantes, témoignent de la vitalité de ce pays et de l'énergie des colons français si souvent calomniés par ceux qui n'ont été ni les témoins de leur travail, ni les confidents de leurs espérances ».

A la fin du dîner, M. de Lanessan donne lecture d'un arrêté qui nomme M. Portal commandeur du Dragon de l'Annam, et accorde des croix d'officier et de Chevalier du même ordre à plusieurs des ingénieurs et agents de la société. L'assistance quitte la table à 4 heures pour aller, à 5 heures, sauf les dames qui vont se promener sur la plage, visiter les travaux du gisement de Cai-Dai. Tout le monde est de retour à la nuit close ; les canonnières, les chaloupes, le paquebot, les chalands, jonques et sampans s'encadrent, sur l'eau calme de la rade, de multiples guirlandes de lanternes chinoises et vénitiennes. Le dîner commence à 9 heures et se termine vers minuit puis chacun rentre à son bord.

Le lendemain vers 8 heures, le *Saigon* arrivait en rade de Port-Wallut (1) et mouillait dans la baie de la Source, transportant le Gouverneur général, Mme de Lanessan et les invités au grand complet ; le voyage a duré moins de trois quarts d'heure, à petite vapeur, bref passage égayé par la contemplation des hautes falaises, d'un aspect unique au monde que hérisse la brousse sombre et dure, accrochant ses racines fibreuses aux anfractuosités du calcaire. C'est ici le vrai port de Kebao, une magnifique rade, de tenue parfaite par tous les temps, qui, avec ses fonds suffisants pour les navires du plus fort tonnage, dont une flotte évoluerait à l'aise ici, avec son cadre de hautes roches descendant à pic jusqu'à l'eau, fait penser à la reine des mers chinoises, à la miraculeuse Hong Kong. C'est aussi, ne l'oublions pas, le seul port du Tonkin où

(1) Port-Wallut ainsi appelé parce que ce mouillage idéal fut découvert par l'ingénieur de la Société Wallut, rentré en France en 1891.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation



Le puits de Lanessan aux mines de Kébao.

(Dessin de A. Cézard. — *Revue indochinoise*, avril 1893).

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

peuvent entrer à toute heure de la marée, les vaisseaux calant huit mètres.

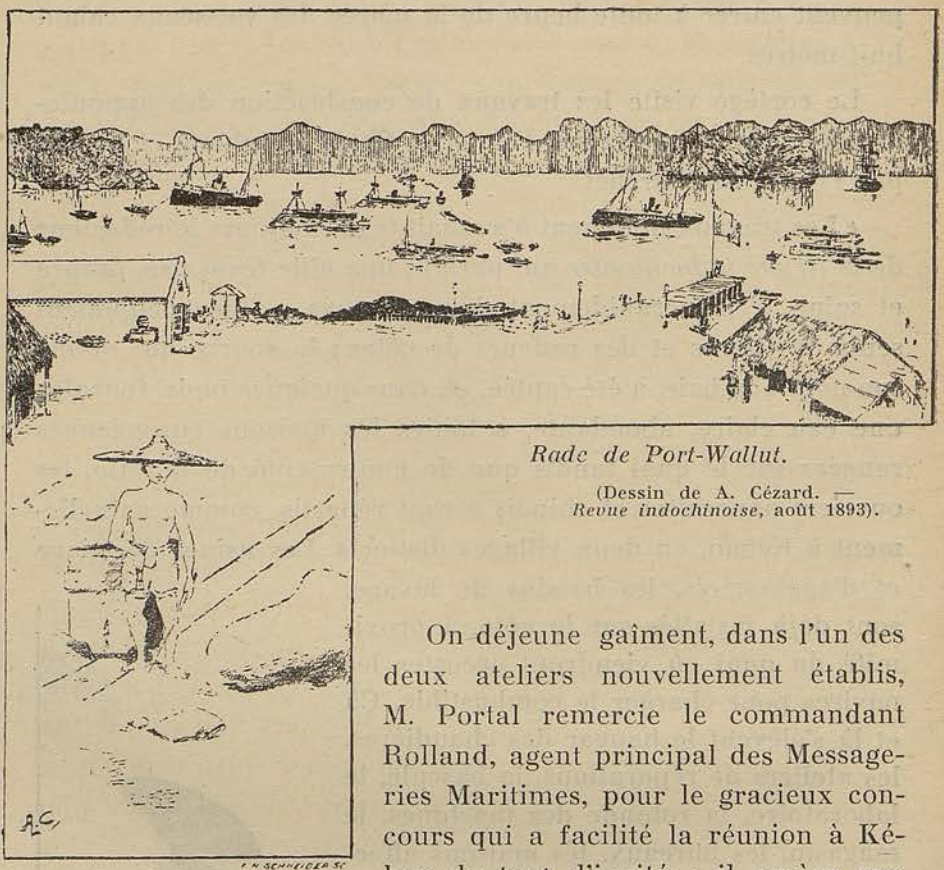
Le cortège visite les travaux de construction des apponte-ments confiés à la maison Daniel et Cie de Haiphong et dirigés par l'ingénieur Porchet.

« Les travaux marchent à souhait (c'est toujours le rédacteur de la *Revue indochinoise* qui parle) ; une ville française, propre et saine, s'élève rapidement dans ce pays qu'hier peuplaient seuls des tigres et des rodeurs de côtes ; la source qui donne son nom à la baie, a été captée, et, dans quelques mois, fournira une eau claire, abondante, à toutes les maisons européennes rangées sur le quai tandis que de l'autre côté de la baie, les ouvriers annamites et chinois seront répartis, comme actuellement à Kébao, en deux villages distincts. Les usines de triage et d'agglomérés, les bassins de lavage, sont déjà installés sur la côte, à proximité du quai où viendront accoster les navires pour charger le combustible. Çà et là s'élèvent le hangar des chaudières, les ateliers de réparations, la bascule, le laboratoire, la rotonde des machines, le magasin, les bureaux, les maisons affectées à la Direction et au personnel européen. L'avenir est là ! Après Hongay, nous voyons Port-Wallut naître et grandir, et notre jeune Tonkin va compter une ville industrielle de plus » (1).

(Dessin de A. Cézard. *Revue indochinoise*, août 1893).

(1) Dans un passage de son discours que nous croyons préférable de ne pas reproduire à présent, M. Portal avait parlé de la conquête du marché depuis Aden jusqu'à Shanghai, premier débouché de 3 millions de tonnes en attendant que le charbon tonkinois fasse prime sur le marché de San-Francisco. Hélas ! j'ai visité en 1905 l'île de Kébao. Tout était à l'abandon, le puits de Lanessan, les hangars, les ateliers, les maisons d'habitation. Abandon tragique quand on considère la fortune et le magnifique effort qui s'étaient dépensés là !

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation



Rade de Port-Wallut.

(Dessin de A. Cézard. — *Revue indochinoise*, août 1893).

On déjeune gaîment, dans l'un des deux ateliers nouvellement établis, M. Portal remercie le commandant Rolland, agent principal des Messageries Maritimes, pour le gracieux concours qui a facilité la réunion à Kébao de tant d'invités ; il espère que tous les invités se retrouveront dans un an pour assister à l'inauguration définitive de Port-Wallut. M. Rolland répond, pour remercier d'abord au nom des personnes présentes, venues de tous les points de l'Indo-Chine française « et aussi pour constater, ainsi qu'il se plaît à le faire à haute et intelligible voix, devant un grand public, que les Messageries emploient depuis trois ans du charbon de Kebao et que le temps est proche, espère-t-il, où elles n'en brûleront pas d'autre ».

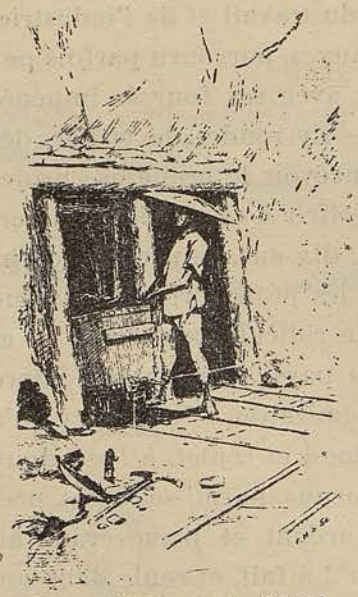
La fête est terminée. Après les derniers toasts, a lieu le départ pour Haiphong à une heure et demie. Et le chroniqueur, dont on peut bien révéler aujourd'hui qu'il n'était autre que Jules Boissière, élargit son style et sa vision aigüe des choses :

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

« Telle est la puissance salutaire du travail et de l'industrie. Aviser un pays sauvage, peuplé de fauves, parcouru parfois par des bandits, insalubre, inhospitalier avec ses fourrés impénétrables et ses roches inaccessibles, — s'y rendre, le visiter, deviner les richesses qu'il recèle, et concevoir le grandiose projet de les tirer au grand jour, et de les offrir à sa patrie ; étudier, travailler, lutter, deux ans, cinq ans, dix ans, se prendre corps à corps avec tous les obstacles, tous les périls ; risquer chaque jour la maladie, la mort, la ruine, le ridicule peut-être ! — et enfin, un beau jour, convier tout un pays à constater l'œuvre accomplie, à porter le tribut de son admiration ; — voilà ce qu'a fait M. Portal, ce petit méridional blond et replet, à l'œil doux et malin, au front de chercheur ; d'aucuns, parmi ses amis, prétendent que, *pratique* entre tous, ardent et persévérant au travail, il ne se contente pas de ce qu'il a fait, et roule dans son crâne d'impossibles espoirs, que sais-je ? détrôner Haiphong, remplacer Hong-Kong par la ville future de Port-Wallut ! Ah ! pauvres gens, si vous dites vrai, respectez cet homme et l'admirez, mais ne le blâmez pas ! Et dites-vous bien ceci : pour l'homme d'action, pour le calculateur le plus positif, le plus terre-à-terre, l'espoir démesuré, les vastes hypothèses, le rêve même, sont le mobile intime, le moteur secret, et aussi le large coup d'aile du vent, qui délasse des fatigues et console des ennuis. Et en fin de compte, savez-vous bien ? ceux-là qui voient plus loin que les autres. par la passion ou l'intelligence, finissent souvent par avoir raison ; et, d'autre part, ceux-là seuls réussissent qui par avance avaient rêvé plus qu'ils ne feront jamais, ceux-là que la plus merveilleuse réalisation, inférieure à leurs espérances, ne satisfait pas ».

« ... Et voilà les réflexions qui se pressaient dans notre tête, tandis que le *Saigon* glissait, en plein soleil, sur les eaux calmes, à travers les cent mille îlots de cette région, « d'un aspect assez unique sur la terre », comme Loti a dit quelque part, — « avec ses gigantesques menhirs, sortant partout de la mer, des menhirs qui défilent les uns après les autres, un monde de *pierres*

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation



(Dessin de A. Cézard. — *Revue indochinoise*, août 1893).

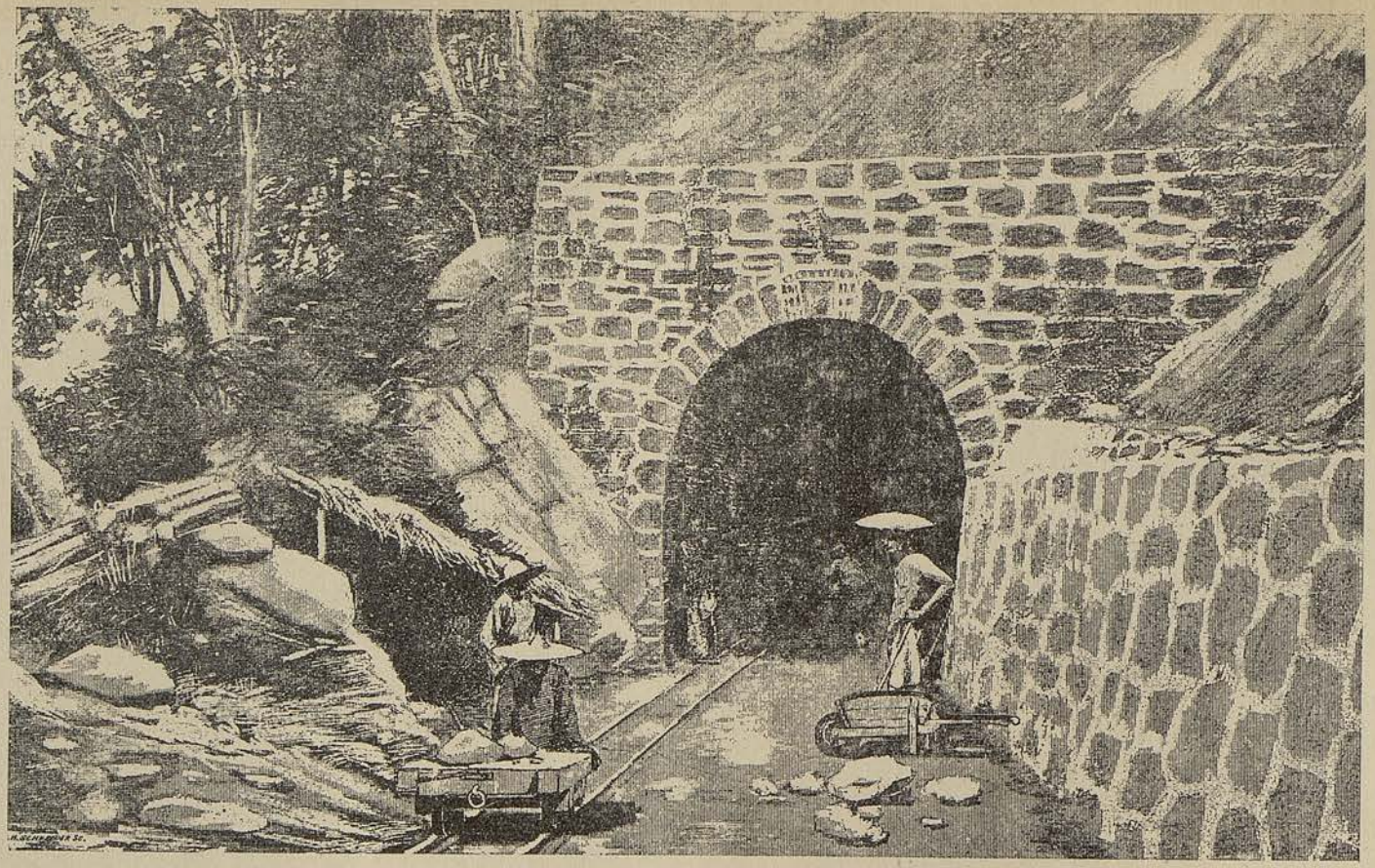
debout formant des avenues, des cirques, des dédales... »

« La baie d'Along, circulaire et profonde, dans son cadre de falaises : à peine, vers Hongay, aperçoit-on par une trouée étroite quelques collines mollement arrondies, qui contrastent si fort avec les abrupts îlots de calcaire à la dense, épineuse et noire végétation. Autour de nous, les immenses blocs de schiste et de marbre, à pic sur l'eau verte et transparente qui fait penser à ces émeraudes de la *Légende des Siècles*...

... où semble errer toute la mer.

« Ils se dressent, les blocs géants, en athlètes, se cabrent en furieuses licornes, s'arrondissent en arche triomphale. Et cela ne finit jamais. Après les îlôts et les écueils, d'autres encore, d'autres toujours, par centaines, par milliers, tous hautains, hérissés et sombres — c'est l'air de famille, cela — mais chacun, l'un après l'autre, l'un près de l'autre, tenant en éveil l'attention sans cesse étonnée, l'émerveillant sans trêve par l'infinie variété des formes et des attitudes. Ici se dresse un rocher pareil à quelque gigantesque batracien, une grenouille antédiluvienne qui bâillerait au soleil toute ruisselante de la marée qui descend ; à côté, ne dirait-on pas un mammouth des temps abolis, avec son épaisse fourrure ? Il semble qu'on traverse, comme le prince de *La-Belle-au-Bois-Dormant*, une contrée où, par quelque magie, tous les vivants, animaux et végétaux, se seraient endormis, mais depuis les temps géologiques, dans la pose où les surprit la baguette d'un génie ou d'une fée. Là-bas, s'érigent trois blocs verticaux, unis par un bloc transversal

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation



Entrée du tunnel de Cai-Dai aux mines de Kébao.

(Dessin de A. Cézard. — *Revue indochinoise*, août 1893).

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

qu'ils supportent et par des lianes qui gracieusement les enlacent et les décorent de leurs volutes. Pour quel héros de tragédie, ce colossal arc-de-triomphe ?

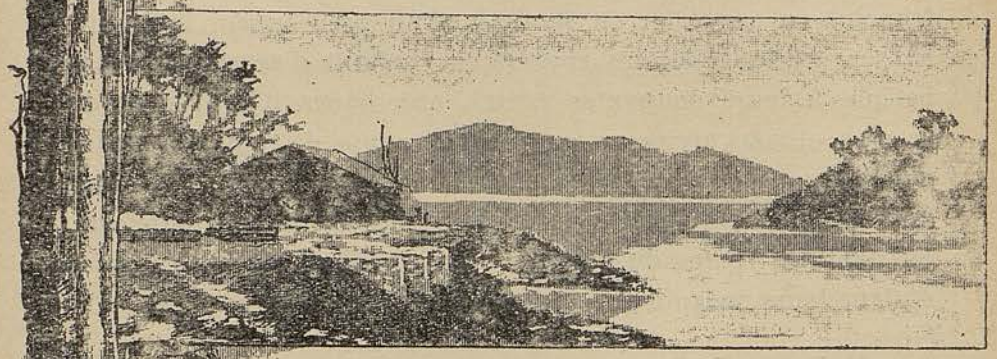
« Sur une étroite plage de sable, quelques croix de bois noir, éparses, protégées des vents, rappellent les soldats et marins qui furent enterrés ici, de 1883 à 1885, quand nous avions plusieurs canonnières en permanence sur la baie d'Along. Au pied de la muraille rocheuse, non loin de là, s'ouvre une arche découverte seulement à l'heure de la marée basse, — le seuil, qu'on franchit en canot ou en sampan, d'un petit bassin intérieur. Passez, en longeant les rochers, en évitant d'accrocher votre barque à leurs coupantes arêtes, aux bancs d'huîtres et de moules, et vous arriverez, en quelques coups de rame, au centre d'un cirque merveilleux, au pied d'une haute falaise circulaire aux murs blanchâtres, inaccessibles au plus habile gymnaste, où dans les fentes du calcaire s'épanouissent de beaux cycas étalant leurs magnifiques palmes en forme d'urne sacrée... »

« Mais plus belles encore au voyage d'aller, plus « suggestives » elles nous étaient apparues ces roches, dans la nuit tiède, sous la lune qui se levait au-dessus des rochers noirs, en relief sur le fond bleu du ciel, s'érigeant comme de rudes forteresses. Etrange contrée qui, vue ainsi, rappelait ces paysages polaires que Vierge et Riou évoquent entre les pages de Jules Verne ! Pas de hautes futaies, pas de ces pins, qui, à Quang-Yên, là-bas, — tout près — roulent leur éternel murmure sur les collines de Van-Miêu ; pas de ces prairies en pente, comme sur la baie de Douardenez où viennent mourir les lames, brisant, éparpillant le clair de lune comme des fragments de miroirs cassés ; seules, les roches hautaines qui se dressent à pic sur l'eau profonde. « Et pas de ces jolis effets de lune dans les feuilles, pareils à ceux que chantait si bien le vieil Hugo,

Le clair de lune, au bord du Neckar, fait soudain
Sonores et vivants les arbres pleins de fées...

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

« La végétation des roches, rude, bourrue et laineuse comme la tête d'un nègre, ne se prête pas à ces jeux de la lumière. Les îlôts, abrupts, tous de même hauteur, tous uniformément revêtus de brousse sombre, défilent dans la nuit silencieuse, armée de géants. Et si près du pays des houilles et de l'industrie où nous allons, c'est une étonnante fantasmagorie, sous la Séléné propice aux enchantements dont, ainsi qu'aux temps du mage Apulée,



Vue de Port-Wallut.

(Dessin de A. Cézard. — *Revue indochinoise*, août 1893).

« l'orbe d'une blancheur éblouissante s'élevait radieux des flots marins ».

La narration continue jusqu'au retour à Haiphong. Et l'écrivain termine ainsi sa longue étude, dont nous avons supprimé toute la partie économique et technique :

« Nous repensons, certes sans mélancolie, au jour, ancien déjà, où, au commencement de 1886, nous abordions pour la première fois la terre tonkinoise. Que de progrès accomplis, depuis ce jour ! vous en souvient-il, compagnons de ces dures années du début où, tous les six mois, on se croyait sous le coup d'une évacuation, où le commerce languissait, où l'industrie se refusait à se développer ici, où l'on n'osait encore

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

penser aux exploitations agricoles, parce que la confiance manquait, et les capitaux ? Aujourd'hui, M. de Lanessan a pu dire, aux applaudissement de tous : « Par la pacification du pays, nous avons vu les cultures s'accroître ; par la liberté du commerce, nous avons facilité l'exportation du riz et conduit les paysans à s'adonner de plus en plus à sa culture. Le mouvement provoqué dans cette voie ne s'arrêtera plus. Après avoir demandé des ressources à ses rizières, l'Annamite, instruit par l'exemple de nos agriculteurs, en demandera d'autres à la culture des plantes industrielles, au travail des usines et, la richesse se développant, nous verrons les impôts s'accroître, en nous fournissant à nous-mêmes de nouvelles ressources pour la création de l'outillage industriel, agricole et commercial du pays.

« Allégé enfin, par la pacification, des charges considérables que le budget militaire lui a imposées jusqu'à ce jour, le budget local pourra rapidement, et sans peine, faire face à tous les besoins administratifs et à tous les travaux des Services civils, travaux dont une partie d'ailleurs est déjà faite, et consacrer ses plus-values à gager les sommes qu'il devra demander au crédit pour exécuter les grands travaux d'utilité publique dont le pays a un si incontestable besoin.

« ... En dépit de sa réputation le Français n'est pas moins colonisateur que les autres peuples. Mais comme tous les autres il ne peut réussir cette œuvre d'expansion que si les territoires sur lesquels il agit sont capables de lui rendre en richesse le travail et les capitaux qu'il y apporte. Or, nul autre pays du monde ne réalise mieux ces conditions que le Tonkin.

« On le sait et on le dit déjà depuis longtemps à l'étranger, on commence à le savoir et à le croire en France ; cette fête en est une démonstration irréfutable, et les capitaux qui commencent à se diriger vers nos mines, nos industries, notre commerce et notre agriculture, témoignent que nous entrons enfin dans une phrase de progrès qui sera notre re-

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

vanche glorieuse et celle de ceux qui ont foi dans le génie de la France ».

A Hanoi, M. Moreau avait eu l'idée d'organiser un service de location de breacks ; quelques bons vivants firent afficher une grande cavalcade pour le 15 octobre ; le rendez-vous était à 4 h. 30 au Café Central. A l'heure dite, plusieurs des nouveaux breacks se mirent en route emportant de joyeux fêtards déguisés, la figure peinte et formant un orchestre composé des meilleurs artistes de Behanzin en tournée au Tonkin. Le cortège, toujours au son de la musique, parcourut les principales rues de la ville, s'arrêtant de temps à autre « pour inspecter les Compagnies d'assurance contre la soif », jusqu'à l'heure du dîner. Après les toasts auxquels présidaient les membres de l'honorable corporation des posticheurs de l'imprimerie Schneider, organisateurs de cette manifestation dont le but était de s'amuser fraternellement, la bande joyeuse remonta en voiture pour faire une promenade aux flambeaux. Enfin tout le monde rentra à bon port, non sans une bonne brise dans les voiles (1).

La Sainte Barbe est joyeusement fêtée à Hanoi dans les popotes d'officiers et au café ; dans la rue l'animation se prolonge durant une partie de la nuit à grands renforts de coups de gosier.

L'Indépendance tonkinoise demande pourquoi on ne canote pas à outrance sur le Petit-Lac.

A Hanoi, il est question de fonder « L'Aiet », société gastronomique des Provinçaux.

Le 9 décembre, brillant bal des « Prévoyants de l'avenir » à l'Hôtel Giguet.

---

(1) De nos jours les grandes imprimeries du Tonkin assument chaque année un volume de travaux beaucoup plus considérable qu'en 1893 l'imprimerie Schneider ; elles ne comptent cependant à leur effectif qu'un assez petit nombre de techniciens européens. Autrefois, avant que des graveurs, lithographes et typographes, imprimeurs et dessinateurs, aient été formés parmi les Annamites, tout le travail était fait par des ouvriers français qui furent à un moment donné plus de vingt au service de l'entreprise unique de l'époque.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Un M. H. Deudon, professeur d'escrime, créa à Hanoi une salle d'armes complète installée rue des Changeurs et comportant vestiaire, salle de bains et de douches, buvette, salle de réunion, terrasse. On y enseignait l'escrime, la contre-pointe, le sabre, la boxe, le bâton et la canne.

En octobre, le chef Simon remplace Jourdan à la direction de la musique du 9e Régiment d'infanterie de marine. Jourdan, qui rentre en France après 4 ans de séjour, est accompagné à l'embarcadère par de nombreux amis. Le Colonel, par une délicate attention, avait envoyé la musique donner une aubade à son chef et organisateur, fondateur de la chorale.

A Haiphong, *Le Courrier* réclame une musique militaire et dit que la ville accepterait d'en supporter la dépense.

Le cheval et les courses hippiques continuent à jouir d'une grande vogue parmi les Européens. Un Hanoïen, de passage à Saigon, écrivit au *Courrier d'Haiphong* les lignes suivantes qui marquent bien l'orgueil des Tonkinois pour la belle ordonnance de leurs réunions : « Les courses à Saigon sont tenues d'une façon déplorable. L'hippodrome est trop grand, les tribunes sont deux ou trois sales paillotes. Le pesage n'existe pas et les jockeys montent dans des tenues infectes, sans bottes, en pantalon annamite, avec des casaques et des toques invraisemblables. On parle de créer un prix de 500 piastres pour attirer les chevaux du Tonkin, mais le déplacement serait trop coûteux... »

Avouons que de nos jours les courses de Saigon prêtent encore à la critique sous le rapport de la présentation et que celles du Tonkin ont maintenu à peu près intacte leur tradition d'élégance et de bonne tenue.

Le 15 janvier eut lieu, par un froid exceptionnel, un cross-country auquel assistèrent beaucoup de dames ; la musique militaire se fit entendre durant le lunch qui fut servi à la pagode de Vinh-Thuy.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Les Français, qui avaient durant quelque temps cessé de monter dans les courses d'obstacles après la chute mortelle en décembre 1890 du commis de résidence Delmas, brillaient de nouveau dans ce genre d'épreuves.

*
* *

Les faits tragiques de l'année 1893 :

Le 22 janvier le Résident Unal, qui voyageait en chaloupe entre Nam-Dinh et Hung-Yen, tombe dans le Fleuve Rouge pendant la nuit et se noie.

Le 1er mars, on apprit avec une vive émotion la mort dramatique à Saigon de M. Landes, chef de Cabinet du Gouverneur général de Lanessan ; ce haut fonctionnaire accompagné de sa femme avait pris passage avec M. et Mme Victor Larue, directeur de la glacière, sur une chaloupe du Gouvernement qui entra en collision de nuit avec une chaloupe des Messageries Fluviales. M. Larue, qui dormait sur le pont, put se sauver à la nage ; sa toute jeune femme (Mlle Bacque, de St Raphaël, qu'il avait épousée 9 mois auparavant), périt en même temps que M. et Mme Landes.

Le 10 juillet, devait avoir lieu porte de Sontay à Hanoi l'exécution de 6 pirates. L'un d'eux, le chef de bande, s'empoisonna dans sa prison, ainsi que deux de ses complices ; on trancha la tête du chef pour l'envoyer à Hung-Yên afin qu'elle soit exposée dans le village du condamné. On conduisit les trois survivants à la porte de Sontay où l'on fit porter également les deux cadavres non décapités. Une vingtaine d'Européens et plus de cent indigènes étaient présents. L'un des condamnés fit une harangue annonçant l'extermination prochaine de tous les Français, mais les coupe-coupe s'abattirent. On décapita ensuite les deux cadavres.

Le 28 juillet, un surveillant des travaux de chemin de fer du nom de Roty est enlevé près de Song-Hoa sur la ligne du

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

chemin de fer par une bande chinoise ; on apprend que le prisonnier a été suspendu par les pouces au cours d'un interrogatoire.

Quelques jours après, l'entrepreneur annamite Lai-Thuan est également enlevé par les pirates chinois.

Le 6 septembre un convoi de riz pour la Haute Région est attaqué et pillé aux environs de Song-Hoa : un Européen, M. Piganiol, est blessé au cours de l'engagement et meurt deux jours après ; un autre Européen, nommé Bouyer, associé des frères Piganiol, est enlevé par les assaillants qui le mettent à la cangue. Les Chinois demandent 100.000 piastres pour le rachat de Bouyer et 70.000 pour celui de Roty plus 50 pièces de soie et 12 montres dont 2 en or.

Le 25 septembre un autre convoi est attaqué entre Dong-Dang et Nacham ; M. Pierret, employé de la maison Duverger frères de Lang-Son, est tué et 10.000 piastres volées.

Le 11 octobre, enlèvement, près de Sui-Ganh, de M. Fritz Humbert-Droz, surveillant des travaux de chemin de fer.

L'Avenir publie sous le titre de *Le Tonkin tel qu'il est* une pièce de vers naïve établissant le contraste entre la sécurité, voire la gaîté des villes tonkinoises et la situation tragique des soldats qui luttent à ses portes contre les pirates.

« Combien de valeureux, alors que les décharges
Des fusils ont fait place à l'enlevante charge
Que lancent les clairons aux échos d'alentour,
Combien vont sur le sol s'affaisser pour toujours
Frappés en plein succès de la balle fatale !
Et pendant que vers Dieu s'en va leur dernier râle,
Ici l'on va, l'on vient, on cause et même on rit
Aussi tranquillement qu'on le fait à Paris —
Etrange parallèle ! Cette rue éclairée,
Cette forêt obscure ! Ces passants affairés,
L'embuscade muette ! Ces cafés envahis,
La solitude triste de devant l'ennemi !
Cette musique gaie qui vivement s'élance

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Dans l'air de cette nuit calme et pure à souhait,
Cette pointe d'acier, cette pointe de lance
Qui brille dans la nuit et guette ce qu'elle hait !
Ce parallèle étrange est le Tonkin *lui-même* (*sic*)
Haiphong et Hanoi comme Do-Son *lui-même* (*sic*)
Sont des lieux où la vie passe douce et facile,
Un étranger qui lui ne quitte pas la ville
Emerveillé de voir ces palais somptueux
Et ces bals et ce luxe et ces goûts fastueux
Repart en célébrant la paix et ses merveilles.
Et à six jours de là péniblement on veille
On guette les Chinois et la nuit et le jour
On lutte, on souffre, on meurt, pour la France toujours !

Le 5 avril, Louis Bonnafont, qui écrivait au *Tonkin*, était, passé au *Réveil* de M. Broutin en qualité de directeur-rédacteur en chef, mais *le Réveil* cessa sa publication le 7 juin. Bonnafont signa pour la première fois ses extraordinaires bulletins du Nhàquê dans *L'Avenir du Tonkin* du 12 juillet.

Goerg, précédemment fondé de pouvoir de Queyroul au *Tonkin*, devient propriétaire de ce journal au départ en France de son fondateur ; quelques jours après, le 16 avril, *Le Tonkin* cesse de paraître sur un article de Goerg intitulé Pax et désavouant les campagnes violentes menées précédemment par Queyroul contre certaines personnalités de la colonie.

M. Charles Courret prend la rédaction en chef de *L'Avenir du Tonkin* en juin 1890.

En septembre, création de la *Revue indochinoise* illustrée qui devait d'abord s'appeler *Le Journal illustré ;* l'imprimeur F. H. Schneider s'assure au début la collaboration d'Alfred Cézard, l'habile dessinateur qui deviendra plus tard le Caran d'Ache du Tonkin.

En octobre *L'Indépendance tonkinoise* et *La Gazette d'Annam* cessent de paraître durant quelques jours à la suite de démêlés avec l'imprimeur Schneider.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

A la même époque, M. de Cuers devient seul propriétaire du *Courrier d'Haiphong.*

Les polémiques continuent entre les divers journaux ; d'après *L'Avenir du Tonkin, L'Indépendance* hypnotise, congestionne, suggestionne, fascine et finalement dompte les adversaires les plus rebelles.

En 1893 *L'Indépendance tonkinoise* publie en feuilleton *L'opium* de Paul Bonnetain tandis que *Le Courrier d'Haiphong* révèle les *Propos d'un intoxiqué* et *Le Journal d'un fusillé* de Jules Boissière ce qui donne une haute opinion de la tenue littéraire des journaux de l'époque.

L'Avenir du Tonkin publia le 28 janvier 1893 le décret suivant qu'il affirmait avoir été signé le 1er avril de la première année de son règne par Tartarin, gouverneur de Port-Tarascon et qui ressemblait à s'y méprendre, paraît-il, à un arrêté tout récemment paru au Tonkin :

Nous, Tartarin, Gouverneur de Tarascon,

Vu l'arrêté en date du 31 février, portant création d'un budget urbain dans différents centres de notre Gouvernement ;

Vu l'arrêté en date du même jour plaçant la ville de Port-Tarascon sous le régime dudit arrêté:

Décrète :

Article premier. — Le territoire de la Ville de Port-Tarascon est limité comme suit :

A l'Est : par le bras du *Tutupanpan.*

Au Sud : par le Petit Rhône et une ligne parallèle à la route du marché au blockhaus dit du Tour de Ville et distant de celle-ci de 250 mètres ;

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

A l'Ouest : par une ligne fictive partant de l'intersection de la précédente avec la route de la Grande Savane et suivant ensuite une ligne non moins imaginaire longeant la maison Rebuffat : *A la renommée des berlingots.*

Au Nord : par le canal alimentant les fossés de la Poudrière.

Art. 2. — Les taxes de voirie que la capitale de Port-Tarascon est autorisée à percevoir à son profit, comme taxes urbaines, dans le périmètre indiqué à l'article précédent, sont les suivantes :

Taxes d'ordre général :

Jeu de loto en famille	2 fr. 50
Bruits qui courent	0 50
Bruits qui transpirent avant d'avoir couru	1 00
Casques après le coucher du soleil	0 75
Droit de bienvenue pour les nouveau-nés	5 00
Enfants venus avant terme	3 25
Porter des éperons	0 50
Demande d'alignement pour personnes hydropiques	4 30
Pour les mêmes : demande d'autorisation de se réparer, sans alignement ni nivellement	2 75
Demande des personnes mariées d'établir pour leur compte personnel des ouvrages en saillie	10 00
Par tête de célibataire	5 00
« Fen de brut » aux fêtes nationales :	
Pour le 1er jour	1 00
Pour le 2e jour	0 50
Fonctionnaires qui ne dépensent pas journellement leurs frais de représentation	*au prorata de leur montant*

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Autorisation pour aller à la noce de sa cousine :	
sans fanal	0 fr. 95
avec son fanal	0 45
avec le fanal de son voisin	0 75
avec les lumières d'autrui	1 50
avec celles de M. Hermenier (1)	25 00
Livrets de boys (obligatoires) avec notice biographique depuis l'âge le plus tendre et leur portrait par un peintre connu	50 00
Permis de circulation :	
pour aller à l'enterrement de son propriétaire	0 10
pour assister à l'inauguration d'une route de 11 m. et au delà	*gratuit*

Taxes de fourrière :

Pour un bœuf adulte (par tête et par jour) ..	0 fr. 50
Pour un bœuf qui ne l'est pas	0 25
Pour un bœuf qui ne l'est plus	1 00
Chiens (par unité)	0 20
Chiens sans queue	0 10
Chiens avec queue en trompette	2 50

Dépôts sur les quais et voies publiques :

Les « marchandises » pourront rester déposées pendant dix jours le long des quais et trottoirs sans payer aucun droit. Passé ce délai, il sera perçu :

Pour matières ayant déjà fait explosion	50 fr. 00 (la tonne)
Excédents budgétaires	14 %

(1) Concessionnaire de l'éclairage électrique en voie d'installation.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Demandes d'autorisations diverses :

Demandes en mariage ou en divorce	10 fr. 00
Demandes d'avancement :	
S'il est justifié	2 00
S'il ne l'est pas	5 00
Demandes de crédit au Syndicat des consommateurs	25 %
L'œil à son tailleur	10 fr. 00
Un million d'hectares de terrain houiller	*variable suivant les têtes*
Permission de nuit (par unité)	20 fr. 00
Requêtes diverses de même nature	10 00

Amendes de simple police :

Cris d'enfants après 10 heures	1 fr. 00
Baillement sur la voie publique	0 50
Eternuement simple	0 25
Portes qui grincent	2 00
Brouettes graissées	5 00
Brouettes non graissées	10 00
Sifflet de sirène après le coucher du soleil (par coup)	0 10
Rugissement de fauve	0 50
Bruits sourds	0 25
Ronflements	0 75
Borborygmes et rumeurs vagues	2 75
Chevaux qui galopent (à l'heure)	10 00
— qui trottent (à l'heure)	5 00
— qui refusent de marcher	2 50
— que l'on est obligé de tirer par la queue pour les faire avancer	1 20
— dressés en Haute Ecole	1 00

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Les membres de la Société des hippodromes, du Conservatoire philharmonique, de la Société de Haute-Voltige ainsi que les membres de la Chambre du Négoce, qui reçoivent annuellement une subvention de la ville, seront tenus d'en reverser le montant de leurs deniers personnels.

Port-Tarascon, le 1er avril de la première année de notre règne.
Pour le Gouverneur et p. o.
Le Secrétaire général,
PASCALON

*
* *

Progrès d'organisation et embellissement matériels :

A Hanoi, au début de 1893, le Conseil municipal émet le vœu que les limites de la ville soient reculées jusqu'aux quatre portes de Hué, Mandarine, du Roi et de Son-Tay.

En février, on parle pour la première fois de construire un Palais de justice, le tribunal étant logé trop à l'étroit au coin de la rue Paul Bert et du boulevard du Tour du Lac (1). C'est M. Vildieu, architecte, qui serait chargé de dessiner le plan du nouvel édifice.

Le ponton des Messageries fluviales à Hanoi (ancien navire norvégien *Hugo et Otto*) coule par suite d'une crue, et la société ne le renfloue pas en considération de sa vétusté.

Le 20 mai eut lieu l'inauguration du tronçon Sui-Ganh — Bac-Lé sur la ligne de chemin de fer de Phu-Lang-Thuong à Lang-Son. A l'arrivée à Sui-Ganh, le gouverneur général, M. de Lanessan, eut la surprise d'être reçu, sous la pluie torrentielle, aux sons de La Marseillaise, exécutée par une fanfare de la Légion constituée aux frais des officiers du bataillon (commandant Barre).

---

(1) Ancien magasin Lacaze, immeuble transformé de l'actuel Crédit foncier de l'Indochine (Taverne Royale).

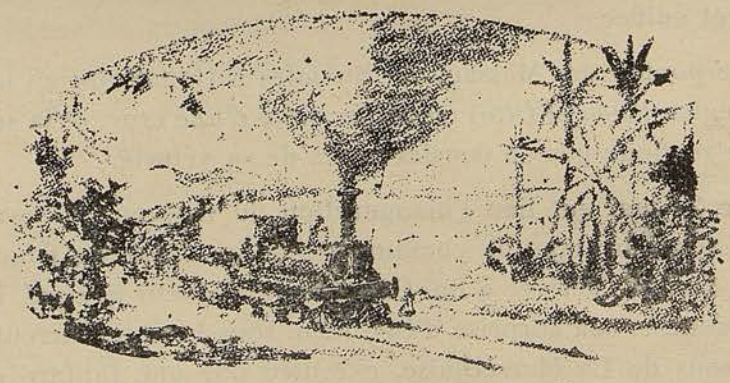
Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Depuis le 1er février, l'électricité a remplacé le pétrole et le port du Tonkin est ici en avance sur la capitale. Mais cela coûte cher et l'intensité lumineuse n'est pas suffisante avec des lampes de 16 bougies. La population eût préféré avoir l'eau potable plutôt que d'en acheter d'impure à raison de 8 cents les deux seaux.

Au mois de juin, *L'Avenir du Tonkin* déclare que la statue de la Liberté paraît être en chemise pour les Européens et en deuil pour les Asiatiques, cela parce qu'elle est entièrement couverte d'une couche épaisse de fiente d'oiseaux. Un débarbouillage s'impose avant le 14 juillet.

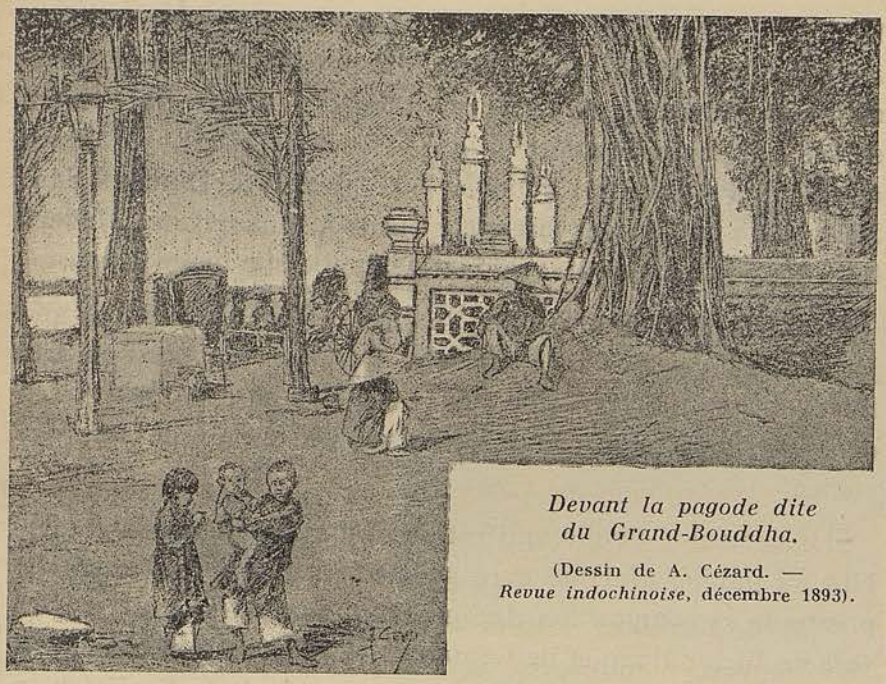
A cette époque on achève la rue de l'Intendance en comblant la mare qui empêchait la jonction entre le boulevard Henri Rivière et le Petit-Lac.

M. de Lanessan suggère le premier de construire le Palais du Gouvernement général près du Grand-Lac, non loin de l'emplacement de l'ancien séjour des rois Lê.



Dessin extrait de *Hanoi-Journal*
édité pour l'inauguration de la statue de Paul Bert à Hanoi.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation



Devant la pagode dite du Grand-Bouddha.

(Dessin de A. Cézard. — *Revue indochinoise*, décembre 1893).

1894

L'année 1894 marque comme un épanouissement pour la colonie européenne ; un grand nombre de fêtes, de manifestations diverses de l'activité économique du Tonkin, indices éloquents de son essor consécutif aux progrès de la pacification, vont grossir d'une manière considérable les liasses de notes où se nourrit cette relation du passé.

En 1894 s'établit solidement, dirait-on, la confiance qui va multiplier les entreprises, provoquer l'afflux des capitaux et des hommes d'action, bref lancer définitivement le Tonkin vers des destins prospères.

L'année mondaine s'ouvre à Hanoi par une soirée de la Philharmonique à laquelle assistent le Gouverneur général et

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Mme de Lanessan. Au programme, *Un monsieur qui prend la mouche*, de Labiche, enlevé avec brio par Mme Duraffour, charmante et spirituelle, M. Brou qui, d'après *L'Avenir du Tonkin*, enlève « de main de maître » le rôle de Beaudéduit, Réquillard excellent, Le Lan qui remplace au pied levé Dumont dans Jurançon avec une surprenante facilité, Dubarry, et Hubert, tous deux fins comiques. Le rideau tombe sur une ovation.

Dans la deuxième partie, Bonjour, retour de France, toujours aussi gai que long chevelu, fait une réapparition très fêtée. Il chante à merveille *Vous ne seriez pas femmes*, et *Les deux pommes d'api*, où il retrouve son succès de fou rire ancien.

Le docteur Carrolle, qui est aussi un parfait régisseur parlant au public, déclame avec goût et sentiment une gracieuse poésie de sa composition *Amour d'automne*. Le Lan disant des vers de Victor Hugo et de Coppée et M. Brou se font également applaudir sincèrement, ainsi que l'orchestre de la Société bien conduit par le « postier » Laurent. Enfin le spectacle est suivi d'un bal animé tandis que les fervents du chemin de fer s'entre-dépouillent à qui mieux mieux...

Le lendemain dimanche 7 janvier ont lieu de grandes fêtes pour célébrer la restauration de la pagode de Tran-Vu, dite à tort du Grand-Bouddha. Voici le résumé d'un article documenté publié à ce sujet par la *Revue indochinoise illustrée :*

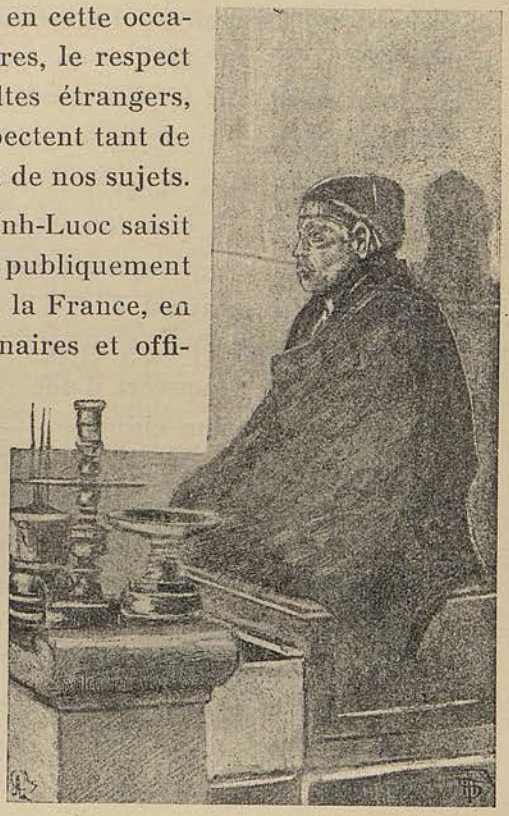
« C'est S. E. le Kinh-luoc du Tonkin qui le premier eut l'idée de placer la statue de Tran-Vu, objet de la vénération de tous les Annamites, en pleine lumière, dans une pagode brillante de laques et de dorures, hors de la salle ténébreuse où fidèles et curieux ne pouvaient voir le Génie que par fragments, pour ainsi dire, à la vacillante lueur d'une chandelle qu'un bonze élevait et abaissait tour à tour, le long du colosse de métal noir.

« S. E. Hoang-Cao-Khai obtint pour cette œuvre vraiment nationale une subvention du gouvernement ; l'administration

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

supérieure voulut montrer en cette occasion, comme en bien d'autres, le respect des Français pour les cultes étrangers, pour les symboles que respectent tant de millions de nos protégés ou de nos sujets.

« De son côté S. E. le Kinh-Luoc saisit l'occasion de manifester publiquement ses sentiments à l'égard de la France, en conviant tous les fonctionnaires et officiers français et la population européenne dans le sanctuaire restauré du Génie tutélaire du Tonkin et de la ville de Hanoi en particulier.



La statue du génie Tran-Vu.
(Dessin de A. Cézard. — Revue indochinoise, décembre 1893).

« On sait que le prétendu Grand-Bouddha est en réalité l'un des quatre Génies qui, dans les antiques croyances des Chinois, bien antérieurement à la naissance du bouddhisme dans l'Inde, étaient chargés de veiller aux quatre portes du Ciel. Le génie Huyên-Vu, notre Grand-Bouddha, siégeait au Nord. Au IIe siècle avant notre ère, son culte fut introduit par les Célestes au Tonkin où les indigènes adoptèrent et annamitisèrent Huyên-Vu, modifiant son nom qui chez eux devint Huyên-Thien et Tran-Vu.

« Depuis longtemps, les Tonkinois ont oublié les antiques fonctions de Tran-Vu dans la mythologie chinoise ; pour eux, le Gardien du Ciel devint un génie national, protecteur du royaume, comme le dit un des nombreux documents qui se rapportent à lui, « les anciens Empereurs placèrent l'Etat sous

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

sa protection ; ils assurèrent ainsi au peuple de longs siècles de tranquillité ». Et en effet, à en croire les indigènes, le génie serait intervenu pour le plus grand bien du pays toutes les fois qu'un fléau ravageait contre sa volonté son Tonkin bien-aimé :

Une première fois, incarné sous le nom de Huyên-Dê dans le corps d'un enfant que l'on vit sortir d'une table en pierre, il débarrassa le pays d'un redoutable bandit ; — sous la dynastie Hung (IIe siècle avant J. C.) il se réincarna dans le corps d'un enfant miraculeux et, monté sur un cheval en fer, armé d'une verge de fer, couvert d'une cuirasse de fer, il délivra le Tonkin d'une invasion chinoise ; — plus tard, il vint détruire une tortue qui par ses artifices magiques ruinait le territoire de Viet-Thuong ; — dans une forêt, il tua un chat à neuf queues dont la férocité terrifiait les populations ; — il emporta dans un tourbillon un coq magicien non moins funeste, chassa le diable de Thai-Dich qui rendait malades les enfants, mille diables qui vivaient dans l'arbre Ngo-Dong, le diable Lo-Lam « qui était très méchant » ; au Xe siècle de notre ère, il repoussa une nouvelle invasion chinoise ; au XIe siècle, il extermina « les trois animaux magiciens qui détruisaient la digue du fleuve rouge » et ce fut à cette occasion que le roi Ly-Thanh-Tong lui construisit la pagode que nous avons tous connue ; — au XIIIe siècle, il chassa les diables de la province de Bac-Giang, ainsi que ceux des villages de Co-Linh et Cu-Linh ; — enfin il étudia la magie et ne tarda pas à devenir le premier des bons magiciens.

« En un mot, Tran-Vu mérita si bien du peuple d'Annam que, d'après les documents, « le roi Minh-Mang (1) lui donna cent taëls d'argent et une somptueuse robe de drap jaune ; Trieu-Tri (1) lui fit présent d'une robe de même couleur et d'un tableau incrusté de lettres d'argent. Ils furent émerveillés de la beauté du site ».

---

(1) Ces souverains étaient venus en grand apparat rendre hommage à la puissance du génie.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

« Et le site en effet est charmant, gracieux et sévère à la fois : c'est au bord du Grand-Lac, dont la brise venue du Mont-Bavi fait onduler les eaux calmes, un bouquet de manguiers centenaires, où séjournent depuis des siècles et des siècles, comme en un inviolable asile, l'ombre, la fraîcheur et le pieux recueillement des gardiens et des dévôts. Le lac étend là-bas, bien loin, sa nappe claire, à dix kilomètres et plus encore, jusqu'à ce vert et frissonnant encadrement de bambous, d'aréquiers, de bananiers, jusqu'à ces blancs villages que fait minuscules le lointain. Et c'est ainsi depuis trois mille ans peut-être, et ces coolies qui passent, le fléau à l'épaule, ces mandarins, ces bonzes, sont pareils, identiques, aux hommes d'il y a trois mille ans. Il nous semble pourtant que cela nous appartint de tout temps, la terre et les hommes, et nous sommes depuis dix ans dans ce pays où, une fois, les Chinois restèrent quatre siècles de suite ».

La *Revue indochinoise* décrit ensuite ce qu'était le temple ancien avant sa restauration et emprunte les renseignements qu'elle donne à l'étude publiée par M. G. Dumoutier, chef du service de l'Enseignement au Tonkin. Puis c'est le compte-rendu de la fête :

« Le jour de l'inauguration fut favorisé d'un temps splendide, une de ces après-midi ensoleillées et fraîches à la fois que nous prodigue l'hiver du Tonkin. Sur les deux côtés de la route s'allongeaient, en haie vivante, deux files de soldats indigènes, porteurs de pavillons ; et le spectacle était vraiment réjouissant, aux approches de la pagode, des rouges blouses d'uniforme, bordées de jaune, et des flammes triangulaires secouant dans la brise tout un arc-en-ciel de couleurs papillottantes et claires ; — cela, dans un cadre de bruissantes feuilles ; d'eau miroitante et de ciel nacré. Autour de la pagode, les pavillons annamites disparaissaient, laissant la place et l'honneur, par une délicate attention de S. E. le Kinh-Luoc, aux drapeaux français disposés en trophée sur les arbres, sur les antiques colonnes, sur les murs d'enceinte.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

« La vaste cour qui s'étend en avant de la nouvelle pagode avait été couverte pour la circonstance, et transformée en salle de bal.

« Toutes les autorités civiles et militaires, les fonctionnaires annamites en grand costume, presque toutes les dames de Hanoi et les colons se trouvaient présents. Un grand nombre de mandarins étaient également venus des provinces voisines pour affirmer, par leur présence à cette fête de la paix, leur dévouement à notre cause.

« A 3 heures et demie le Gouverneur général et Mme de Lanessan sont reçus par S. E. le Kinh-Luoc Hoang-Cao-Khai et leur arrivée est saluée par la *Marseillaise*, brillamment enlevée par la musique du 9e régiment.

« La cérémonie commence aussitôt et tout le monde s'approche du péristyle de la pagode.

« Le Kinh-Luoc remercie en annamite le Gouverneur général d'avoir bien voulu associer la France à la restauration d'un temple vénéré. Le discours du Vice-Roi est ensuite traduit à haute voix par M. Chéon, administrateur et professeur de langue annamite.

« Répondant à S. E. Hoang-Cao-Khai, M. de Lanessan le remercia d'avoir invité les Français à une cérémonie qui revêtait le caractère d'une fête de la paix. Puis il ajouta : « Le Tonkin voit s'affermir chaque jour la pacification réalisée par les efforts de ces dernières années et, avec le rétablissement de l'ordre matériel, nous avons déjà vu renaître la confiance du peuple, le travail et la prospérité. Toutes les parties de l'Empire d'Annam jouissent à présent d'une tranquillité que depuis de bien longues années elles ne connaissaient plus, et sous l'action civilisatrice de la France, elles développent activement toutes les richesses de leur sol. Il est donc juste que la population tonkinoise, par l'intermédiaire de son représentant le plus élevé, de celui à qui la Cour de Hué délègue ici l'exercice

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

de ses pouvoirs, célèbre aujourd'hui, en restaurant l'un des édifices de son culte national, les bienfaits de la pacification et l'essor déjà si puissant du pays ». Faisant état de l'excédent des recettes constaté à la clôture de l'exercice budgétaire 1893, le Gouverneur général poursuit :

« La politique dont le succès s'affirme par des preuves palpables, par ces rentrées d'impôts sans précédent, c'est une politique bien simple. Elle consiste dans l'accord loyal et bienveillant du peuple civilisateur avec le peuple auquel il apporte sa civilisation. Elle consiste à profiter des forces que nous trouvons dans le pays même, à recourir aux services de son administration nationale, si sagement organisée, à respecter ses mœurs, ses coutumes, ses traditions sociales ou religieuses, à toujours établir entre le peuple protecteur et le peuple protégé une indissoluble communauté de sentiments et d'intérêts.

Devant la pagode dite du Grand-Bouddha.

(Dessin de A. Cézard. — *Revue indochinoise*, décembre 1893).

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

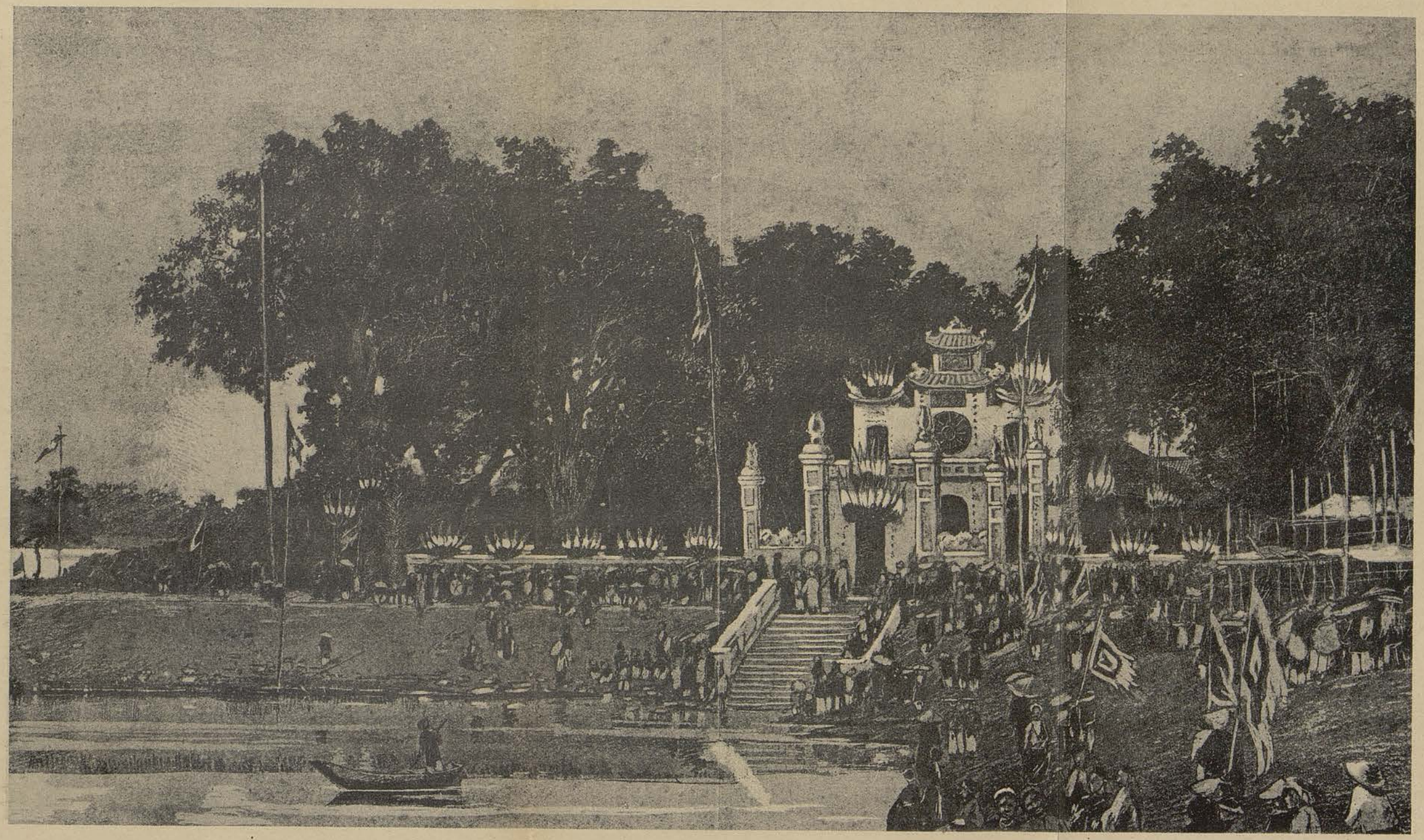
« Cette politique n'est-elle pas, d'ailleurs, celle qui convient le mieux à notre esprit français ? N'est-elle pas la plus conforme à la noble mission que la France a remplie dans toute l'histoire du progrès humain ? N'est-elle pas l'expression même du génie de notre race, de nos doctrines de liberté, de respect pour l'indépendance individuelle de tous les hommes, de tolérance pour tous les cultes et toutes les idées ? Cette politique enfin n'est pas seulement la plus conforme au droit, à la justice, au génie national de notre patrie, elle est encore la plus profitable aux intérêts de la France et au développement du Tonkin... ».

« Un grand mouvement de sympathie et d'approbation se manifeste dans l'auditoire ; très entouré, le gouverneur serre les mains qui se tendent et constate le caractère sincère de cette Fête de la Pacification. Puis tous les invités visitent la pagode..

« On a réparé, sans rien changer à son architecture, le portique, flanqué de pylônes, qui, comme autrefois, se trouve en avant, à l'entrée de la grande cour du temple. Comme jadis, les lettrés viendront y relire les sentences anciennes, admirer l'impeccable dessin et la pureté des caractères : « La brise qui vient rafraîchir le temple sort de la cime de la montagne Nung. Les hautes montagnes de l'horizon se reflètent dans le lac profond. Les arbres de la pagode sont verts et puissants comme le génie. La petite île a la forme d'une tête d'aigle qui tiendrait sous les eaux la lune dans son bec, etc., etc. ».

« La cour a été agrandie ; pour cela on a détruit le portique où se trouvait le tableau donné par Thiêu-Tri et deux portiques placés jadis aux deux côtés de la pagode. On a détruit également l'un des deux portiques qui, en arrière de la pagode, précédaient le petit temple de Van-Xuông. C'était le « portique du pinceau » que surmontait un pinceau, emblème de la littérature, soutenu par des dragons, et que supportaient des colonnes figurant des rouleaux de papier. Le « portique de l'encrier », placé jadis en face du précédent, subsiste encore ; on y voit un encrier supporté, comme le pinceau, par des dragons ; des fleurs de lotus décorent le faîte des colonnes.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation



La fête après la restauration de la pagode dite du Grand-Bouddha.
(Dessin. — *Revue indochinoise*, décembre 1893).

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

« La haute stèle, érigée sur un socle, dite des « Chua Trinh », qui se trouvait dans la première cour, sur la gauche, a été reportée sur un des côtés du mur d'enceinte ; un portique de maçonnerie l'abrite. On y lisait jadis une inscription que fit effacer Minh-Mang, en haine des Trinh dont l'ambition avait compromis l'intégrité de l'empire.

« Les deux pilastres qui sont de chaque côté et en avant de la pagode, ont conservé leur caractère. C'est le morceau le plus artistique du monument. La façade de la boiserie sculptée et laquée par dessus, rouge et or, est un bel effet décoratif. Un grand panneau épais et sculpté, complètement doré, est suspendu sous l'auvent devant la porte centrale. Cette pièce est chinoise.

« A l'intérieur du temple, des fenêtres et des portes vitrées versent largement la lumière. L'ancien autel laqué noir et incrusté de nacre, est relégué au second plan. L'autel principal est un don des Chinois. Il se compose d'un très riche retable profondément sculpté et entièrement doré. Un grillage de fils de fer le défend contre les dégradations des visiteurs.

« C'est la Société chinoise des Lampes-Fleuries (Hoa-Dang-Hôi) qui a fait présent du panneau d'entrée et de l'autel au génie chinois Tran-Vu. Cette Société des Lampes-Fleuries fait venir chaque année de Chine un certain nombre d'objets de suspension : lampes ou groupes de personnages entourés de fleurs, et les expose dans le temple des Cantonnais (Viêt-Dong-Hôi-Quan) ou dans le temple de Tchang-Kong, le général chinois qui fut tué au service des Lê par les Tay-Son. Cette dernière pagode se trouve en face de celle des Cantonnais, perdue dans un pâté de maisons. On fait à cette occasion de grandes processions chinoises dans Hanoi, et, quand les objets ont été ainsi exposés pendant quelque temps, la Société des Lampes-Fleuries les vend aux enchères. Or les Chinois s'arrachent littéralement, à coups de dollars, ces ex-voto qui portent bonheur à leur possesseurs, et ils en suspendent dans leurs maisons... au grand bénéfice de la Société ».

« La statue de bronze, en arrière et isolée, est élevée à 1 m. 50 du sol, sur un soubassement de marbre sculpté. D'un seul coup

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

d'œil, on la voit aujourd'hui tout entière, sur une de ses faces, des pieds à la tête ; on peut aussi circuler librement tout autour du colosse.

« Arrêtons-nous un moment autour du magicien géant que « les rois de la première dynastie Lê venaient souvent prier d'accorder la pluie pendant les années de sécheresse ; la prière composée à cet effet a été conservée dans le livre de *Thiên-nam-du-ha* ».

« La statue mesure 3 m. 07 de hauteur, 8 de circonférence ; la longueur du pied atteint 0 m. 80 et la hauteur de la jambe au genou est de 1 m. 10. D'après les Annamites, le colosse pèserait 6.600 **can**, ou près de 4.000 kilogrammes ; l'inscription sculptée sur le piédestal en témoigne.

« Le bronze est recouvert d'une patine d'un beau noir brillant ; le blanc des yeux et la prunelle sont peints ; des touffes de poils, à la lèvre supérieure et au menton, donnent à Tran-Vu une expression terrible, pour les indigènes.

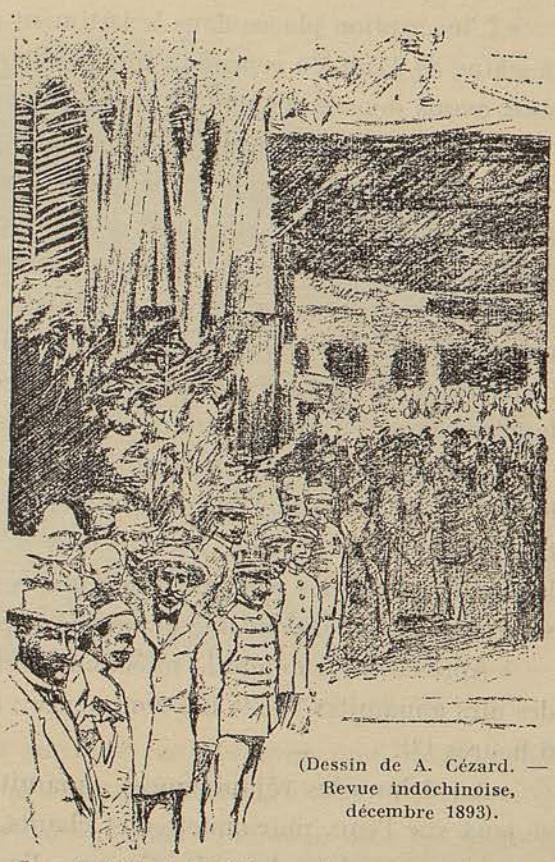
« Le bras gauche est ployé, la main élevée, avec le petit doigt et l'index dressés à hauteur de la poitrine ; la main droite saisit la poignée d'un glaive de fer, auquel s'enroule un serpent et qui repose sur le dos d'une tortue.

« La tortue et le serpent furent de tout temps les attributs du Génie chinois Huyên-Vu, devenu ici Tran-Vu. D'après le *Lê-Ky*, très ancien livre chinois traitant des rites, ces animaux écartent tout péril et tout malheur ; pour les Annamites, la tortue, dont le dos rond et le ventre plat symbolisent le ciel et la terre, et qui passe pour vivre dix mille ans, est le symbole de la longévité et de la vigueur.

« Quand Ly-Thanh-Thong eut construit la pagode, au XIe siècle, et mis Hanoi, qui s'appelait alors Thanh-Long, sous la protection du génie, il plaça dans le temple une première statue en bois ; au XVIIe siècle, dans la deuxième année de Hy-Tôn (1678), disent les documents, les bâtiments de la pagode tombant en ruines,

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

le ministre Trinh-To les fit reconstruire. C'est à cette époque que la statue de bronze fut fondue. Le moule fut fait par les Chinois, mais l'opération de la fonte fut exécutée par les Annamites. Le Génie est assis, les cheveux dénoués et tombant sur les épaules ; il a les pieds nus.



(Dessin de A. Cézard. — Revue indochinoise, décembre 1893).

Les invités à la fête après restauration de la pagode dite du Grand-Bouddha.

« Telle est la statue de Tran-Vu, si redoutée que « malgré leur férocité, les Tay-Son n'osèrent jamais entreprendre de la détruire », — celle que « jamais la piété des fidèles n'abandonna », — l'image du Génie dont « tous les monuments, depuis le règne des Hong jusqu'à nos jours, ont été soigneusement conservés et restaurés », — l'effigie dont, au début du printemps découle chaque année une sueur miraculeuse !

« En arrière de la pagode, au milieu de plusieurs bâtiments, se trouve le temple de Vân-Xuong, le génie de la littérature, dans la vieille doctrine du *Tao*. La statue du génie se dresse au fond du temple ; en avant sont les statues des quatre gardes d'honneur et, sur deux autels latéraux, celles de Tho-dia-long-thân, génie de la terre, et de Dang-niên.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

« L'inscription placée dans le bâtiment principal au-dessous de la statue de Tran-Vu reproduit une partie des renseignements que nous avons donnés d'après les documents produits ; elle rappelle que la ville de Hanoi a été placée sous la garde de Tran-Vu, que le site est admirable, que le peuple est heureux de posséder un si beau monument ; elle note aussi, pour les siècles futurs, qu'après tant d'années de misères, causées par la guerre et la piraterie, le Kinh-Luoc, enfin délivré du souci de réprimer les méchants et les rebelles, a pu, avec le bienveillant concours du Gouvernement français, s'occuper de reconstruire la pagode et honorer Tran-Vu avec le calme et la dignité qui conviennent.

« Les invités de S. E. le Kinh-Luoc ont admiré à loisir, après le colosse de bronze brillant comme ébène ou laque, revêtu de sa magnifique robe de soie, les superbes sculptures, les bas-reliefs laqués et dorés, les inscrustations qui règnent partout à profusion et qui mériteraient une description spéciale.

« Après avoir entendu la musique exécuter une symphonie sur des airs annamites (1), le bal commence ; il se prolongera jusqu'à 6 heures (2).

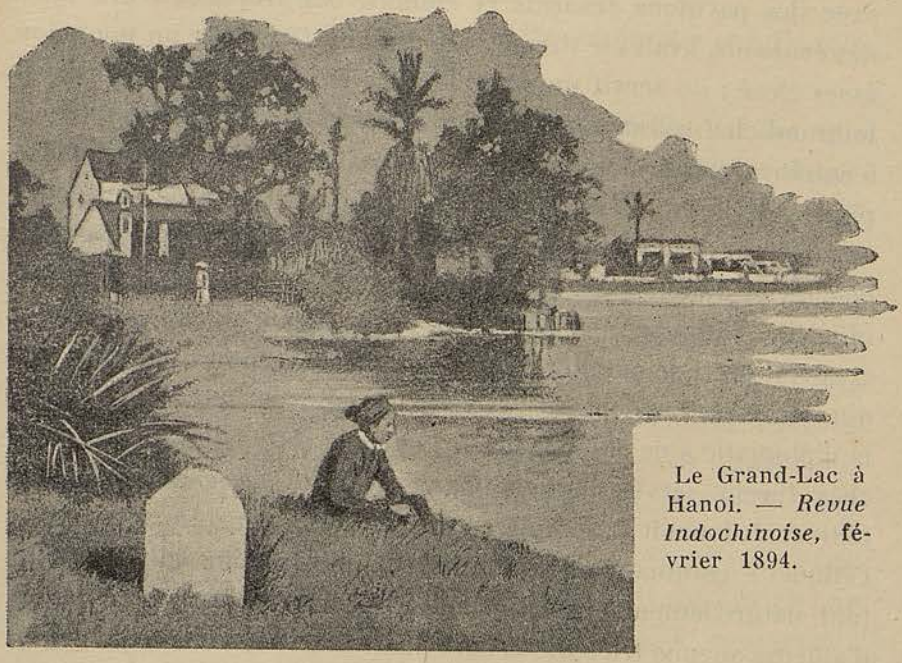
« Au dehors les réjouissances annamites, très animées, joutes et jeux sur l'eau, marionnettes et chants, continuent pour ne se terminer que dans la nuit. Comme l'a dit notre confrère de *L'Avenir,* en terminant son compte-rendu de l'inauguration, « cette fête très réussie est le signe de l'accord de plus en plus parfait et intime du peuple annamite avec les représentants du Protectorat ».

---

(1) L'orchestration de cette symphonie fut faite par un musicien du 9e régiment nommé Monin.

(2) Il peut sembler choquant aujourd'hui que les Français de l'époque aient improvisé une sauterie pour inaugurer la restauration d'une maison de culte. Mais on sait que dans les pagodes les Annamites eux-mêmes n'observent pas, comme les chrétiens dans leurs temples, un silence et une attitude rigide de respect pieux ; et puis, c'est à l'extérieur, sur l'esplanade aux banians, que l'on dansa sur un emplacement préparé spécialement, donc avec l'accord du Kinh-Luoc. *Le Courrier d'Haiphong* cependant exprima finement sa désapprobation : « Mais la musique joue une polka. A la polka succède un lancier. Parlez-moi d'une religion qui inaugure en faisant valser les jolies femmes. Le bon Tran-Vu sourit. Ses grosses lèvres où se joue un rayon de soleil ont une lippe narquoise...»

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation



Le Grand-Lac à Hanoi. — *Revue Indochinoise,* février 1894.

« Voilà l'impression que nous remportâmes tous de cette charmante après-midi, quand nous rentrions chez nous, à l'heure d'un crépuscule rose, tandis que le gong résonnait dans les pagodes sur le lac ; et, prêtant vaguement l'oreille aux vibrations lointaines des gongs, traversant cette foule joyeuse d'indigènes qui déjà ont oublié, dans la paix et la richesse, les misères et les tristesses du passé, nous nous rappelions les belles sentences si bien traduites par notre ami :

« Le son de la cloche précieuse va proclamer au loin la puissance du génie... En écoutant le timbre clair de ce *Khanh,* ceux qui ont le cœur triste redeviennent joyeux. »

Le 12 janvier, M. de Lanessan s'était rendu jusqu'à la porte de Chine à Nam-Quan, près de Dong-Dang ; il eut là une entrevue avec le maréchal chinois Sou, mandarin militaire qui affirmait son désir d'entretenir de bonnes relations avec les autorités françaises. Un grand abri fait de branches et de feuillages, décoré

Université Nice Sophia Antipolis: Service Commun de la Documentation

avec des pavillons français et chinois, des trophées d'armes et des écussons, avait été dressé près de Nam-Quan sur un mamelon assez élevé ; on servit un déjeuner à la française à l'issue duquel le grand chef céleste exprima des avis fort sensés sur les moyens à employer par le Gouvernement français pour détruire les bandes pirates de la frontière. On prit le café ; une foule de serviteurs apportèrent des cadeaux que le maréchal distribua au Gouverneur général et à toutes les personnes présentes, puis, dit la relation officielle, « le maréchal quitta ses hôtes durant quelques instants et revint presque aussitôt pour convier l'assistance à une collation que ses gens venaient de préparer. Il fallut se remettre à table, la diplomatie a de ces exigences. Les mets chinois les plus recherchés furent servis, arrosés d'une quantité de champagne. Le maréchal donnait l'exemple en vidant coup sur coup son verre ; l'étiquette commandait de l'imiter et une franche gaîté s'établit tout naturellement entre les convives ; le maréchal n'admettait d'ailleurs aucune tricherie et surveillait attentivement les buveurs; il obligea même le général Duchemin, qui avait mis de l'eau dans son champagne, à échanger son verre contre le sien... ».

Avant même que l'écho des fêtes patriotiques de Cronstadt et de Toulon ne soit parvenu en Indochine, les Français d'Asie avaient sympathisé avec les Russes en faisant au Tzarevitch Nicolas, venu à Saigon en 1891, l'accueil le plus déférent.

Et voilà qu'en janvier 1894 un croiseur russe vient visiter le Tonkin. *La Revue indochinoise illustrée* rendit compte comme ci-après des fêtes marquées d'enthousiasme qui se succèdèrent à cette occasion (1).

« Et nous aussi, Français du Tonkin, nous eûmes nos fêtes russes, sur les bords de la mer de Chine, à plusieurs milliers de lieues de Cronstadt, de Toulon et de Paris.

---

(1) Ce compte-rendu est complété ici par des extraits des quotidiens de l'époque.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Le 23 janvier, les journaux de Hanoi publiaient le télégramme suivant, daté de Haiphong :

« Croiseur russe *Zabiaca* sera demain à Ké-Bao où des fêtes seront données en l'honneur des officiers et des marins russes ».

Depuis plusieurs semaines, cette dépêche était impatiemment attendue. Dès le mois de septembre 1893, on savait ici qu'un croiseur russe visiterait très prochainement les ports du Tonkin : tout d'abord on prévit la venue du *Rynda,* navire de la flotte de S. E. l'amiral Avellan, un de ces vaisseaux qui, dans le port de Toulon, apportèrent à la France le cordial salut de la Sainte-Russie, — mais au commencement de janvier on apprit que notre visiteur serait décidément le croiseur *Zabiaca.*

Comme le disait avec raison un journal de Hanoi, *L'Avenir du Tonkin :* « Peu nous importe à nous le nom du navire : au grand mât de ce navire flotte le glorieux pavillon moscovite ; ceux qui viennent à nous sont des amis, des frères. Comme tels, nous leur souhaitons la bienvenue au Tonkin. Ils trouveront ici des cœurs français qui battirent à l'unisson, avec une patriotique émotion mêlée d'une noble fierté, lorsqu'on apprit l'accueil fait par nos frères de la métropole à l'escadre de l'amiral Avellan ».

C'est à Port-Wallut, la belle rade de Ké-Bao, que le *Zabiaca* fit sa première escale dans les eaux du Tonkin.

Le *Zabiaca,* croiseur de 1re classe, est un beau navire, large de 10 mètres, long de 80 mètres, calant 4 m. 50. Il porte un effectif de 153 marins, dont un état-major de 15 officiers, y compris le commandant et 138 hommes d'équipage. Il est armé de 17 canons et éclairé à l'électricité ; sa vitesse moyenne dépasse 14 nœuds ; les machines ont une force de 1.500 chevaux.

M. Domajoroff, commandant le *Zabiaca,* et l'un des plus jeunes capitaines de frégate dans la marine russe, est un officier de haute stature, de carrure solide, à l'air énergique et loyal ; c'est un de ces chefs privilégiés qui savent, sans paroles, par

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

leur seul abord, inspirer à leurs subalternes une confiance illimitée. Il faut entendre les maîtres et marins du *Zabiaca* parler, après boire, de leurs officiers et en particulier du Commandant Domajoroff !

Il faut aussi entendre les officiers, à leur tour, parler de leur

Les Russes au Tonkin :
le Commandant DOMAJOROFF
(Dessin de A. Cézard. — *Revue indochinoise*, janvier 1894).

équipage ! Presque tous ces officiers, — lieutenants de vaisseau, médecin, enseignes, mécaniciens, — comprennent le français et le manient comme il convient ; le commandant, entre tous, s'exprime très purement en notre langue, presque sans accent, comme s'il eût vécu trente ans à Paris ; c'est un plaisir de l'écouter quand il s'anime et veut bien vous faire ses confidences.

« Mes marins, dit-il de sa voix forte et lente, — mes marins ont des défauts, quelquefois des vices, comme tout le monde. Il y en a qui boivent, d'autres qui jouent ; certains sont violents et brutaux. Mais — et ici sa voix devient plus solennelle encore,

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

ce sont de braves gens, tous honnêtes et religieux, et qui font leur prière ».

Et le lendemain du jour où nous entendîmes ces paroles, nous regardions passer dans la rue, bruyants et rieurs, ces grands enfants à barbe rousse, « qui font leur prière ». Quelle force, quelle énergie morale doit résider en ces hommes qui se signent, sans rire, au nom de Dieu et du Tzar, — et quel avenir est sans doute réservé à cette race, jeune à la civilisation, des vieux Russes !

Parti le 22 janvier de Hongkong, le *Zabiaca* arrive à Port-Wallut deux jours après, vers midi, et mouille ses ancres dans le port, à hauteur des nouveaux bâtiments où s'est récemment installée la direction de la Société des charbonnages. Aussitôt le lieutenant de vaisseau commandant la canonnière française l'*Estoc* se rend à bord du croiseur avec le directeur et le secrétaire général de la Société de Ké-Bao :

Ces messieurs, — lisons-nous dans *L'Avenir du Tonkin*, — sont reçus de la façon la plus cordiale par le Commandant Domajoroff et ses officiers.

Vers quatre heures, le commandant du croiseur et ses officiers descendent à Port-Wallut. Au nom de la Société de Ké-Bao, le directeur général leur souhaite la bienvenue sur la terre du Tonkin. Pendant cette cérémonie, de nombreux cris de *Vive la Russie !* sont poussés par le personnel des mines et par les passagers du courrier des Correspondances fluviales, la *Luciole*, qui passe juste à ce moment devant le quai de la Société. Les officiers russes répondent par les cris de *Vive la France !*

Le même soir a lieu le dîner offert par M. Portal, directeur général, qui se termine par des discours, des toasts et des vivats.

Le lendemain matin, les officiers russes ont visité les mines de Ké-Bao et sont descendus au fond du puits de Lanessan ; ils ont parcouru les différentes couches exploitées et sont revenus enchantés de leur tournée ; après la visite un déjeuner intime

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

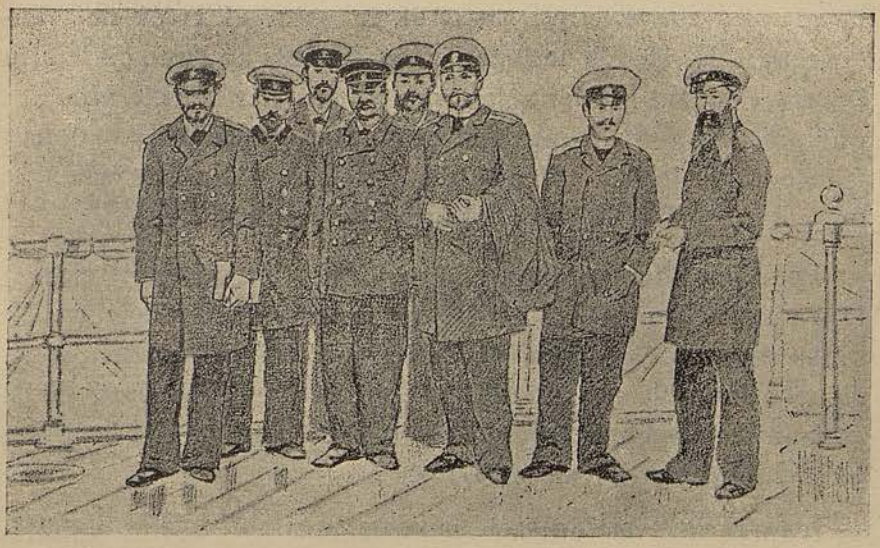
réunissait les officiers à la direction et le soir avait lieu le dîner offert, à bord du *Zabiaca*, par le commandant Domajoroff au personnel de la Société. A ce dîner assistaient également le commandant de Verchères, le capitaine Adeline et le Père Grandpierre. De nombreux toasts ont été portés, et la plus grande fraternité, la cordialité la plus vive n'ont pas cessé de régner ».

Le gouverneur général s'était rendu de son côté à Ké-Bao avec sa suite et M. le Général Duchemin, commandant en chef les troupes de l'Indochine. Le 25 au matin, dès son arrivée, M. de Lanessan reçut le commandant du *Zabiaca* et les officiers russes, qu'il pria tous à déjeuner, en même temps que M. le général Duchemin et son aide de camp, le personnel de Ké-Bao, et un certain nombre de notables colons accourus de tous les points du Tonkin. Dans le courant de l'après-midi, M. de Lanessan a officiellement rendu sa visite au commandant Domajoroff ; à bord les honneurs militaires lui sont rendus, et, reçu d'abord par le commandant du *Zabiaca*, les officiers l'invitent ensuite à leur carré. Au départ du gouverneur général, le croiseur tire quinze coups de canon, pendant que les officiers russes et l'équipage poussent les cris de *Vive la France !*

A cinq heures, les invités de la Société de Ké-Bao sont conviés à visiter le croiseur russe, et très cordialement reçus par les officiers du navire. On fraternise, on trinque et de nombreux toasts sont échangés.

Le soir a lieu le dîner offert par la Société de Ké-Bao. Le gouverneur général porte la santé de S. M. l'Empereur de Russie, le commandant Domajoroff répond en proposant de boire à M. le Président Carnot. M. de Matharel, secrétaire général de la Société de Ké-Bao, demande au commandant russe l'autorisation de donner le nom de *Zabiaca* à l'île qui fait face au quai de Port-Wallut. A 11 heures du soir, les officiers russes se rembarquent et le *Zabiaca* quitte Port-Wallut, accompagné par de frénétiques hurrahs.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation



L'état-major du Zabiaca.

(Dessin de A. Cézard. — *Revue indochinoise*, janvier 1894).

Le gouverneur général remonte à bord du *Tuyên-Quang*, qui appareille à une heure du matin pour Moncay.

Cependant, des préparatifs avaient été faits, à Hanoi et à Haiphong, pour recevoir dignement nos hôtes.

Le mardi 30 janvier, à 9 heures du matin, une délégation d'officiers et marins russes arrivait à Hanoi, à bord du steamer *Dragon*, des Correspondances fluviales. Le Résident-maire, M. Jules Morel, et les membres du Conseil municipal attendaient leurs invités au fleuve pour leur souhaiter la bienvenue. Hanoi avait pris un air de fête. Toutes les maisons particulières et tous les édifices publics étaient pavoisés de pavillons français et de drapeaux russes. Des appartements avaient été retenus en deux hôtels différents pour les officiers et les marins. Ces derniers étaient attendus par une délégation, composée de dix sous-officiers des différents corps présents à Hanoi, et qui avait reçu mission de piloter les marins russes. Pour lier connaissance, tous ensemble prirent place autour d'un déjeuner

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

de dix-sept couverts qui, paraît-il, fut très gai, et où ne manquèrent ni les chants nationaux, ni les toasts en l'une ou l'autre langue. Pendant plusieurs jours on vit circuler dans la ville des groupes de soldats français et de marins moscovites, vraiment franco-russes les uns et les autres à la suite de mutuels échanges de tout ou partie de leurs coiffures et vêtements.

Pour les officiers, ils montèrent dans les voitures mises à leur disposition et firent d'abord leurs visites officielles. Ils déjeunèrent par groupes à l'Etat-major chez les officiers supérieurs ; les officiers subalternes furent conviés à bord de la canonnière *Le Moulun* par son nouveau commandant le lieutenant de vaisseau Miron de Lespinay.

L'après-midi les officiers parcoururent les rues en voiture, acclamés partout. Ils firent le tour du Grand-Lac et madame Hommel les reçut à la brasserie avec son amabilité coutumière. On les vit au Jardin d'essai, puis à l'apéritif au Café du Grand-Lac tenu par Mme Chanson. Lorsqu'ils traversèrent la grande salle de l'Hôtel Giguet où ils étaient logés et où ils étaient venus pour se mettre en tenue de soirée, les consommateurs se levèrent d'un même geste et les acclamèrent. Ce soir-là, les officiers dînèrent à la Résidence supérieure ; le dîner fut suivi d'une réception, et nos hôtes purent apprécier, avec l'affabilité du Résident supérieur, la bonne grâce exquise de Mme Rodier. Ici l'on joue aux cartes, là on babille, des plateaux passent, chargés de rafraîchissements. Le courant de sympathie établi dès le début par le maître de la maison s'accentue bientôt. C'est d'abord une bruyante retraite aux flambeaux qui s'arrête sous les balcons de la Résidence supérieure ; pendant cette halte, la musique militaire joue l'hymne russe, qui est écouté dans un religieux silence et dont d'enthousiastes applaudissements accueillent le finale. Puis, une véritable joie patriotique éclate chez les invités lorsque le docteur Le Lan a l'heureuse idée de dire aux Russes quelques vers du poète Melvinsky, cueillis par lui dans *Les roses noires*. Les vers de leur compatriote dans la

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

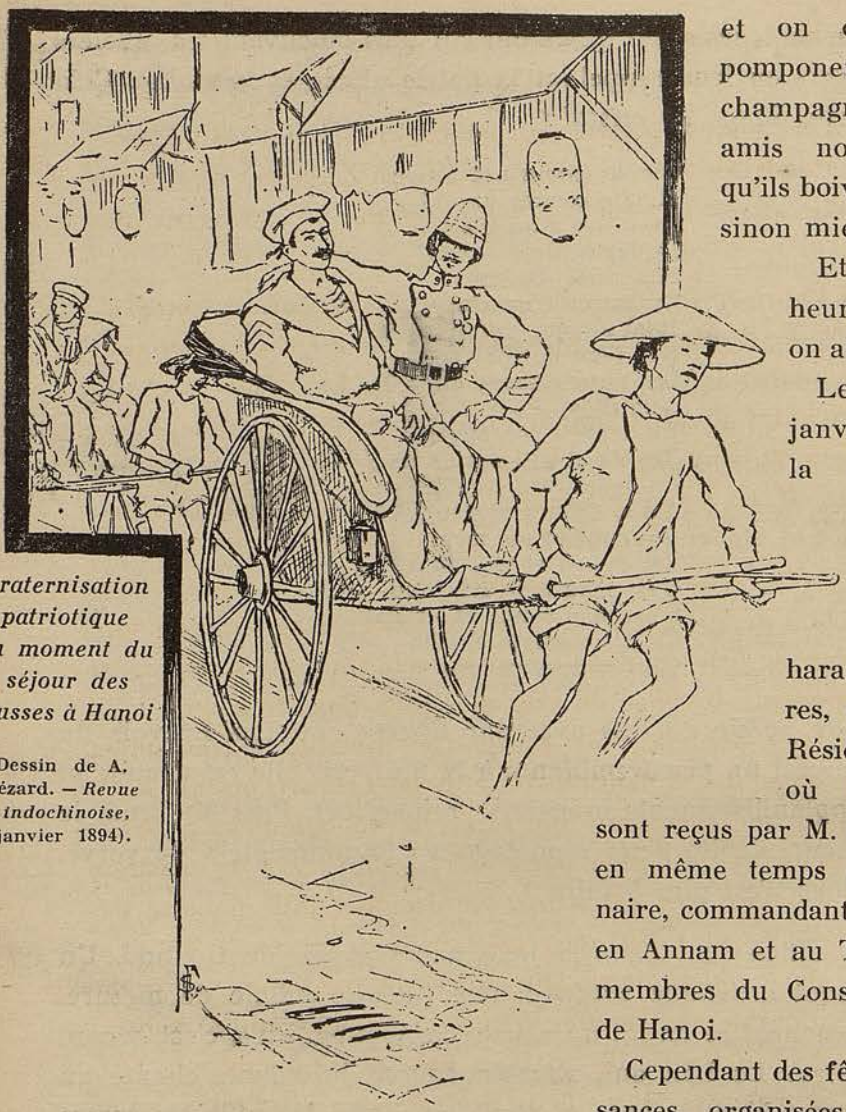
langue de leurs alliés qu'ils parlent tous émeuvent les officiers étrangers en leur rappelant la patrie aimée et lointaine. Cela s'appelle *Songe de cristal :*

Blonde comme le seigle
Riante comme un nid
Avec des ailes d'aigle
Et des pieds de granit
Son vaste diadème
Est formé d'un aimant
Dont chaque pointe sème
Des feux de diamant
Les purs glaçons du pôle
Scintillent à son col
La neige à son épaule
Traîne et luit sur le sol
Or, telle est ma chimère
Amis, qu'en pensez-vous ?
Et l'appeler ma mère
Est exquis et très doux
C'est mon âme éclaircie
C'est mon songe en cristal
C'est ma sainte Russie
C'est mon pays natal !

Cette poésie est dite avec une intense émotion. La voix du docteur est un peu tremblante à la fin, mais elle est chaude et des applaudissements nourris le remercient. Puis M. Brou, le fin diseur, débite deux monologues ; toujours plein de verve, son éloge n'est plus à faire.

Un officier du *Zabiaca* joue une mélodie de Gounod. Un sentiment artistique profond, une justesse infinie de mesure, font reconnaître en lui un artiste consommé. Puis, c'est encore le docteur Le Lan qui, s'accompagnant lui-même, chante au piano une bluette, *Jean et Madelon.* Enfin les officiers russes chantent en chœur un motif de leur pays, dont l'un d'eux détache les couplets tandis que les autres, à deux voix et mezza-voce, reprennent le nostalgique refrain. L'assemblée se sépare à 11 h. 30. Mais les invités comme les officiers russes se rendent à l'hôtel Giguet ; l'arrivée du groupe est saluée par des clameurs d'allégresse. L'architecte Berruer improvise un toast chanté fort apprécié. On fait des speechs, on boit, on crie *Vive la Russie !*

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation



Fraternisation patriotique au moment du séjour des Russes à Hanoi

(Dessin de A. Cézard. — *Revue indochinoise*, janvier 1894).

et on organise une pomponette monstre au champagne où nos amis nous montrent qu'ils boivent aussi bien sinon mieux que nous.

Et vers une heure du matin, on alla se coucher.

Le mercredi 31 janvier, visite de la citadelle, et en particulier de l'établissement d'élevage et des haras. A 11 heures, déjeuner à la Résidence-mairie, où les officiers sont reçus par M. et Mme Baille, en même temps que M. Bonnaire, commandant de la marine en Annam et au Tonkin, et les membres du Conseil municipal de Hanoi.

Cependant des fêtes et réjouissances, organisées par la municipalité pour les Annamites, faisaient participer la population indigène à la joie générale. On connaît ces fêtes, que régulièrement, deux ou trois fois par an, à l'occasion du Têt comme à l'occasion du 14 juillet, notre municipalité offre aux indigènes : théâtre annamite, — à 9 heures du matin, ô Sainte Simplicité des races naïves ! balançoires ; chanteuses (c'est à peu près le café-concert à l'usage des extrême-orientaux, dans

Centre de Documentation sur l'Asie du Sud-Est et le Monde Indonésien
EPHE VIe Section
ASE 2201
BIBLIOTHÈQUE

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

une pagode) ; cascade tournante ; régates sur le Petit-Lac ; course aux canards ; illuminations sur le Lac, etc. etc...

Ce même jour, le gouverneur général rentrait à Hanoi, revenant de Bac-Ninh avec le commandant du *Zabiaca ;* une réception était annoncée pour le soir même au gouvernement général.

Dans l'après-midi, des courses improvisées furent courues à l'hippodrome de Hanoi, dont les tribunes avaient été abondamment pavoisées aux couleurs franco-russes. Les officiers et marins arrivent individuellement en compagnie de Français. La gaîté règne partout. Les tribunes sont fort élégantes. Malgré le froid très vif, les jolies mondaines de Hanoi sont sous les armes et rivalisent de coquetterie, de grâce et de joyeux entrain. Mme Rodier, charmante au possible, paraît très frileuse ; aussi un long boa de plume laisse à peine émerger son visage, tout heureux de se trouver dans ce nid duveté ; toilette somptueuse de soie pourpre brochée de noir que voile dans le bas un haut volant de fine dentelle ; Mme Baille, très aimable, extrêmement élégante dans une splendide toilette de brocart prélat ornée d'un volant que surmonte une broderie délicatement nuancée de teintes claires du plus harmonieux effet ; Mme la baronne de Nays-Candau, très gracieuse, exquisement jolie dans sa délicieuse toilette de satin noisette et velours marron ; Mme Clamorgan, dans une toilette Directoire du meilleur goût ; Mme Balliste, adorablement coiffée d'une minuscule capote fleurie ; enfin mademoiselle Baille en bleu pâle et mademoiselle Clamorgan, charmantes toutes deux de fraîcheur printanière et de grâce mutine...

Le soir, un banquet militaire, offert aux officiers russes par leurs camarades de l'armée et de la marine françaises, réunissait 108 convives chez Giguet, au Grand Hôtel. En même temps, un autre banquet était offert à l'Hôtel des Colonies, chez Tisseyre, aux sous-officiers et marins. A l'heure des toasts, l'adjudant d'infanterie de marine Marion, qui préside, vide sa coupe

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

et la brise avec des mots de circonstance qui soulèvent l'enthousiasme des matelots russes.

Chez Giguet, la salle du banquet était magnifiquement décorée, avec des groupes de drapeaux russes et français et, aux murs, des trophées, panoplies, sabres, baïonnettes, revolvers, attributs militaires et cartouches aux fières devises.

Un toast éloquent a été prononcé par le général Duchemin, commandant en chef, et fort acclamé ; en voici la conclusion :

« Messieurs les officiers français, je vous propose de boire à S. M. l'Empereur de Russie et à son auguste famille ! à la Russie ! à l'armée et à la marine russes ! Et enfin, si malheureusement un jour la chose devenait nécessaire : à l'armée et à la marine franco-russes ! »

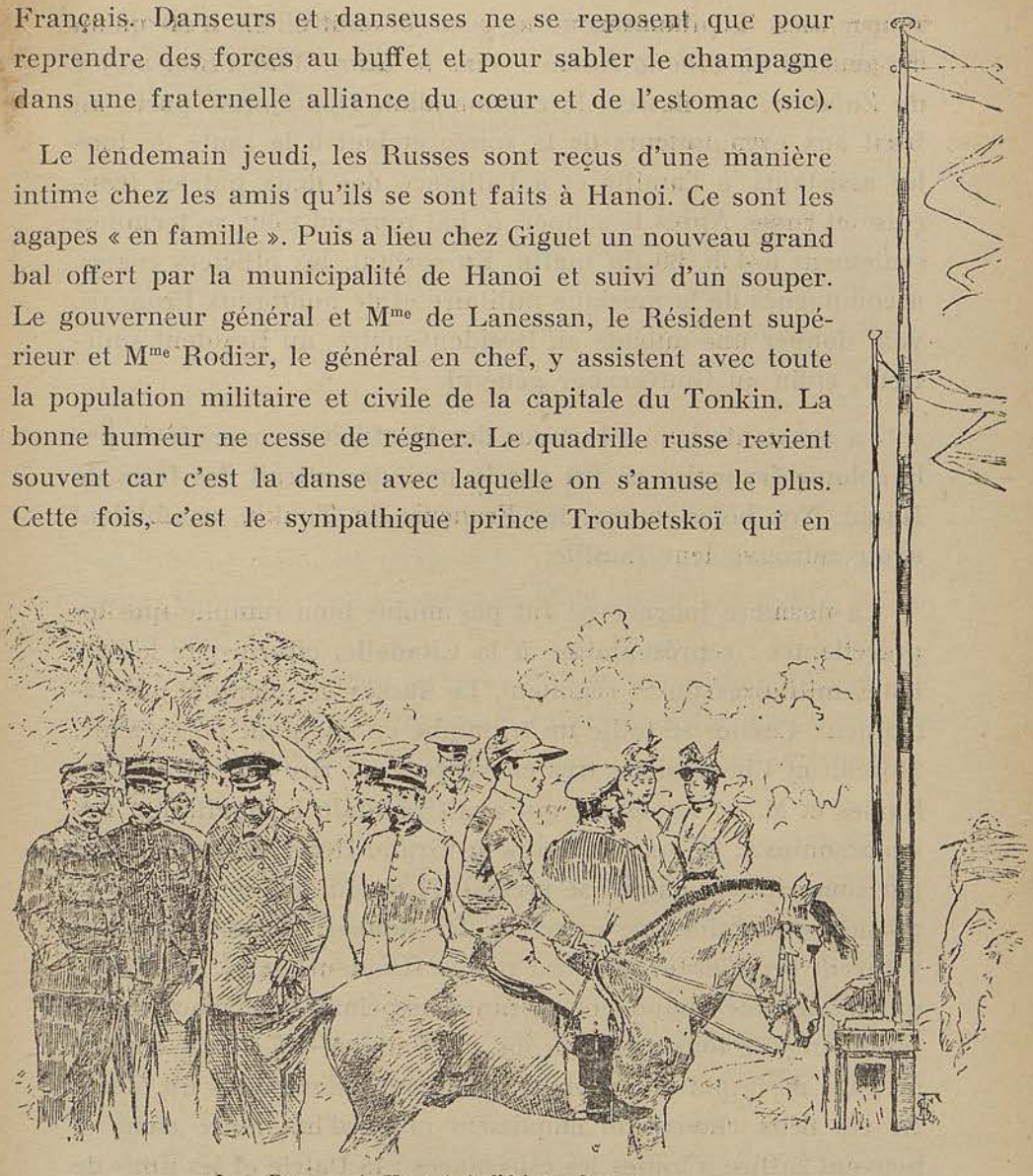
Le commandant du *Zabiaca* lève son verre aux officiers et aux troupes actuellement dans l'intérieur ou opérant sur la frontière. La réunion se termine par l'audition des lieutenants Sénèque et Halluite qui font applaudir de joyeuses chansonnettes.

Le même soir une brillante réception avait lieu au gouvernement général. Le jardin du gouvernement était artistement décoré de pavillons russes et français, et illuminé avec une profusion de lanternes multicolores. La réunion est très nombreuse et la soirée très animee. Le commandant Domajoroff, suivi de son état-major, fait son entrée avant dix heures, avec le général Duchemin, aux sons de l'hymne russe et de la Marseillaise. Après de nombreux quadrilles, valses et polkas, le grand succès de la soirée est le quadrille russe, mêlé de chant, exécuté par les officiers du croiseur que doublent nos charmantes danseuses européennes. C'est le lieutenant de vaisseau de Klupfeld qui dirige la danse et il le fait avec un si bel entrain qu'on l'acclame. A ce moment plus que jamais les cris de *Vive la Russie ! Vivent les officiers du Zabiaca !* sont dans toutes les bouches comme ils seront dorénavant au fond du cœur de tous les

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Français. Danseurs et danseuses ne se reposent que pour reprendre des forces au buffet et pour sabler le champagne dans une fraternelle alliance du cœur et de l'estomac (sic).

Le lendemain jeudi, les Russes sont reçus d'une manière intime chez les amis qu'ils se sont faits à Hanoi. Ce sont les agapes « en famille ». Puis a lieu chez Giguet un nouveau grand bal offert par la municipalité de Hanoi et suivi d'un souper. Le gouverneur général et Mme de Lanessan, le Résident supérieur et Mme Rodier, le général en chef, y assistent avec toute la population militaire et civile de la capitale du Tonkin. La bonne humeur ne cesse de régner. Le quadrille russe revient souvent car c'est la danse avec laquelle on s'amuse le plus. Cette fois, c'est le sympathique prince Troubetskoï qui en



Les Russes à Hanoi à l'hippodrome.
(Dessin de A. Cézard. — *Revue indochinoise*, janvier 1894).

est le conducteur habituel. Il s'en tire à merveille, avec une ardeur que toute l'assistance admire. Les autres officiers sont également pleins de verve et d'entrain. A 2 heures du matin

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

souper assis. L'enthousiasme ne cesse de croître. Ce n'est qu'un cri général de *Vive la Russie ; Vive le Tzar ! Vive l'Etat-major du Zabiaca !* Au dessert le commandant Domajoroff porte un toast aux organisateurs de la soirée et boit à la santé de tous les assistants, à l'amitié et à l'alliance des deux patries française et russe. Après le souper, le bal reprend pour se terminer seulement à 4 h. 30 du matin. En sortant, les officiers russes, accompagnés de la musique militaire et de nombreux Français, vont donner une aubade au Résident-maire, au Résident supérieur, enfin au Gouverneur général.

La constante bonne humeur des 14 officiers russes fêtés par la colonie française ne fut pas le moindre attrait des fêtes de Hanoi. Nos hôtes, parmi les Français du Tonkin, semblaient avoir retrouvé leur famille.

La dernière journée ne fut pas moins bien remplie que les précédentes : représentation à la Citadelle, offerte par les artistes militaires du 9e régiment. Le succès est complet ; le talentueux Cassier se taille un triomphe en chantant *La Czarine*, Moreau et Chavassieux très en verve, font rire aux larmes les Russes et M. de Lanessan, qui avait répondu à l'invitation des « marsouins ». Le soir, toujours au Grand-Hôtel, grand banquet par souscription, auquel se pressait la population de Hanoi ; — plusieurs centaines de convives. De bonnes et nobles paroles y furent prononcées, d'abord par le Résident-maire, M. Baille, qui d'une voie chaude et vibrante, exprime avec émotion les sentiments de tous : « célébrons, cette union, conclut-il, comme un gage de la paix du monde, mais confondons dans un même cri ces deux choses qui emplissent aujourd'hui notre cœur et peuvent suffire à toutes les espérances : la Patrie et les amis de la Patrie ! ». M. Lacaze, 1er adjoint, et président du Comité des fêtes, remercie les Russes d'avoir prolongé leur séjour de 24 heures et rappelle la visite à Saigon, quelques années auparavant, de l'escadre qui accompagnait dans un voyage autour du monde le noble héritier du trône de Russie. Le commandant

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

du *Zabiaca* répond avec éloquence et boit au président de la République française.

Le Gouverneur Général prenant la parole comme représentant de la France porte la santé de l'Empereur et de la famille impériale. Il lève aussi sa coupe à la Russie ; « la grande nation qui nous a rendu des services inoubliables à des heures douloureuses ». Cette phrase est soulignée par de frénétiques acclamations car elle trouve un écho dans tous les cœurs français et russes, notre pays voyant pour la première fois une grande nation lui tendre la main depuis la défaite de 1870.

Le commandant Domajoroff remercie encore et dit : « Je remplis ma coupe jusqu'au bord ; permettez-moi de la boire seul à la santé des soldats et des marins. Et je brise cette coupe pour que personne ne puisse s'en servir après un pareil toast ». Toutes les mains se tendent et le commandant est l'objet d'une longue ovation.

Puis le Gouverneur Général s'étant retiré, les officiers du croiseur détachent un drapeau français et un drapeau russe, les nouent ensemble et demandent à les emporter comme souvenir. Au dehors la foule se presse, toute la population de Hanoi est là, les soldats se groupent pour la retraite aux flambeaux. La musique prend la tête, les Russes refusent de monter dans les voitures préparées à leur intention. « Nous irons à pied avec vous » crient-ils, et en un instant le cortège se forme. Le Général Duchemin, le Commandant Domajoroff, le Colonel Clamorgan et M. Lacaze prennent la tête ; derrière eux officiers français et russes bras dessus bras dessous suivent ainsi que toute la foule enthousiaste.

Jamais la ville de Hanoi n'a vu un tel spectacle ; l'air retentit des vivats et des chants patriotiques ; les Russes saluent les dames qui se montrent sur leur passage. L'on descend les rues Paul Bert, de France, de la Chaux, et l'on débouche sur le banc de sable dont la route est indiquée par deux files de lanternes vénitiennes et éclairée par les projections du *Tigre*. Le spectacle est féerique.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Entraîné par la musique, on s'avance sans songer aux difficultés du chemin ; la foule disparaît littéralement dans un nuage de sable ; mais il n'y a pas de traînards ; on arrive enfin devant la chaloupe. Pendant que la musique joue, on acclame longuement les partants. Le Commandant Domajoroff, en signe d'amitié, avait échangé en route sa canne avec celle du Général Duchemin. Il demande la permission d'embrasser le Commandant en Chef et les personnes qui l'entourent, regrettant de ne pas pouvoir donner l'accolade fraternelle à tout le monde.

A ce moment, l'effusion est indescriptible ; les Russes embrassent les officiers, les colons, les soldats. Ce n'est, pendant dix minutes, que vivats et acclamations. Enfin, il faut se quitter, les Russes montent à bord. Arrivé sur le spardeck, le prince Troubetskoï réclame le silence, se découvre, et s'écrie : « Il n'y a plus de France ! il n'y a plus de Russie ! il y a le peuple franco-russe ! »

La sirène du *Dragon* déchire l'air et la chaloupe a disparu sur le fleuve que les vivats d'adieu se font encore entendre.

D'après un témoin, le Commandant Domajoroff aurait été surpris de la navigation de nuit du *Dragon*. « Eh oui, Commandant, que nous allons marcher toute la nuit par cette obscurité », répondait le légendaire commissaire Carlini aux questions de l'officier étranger. A l'entrée du Song Tam-Bac, le Commandant russe ne pouvait croire que la chaloupe pourrait entrer par cet étroit passage. « Eh oui, reprenait imperturbable le commissaire, que nous allons entrer là-dedans et que nous passerons ; qu'il y en a qui disent que nous ne toucherons pas et qu'il y en a qui disent comme çà que nous toucherons ; moi, je vous dis que nous ne toucherons pas ! »

La petite fanfare du colonel Camus à Sept-Pagodes était venue à Haiphong prêter son concours et salua d'une aubade l'arrivée du *Dragon* au mouillage. L'après-midi se passa en visites et promenades ; les Russes semblaient déjà connaître tout le monde à Haiphong, où le *Zabiaca* se trouvait depuis le

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

27 janvier, et où de très nombreuses délégations avaient apporté au Commandant Domajoroff, montant vers Hanoi, les vœux et les salutations cordiales de la population française.

A six heures une retraite aux flambeaux partait de la caserne des miliciens, précédée et suivie par des centaines de porteurs d'oriflammes et de drapeaux, et se rendait à l'appontement du boulevard Paul Bert, afin d'y recevoir les officiers russes qui devaient dîner au Cercle du Commerce.

La façade du cercle était brillamment décorée et illuminée. A sept heures, arrivent le Conseil municipal, les officiers russes et les invités. Après le dîner, grand bal à l'Hôtel du Commerce. Les danses alternent : valses, polkas, mazurkas se succèdent jusqu'au moment où l'on demande au prince Troubetzkoï, officier du *Zabiaca*, de conduire un quadrille russe. Le quadrille russe est l'ancien quadrille qui se dansait en France au commencement du siècle avant l'invention des quadrilles à cinq figures chorégraphiques réglées, inventées par le célèbre Musard, et qui se danse encore aujourd'hui en Italie et en Espagne.

Dès les premières mesures les Haiphonnaises sont un peu ahuries par l'incohérence de ces figures qui se suivent sans relâche sur un rythme de galop infernal, qui varient à l'infini, et surtout par le brio, par l'entrain endiablé que les conducteurs du quadrille impriment à tous les mouvements. C'est que tout cela ne s'exécute pas dès la première fois sans déranger un peu les coquets échafaudages des coiffures, sans froisser un tantinet les nœuds des corsages et les garnitures de dentelles ; et avec ces brusques extensions des bras, bien des coutures, bien des boutons courent le risque de sauter. Mais baste ! tous les esprits se remettent bientôt, car ils sont au même diapason, et l'enfièvrement qui a saisi danseurs et spectateurs est tel qu'il ne permet plus de s'occuper de ces vétilles. Tout au quadrille, on ne peut plus s'arrêter, on est pris dans le tourbillon, il faut s'élancer quand même.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Et quand on voyait ces quadrilles, qui comprenaient de 30 à 40 couples, finir par une figure où tous les danseurs et danseuses, massés en une sorte de bataillon serré sur huit de front, s'élancent d'un bout de la salle à l'autre avec une furia irrésistible, comme en un frénétique assaut, quand on avait déjà le cerveau hanté par les conséquences possibles de cette alliance franco-russe, motif fondamental de cette joyeuse réunion, des visions étrangement mélangées de fierté et de haine, de rancune et de courage, faisaient comprendre la haute signification des danses guerrières, le pourquoi des rapsodies hongroises et des danses des Sioux. Hip ! hip ! hourrah ! pour nos jolies mondaines qui, par trois fois, dans une même soirée, ont exécuté ce quadrille russe avec une gaîté et une vaillance qui ne se sont pas démenties un seul instant.

A deux heures du matin, on se rend dans les salles à manger de l'hôtel où le souper froid était servi. Ici le champagne coule à plems flots et avec l'enthousiasme qui a empoigné tous les assistants on se lance dans une admirable série de toasts à la Russie, à la France, aux armées franco-russes, aux marines des deux pays, au *Zabiaca*, au Tonkin, en un mot à toutes les variations que comporte un aussi vaste sujet. Quelques personnes, voulant imiter la coutume russe, brisent leur verre, bien intempestivement parfois ; l'on voit même un Monsieur qui, dans un mouvement de patriotique ivresse, brise son verre déjà cassé. Mais tout cela se noie dans l'allégresse générale, et, après avoir échangé pour la centième fois de bien sincères poignées de main, de fraternelles accolades, on retourne à la salle de bal où les danses recommencent, alternativement accompagnées par MM. Brousmiche et Allard, infatigables pianistes de talent et par la fanfare du 10e de marine. Deux danses jouées en trio par le docteur de Champeaux sur le violon, M. Pellet sur la flûte et M. Brousmiche au piano — la valse du *Beau Danube bleu* et la célèbre mazurka *La Czarine*, forment le clou musical de la soirée.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Enfin les danses cessent à cinq heures et tous les assistants, musique en tête, accompagnent les officiers à l'appontement du boulevard Paul Bert où l'on se sépare après avoir écouté l'hymne russe.

Le lendemain, dans l'après-midi, les officiers russes recevaient à leur bord. Après les paroles de bienvenue adressées par le Commandant Domajoroff à ses invités, le Résident-Maire, M. Jules Morel, délégué du Gouverneur Général pour la circonstance, remet aux officiers russes une Croix de Commandeur, des Croix d'Officiers et de Chevaliers de l'Ordre impérial du Dragon d'Annam.

Le Commandant du navire remercie M. Morel puis, montrant à l'arrière du navire deux pavillons russe et français attachés par une chaîne, il affirme que l'alliance franco-russe est aussi indissoluble que le sont les maillons de la chaîne qui relie les deux drapeaux.

Le Commandant vide alors sa coupe de champagne et la retourne au-dessus de sa tête pour bien faire constater qu'elle a été vidée jusqu'à la dernière goutte. Ces paroles ont soulevé un enthousiasme indescriptible ; dans l'assistance, beaucoup de personnes ne parviennent pas à maîtriser leur émotion et à refouler les larmes qui leur perlent aux cils.

Un officier du *Zabiaca* se met au piano et les autres officiers entourant leur camarade chantent deux chœurs patriotiques que tout l'équipage du navire écoute la tête découverte.

A six heures et demie, les chaloupes ramenaient en ville les invités des officiers du *Zabiaca* après que les dames, au moment de s'embarquer, eurent été gratifiées, en guise de souvenirs, de rubans en satin blanc sur lesquels figuraient brodés les drapeaux russes et la mention *Zabiaca*. Tout un chacun rentre chez soi enchanté de l'excellente réception de l'Etat-Major du croiseur.

Le soir un dîner de 22 couverts réunissait les officiers russes chez M. Ricou, dont la femme était présidente pour le Tonkin

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

de l'Union des Femmes de France. Mais le *Zabiaca* devait partir le lendemain à 2 heures du matin pour Pakhoï ; à 11 heures et demie les officiers rentrent à bord, escortés de nouveau jusqu'à l'appontement du boulevard Paul Bert. Les dernières accolades sont échangées, l'hymne russe retentit une dernière fois, nos hôtes s'embarquent, et, après quelques vivats nourris, s'éloignent lentement dans la direction de leur navire. Un moment de profond silence suit cette expansion, les cœurs se recueillent et un sentiment de tristesse s'empare des esprits. On vient de quitter des amis, des frères, connus depuis peu de jours, avec lesquels de si intimes pensées ont été échangées. Et tout à coup, au milieu de ce silence, dans l'obscurité profonde de la nuit, retentissent les premières notes finement filées de l'*Adieu* de Glinka, une de ces mélodies du Nord, suave mélange de douceur et de tendresse, d'où se dégage un sentiment de mélancolie qui semble être le parfum des âmes slaves. La romance, admirablement ralentie, devient à chaque coup de rame de moins en moins perceptible et laisse tous les Français profondément émus et rêveurs.

« Qui que tu sois, ami », écrivait pour terminer le journaliste de *L'Avenir* qui relatait cette jolie scène, « tu as profondément touché l'âme de tous ceux qui ont entendu, de ceux surtout qui ont compris. Ces quelques notes, jetées dans les airs, seront l'épilogue exquis de nos fêtes et suffiront pour rendre inoubliables à tout jamais les moments que nous avons passés ensemble. Et de quoi ne serions-nous pas capables, unis, si d'autres mobiles venaient à faire vibrer un jour ces cordes intimes ! »

Durant le séjour des Russes au Tonkin, *L'Indépendance tonkinoise* publia la chanson anonyme suivante adaptée sur l'air populaire « *En r'venant d' la revue* ».

I

Je suis l'chef d'une nombreuse famille,
Je m'étais promis l'an passé
D'emm'ner ma femm', ma sœur, ma fille
Pour leur fair' voir un cuirassé.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Chez moi tout l'monde est patriote
Quand nous sûm's qu'un bateau d'la flotte
D'nos bons amis d'Saint-Pétersbourg
A Haiphong v'nait nous dir'bonjour
Ma femme de s'écrier
J'cours chez mon couturier
Ma fill'ajoute avec aplomb :
C'est-y ce soir qu'on prend l'*Dragon*
Ma sœur me dit : Oscar
Il est trois heur's un quart
Cours vite en tilbury
R'tenir nos places aux Messageries

Gais et contents
Nous partons triomphants
Y compris bell'maman
En satin puce
Sans hésiter
Car nous allions fêter
Voir et complimenter
Un bateau russe.

II

L'soir même nous prenons la chaloupe
Munis d'un'langouste et d'flacons
Et l'lendemain à l'heure de la soupe
Nous arrivâmes à Haiphong
A pein'mettions-nous pied à terre
J'entends comme un fracas d'tonnerre
Et nous tombons juste au moment
Où s'effectue l'débarquement.
J'sors mon drapeau du tzar
Pris la veille au bazar,
Ma femme qu'a lu Dostoïewski
Entonn' : Boje Tsara Krani
Jusqu'à ma bell'maman
Qui répétait tout l'temps :
Plus de soucis ni de tracas
Viv'les marins du Zabiaca !

Gais et contents
Nous songions triomphants
Au nez proéminent
Que f'rait l'roi d'Prusse
Quand il saurait
Quel accueil bien français
Nous avions tous trois fait
Au bateau russe

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

III

Bref tout'la nuit nous fîm's la fête
Nous mangeâmes avec conviction
Mais sapristi quel mal de tête
Lorsque nous r'gagnâmes la station
Moi j'avais pris sans plus d'manières
L'bras d'un'ravissante canotière
Qui v'nait tout droit d'la mer d'Azof
Et m'disait en russe : Kektumoff ?
Ma fille cavalcadait
Au bras d'un jeun'cadet
Bell'maman troublée par le pope
Lui glissait des r'gards d'antilope
Ma sœur dit au second
M'emm'nez-vous à Saigon ?
Ma femme au commandant
Criait : Dieu ! qu'j'ai donc mal aux dents !

Gais et contents
Nous partim's triomphants
Toujours en brandissant
Le drapeau russe
Donnant très gais
Rendez-vous chez Giguet
A nos charmants cadets
Du bateau russe

Les 18 et 20 janvier le prestidigitateur-illusionniste Léopold Bernard arriva pour la première fois au Tonkin et débuta à Haiphong. Cet excellent homme qui ensuite promena des années durant des spectacles et des attractions jusque dans les coins les plus éloignés de l'Indochine, était un habile exécutant et ses tours étonnants qui « résumaient l'adresse des doigts, de l'esprit et de la mémoire » passionnaient les auditoires européens et indigènes. Citons entre autres expériences sensationnelles : Le voyage enchanté dans la malle américaine — Le décapité parlant perfectionné — Le nouveau prisonnier fin de siècle — Le jardinier de Robert Houdin — L'omelette russe dans un chapeau — L'homme changé en poule — L'escamotage d'un « bécon ».

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

L'Avenir du Tonkin énumère : Léopold exécutant ses promesses recueille des liqueurs dans le vide, fait tomber une pluie d'or, se fait lier à un tabouret et en cet état réussit à agiter des sonnettes et à faire résonner un tambour de basque. Bien entendu l'opérateur excelle dans les tours de cartes et même les « témoins » appelés sur scène « n'y voient que du feu».

De son côté, *L'Indépendance tonkinoise* fait l'éloge de Léopold ainsi que de son spectacle de fantasmagorie et de spiritisme :

« Nous ne pouvons citer tous les tours exécutés, mais nous devons cependant en souligner quelques-uns qui ont enlevé les bravos de l'assistance. L'escamotage de la cage, la substitution de la bouteille au verre et du verre à la bouteille, la réponse faite d'avance à une question tirée au hasard, la montre brisée puis retrouvée intacte au fond du coffret, le total de trois nombres allant s'écrire à la craie sur le tableau noir, la pièce de dix sous que les plus forts de la Société ne peuvent enlever du doigt de l'adroit prestidigitateur, etc..., etc... La soirée s'est terminée par une expérience du plus vif intérêt : au sommet d'une tour Eiffel petit modèle, un jeune enfant sommeille, après les passes magnétiques du professeur, dans des positions qui déroutent toutes les lois de l'équilibre et de la pesanteur ».

Le 4 février à Hanoi eut lieu un très brillant cross-country. Les « bêtes » étaient le capitaine Frichement et le lieutenant Giraud. Les poursuivants les plus habiles auxquels les dames remettent des rubans à l'arrivée sont dans l'ordre MM. Balauze, Charles et Chesnay. Le lieu de ralliement est la pagode de Lang où la musique militaire a été envoyée pour faire danser les participants qui se restaurent d'autre part au buffet tenu par Giguet. Après quelques quadrilles, le cortège se forme pour le retour en ville, précédé d'une fanfare de trompes de chasse. Les invités étant très nombreux, la file des voitures est interminable et l'on dénombre 40 cavaliers plus deux amazones Mme Demorgny et Mlle Clamorgan. Le Gouverneur Général, Mme de

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Lanessan, beaucoup de hauts fonctionnaires et leurs épouses, S. E. le Kinh-Luoc, etc... ont pris place dans les brillants équipages et le défilé pour regagner la ville a lieu dans un ordre impeccable.

Le Gouverneur Général et Mme de Lanessan allaient rentrer en France ; à cette occasion de nombreuses réceptions et manifestations de sympathie furent organisées en l'honneur des partants. Le 9 février ce fut d'abord un dîner chez le Kinh-Luoc Hoang-Cao-Khai. Le samedi 10, c'est la Loge maçonnique *La Fraternité tonkinoise* qui reçoit à dîner le Chef de la Colonie. Le dimanche 11 et le mardi 13, M. et Mme de Lanessan convient à dîner au Gouvernement Général les fonctionnaires et les plus hautes personnalités du Tonkin.

Le mercredi 14, c'est la population hanoïenne qui offre un banquet chez Alexandre au Gouverneur Général.

Au dessert, M. Daurelle, président de la Chambre de Commerce, exprime en termes émus la reconnaissance du Tonkin pour l'œuvre accomplie par M. de Lanessan, pacification, organisation générale du pays, essor économique, création de l'outillage, etc... Le Gouverneur Général répond avec son éloquence coutumière ; il affirme sa foi dans l'avenir du pays et promet de revenir achever son œuvre.

Il faut citer ici textuellement *L'Avenir du Tonkin :*

« Après les discours et l'exécution de la Marseillaise, les assistants, animés des plus profonds sentiments de cordiale affection, conviennent d'accompagner le Gouverneur Général jusqu'à son hôtel. Il crachine ? Qu'importe ! M. de Lanessan accepte la conduite. La musique se met en avant ; on détache les lanternes qui illuminent la façade de l'hôtel, le Gouverneur Général prend la tête du cortège et, aux sons d'un pas redoublé, on part gaiement. On patauge, on n'en a cure. On arrive à l'hôtel, et M. de Lanessan n'admet pas que la foule se retire sans avoir vidé une dernière coupe de champagne avec lui. Les

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

portes du grand salon s'ouvrent, on s'engouffre ; les domestiques ahuris ne comprennent rien à cette invasion imprévue.

« Mme de Lanessan dont on a troublé le repos — car il est déjà plus de 11 heures — apparaît et elle est accueillie par les plus respectueuses démonstrations. On apporte le champagne. M. Lacaze boit à la santé de Mme de Lanessan ; le Gouverneur général dit avec émotion : « Je vous remercie, messieurs, du fond du cœur pour avoir voulu associer à la manifestation si cordiale de ce soir la compagne fidèle qui... depuis vingt ans... a partagé... tous mes soucis... Merci !... et au revoir ! »

« Que dire après ces paroles que l'on sentait partir du fond de l'âme ? Tous ressentaient ce serrement caractéristique qui, en pareilles occasions, vous prend à la gorge et vous étrangle. Tous, sans exception, avaient le regard humide et voilé. Nous avions tous compris que devant cette spontanéité de sentiments francs et loyaux, M. de Lanessan s'était lui aussi senti empoigné et avait soulevé, pour un instant, le voile mystérieux et sacro-saint qui cache les pensées les plus intimes. Nous avions jeté un regard furtif dans les plus profonds replis de son cœur. Un pacte venait d'être conclu auquel pas un des assistants ne manquerait ; en ce moment suprême, aucune amère pensée ne venait gâter cette concorde, cette communauté d'idées... »

Le jeudi 15 février, soirée ouverte au Gouvernement général. Enfin le 16 février, M. et Mme de Lanessan prennent passage sur le *Tuyên-Quang* pour aller s'embarquer à Haiphong.

Nous reviendrons en arrière pour parler d'un magnifique bal travesti de la Société Philharmonique organisé chez Giguet le 10 février et auquel assistèrent le Gouverneur général et Mme de Lanessan, sortant du banquet de la Loge.

Parmi les très nombreux travestis on remarque : Mme Charpentier en toilette russe fond satin jaune dansant avec un moujick, Mme Duraffour en Bettina valse avec M. Dussaut en Pippo ; Mme Hommel en Polichinelle satin jaune et noir et des bosses... très agréables ; Mme Dubosc-Taret, en costume du même genre, satin

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

rose et dentelles noires, Mme Candelier en folie, satin noir et jaune, Mme Lacaze, costume fort joli de Tabarin, Mme Baille ravissant costume d'Alsacienne, Mme Demorgny en diablotin exquis d'élégance, Mme Renoud-Lyat en bouquetière, et tant d'autres.

Parmi les hommes, M. Clément en incroyable avec un costume très riche ; M. Réquillard en habit Louis XIII ; le lieutenant Famin, costume Henri II ; M. Laurent en Pierrot très réussi mais qui regrettera ses moustaches ; le docteur Le Lan en Japonais à l'air farouche de Samouraï paraissant bien décidé à essayer son sabre ; le lieutenant Marbot et le docteur Bonnefoy en clowns ; le lieutenant Sénèque en habit d'un côté, en chemise et caleçon de l'autre ; M. Candelier, habit à queue blanc et chemise noire ; M. Spéder en Nostradamus, le tout charmant M. Gracias, en costume Louis XV ; M. Dubarry en Pierrot ; M. Daurelle en maillot rouge, etc. Enfants : Mlle Michel en Marguerite, les jeunes Dubosc-Taret, Maurice Hommel et Deloustal respectivement en garde-champêtre, gommeux et incroyable.

A minuit, entrée au galop de huit lanciers à cheval qui font le tour du salon, vont saluer le Gouverneur général et Mme de Lanessan et se mettent en place pour exécuter le quadrille des Lanciers. En tête M. Hubert, qui porte les insignes de maréchal-des-logis, et M. Réquillard ceux de trompette, puis le docteur Lenoir et M. Schepens, M. Albert Blanc et M. Cyprien Daurelle, M. Munier et M. Doutre. Leur danse, aussi originale qu'endiablée, vaut aux cavaliers une chaude ovation.

Les confetti font alors leur apparition ; les 500 sacs de petits papiers sont enlevés en quelques instants ; sur toute la salle floconne bientôt une neige multicolore pailletée d'or et sentant bon. On se bat. M. de Lanessan et Mme Hommel ont une lutte héroïque ; le sol se couvre de projectiles, on s'anime, on s'échauffe et c'est un tourbillon charmant que font tous ces carrés de couleur voltigeant sur les satins, les soies, les gazes, les pailletés, les bijoux, dans le tumulte des interjections de joie et des éclats de rire sonnant *francs* comme l'or.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Peu après on se mettait à table ; au milieu du repas on distribuait des mirlitons ; la bonne gaîté française, qui ne perd pas ses droits à 4.000 lieues de la patrie, courait en frissons par toute la salle. On fait des ovations à ce sympathique M. Kalischer (1) qui s'y dérobe en vain, on lui bat des bans, on en bat aussi à l'oncle Billault, notre oncle à tous... et cependant on n'en perd pas une bouchée. Puis dans un petit coin on chante Gamahut et les dames retournent dans la salle de danse, plus enfiévrées encore qu'au début...

Le Gouverneur général et Mme de Lanessan ne furent pas moins fêtés à Haiphong qu'à Hanoi au moment de leur embarquement. Le samedi 17 février ils assistèrent d'abord au bal que donnait l'Union des femmes de France au Cercle du Commerce. Les éminents invités firent d'ailleurs une entrée tardive alors qu'on n'espérait plus les voir arriver, sachant que le *Tuyên-Quang* s'était échoué par deux fois aux « bambous » et au « nœud de cravate » durant le trajet de Hanoi à Haiphong. Le lendemain eut lieu dans la journée la soumission devant le Gouverneur général des Chefs de bandes Ba-Ky et Ba-Phuc. Le soir, brillante réception à l'hôtel du Gouvernement général par M. et Mme de Lanessan. A propos de cette réception, *L'Avenir du Tonkin* écrivit que les musiciens du 9e Régiment ne seraient sans doute pas fâchés de voir prendre fin les services extraordinaires qu'on leur demandait depuis quelque temps.

« Constamment sur la brèche, en déplacements continuels, travaillant aux heures les plus extraordinaires, ils ont bien mérité de nos populations à la joie et au plaisir desquelles ils ont largement contribué. Un bon repos et quelques semaines de vie bien régulière leur sont dûs et leur seront certainement accordés par

(1) Louis Kalischer, sujet roumain naturalisé français en 1888, était le propriétaire du Bazar de Paris qui de l'angle de la rue des Brodeurs vint en *1894* s'installer rue Paul Bert (voir ci-dessus, page 100). Kalischer gagnait beaucoup d'argent avec son magasin, mais il ne lui restait rien de ses bénéfices car il prêtait de l'argent à tout le monde, ne jouait, le plus souvent gros jeu, que pour perdre, et laissait candidement sa caisse aux mains de ses employés et domestiques.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

leurs chefs. En tout cas, il est du devoir de la presse de reconnaître leur intelligente coopération et de les remercier de tout cœur pour les grands services qu'ils nous ont rendus nuit et jour, c'est le cas de le dire ».

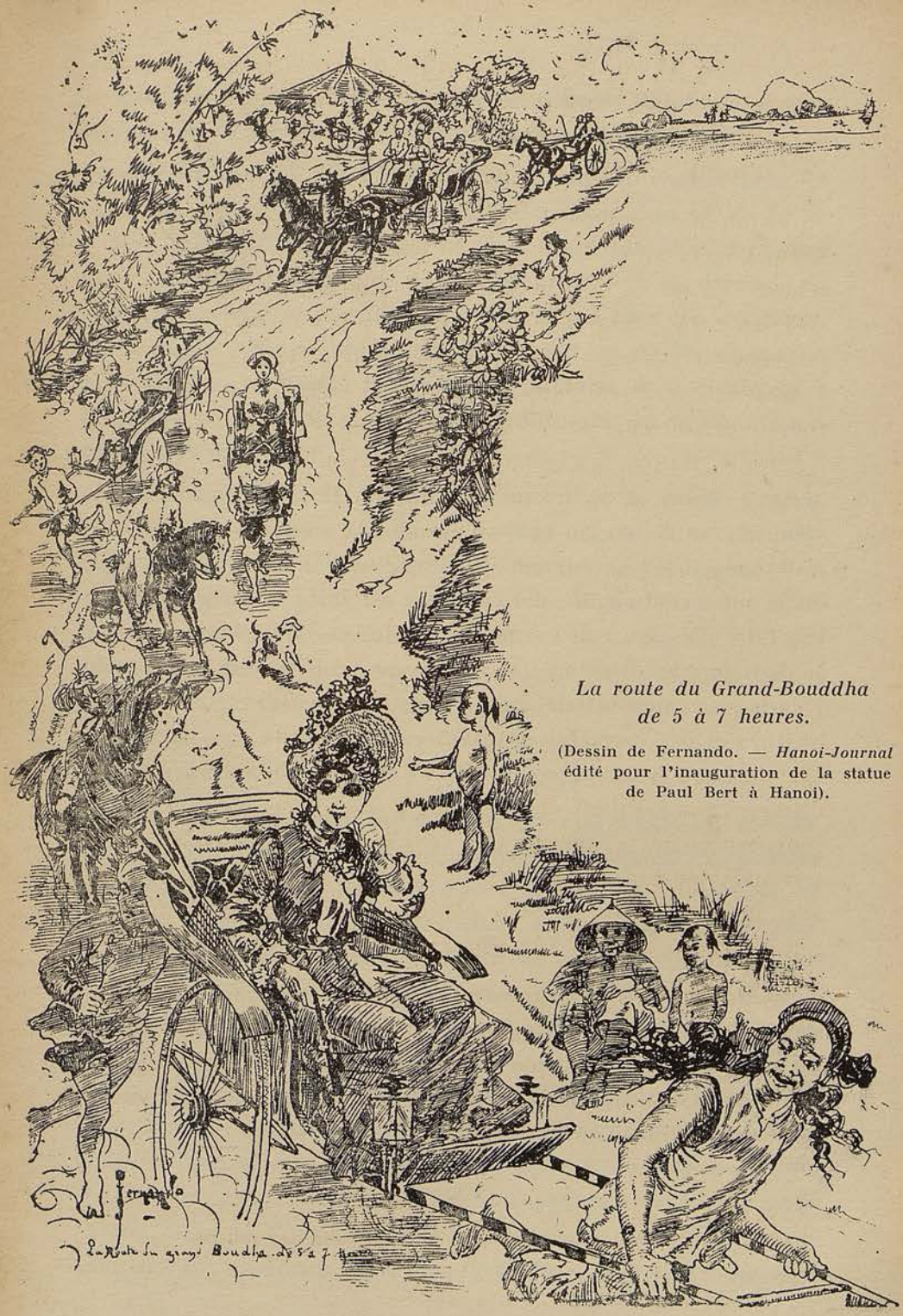
Le lundi 19 enfin, la population de Haiphong offrit, maison Samuel, un banquet au Gouverneur général. A l'heure des discours, celui-ci déclara : « Lorsqu'en 1887, je vins pour la première fois au Tonkin (1) les habitants de Haiphong m'invitèrent à un banquet. Ils n'étaient pas aussi nombreux que vous l'êtes aujourd'hui, et nous nous réunîmes dans une modeste paillote. Ce n'était pas comme ce soir dans une belle et vaste salle éclairée à la lumière électrique. Haiphong n'avait pas comme actuellement un réseau de larges boulevards bordés de trottoirs. Eh bien, messieurs, je vois parmi vous un certain nombre de ceux qui me convièrent à cette époque à leur banquet. Je les félicite de l'œuvre immense qu'ils ont accomplie, de leur patience, de leur acharnement à vouloir faire de cette ville ce qu'elle est aujourd'hui. J'ai suivi avec la plus grande attention les progrès que vous faisiez de jour en jour pour sortir des marécages dans lesquels vous étiez alors embourbés et sur lesquels vous avez édifié ces superbes bâtiments. Que de fois n'avais-je pas entendu dire qu'il n'était pas possible d'arriver aux résultats obtenus, que le sol même, par son peu de consistance, ne permettait pas l'édification de bâtiments d'une certaine importance et qu'un pieu enfoncé dans ce terrain pourrait aller jusqu'au centre de notre planète si on n'avait pas soin de le retenir par un câble à la surface du sol.

« Pas plus tard qu'aujourd'hui, je suis allé voir les travaux qui s'exécutent pour doter Haiphong d'une distribution d'eau et j'ai vu enfoncer des pieux que le terrain refusait de recevoir. C'est donc, là encore, une légende qui s'en va et que votre activité et votre persévérance auront tuée ».

---

(1) M. de Lanessan était venu au Tonkin à cette époque pour visiter l'Exposition de Hanoi installée à l'ancien Camp des lettrés.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation



La route du Grand-Bouddha de 5 à 7 heures.

(Dessin de Fernando. — *Hanoi-Journal* édité pour l'inauguration de la statue de Paul Bert à Hanoi).

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Le 25 février, *L'Indépendance tonkinoise* publia le *leader* ci-après pour vanter les agréments de la vie hanoïenne :

« Quand un de nos compatriotes arrive au Tonkin pour la première fois, il est tout étonné de se trouver chez lui de suite. A part la longueur du voyage, les sensations ressenties, les lieues parcourues, il pourrait se croire dans un coin de France où auraient poussé les plantes tropicales. Il y a bien les indigènes, mais, chose étrange, après quelques jours on ne les remarque plus. Ils sont tellement inhérents au paysage, et si étrangers à notre vie, au point de vue mœurs et coutumes, qu'on s'habitue à eux sans s'en douter.

« A Haiphong, à Hanoi surtout, on vit de la vie de France, avec quelque chose de plus large, de plus dégagé, de moins mesquin. Combien de villes en France, de préfectures même, sont loin d'offrir à leurs citadins les plaisirs et les distractions que nous trouvons dans notre capitale tonkinoise. Avec la Société Philharmonique, la Société des Courses, les soirées du Gouvernement, et les fêtes improvisées pour un ci pour un là, mais toujours si réussies, comment pourrait-on s'ennuyer à Hanoi, je dirais même comment pourrait-on ne pas s'y plaire et regretter la France ?

« Qui donc de nous, là-bas pendant son congé, ou son absence, n'a éprouvé son heure nostalgique, en évoquant les paysages tonkinois, en revivant les souvenirs de la capitale ? Combien, au milieu d'un bal, dans leur ville natale ou dans leur coin de province, ont revu passer, dans un motif de valse, l'image souriante et heureuse d'une de nos aimables danseuses d'Hanoi ? Et de jour en jour, elles sont plus nombreuses et toujours plus jolies. Chaque bateau nous en amène de nouvelles et ce qui est étonnant, c'est que la fraîcheur de leur teint de France, leur éclat, n'égalent pas toujours ceux des femmes qu'elles retrouvent ici et qui ont déjà plusieurs années de colonie. Où donc, cette légende de la femme chlorotique et anémique ? C'était bon, peut-être, autrefois pour Saigon, mais au Tonkin, jamais ! Et nos bébés donc ! Est-il possible de voir, en aucun pays, plus de force, de santé, de vigueur ?

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Et quelle gaîté, quelle ardeur aux jeux, quelle sève de jeunesse les pousse et quel sang les colore ! Certainement, le jour où nous pourrons leur fournir ici l'instruction indispensable à toute carrière libérale, lycée d'abord, école spéciale ensuite, nous n'aurons plus besoin de les envoyer dans la métropole, et un moment viendra où nos enfants naîtront, vivront, et mourront ici, n'ayant vu la Patrie qu'une ou deux fois peut-être.

« Et cependant ils seront aussi Français que nous, ils auront vécu de la vie de France avec cette différence qu'elle aura été moins étranglée. Qui ne se rappelle les heures difficiles de la jeunesse, de nos vingt ans, quand le sang bout, que les désirs sont ardents, que le cœur chante, alors que la poche est vide et l'estomac pas toujours satisfait ? Oui, certes, nos enfants au Tonkin seront plus heureux que nous, et quand ce jour sera venu, on pourra dire que c'est réellement un coin de France, un grand coin, le plus heureux de la Patrie, qui a été transporté ici, sous ce beau ciel d'Extrême-Asie.

« Dernièrement encore, de nouveaux débarqués me disaient leur étonnement de trouver un Tonkin si différent de l'idée qu'ils s'en étaient faite. Positivement, ils étaient émerveillés. Ils avaient quitté la France avec la crainte de l'inconnu qui les attendait dans ce Tonkin maudit dont on trace là-bas de si noirs tableaux, et voilà qu'ils arrivaient dans un pays magnifique, par une température douce, et sous un ciel clément ; voilà qu'ils trouvaient des villes splendides, avec de larges boulevards, de longues avenues, et des monuments superbes ; voilà qu'ils trouvaient tout ce que la civilisation peut donner au point de vue du confortable et du bien-être ; ils rencontraient un pays préparé, ouvert à tous les élans de la science, appelé au plus riant avenir. Vrai, ils s'en revenaient absolument enchantés. Certes, ils ne regrettaient pas la France.

« Espérons que bientôt disparaîtra pour toujours ce fatal renom qui pèse sur notre belle colonie ; une légion d'écrivains a déjà commencé l'œuvre de réhabilitation ; continuons-là encore, continuons-là toujours, jusqu'à l'heure de la victoire définitive ».

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Le 1er mars, au Cercle du Commerce de Haiphong, soirée intime pour les membres et leur famille. Un peu de musique et des monologues pour commencer. Très applaudie Mme d'Abbadie dans l'air de *Colombine* et *Au printemps* ainsi que Mme Malmanche dans le grand air de *La Reine de Saba* et *Les Stances*, de Flégier.

Le docteur Palasne de Champeaux joue à ravir au violon la *Sérénade* de Widor, la *Sérénade* de Pierné, la *Sérénade badine* et la *Berceuse de Jocelyn* de Benjamin Godard. Au piano d'accompagnement, M. Ferran, impeccable. M. A. Salabelle chante : *Pourquoi ?* et dit avec verve un monologue : *Renseignements*. Enfin M. Gage se révèle excellent diseur dans *Le berceau*. Danses et souper des plus gais.

Les 2 et 3 mars, les autorités de Tuyên-Quang avaient organisé des cérémonies pour commémorer l'anniversaire de la délivrance de la garnison assiégée en 1885. Le soir du second jour, les soldats de la Légion donnèrent un concert ; les artistes les plus remarqués s'appelaient Klein (1) et Galmard, absolument desopilants dans le duo du *Bal de l'Hôtel de Ville*, et qui s'adjoignirent leur camarade Vandenabeele pour chanter en trio *Les coqs de la Fanfare*. Le compte-rendu des fêtes et cérémonies publié dans *L'Avenir* mit en avant pour la première fois le nom d'Henri Laumônier.

Les 3 et 4 mars, au Café de la Rotonde à Haiphong, débuta la troupe de concert arrivée par l'*Aréthuse*. Petite troupe puisque composée seulement de deux chanteuses et d'un pianiste. Les frères Perrier ont fait de leur mieux pour aménager la grande salle de leur établissement. Peu de dames haïphonnaises parmi les spectateurs du premier jour, car on redoutait les grosses grivoiseries, mais dès la seconde représentation, l'élément féminin est

(1) Un autre Klein, sergent, tint un peu plus tard garnison à Lang-son où il dut saluer, talons joints, le colonel Galliéni, commandant le territoire, sans se douter que 30 ans plus tard, il serait à son tour Résident de France, chef de la province. Un beau conte de fées !

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

venu nombreux. Bravos et bis bien mérités par les deux charmantes artistes Delamarne et Talvar dont la voix ne semble pas avoir souffert de la nuit passée à la belle étoile sur le rocher de Poulo-Gambir après l'échouage du *Saigon*. Les deux femmes arborent de surcroit de fort jolies toilettes.

Mlle Talvar se distingue particulièrement dans *La ronde des matelots* et *Pour plaire aux femmes* et Mlle Delamarne dans *Mon picador* et *La Lune*. Charles Dalbrès est un très bon pianiste.

Aux représentations suivantes, les artistes ne peuvent pas suivre leur programme ; les spectateurs réclament *La Tyrolienne, La ronde des Matelots* (reprise en chœur au refrain), *Miss Kokett* et *Gnouf-gnouf*. Le grand succès est pour le duo *En revenant de Saint-Cloud*. Plus le public se familiarise avec « la troupe » mieux il collabore. Maintenant, Talvar, heureuse se trouver de l'aide dans la salle, se borne à battre la mesure et à diriger le chœur. Bis et rappels se succèdent ; de même pour Delamarne qui redonne *Mon picador, En chemise*, etc...

Les aimables artistes font à Hanoi, chez Giguet, des débuts moins heureux parce que les spectateurs, se comportant surtout en consommateurs, bavardent, frappent sur les tables, appellent les boys, et lancent à voix haute des réflexions qui gênent les charmantes femmes. Et le chroniqueur de *L'Avenir* écrit avec une courtoisie qui l'honore : « Elles avaient cependant tout pour elles, sous le rapport musical, le rythme, beaucoup de mesure et de justesse dans la voix, comme mimique des gestes sobres et très expressifs, comme toilettes tout ce que l'on peut rêver de frais et de coquet et dans leur tenue générale beaucoup de chic allié à un bon goût indiscutable ».

La troupe se produit ensuite à la Philharmonique et le même journal écrit : « Il nous a rarement été donné de voir au Tonkin un ensemble aussi réussi ; c'est un véritable régal, pour les yeux surtout, qui ne se lassent pas d'admirer, en Mlle Delamarne une bien jolie femme à l'égard de qui la nature s'est montrée follement prodigue, bref une délicieuse *gommeuse ;* en Mlle Talvar

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

un charmant *jeune homme* très *Gobé des femmes* comme il le chante, et sûrement par ses auditeurs qui, savourant les refrains de ses tyroliennes, cherchent à mettre ce chapelet de notes descendantes et montantes à l'unisson des sensations agréables qu'ils éprouvent. Musique, diction, maintien sont parfaits. Nous ne reviendrons pas sur les toilettes, toujours d'un goût exquis, d'un assemblage de couleurs ravissant et d'une correction suprême. Mlles Talvar et Delamarne sont aussi de fines comédiennes et l'ont prouvé dans différentes saynètes comme *La mirlitonade, Piétro et Paola* et surtout dans *Les giboulées.*

Revenues chez Giguet, à l'Hôtel du Lac, le 25 mars, les vaillantes artistes exécutent le programme suivant : *Le compteur, Mlle Pstt, pstt !, Le chic du piou-piou, Le délit, Pic du midi, Frisette-polka, Le couturier, Un petit bois voisin, Ma bergère, Dragon regardez la lune, C'était un rêve ;* elles terminent par des duos : *Fleur de thé* et *Les Parisiennes.* Plus exactement, elles croient terminer mais le public plus aimable que le premier jour est insatiable, il réclame les chansons déjà connues et les intrépides exploratrices involontaires de Poulo-Gambir s'exécutent avec bonne grâce. Il en est de même le 1er avril.

De retour à Haiphong, les deux artistes se produisent encore le 6 et le 8 avril. *Le rapin, Le rêve d'Eve, M. Beautemps* (Delamarne) ; *Le vin de Marsala, Le chat de ma voisine* (Talvar) ; et c'est la dislocation : Mlle Delamarne se rembarque, le pianiste se fait rapatrier par l'administration, et Mlle Talvar va, dit-on, ouvrir rue du Commerce à Haiphong le café du Chat noir...

La Société Philharmonique de Hanoi donne pour la première fois un bal d'enfants le 4 mars.

Léopold, prestidigitateur, divertit d'abord la juvénile assistance puis les danses se succèdent.

Parmi les travestis les mieux réussis : Lolote Groupierre en princesse russe, les sœurs Schneider, la première en paysanne, la seconde en Algérienne, Mlle Bourgouin-Meiffre, en

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Bohémienne, les sœurs Deloustal en Espagnoles, les sœurs Morier, l'une en Noël très originale, l'autre en danseuse, Mlles Michel en Suissesse, Pellissier en gracieuse soubrette bleue, Suzanne Le Vasseur, ravissante Pierrette noire, Simone en mignonne danseuse, Crébessac en diablesse, Mlles Moulié, l'une danseuse gentiment décolletée, l'autre en... nourrisson ; enfin, la toute petite Dessirier en enfant Jésus.

Côté des garçons, on dénombre Maurice Hommel, qui est de toutes les fêtes, ce phénoménal Maurice, très drôle dans son costume de clown, les frères Demorgny, très amusants, l'un en cuirassier, le second en nounou, Morel en zouave, Edmond Schaal en pêcheur napolitain, Deloustal et Lachal en toréadors, Dubosc-Taret en garde-champêtre très convaincu, Crébessac en Saint-Antoine quelque peu rébarbatif, Jean Le Vasseur en âne, Crozel en Pierrot, Godard en Arlequin, etc... Très joli succès.

Les Chinois établis au Tonkin célébraient autrefois avec beaucoup plus de faste qu'à présent leurs fêtes rituelles, en particulier la fête du printemps.

A ce titre, il sera intéressant de lire ici le compte rendu de cette fête publié dans *L'Indépendance tonkinoise* des 11 et 12 mars 1894 :

Spectacle toujours très pittoresque. A l'entrée de chaque maison chinoise ou annamite, sur le seuil ou sous la vérandah, de petits autels recouverts de soie ou de cotonnade rouge et verte ; entre les bouquets de fleurs, les corbeilles de fruits, les amoncellements de gâteaux de riz, deux ou quatre bougies allumées, et au milieu le brûle-parfums, où sont piquées trois petites baguettes de santal. Chez les riches, l'autel est somptueusement garni, et des victuailles, débordant des plats, encombrent l'autel : çà et là, des cochons entiers rôtis..

Vers une heure, la pétarade commence, la foule s'écarte, la procession se forme, les portes du mur d'enceinte de la pagode

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

s'ouvrent, et les premières oriflammes s'agitent dans la rue. Le cortège s'ébranle lentement et peu à peu s'étend sur toute la rue Chinoise. En tête, deux énormes lanternes transparentes et bariolées. Toute une bande de petits déguenillés brandissent des tablettes de bois où se détachent des inscriptions chinoises dorées. Leur costume contraste piteusement avec les vêtements chatoyants et soyeux des Chinois. Quatre groupes distincts viennent ensuite, où se répètent à peu près les mêmes emblèmes. Dans chacun, de larges plateaux portés par des coolies, avec des fruits, des fleurs artificielles, des pâtisseries et tout ce que la charcuterie chinoise a pu inventer. Chaque groupe a ses bannières de couleur différente et son petit dragon. Les bannières sont en soie blanche ou verte, parsemées de verroteries et de perles décrivant des dessins bizarres qui ressemblent assez pour nous aux hiéroglyphes, et encadrant soit une espèce de rose largement épanouie, soit une figure à peine dessinée, suivent les flottements et les reflets en prenant des aspects divers.

Le dragon, c'est une longue bande d'étoffe bariolée tenue à son extrémité par un Chinois qui doit se prêter à toutes les fantaisies de son compère agitant la tête. Dès qu'il approche d'une maison, on lui lance des pétards enflammés. Il se jette sur eux, avec des gestes et des contorsions désordonnés, secouant sa tête de monstre, faisant clapper sa langue et ouvrant ses mâchoires, comme s'il voulait tout avaler. Autour, avec de longues perches, sur lesquelles des inscriptions s'enroulent comme les vers des mirlitons, une dizaine de forts gaillards rassemblent tous les pétards jetés sur la voie, pour que le dragon puisse mieux les piétiner et vienne y faire le simulacre de tout frapper à la fois. Et devant et derrière, une musique endiablée, douce ici, assourdissante là, jetant une confusion de notes aiguës ou crépitantes qui vous écorchent le tympan : des musettes, des harpes, des violons (mais combien criards !) et ces tam-tam de toute sorte, montant ou dégringolant toutes les gammes de basse-taille. Entre, au milieu des oriflammes bleues, vertes et roses, des jeunes gens,

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

deux par deux, en longs « cai-ao » orange, lilas, bleu pâle, fumant leur cigarette et portant des emblèmes semblables à des caducées, couverts de papier doré. Les précédant, ou les suivant, dans des palanquins, des enfants, trois par trois, assis sur des coussins ou se tenant debout dans des poses gracieuses. La plupart sont de petites filles : les joues poudrerisées, un doigt de rouge aux pommettes, les sourcils et les cils peints, des colliers de verroterie autour du cou, des bracelets tombant sur les mains, dans leurs habits roses, elles sont très mignonnes. Quelques-unes sont à cheval. De peur que la monture ne se cabre, deux ou trois Chinois s'attachent aux rênes, pendant qu'une matrone maintient solidement chaque étrier.

Vient ensuite le gros dragon, tout neuf cette année. De loin il se démène au-dessus des têtes, plonge tout à coup ; puis sa gueule sanglante reparaît avec ses immenses cornes dorées qui fondent à tout instant sur la foule compacte. Long de 15 à 20 mètres environ, il est porté par une dizaine de Chinois qui le maintiennent avec des perches et le font évoluer dans tous les sens. Deux parties seules sont en carton peint : la tête et la queue. Le reste du corps n'est qu'une immense pièce de soie où sont incrustées des écailles blanchâtres et miroitantes. Ce qu'on lui fait faire de contorsions à ce pauvre génie !

Enfin deux individus assis dans des fauteuils, un troisième debout, appuyé sur une sorte de tabernacle laqué à garnitures d'or, portés par des coolies, terminent le cortège, immobilisés, la pointe d'une épée entre les dents et traversant la joue gauche ; la pomme de cette épée repose sur des supports maintenus seulement par des Annamites. C'est, paraît-il, l'image de la souffrance impassible, et comme l'offrande expiatoire la plus méritoire aux yeux de Bouddha.

Après avoir longé les boulevards, et parcouru les principales rues de la ville, le dragon est rentré vers 4 heures à la pagode au milieu d'une affluence considérable.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Le 26 mars, soirée chez le Résident Supérieur. Mme Rodier reçoit avec sa grâce coutumière la très nombreuse affluence.

Le capitaine Frichement et Mme Baille conduisent un cotillon aux figures originales. Ce ne sont qu'accessoires de gaze ou de soie où l'or chatoie, bibelots de satin finement enrubannés, petites bourses aux dames, écharpes multicolores, papillons diaprés, chardons brillants de poudre endiamantés, aigrettes de plumes, étoiles d'or et croissants argentés pour les chevelures, oriflammes portant la date de la fête, décorations exotiques, mirlitons nasillards, tambours de basque tapageurs. Tout cela faisait des frou-frous, des scintillements, des murmures, charmait et déroutait les yeux et sur le tout planait un entrain endiablé.

Le 26 mars le Cercle du Commerce de Haiphong offre à ses membres une seconde soirée intime où Mme d'Abbadie chante avec art un *Noël* et avec Mme Malmanche la *Gavotte* de Resch. Mme Malmanche qui possède une voix admirable et sait s'en servir, se fait entendre encore dans *La nuit d'Espagne*, la *Sérénade* de Braga et l'air du Mancenillier de *L'Africaine*. On écoute aussi avec grand plaisir Mme Husson qui soupire une romance et Mme Rainoird qui dit fort bien deux chansonnettes.

MM. Ferran (piano) et de Champeaux (violon) jouent la *Sonate* de Schubert, *Sous la Feuillée, La Cinquantaine* et le ballet de *Sylvia*. Puis M. Ferran, avec M. Retailhaud (flûte) charment l'assistance avec *La chanson de Ronsard* et *La chanson du printemps*.

M. de Cossigny, doué d'une voix magnifique, profonde et pénétrante, se fait acclamer dans deux airs du *Sigurd* de Reyer. M. Gage dit à merveille deux monologues *La mouche* et *Les écrevisses*. Enfin, M. Rousé, mêlant le plaisant au classique et qui possède une agréable voix de baryton, déchaîne les rires avec *Le Saucisson de Lyon, La Société de gymnastique, Les marrons* et *La place de la Bastille*. Un chœur assez nourri

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

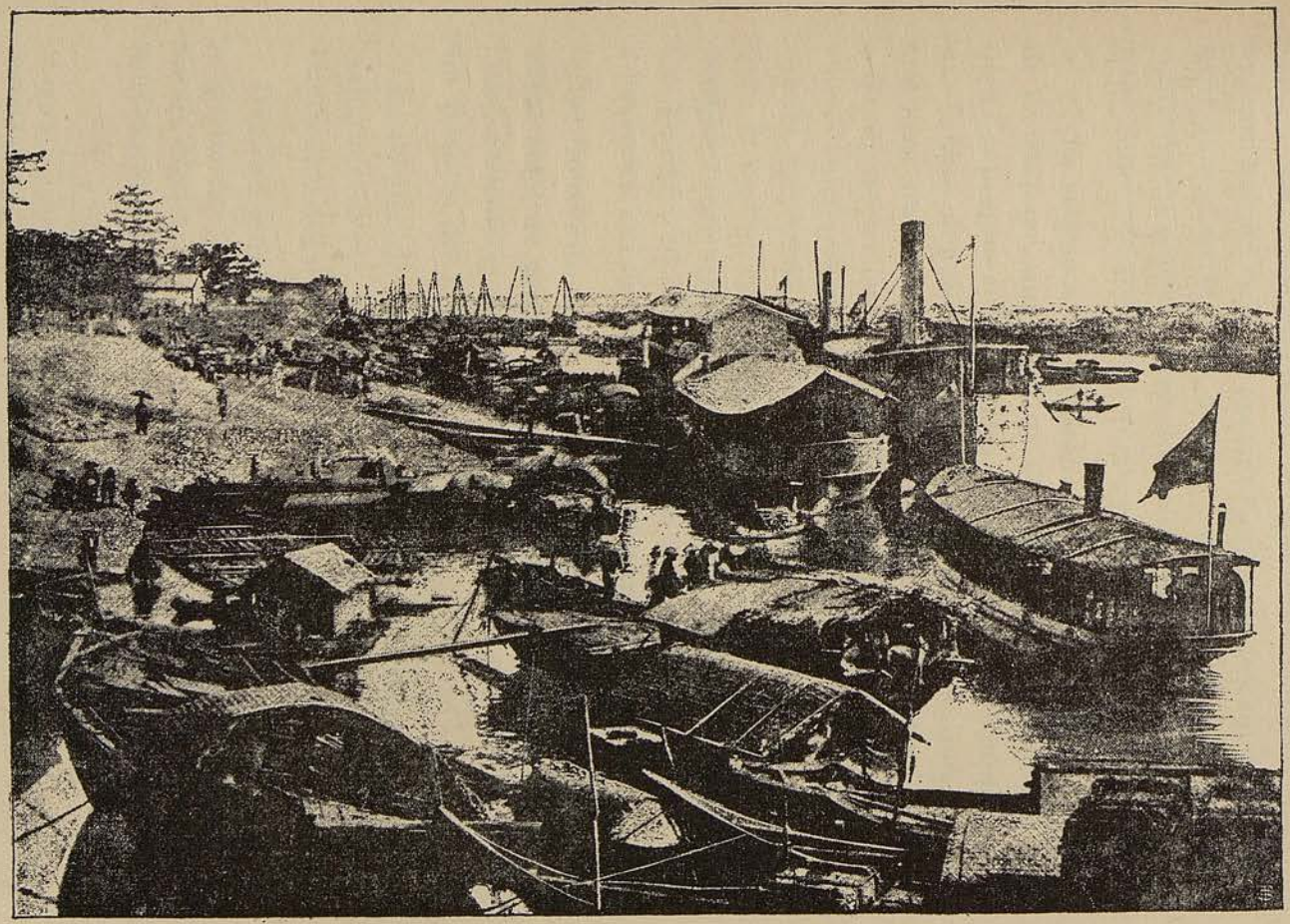
soutient le chanteur, après quoi l'on danse et l'on soupe joyeusement.

Aux temps anciens les sportifs s'intéressaient aux courses hippiques autrement qu'en fonction des rapports du pari mutuel ; aussi les journaux reflétaient-ils les préoccupations des turfistes. *L'Avenir du Tonkin* ayant constaté que l'excellent cheval *Cadratin* avait couvert 2.000 m. en plat en 3' 7", se montre surpris, *Aiglon* n'ayant, en haies, mis que 3' 5" sur la même distance. *Le Courrier d'Haiphong* répond : « Le 12 novembre 1891, nous avons constaté que dans le prix du Général en Chef *Xuanday* avait couvert 2.000 m. en 2' 53", battant tous les bons chevaux de l'époque dont *Black*. Conclusion : les chevaux d'autrefois étaient meilleurs ».

Un lecteur ayant demandé au *Courrier* quel a été le meilleur cheval ayant couru à Hanoi et à Haiphong, le journal répond : « C'est *Farfadet*. Déjà âgé quand il parut pour la première fois sur un hippodrome, depuis le jour où il a su galoper, jamais il n'a été battu quand il a couru en forme sur 2.000 m. et au-dessus. Avant de prendre ses invalides, il gagnait encore sur les longues distances, battant ses meilleurs concurrents ».

Un autre lecteur sportman écrit à *L'Indépendance*, comme suite à l'article du *Courrier :* « Certainement *Dap-Cau* et surtout le vieux *Farfadet, Gabelou* s'il n'avait eu si mauvais caractère, étaient bien supérieurs aux chevaux d'aujourd'hui. La raison ? Ces vieux chevaux, montés par de lourds Européens, valaient mieux que la génération actuelle, c'est donc que cette génération court dans de mauvaises conditions — Eh oui — 1° Les soi-disant jockeys, qui massacrent les chevaux. On a été trop vite, beaucoup trop vite, je ne vois pas trois Annamites sur les 12 ou 15 qui montent, qui soient encore capables de faire, s'ils étaient mieux éduqués, de bons jockeys. 2° L'exagération des distances. Le spectacle est bouffon de voir allonger les courses plates et diminuer les steeples alors que le contraire serait rationnel.

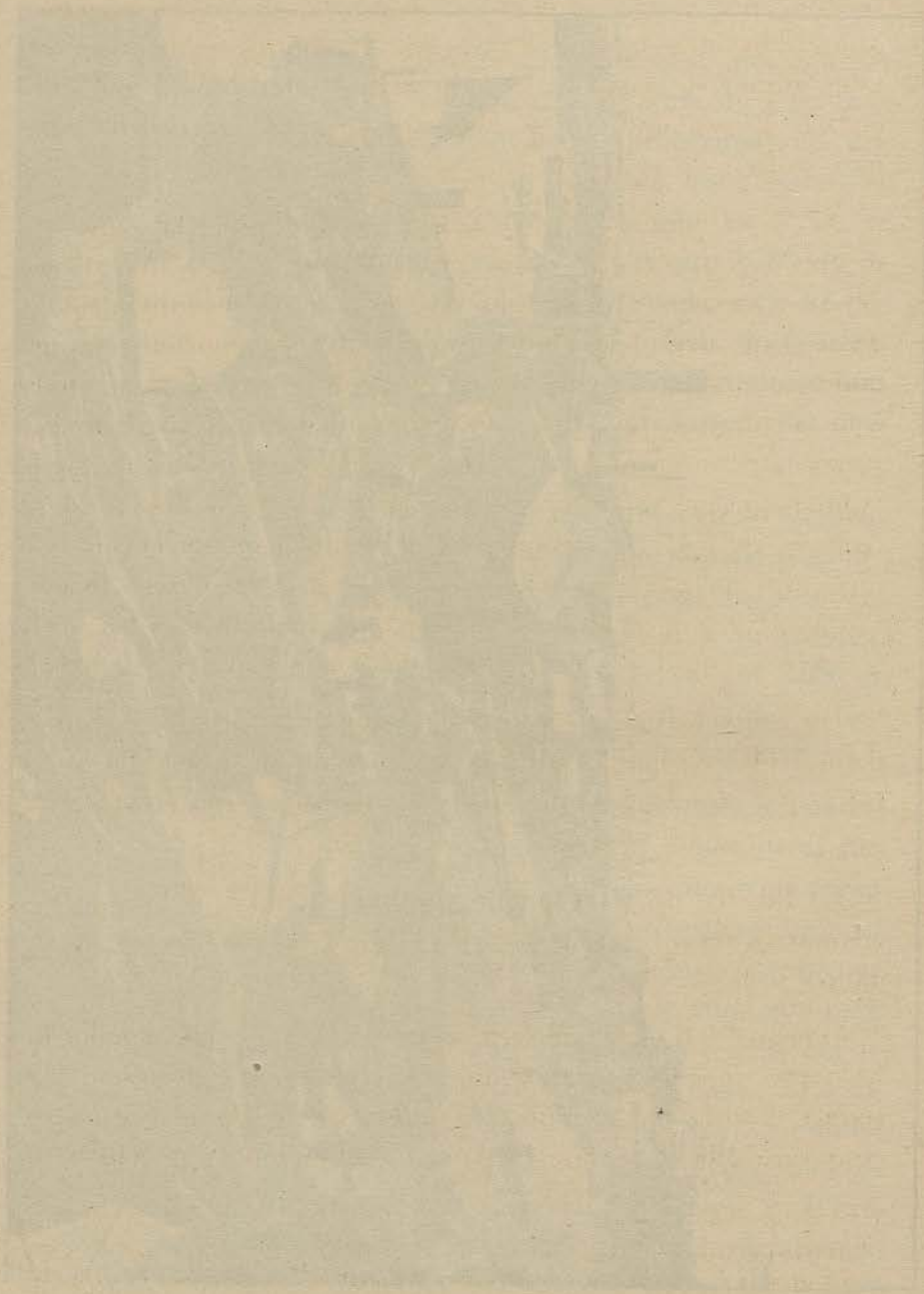
Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation



Le débarcadère des Fluviales au Fleuve Rouge (Hanoi).

(*Revue indochinoise*, août 1894).

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation



Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

« Autrefois les vieux chevaux montés par MM. A. Hogerty, Gaston, etc., nous ont donné le spectacle de vraies courses ; aujourd'hui des chevaux portant des Annamites sur le dos, tournent autour de la piste avec la même intelligence que leurs confrères en plomb du jeu des petits chevaux à Trouville tournant autour de pistes mécaniques ».

A ces critiques, *L'Indépendance* répond, sous la signature de La Morlaye, que Paris ne s'est pas créé en un jour et que déjà des progrès considérables ont été faits sur les hippodromes du Tonkin depuis quelques années. Les hippodromes, constamment améliorés, sont des mieux compris et feraient envie à de nombreux chefs-lieux de départements français. Les chevaux s'amélioreront aussi ; quant aux jockeys, il ne faut pas oublier que même en France la plupart des *Maïden* se perdent dans la course et ceux qui ont le bonheur d'arriver en tête manquent rarement l'occasion de dérober dans les foulées finales. Ces *Maïden* sont pourtant d'anciens *lads* montant tous les jours à l'exercice qui ont au minimum dix ans d'écurie.

Où trouverait-on au Tonkin un Annamite faisant ce métier, même celui de garçon de pansage, depuis au moins dix ans ? Donc, patience et rendons justice au labeur et à la compétence des Comités des courses (1).

Le théâtre de la Citadelle continue la série de ses extraordinaires succès. Le 3 mars, la salle est comble, beaucoup de dames sont présentes.

Dans un joli décor nouveau représentant un salon moderne, la partie concert remporte un joli succès avec Brémond (*Le square Montholon*) Roblin (*L'omnibus de la Préfecture*) deux nouveautés pour Hanoi, Boivin comique impayable (*Masseur*

(1) Le malheur c'est qu'après bientôt 50 ans, la monte des jockeys annamites ne s'est pour ainsi dire pas améliorée, les éleveurs et propriétaires n'ayant fait aucun effort pour apprendre à leurs cavaliers les principes élémentaires de leur profession.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

et une parodie d'Yvette Guilbert : *Les vierges*), Moreau (*Viv'Paris* et *Chanson d'ivrogne*) Métifeux, gommeux (*C'est moi qui s'a trompé*). Enfin Cassier chante avec sa voix magistrale et bien posée la *Valse des bas noirs* et *C'était un rêve...* On termine par *Vivent la joie et les militaires* ! pochade très bien enlevée par une partie de la troupe (Boivin, Fouet et Bellevaux sont parfaits en cuisinière, femme de chambre et bonne d'enfants).

Le programme est orné d'une fort jolie composition en couleur du genre Chéret due au crayon d'Albert Cézard, dessinateur au service de la *Revue indochinoise illustrée* de l'imprimeur F. H. Schneider.

Le 17 mars, représentation plus attrayante encore que la précédente. La salle n'est qu'une simple paillote peu décorative il est vrai ; le soir pourtant, avec les lumières et la tache claire des décors, le public est étonné de cette réalisation de l'art du troupier. Public nombreux et toilettes d'une discrète élégance au parterre.

Hauser se révèle clown autant qu'artiste dans des imitations très réussies et dans la pantomime où il a de beaux mouvements de mimique ; on le rappelle plusieurs fois. Métifeux sans pose ni prétention déclenche le rire sans peine dans *Si j'aurais su, j'm'aurais tu*. Fouet en chanteuse légère se taille un beau succès avec une paysannerie et le duo bouffe de *Roméo et Juliette* où Bellevaux lui donne la réplique. On admire fort les costumes et les dessous féminins de Fouet, extrêmement soignés et qui rappellent ceux de Valti, la reine du genre à Paris. Boivin est cocasse dans la chansonnette militaire : *J'irai r'voir ma famille*, Cassier toujours impeccable détaille finement la *gavotte*. C'est un charme de l'écouter quand il est en voix.

Une pantomime militaire termine la première partie ; à l'apothéose, on voit l'Alsace et la Lorraine soutenues par un officier français qui brandit le drapeau tricolore aux sons écla-

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

tants de la sonnerie « Au drapeau ! » Applaudissements chaleureux. Enfin on termine par *Les cheveux de ma femme,* vaudeville inédit (?) de Labiche (?) ; grand succès pour l'œuvre posthume (?) du fameux auteur comique. Moreau se montre absolument supérieur dans le rôle de Lardenois, c'est un comédien de premier ordre, Cassier, Bellevaux, Boivin et Fouet rivalisent de brio avec le protagoniste.

Le 30 mars, la soirée se caractérise par une gaîté sans précédent. La seule note triste c'est le départ annoncé de Cassier qui doit aller rejoindre sa compagnie à Tuyên-Quang ; il interprète pour ses adieux la romance *En palanquin* et un chant patriotique, *Le drapeau de la France.* Puis il chante de la coulisse une jolie romance, et Moreau, vêtu d'un frac rouge, mime devant le public les paroles et les gestes de l'excellent chanteur. Moreau, lui, est tout joyeux car il a été nommé sous-officier le jour même. On lui fait fête dans *Qui qu'a tapé* et *La lettre à Toinette,* on applaudit Boivin (*Le train de ceinture*), Métifeux (*Est-ce que tu sais c'que tu d'viendras* ?), Bellevaux (*Le poivrot socialiste*).

Mais lorsque Mlle F.. ou plutôt non, monsieur... Diable çà ne veut pas sortir, enfin lorsque M. Fouet s'est montré pour raconter *L'aventure du trottin,* ce ne fut qu'un cri dans la salle, même de la part des dames, fort nombreuses à la représentation : « Çà un homme ! jamais de la vie ! une ravissante jeune fille, oui ! mais un homme ! Voyons, voyons, des cils et des yeux comme ceux-là, cette taille mince, cette jambe aux fines attaches ! » Dans son travesti parfait, Fouet connaît le grand triomphe et fait entendre *Les demoiselles de magasin.* Ombres chinoises très réussies par Hauser, fin connaisseur en la matière, qui commence par des silhouettes et continue par les mains seules pour représenter *Les amours nocturnes.*

Tous les acteurs sont excellents dans le vaudeville *J'ai compromis ma femme* de Labiche. « Il faut, lit-on dans *L'Avenir du Tonkin,* remonter aux représentations de la troupe Des-

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

champs pour avoir vu un pareil ensemble. Aucune des autres troupes venues au Tonkin n'a jamais pu nous donner cet ensemble qui rappelle les comédies et vaudevilles joués là-bas... de l'autre côté de l'eau ».

Le 1er avril, la Société d'Enseignement mutuel du Tonkin, fondée par M. Nordemann, fête son anniversaire. Les discours soulignent l'œuvre de rapprochement réalisée. La soirée se termine par une séance musicale et un dîner chinois de 30 couverts. *L'Indépendance tonkinoise*, relatant la réunion, écrit : « Nous avons presque tous adopté ce pays comme seconde patrie ; pour rester dans la logique, nous ne saurions faire autrement que tendre fraternellement nos mains à ses habitants ».

Le 15 avril, distribution des prix aux élèves de l'Alliance française à Hanoi, sous la présidence du vice-résident M. Hauser, du reste président du Comité de l'alliance, qui rend un juste hommage au dévouement de l'instituteur Géraud, directeur des cours.

Les célibataires de Haiphong donnent un bal à l'Hôtel du Commerce de cette ville le 14 avril. *Le Courrier d'Haiphong* fulmine : « Ah çà ! les jeunes gens de la ville, ceux qui ont à peine leurs beaux vingt ans, sont donc empaillés qu'eux seuls restent à bayer aux corneilles sous les vérandahs, et, ne daignant pas se costumer, ne consentent même pas à endosser l'habit noir pour venir danser ? Le bon exemple leur a été donné par notre doyen M. Sintas, célibataire impénitent et président du Comité d'organisation. Il porte avec beaucoup de désinvolture le costume si coquet de guide des Pyrénées — culotte de velours, guêtres blanches montant jusqu'au dessus du genou, veste rouge, large ceinture serrant la taille, béret marron, la perruque tombant en boucles sur les épaules ».

L'Avenir du Tonkin, rendant compte du même bal, signale une délégation du *Chat d'or tonkinois*, venue porter une dernière et fraternelle accolade à l'un de ses membres rentrant en

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

France (1). Il note aussi l'entrée sensationnelle de M. Mercier, greffier-notaire, en aveugle à barbe hirsute. Remarqué aussi les gracieux enfants Breton, la petite fille en Merveilleuse du Directoire, le garçonnet en marquis. Les travestis sont très nombreux ; beaucoup de costumes ont été dessinés par M. Liobet, conducteur des travaux de la voierie. Le pas de quatre, nouveauté qui s'est définitivement acclimatée à Haiphong, a été dansé à plusieurs reprises au cours de la nuit.

Après le souper fort gai, le cotillon, très animé, est conduit par Mme Boulé et M. de Cuers, Mlle Hélène Chodzko et le lieutenant Sauvage. A la fin du cotillon, distribution aux dames de jolis réticules en velours ornés de rubans.

Les tables de jeu sont très entourées (2) ; tout le monde est allé se coucher que les joueurs sont encore nombreux à disputer leur chance ; il a presque fallu, écrit un chroniqueur, expulser manu militari ceux qui pour la circonstance s'étaient travestis... d'une forte culotte et auraient bien voulu se rattraper.

Le 21 avril, le théâtre de la Citadelle d'Hanoi, privé de son meilleur artiste lyrique Cassier, abandonne pour une fois la partie concertante et se risque à la grande comédie. Au programme *Le voyage de M. Perrichon* de Labiche et « la soirée est dédiée par le théâtre du 9e Régiment à ses charmantes invitées ».

Tous les comédiens sont amusants, vrais, dans le mouvement ; les rôles sont admirablement sus ; on dirait des acteurs consommés. Après des compliments à tous les artistes chargés

---

(1) Quelques amis avaient accompagné à Haiphong Eva Allène, fondatrice du *Chat d'Or* à Hanoi qui s'embarquait le lendemain sur le *Canton* pour rentrer en France. Les journaux racontèrent ensuite qu'en raison de son état mental inquiétant, on s'était vu obligé de l'interner à Saigon, qu'elle s'était enfuie et qu'on avait retrouvé son cadavre dans la brousse quelques jours plus tard. Mais cette histoire fut démentie bientôt par *Le Courrier d'Haiphong* ; il affirma que la malade avait parfaitement supporté le voyage et à Marseille pris le train pour Bayonne.

(2) Il n'y avait pas de soirées, autrefois, sans salons de jeux où chacun pouvait ponter librement s'il y avait un banquier volontaire pour tenir le baccara ou prendre la main si c'était une table de « chemin de fer ».

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

des rôles masculins, le rédacteur de *L'Avenir du Tonkin* dit qu'il a voulu garder pour la bonne bouche celui chargé du rôle de Mlle Perrichon. « C'est très bien, mademoiselle, votre rôle vous l'avez gentiment rempli, mais votre corsage était diablement vide. Allez ! le public a souffert autant que vous quand il vous a entendue déclarer votre flamme à votre ami Armand et lorsqu'il vous a vue, cherchant à comprimer les battements de votre cœur, ne trouver que le néant. Nous sommes, il est vrai, dans la saison des letchis, mais, croyez-nous, ce n'est pas suffisant ; il faudrait trouver un meilleur remplissage... »

L'organisation de ce charmant spectacle a fait honneur au lieutenant Sénèque (1) à qui revient le grand mérite d'avoir évité la charge comique, écueil terrible qui attend presque toujours les amateurs présomptueux.

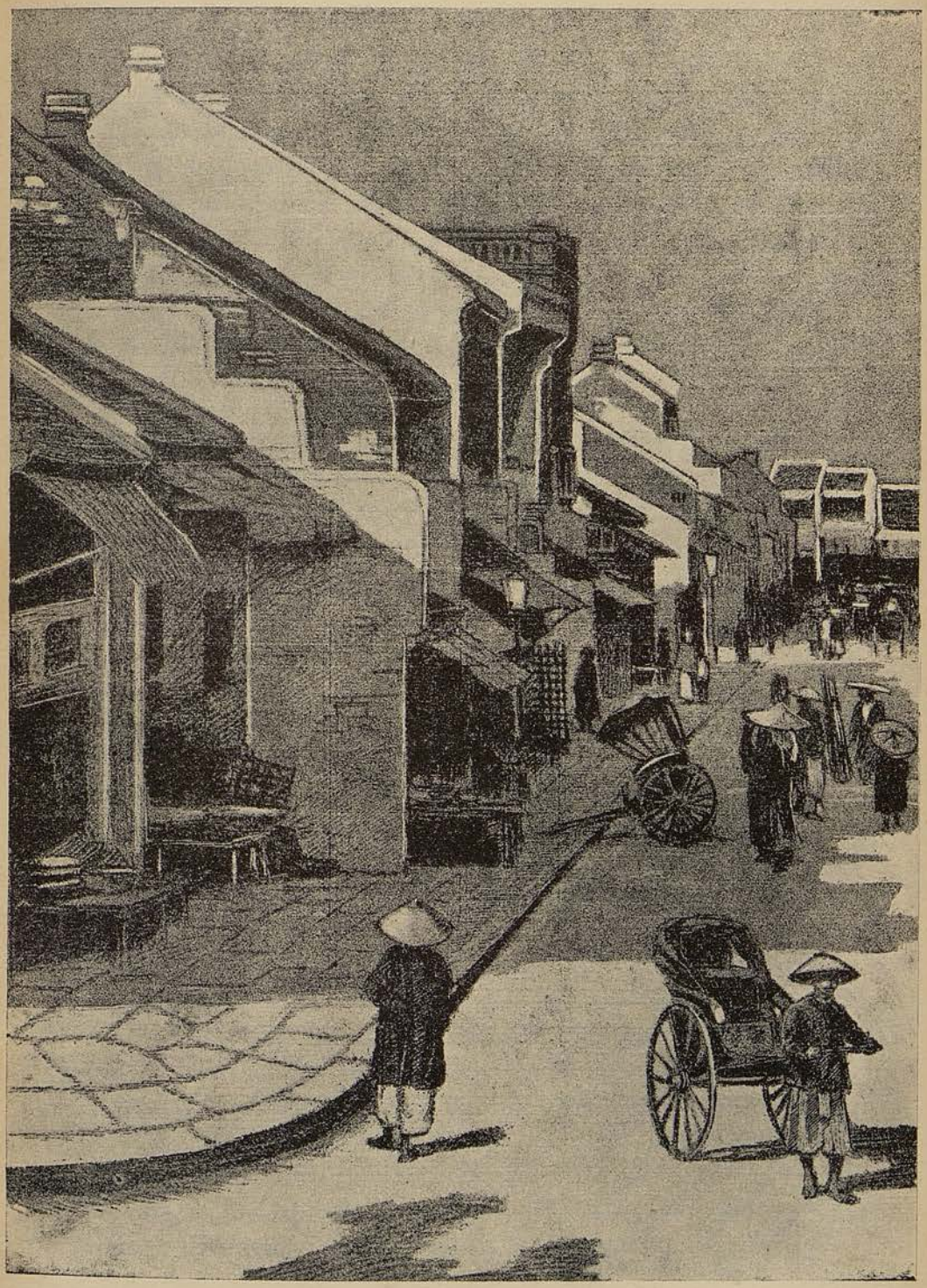
Le Résident-Maire à Haiphong avait écrit au mois de février au directeur de la troupe Montclair, qui se trouvait alors à Saigon, que la ville mettrait un local à sa disposition. Puis on ne s'en était plus occupé et les artistes vont arriver. M. Bléton, négociant, met alors son immeuble de la rue Jules Ferry à la disposition de la ville et le Conseil municipal accorde 500 piastres pour l'aménagement et l'éclairage du local.

La salle Bléton prend aussitôt un air de fête ayant été garnie d'andrinople rouge et d'oriflammes, et le plafond en nattes peint en bleu pâle. Il y aura place pour 150 personnes soit 70 premières classes et 80 secondes. La salle mesure 20 m. × 10 la scène 6 m. × 4. On a installé une rampe lumineuse électrique.

---

(1) Le lieutenant d'infanterie de marine Sénèque était très répandu dans la société hanoïenne ; très bon cavalier, il montait souvent en courses ; excellent danseur, il était très recherché dans les salons car les hommes ne dansaient guère à cette époque. Auteur de la fameuse chanson des marsouins *La tonkinoise*, nous retrouverons plus tard le capitaine Sénèque, membre du comité de la Société Philharmonique et marié à une femme exquise qui fut durant plusieurs années la reine d'élégance et de talent scénique de Hanoi.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation



Rue des Radeaux à Hanoi.

(Dessin de A. Cézard. — *Revue indochinoise*, février 1894).

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

La première représentation a lieu le 24 avril devant une salle comble. Les deux parties de concert sont très goûtées du public. Le 2e comique Ferret-Derblais se fait applaudir dans deux idioties *La marche des Pêcheurs* et *Le Tonton à Tata.* Mme Moizard, seconde chanteuse, détaille avec goût *Le curé Printemps* et *La Roussotte,* Le ténor Moizard, dont la voix chaude nuance à merveille, est acclamé après le grand air de *Jérusalem.* Il en est de même pour la 1re chanteuse Julia Play, diseuse fine et spirituelle, dans *La femme de Narcisse.*

Pour le baryton Dethurens à l'organe puissant et bien timbré, et à la méthode sûre, c'est un véritable triomphe qu'il remporte après le grand air du *Roi de Lahore.* Et pourtant, l'enthousiasme augmente encore quand paraît la gommeuse Lamberty, des Ambassadeurs, dans son suggestif répertoire : *L'art de se retourner, Je préfère les garçons, Les plumes de paon.* On ne se lasse pas de rappeler la sémillante artiste. Enfin le directeur Montclair, qui tient l'emploi de 1er comique, montre des qualités de premier ordre dans *La visite présidentielle* et *Le chanteur Salmigondis.* Le public enchanté se délecte ensuite à l'audition du *Maître de Chapelle* où le baryton Dethurens se surpasse dans le grand air de Barnabé, où le ténor Moizard est excellent et Mlle Play (Gertrude) aussi exquise comédienne que bonne chanteuse, douée par surcroît d'une voix au timbre ravissant. Le pianiste Laffage tient sa partie avec une grande aisance.

Le 26, nouveau succès très vif. Montclair, fin comique, a fort bien dit ses monologues : *La vie, Le chapeau-claque, La création de la femme.* Julia Play, toujours délicieuse, chante fort bien, et avec toute l'intelligence qu'on devine en ses yeux pétillants, *Le sentier couvert.* Ferret dans des chansonnettes comiques, Moizard (*Sur le chemin de Bagnolet*) Dethurens (grand air du *Trouvère,* air bachique d'*Hamlet* et surtout la sérénade de *Severo Torelli*) retrouvent leur public vibrant du premier jour. Mais c'est Lamberty qui cette fois encore est

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

l'enfant gâtée des Haïphonnais car elle paraît s'amuser autant que les spectateurs.

On termine par *Choufleury restera chez lui,* et la verve d'Offenbach, servie par le talent de Montclair et de tous ses camarades, réjouit tous les spectateurs. Aux représentations suivantes, *Le Courrier d'Haiphong* se plaint de Julia Play, avare de son talent qui se produit comme à regret. Lamberty, en revanche, chante et enchante en véritable enfant prodigue. Les petits opéras-bouffes *Les pantins de Violette, La rose de Saint-Flour, Les charbonniers, Litchen et Fritzchen,* et aussi les petits opéras-comiques, *Les noces de Jeannette* et *Le Châlet* sont chantés et joués avec la plus grande aisance par le baryton Dethurens, Julia Play, le ténor Moizard, le trial Ferret-Derblais et le directeur de la troupe, Montclair.

A l'une des représentations, Montclair, débitant la fameuse *Visite présidentielle* de Xanrof, y ajoute deux couplets de sa composition faisant allusion à la visite de l'ambassade annamite au Président Sadi Carnot, à la remise d'un cadeau du roi d'Annam offert par S. E. Nguyên-trong-Hiêp et à la réponse de l'honorable Exécutif français. Pour un moment donc, les Haïphonnais peuvent se croire dans un cabaret de Montmartre. Un autre jour, c'est le pianiste Laffage qui, paraissant sur la scène, joue avec une virtuosité remarquable des airs de violon et de xylophone.

Le 5 mai, pour l'inauguration de l'hôtel qui abritera *Le Courrier d'Haiphong,* les directeurs du journal, MM. de Cuers de Cogolin et Métaireau, ont demandé aux artistes de la troupe Montclair de venir distraire leurs invités. On entend d'abord Moizard dans *Lalla-Rouk.* Dethurens dans *l'Alleluia d'amour,* Julia Play dans *Le sentier couvert* puis Montclair : *La visite présidentielle,* et Lamberty : *Les plumes de paon* qui est son habituel triomphe. Et l'on rit beaucoup quand, la chansonnette

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

terminée, on voit M. de Cuers, qui est allé offrir son bras à la capiteuse divette, lui remettre avec tous ses compliments une superbe queue de paon.

Le pianiste Laffage joue à merveille sur son violon une fantaisie sur *Faust*, accompagné au piano par M. Flint, assistant de la pharmacie Brousmiche. Chacun des artistes repasse encore deux fois devant le public et l'on entend ainsi, avec les succès déjà éprouvés des représentations publiques : *L'arrestation* et *L'histoire d'un crime* (Montclair) *Nedouma* (Moizard) *Pensée d'Automne* (Dethurens) *La Cigale et la Fourmi* (J. Play) *La Gantière* et *Tararaboum* (Lamberty). C'est une soirée mémorable sans une fausse note et l'excellent buffet tenu par Guichat a sa part du succès d'ensemble.

Dernière soirée dans la salle Bléton le 13 mai ; le public est particulièrement chaleureux et le répertoire en grande partie nouveau : *La valse des Cloches* et *Charité* (Dethurens), *Sérénade espagnole* et *Le soir* (Moizard), *Un drame à Falaise* et *Coquin de printemps* (Montclair). Julia Play rossignolise à la perfection dans *Lischen et Fritzchen*. Enfin Lamberty, « un éclat de rire qui sonne clair comme un cristal, une jambe fine et nerveuse de diablotine, un vif argent » revient jusqu'à 9 fois en scène et termine dans l'allégresse grâce à ses *Plumes de paon* irrésistibles.

Le samedi 5 mai banquet de Saint-Jean-Porte Latine, patron des imprimeurs et typographes.

Menu de Cézard représentant Gutenberg, nouveau Saint-Antoine, tenant en main le premier ouvrage qui ait été imprimé, la Bible, assistant aux tentations de la presse moderne personnifiée par de gentilles hétaïres lui montrant *Le Gil Blas, Le Chat Noir, Le Courrier français*, les œuvres de Zola, les affiches modernes... et leurs fort attrayants dessous.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Le menu :

Potage à la Gutenberg
Darne de Loup... typographique
Bardeau de pâté en belle-vue
Filet de bœuf... de prote
Asperges en branches systématiques
Gigot de mouton biseauté
Perdreaux lingotés à la réglette
Salade mastiquée
Distribution de bombes
Rognures
Espaces fines — Copeaux — Cadratins
Dessert varié
Haut-Barsac — Moulin-à-Vent — Meursault.

Le directeur Montclair avait sollicité du Résident supérieur l'autorisation de revenir au Tonkin durant l'hiver 1894-1895 pour donner 6 mois de spectacles avec 10 artistes, 10 choristes, 1 pianiste et 1 souffleur. Il faudrait une subvention de 50 à 60.000 francs et la gratuité des décors, le voyage des artistes étant en outre à la charge du Protectorat. Mais la dépense paraît exagérée et l'Administration donne la préférence à une autre artiste, Mme Debry, qui recevra seulement 40.000 francs mais n'engagera que 15 personnes. Le Conseil municipal de Hanoi vote de son côté 1.500 piastres pour l'aménagement du théâtre, la confection des décors et les frais d'éclairage.

Au sujet du projet de subvention à accorder à la troupe théâtrale de Saigon pour qu'elle vienne se produire durant la saison 1894-1895 à Haiphong et à Hanoi, *Le Courrier d'Haiphong* écrit le 10 mai : « Très bien la subvention pour le théâtre mais le local ! Les différentes salles que l'on veut bien prêter aux troupes de passage — granges ou magasins — ne sont pas assez aérées et au bout d'une heure deviennent de véritables étuves ; il faut éternellement s'éponger et je plains vraiment ces pauvres artistes obligés de tordre leur chemise au sortir de la scène. Puis la voix fatigue dans ces boyaux recouverts de nattes se prêtant fort peu aux sonorités. Un théâtre avec l'agrandissement qu'on est en droit d'attendre d'Haiphong sera

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

de plus en plus nécessaire. Pourquoi reculerions-nous indéfiniment une dépense qui reviendra tout aussi cher qu'aujourd'hui dans quatre ou cinq ans. Hanoï se trouve dans le même cas. La Société Philharmonique a décidé la création d'une nouvelle salle. M. Lagisquet, architecte des Bâtiments civils, vient de présenter des plans à M. Blanc, président de cette société. Les plans sont bien compris : salle spacieuse et bien aérée avec 180 fauteuils d'orchestre et un étage avec vestiaires, foyer, buffet, où 100 spectateurs encore pourront trouver place. La société hésite devant la dépense qui serait de près de 15.000 piastres environ. Ne pourrait-on songer à agrandir la salle projetée et à faire une salle de théâtre dont disposerait la Philharmonique pour ses réunions et ses fêtes ? Tout le monde y trouverait son compte et nombre de colons viendraient de l'intérieur pour assister de temps en temps à une représentation intéressante, privés qu'ils en sont depuis des années. Et le Tonkin lui-même y gagnerait. Songeons à l'influence de nos fêtes sur nos compatriotes de France : « Du moment qu'ils se divertissent, le pays n'est pas si mauvais qu'on veut bien le dire ».

Le banquet du point Gama, dîner des polytechniciens, a lieu le vendredi 18 mai (18 anciens étaient présidés par leur doyen, lieutenant-colonel Boissié) à Hanoi-Hôtel.

Extrait d'anhydre à la Magnan
Théorème de poisson à la Cauchy
Précipité de perdreaux sauce Frémy
Filet Boum Zelter
Cornue de foie gras à la Sarran
Asperges Pothier
Poule aux œufs d'or
Salade de bottes
Protoxyde d'hydrogène solide (soluble dans un excès de réactif)
Boulettes de glucose
Saccharoïdes de révolution
Normalies confites à la Mannheim. etc.

Yaura du Gigou

Saint Estèphe — Mercurey — Moët et *Chansons.*

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

A 10 heures les convives se sont rendus à l'établissement de Mme Chanson avenue du Grand Bouddha où l'on a humé la bière du Grand Lac et sifflé le piot jusqu'à 2 heures du matin au milieu des conversations les plus cordiales et les plus animées.

Le colonel du 10e Régiment de marine résidant à Sept-Pagodes, c'est là que la musique de cette unité tenait garnison et l'on devait, chaque fois qu'il y avait des fêtes, envoyer les musiciens à Haiphong. En mai, le colonel Le Camus rentrant en France, sachant que son successeur le colonel Heiligenmeyer résiderait à Haiphong, proposa au général Duchemin de prononcer la mutation de la musique, à la grande joie de la population haïphonnaise qui réclamait cette faveur depuis longtemps par la voie de la presse. Le Conseil municipal, dans sa satisfaction, vote un crédit de 500 piastres pour acheter des instruments de musique et des partitions.

A Hanoi, pour recevoir la troupe Montclair, la municipalité a loué le théâtre chinois de la rue des Volailles, et la ville a pris l'éclairage à sa charge. On utilisera les décors de la Philharmonique et l'on en demandera d'autres au dévoué M. Réquillard si le répertoire l'exige.

Quand elle débute dans la capitale le 15 mai, la troupe Montclair est aussi bien accueillie que dans la ville sœur. Mais cela ne va pas sans des restrictions assez judicieuses formulées dans la presse, lesquelles ne visent pas spécialement du reste les chanteurs de la compagnie en cause. Exemple : le monsieur de l'orchestre, dans *L'Avenir du Tonkin*, s'en prend à Dethurens et Moizard qui représentent la grande musique ou du moins ce que l'on est convenu d'appeler ainsi en Indochine : « Pourquoi, alors qu'il existe tant de beaux morceaux de concert ou de salon écrits spécialement pour cela, venir nous chanter des airs d'opéra, qui choquent et interloquent l'auditeur. Se rend-on bien compte de l'effet produit sur le public par un monsieur en habit noir, auquel toutes les ressources de la scène font

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Angle des rues Jules Ferry et Pottier à Hanoi.

(*Revue indochinoise*, février 1894).

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

défaut, tous les accessoires du costume, qui ne peut intéresser ni par l'attitude ni par les jeux de physionomie et qui vient nous chanter tragiquement, très bien même, nous le confessons :

« *L'émir auprès de lui m'appelle...* ». On est absolument ahuri et on éprouve pendant un moment une certaine difficulté pour se mettre au diapason. Quoi ! l'émir appelle ce monsieur en tenue de soirée ? Mais le mot seul d'émir vous fait entrevoir le désert, les oasis, les minarets, des turbans et des yatagans, un monde exotique enfin ! Pourquoi, encore une fois, chanter le répertoire d'opéra au concert quand il y a tant d'autres belles choses où la question d'illusion perdrait beaucoup de son importance ? ».

Le même chroniqueur couvre de fleurs les deux vedettes féminines ; de Julia Play il écrit : « Lorsqu'elle s'est présentée pour la première fois sur notre scène, il n'y a eu qu'un cri. Oh ! les beaux yeux, disait-on, et le charme tout mignon qu'elle exerçait déjà à première vue s'est accru lorsqu'on l'eût entendue dans ses diverses productions. Le public a de quoi se régaler en l'écoutant... et en la regardant ». Quant à la capiteuse Lamberty c'est une torpille, chez elle tout remue et tout frétille, c'est à grand'peine que l'œil étonné parvient à suivre ses mouvements. Dès son entrée en scène on lit sur sa physionomie : « Voilà ! je viens pour vous amuser ». Impossible de résister à son entrain. Montclair, qui ne vise pas au grand art, trouve grâce devant le soiriste de *L'Avenir* : « *La visite présidentielle* était un Caran d'Ache tout pur qui n'avait l'air de rien et où tout se résumait en la finesse du débit et dans les jeux de physionomie instantanés. Dans *Les pantins de Violette*, sa transformation en amour est tout simplement le sublime du genre. Un chérubin de 6 pieds de haut, d'une rotondité de formes appréciable, qui domine tous ses partenaires, plane en quelque sorte sur la scène, et y exécute les pas gracieux de nos danseuses de ballets en observant soigneusement les gestes de la haute chorégraphie. Quel succès de rire ! »

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

A l'une des représentations, la plupart des spectateurs du sexe laid sont à leur fauteuil avec une plume de paon à la main. Et Lamberty sait ce que cela veut dire.

A la soirée d'adieu, Laffage interprète sur le violon avec une grande finesse de son une charmante composition intitulée *Souvenirs d'Hanoi* ; c'est l'œuvre d'un architecte des Bâtiments civils, M. Delarouzée, qui est lui-même un violoniste de première force et un artiste consommé.

Par arrêté du 6 février, le Gouverneur général avait donné à la Société Philharmonique l'emplacement qu'elle occupa jusqu'à sa dissolution boulevard Francis Garnier, ainsi que les vieux bâtiments, pagodes et maisons, qui s'y trouvaient ; le même arrêté autorise une loterie de 6.000 piastres dont le produit sera consacré à l'édification de constructions nouvelles.

M. de Lanessan, en autorisant la loterie de 6.000 piastres, avait dit qu'il contribuerait à édifier quelque chose de très bien en consacrant d'autres crédits du budget général à cet objet. M. Lagisquet avait en conséquence établi un projet fort bien étudié. Une commission de membres de la société trouve le projet trop modeste et le devis est porté à 25.000 piastres. Mais le Gouverneur général *p. i.*, M. Chavassieux, ne veut pas donner plus de 4.000 piastres, à ajouter aux 6.000 de la loterie. Or, la Philhar a déjà démoli la plus grande partie de l'ancien local. On envisage alors d'acheter pour elle le Théâtre chinois, solution que certains considèrent comme une combinaison peu souhaitable et qui est presque aussitôt rejetée. On décide finalement d'exécuter les plans Lagisquet jusqu'à concurrence de 10.000 piastres, le reste étant réservé pour plus tard, en particulier la scène et ses dépendances.

Le 8 juillet, pose de la première pierre des bâtiments nouveaux. Le Gouverneur général *p. i.* M. Chavassieux, a répondu à l'invitation du bon Président de la Société, M. Julien Blanc, ainsi que le Résident supérieur *p. i.* M. Rodier. M. Blanc expose que l'on aurait aimé conserver le bâtiment principal de la

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

vieille pagode mais il était trop délabré et il a fallu le sacrifier. En revanche, on s'est arrangé pour conserver les deux beaux arbres qui attestent la vigueur de la végétation tonkinoise et à l'ombre desquels la société continue à grandir et à prospérer. C'est Mme Rodier qui a l'honneur de manier — et elle le fait avec grâce — la truelle symbolique en argent qu'on lui offrira comme souvenir. Le procès-verbal sur parchemin de la cérémonie est renfermé dans la pierre.

La réunion se termine à 6 heures du soir par un lunch au cours duquel chacun lève sa coupe de champagne aux succès futurs de la société déjà si chère au cœur des Hanoïens.

Leur succès du *Voyage de M. Perrichon* a rempli d'orgueil les braves militaires qui constituent la troupe du Théâtre de la Citadelle ; ils ne veulent plus être que des comédiens ; le 5 mai, ils ont encore inscrit au programme une pantomime *La noce de Mlle Fernande*, mais le 26 mai ils jouent à la satisfaction générale *Un chapeau de paille d'Italie* (représentation contrariée par une considérable invasion de sauterelles) ; le 9 juin, fidèles à Labiche, ils donnent de lui *La grammaire*, avec cependant une partie de concert où Hauser imite avec un véritable talent de professionnel les cris d'animaux, l'enfant qui pleure, le gamin qui fume, etc... La pièce est jouée très lestement et la presse souligne le degré de perfection réalisé.

Enfin le 23 juin, les adroits comédiens représentent *La cagnotte* (toujours Labiche et celui-ci très difficile). Moreau et Hauser, les doyens, sont hors de pair connaissant toutes les finesses de la scène. Parmi les nouveaux que le jeu dramatique a révélés, Roblin est très amusant, Ducreux représente une jeune fille qui ne manque ni de grâce ni d'attraits. Enfin Thénard (Colladan) et Faga (Colladan fils) sont également des interprètes de Labiche compréhensifs et adroits ; leurs compositions paysannes sont infiniment savoureuses (1).

(1) Faga, qui occupait une situation dans l'inspection des soies à Canton, était venu au Tonkin pour faire son service militaire et se mettre en règle avec la loi française.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

En citant le nom d'Eva Allène, tant dans le premier volume de cet ouvrage que dans celui-ci, j'ai fait allusion à la Société du *Chat d'or*. C'est en effet à l'*Eden-Brasserie* d'Eva Allène, à Hanoi, que se produisirent les premières manifestations du groupement bohémo-artistique de ce nom. Le *Chat d'or*, c'était, par rapport à la Société Philharmonique inféodée au monde officiel, et par cela même un peu conformiste, le cabaret de Montmartre et son parler franc, avec toutefois un tantinet de prétention esthético-littéraire.

Dans *La vie européenne au Tonkin*, Eugène Jung a rappelé brièvement ce qu'avait été le Chat d'or à ses débuts et les transformations qu'il a subies dans la suite des années. Je cite textuellement Jung, me proposant de revenir sur les divers avatars du groupement fameux au fur et à mesure des évènements :

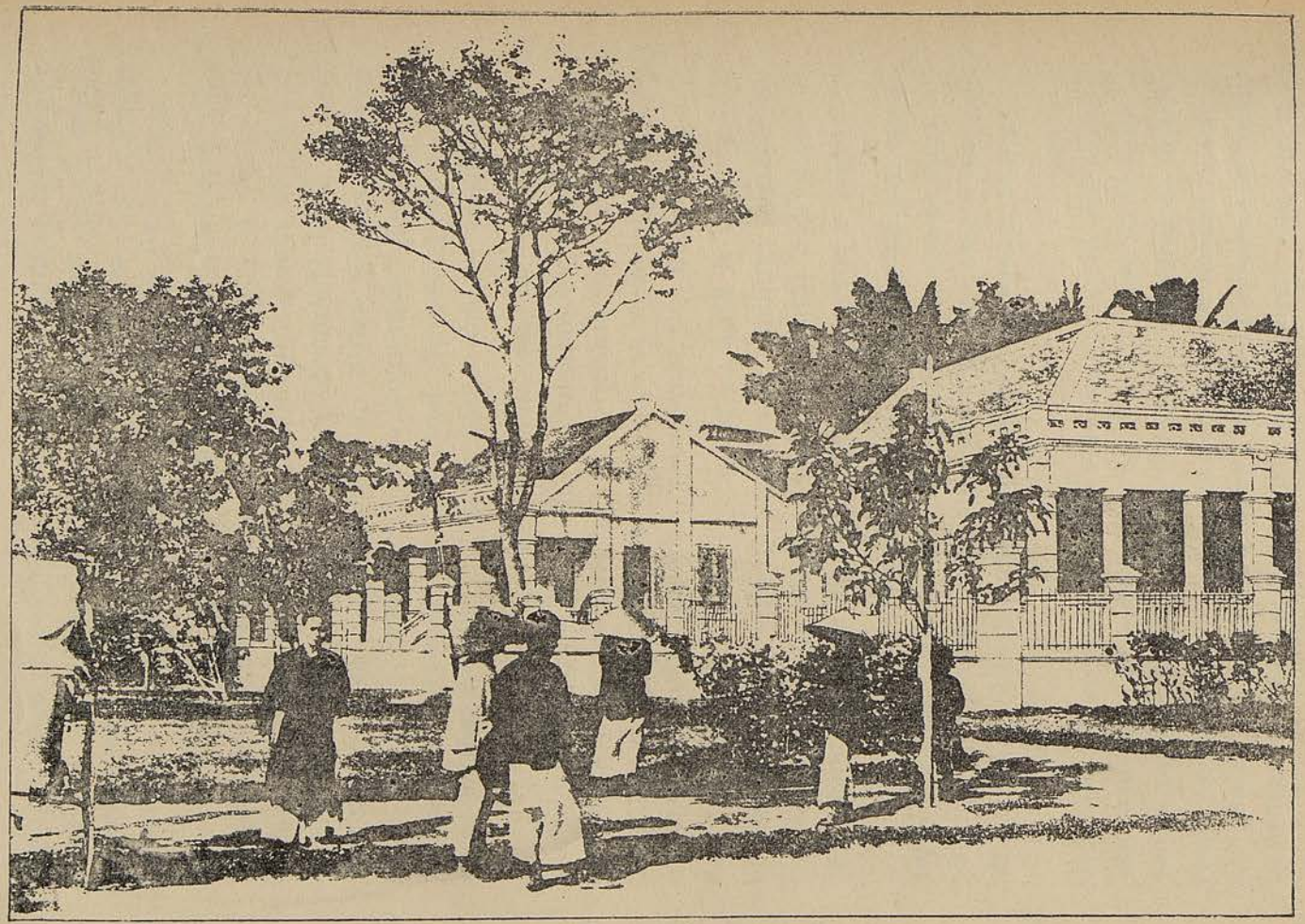
« Sous ces dénominations successives, *Chat d'or, Sans-Soucis, Paillote à l'Oncle*, cette Société a été fondée par des jeunes de tout âge désireux de s'amuser et de rire. La gaîté française en ses ébats, en ses chansons, revit grâce à eux en Extrême-Orient. Chacun y apporte son petit savoir. Diseurs agréables, monologuistes distingués, acteurs de talent, chanteurs émérites, musiciens et instrumentistes de valeur forment un véritable cénacle.

« Les employés et fonctionnaires qui en font partie, sortant de cette moyenne apathique si fort prisée dans l'administration, sont séparés du monde des favorisés. La gaîté et l'esprit se paient cher au Tonkin, même lorsque ces chansons et ces rires rapportent une obole aux blessés et aux malades.

« On vient cependant voir et entendre ces *jeunes*. Les grands chefs et la population entière se pressent à leurs soirées. Les épigrammes pleuvent parfois et râclent l'épiderme. La devise de la Société n'est-elle pas *In meo veritas ?* métaphore hardie dans sa traduction, *mèo* en annamite voulant dire chat...

« Le premier local, rue des Changeurs, était curieux : une grande salle d'une maison annamite, garnie de bancs en bambous et de tables en bois blanc ; les murs, peints en bleu, à la

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation



Boulevard Francis Garnier à Hanoi.

(*Revue indochinoise*, février 1894).

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

détrempe, avec des chats et des croissants d'or ; la scène minuscule avec des lampes et trois décors peints par un mage ; le rideau très simple avec une Vérité et un Chat, vus de dos ; en arrière le caveau, aux murs en simili-pierres de taille, les ogives figurées en bambous tressés, et, sur un tréteau, deux barriques, *le biberon du Sâr*. La porte, en bois, paraissait solidement verrouillée par de larges serrures et des tenons de fer peints en grisaille.

« Là se tenaient les assises des félins et se perpétraient les affreuses scènes de l'initiation. Des bruits circulaient, étranges, sur cette entrée dans la Société. Le secret le plus inviolable devait être gardé sur ces terribles mystères.

« Grâce à la générosité de l'Oncle, un aimable Indochinois, la société s'est transportée plus loin, rue des Teinturiers. Un vaste jardin l'entoure. Des causes diverses ont transformé la Société, mais la gaîté est restée.

« Aujourd'hui les Sans-Soucis, orphéon charmant, se transportent à Haiphong, aux bains de mer de Do-Son, à Bac-Ninh, et recueillent des bravos et de l'argent pour les malades. La Paillote à l'Oncle, dénomination dernière, est toujours à la tête des fêtes, des bals, des ventes de charité ».

Suppléons à l'imprécision de Jung : L'*Eden-Brasserie*, de la rue des Pavillons-Noirs, passa rue des Changeurs. Il y eut en 1889 une belle exposition artistique organisée par un négociant, M. Weil-Wormser. Puis l'établissement se transforma en taverne genre Montmartre, avec des grottes, des simili-prisons et il prit le nom de Chat d'or. On y organisa des soirées d'art ; des poètes y dirent leurs vers ; on joua des pièces inédites. Cela dura environ quatre années.

Nous avons vu Eva Allène s'embarquer le 15 avril sur le *Canton ;* son état de santé est peu brillant et il est vraisemblable qu'elle ne reviendra plus à la Colonie. Les véritables animateurs et créateurs du *Chat d'or* décident alors d'utiliser

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

le local abandonné par l'*Eden-Brasserie* pour donner des spectacles à la population et lancer des invitations, ce qu'on n'avait pas pu faire dans l'établissement privé d'une « irrégulière ». En réalité, les soirées intimes et de ton libre, avec grandes beuveries, des indépendants, allaient devenir des soirées ouvertes où la mondanité prédominerait ainsi que les soucis hiérarchiques...

« La première séance du *Chat d'or* a eu lieu le samedi 2 juin, écrit *L'Indépendance tonkinoise* et la fête a pleinement réussi. Dès 9 heures les invités arrivent et se placent dans la petite salle tendue de bleu piquée d'étoiles d'or. Les pankas se mettent en branle et l'on s'assied devant un rideau fait par MM. Trincavelli et Réquillard, rideau qui est une petite merveille.

« La toile levée apparaît, grande comme un mouchoir de poche, une petite scène, non, une bonbonnière, un coin délicieux de paysage, éclairé à la lumière électrique, s. v. p. Le docteur Le Lan monte en scène et lit l'a-propos en vers que voici :

Vous savez un conte charmant
Qui berça jadis votre enfance
Le récit en est vieux, pourtant
Il faut que je le recommence.

C'est l'histoire du Chat botté
Et vous vous rappelez peut-être
— André Gill vous l'a raconté —
Qu'il eut un poète pour maître.

Un poète sans sou vaillant,
Poète sans chausse ni maille
Faisant de beaux vers mais couchant
La plupart du temps sur la paille.

Quand il avait le ventre creux
Le chat se mettait en campagne
Et rapportait, toujours heureux
Des pâtés fins et du champagne.

Lorsque le maître était lassé
Il lui ramenait un carrosse
Et l'Ogre l'ayant tracassé
Il dévora l'Ogre féroce

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

« Holà ! manants et chapeaux bas ! »
Allait-il criant : « Place ! place !
C'est le marquis de Carabas
Marquis de Carabas qui passe ! »

Chat botté ! douce fiction !
Il est mort et mort le poète !
Morte la frêle illusion !
Adieu paniers ! vendange est faite.

Mais puisque le chat botté dort
Dans l'oubli, dans l'indifférence
Puisse nous guider le *Chat d'or*
Sur la route de l'Espérance !

« Puis M. Buffel du Vaure, avec une jolie voix de fort ténor entonne la *Chanson du Chat d'or* (sur l'air du *Roi d'Yvetot*). Sur la scène sont venus se ranger les artistes en longue robe noire et en cagoule et le refrain repris par eux en chœur est vivement enlevé (1).

---

(1) Recueillons ici cette chanson, qui résume un moment heureux du passé de la colonie :

Nous avons en notre cité,
Bien joyeuse demeure,
En hiver tout comme en été,
Là, jamais on ne pleure !
C'est le temple de la chanson
Un Chat d'Or en est l'écusson,
Ron ! ron !

Oh ! oh ! oh ! oh ! Ah ! ah ! ah ! ah !
La bonne maison que voilà,
La ! la !

Le Chat d'Or est, tout à la fois,
Théâtre, hôtellerie ;
L'art y préside, mais, parfois,
C'est grande beuverie !
Au chanteur pour donner le ton,
Rien ne vaut un coup de picton,
Du bon !

Oh ! oh ! oh ! oh ! Ah ! ah ! ah ! ah !
Le vrai diapason le voilà,
La ! la !

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

« M. Réquillard dit ensuite un monologue *Le chapeau* où, comme d'habitude, il est excellent de verve.

« Mme Debry (c'est l'artiste professionnelle qui amènera l'hiver suivant une troupe théâtrale complète) dit *Oh ! mon-*

Aux gais félins de la maison,
Moult offrons nos hommages,
Mais, c'est le gros mage bidon
Le plus choyé des mages !
Dès que l'on entonne un refrain,
Il nous verse un grand broc de vin,
Tout plein !

Oh ! oh ! oh ! oh ! Ah ! ah ! ah ! ah !
Le joyeux mage que voilà,
La ! la !

Au Chat d'Or on débite tout,
Faut bien que l'on rigole !
On dit le couplet de haut goût,
Aussi la gaudriole !
Même... on y danse le chahut !
A la morale l'on dit zut !
En ut !

Oh ! oh ! oh ! oh ! Ah ! ah ! ah ! ah !
L'aimable maison que voilà
La ! la !

Le félins sont gens sérieux,
Autant que joyeux drilles,
Ils ont programme précieux
Aux grands jours des familles !
Pour le bien dire et le bon ton,
Le Chat d'Or n'en craint pas, dit-on ?
Ton ! Ton !

Oh ! oh ! oh ! oh ! Ah ! ah ! ah ! ah !
La noble maison que voilà,
La ! la !

Hélas ! depuis de bien longs jours,
Aux félins plus de fêtes !
Laisserez-vous pleurer toujours
Nos charmantes minettes ?
Seigneurs Mages vous avez tort,
Faut réveiller le Chat qui dort,
Trop fort !

Oh ! oh ! oh ! oh ! Ah ! ah ! ah ! ah !
Le Chat d'Or bientôt chantera
La ! la !

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

sieur et tient son auditoire sous le charme par la finesse de sa diction et son naturel exquis.

« Le docteur Le Lan chante alors *Les Halles*. Puis Mme Trincavelli dans la coupe du roi de Thulé et l'air des Bijoux de *Faust*, ensuite dans le salut à la France de *La fille du régiment* se révèle admirable artiste et sa voix chaude, puissante, bien timbrée, emplit la salle.

« M. Brou, à peine convalescent, débite un monologue au pied levé et le Comité lui vote des félicitations unanimes.

« Le programme se termine par *La fête d'Arlequin*, comédie inédite en vers de Victor Le Lan (qui était le poète et l'animateur du groupement, auteur de presque tout ce qui se disait ou chantait là dans la langue des dieux).

« Mme Debry se montre fine comédienne ; tour à tour railleuse, mélancolique, enjouée, aimante, elle interprète son rôle à l'admiration de tous et à la satisfaction complète de l'auteur.

« Polichinelle est très bien tenu par le joyeux Réquillard qui apporte toujours sur la scène aisance et entrain.

« Le Lan interprète lui-même le rôle de Pierrot, très difficile à jouer, mais dont il s'acquitte fort bien.

« Après les bravos, on reprend la chanson du Chat d'or puis on fait passer les invités au Caveau ou un lunch est servi. Le Caveau est une salle sombre et voûtée mais... ne dévoilons pas les mystères du temple, c'est un secret qui doit rester entre les invités et les chats d'or... N'encourons point leur colère !

« On a ri, on a sauté jusqu'à 2 heures du matin et chacun a emporté de cette fête originale un souvenir charmant ».

Le samedi 4 août, nouvelle soirée select au *Chat d'or*. Tout un essaim de jolies femmes, beaucoup de jolies toilettes mais l'entassement est pénible dans la petite salle car la température n'a pas été aussi chaude de toute l'année.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

On reconnaît Mme et Mlle Baille, Mme et Mles de Custine, Mmes Holtermann, Le Lan mère, Boissière, Dubost-Taret, Lacaze, Bouchet, Grall, de Naÿs-Candau, Josset, Chigot, Bachelet, Candelier, Jandet, Hommel, Tourné, Beaubauchet, Coutel, Kerninon, etc... Côté des hommes, en sus des maris, le général en chef Duchemin, les colonels Clamorgan et Mourey, MM. de Lalande-Calan, Hauser, commandant Brochin, capitaine Gérard, MM. Pauher, Ponsard, etc... en tout 140 personnes.

Après l'ouverture d'orchestre, M. Jandet débite une *Introduction* en vers qu'il a composée pour la circonstance. Suit le chœur du Chat d'or entonné par des voix venant d'un souterrain profond, puis *Le drille* chanté par Le Lan. M. du Vaure détaille avec finesse la vieille romance *Connais-tu l'amour ?* Mme Trincavelli s'assure un nouveau triomphe avec le grand air de *Mireille*, la romance *Voulez-vous bien ne plus dormir ?* et le duo du 3e acte de *Rigoletto* où M. du Vaure lui donne la réplique avec autorité, tous deux accompagnés au piano d'une manière parfaite par M. Ferran (procureur de la République). Voici encore *Elle*, monologue dit par M. Brou, puis un vaudeville de Labiche, *Le garçon de chez Véry* où Mme Debry, MM. Le Lan, Réquillard et Dubarry sont excellents.

Dans la seconde partie, c'est d'abord l'à-propos en vers ci-après très joliment dit par le docteur Le Lan :

Petit poisson deviendra grand.
Pourvu que Dieu lui prête vie
Petit chat doit en faire autant
On peut l'espérer sans folie.

Vous avez connu le minet
Qui naquit — c'est hier à peine —
Son premier pas un peu tremblait
Sa démarche était incertaine.

Nous l'avons trouvé sous les choux
Car les chats d'or n'ont pas de mère
Mais quel accueil, souvenez-vous,
Lui fit votre assemblée entière.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Tous vous lui tendîtes les bras
Vous le comblâtes de tendresse
Heureux, il ronronnait tout bas
Et se gonflait sous vos caresses.
Aujourd'hui c'est un chat savant,
Il fait des vers, des chansonnettes,
Il est sorcier, c'est évident
Et les preuves en sont très nettes.
En entrant dans notre maison
Il a transformé nos murailles,
Apporté pour tous, à foison,
Des promotions, des médailles.
Ah ! son cousin le Chat botté
— Car il est son cousin peut-être
N'en avait jamais apporté
Autant à la fois à son maître.
Ce qu'il a fait notre Chat d'Or
Ecoutez, je vais vous le dire
Il a découvert un trésor
Et non pas un trésor pour rire :
En fouillant au fond de nos cœurs
— Comme ce fut long à descendre !
Tout au fond où les ans vainqueurs
Font peu à peu tomber leur cendre,
Grattant il a su découvrir
Puis exhumer avec tendresse
Ce que ce soir il vient offrir,
La gaîté de notre jeunesse...

M. Buffel du Vaure reparaît avec *La Glu* de Jean Richepin, M. Jandet avec *Hymeneïde*, les deux compères Le Lan et Réquillard dans *Les Sergots*, vieille parisianerie humoristique de la composition du docteur. Enfin voici le clou de la soirée : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*. La comédie de Musset est admirablement jouée par M. Brou, parfait homme du monde et comédien de la bonne école, et par Mme Debry qui est exquisement habillée et se montre véritablement marquise par la grâce et la distinction.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Un décor Watteau charmant avait été brossé par le télégraphiste Morier (1).

Les membres des groupements artistiques s'amusaient peut-être plus franchement encore entre eux qu'à l'occasion des séances publiques. Le 2 août il y eut deux punchs d'adieu.

A la Philharmonique, on déplorait le verre en main le départ du chef d'orchestre et trésorier Laurent, joyeux compagnon qui venait d'être nommé receveur des P. T. T. à Hué. On débita des monologues et des chansons et l'un des assistants M. Dussutour représenta à lui tout seul une scène de mœurs annamites qui mit tout le monde en joie. « C'était pris sur le vif, très bien observé et délicieusement rendu ».

Au Chat d'or, le même jour, grande cérémonie rituelle en l'honneur de M. Riou, partant pour le Laos. « Après les bocks d'usage, écrivit *L'Avenir du Tonkin*, on se réunit dans le caveau secret. Une bassine étincelante est apportée dans laquelle le rhum enflammé fait danser ses flots bleus, ô ma lyre ! Un pan à barde blonde, quoique respectable, fait bouillonner la liqueur spiritueuse dans les trémoussements de sa cuiller et, de temps en temps, versant de très haut le liquide d'or et d'azur, le laisse retomber en cascade de feu. O mon luth !

« Alors le Sar d'une voix émue, mal assurée à cause de l'émotion qui, on le sent, l'étreint à la gorge, le sar prononce l'adieu à M. Riou. Après lui le Mage, dans une allocution courte mais bonne, félicite le Sar d'avoir si bien dit les choses.

« Un archonte (m'a-t-on dit) a ensuite improvisé une harangue où il a comparé le Chat d'or à un noyau qui a des membres,

(1) Les programmes de l'époque, aussi bien ceux de la Philharmonique que ceux du Chat d'Or et des autres sociétés, indiquaient rarement le nom des exécutants. Les rôles étaient tenus par des X. ou par de simples initiales, selon la règle stricte de l'amateurisme. Les comptes rendus, quoique moins discrets, respectaient l'anonymat des artistes, mais après tant d'années, il ne peut plus y avoir d'inconvénient à lever le voile transparent des initiales et après un travail de recherches assez ardu parfois nous avons pu soulever presque tous les masques en vue de la postérité.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

et ces membres à des ramifications d'arbres. Il a dit aussi que le Chat était tombé dans un sol fertile où il avait germé et qu'il débordait comme le Nil pour éclairer la France. Il s'est un peu noyé dans la réthorique, mais on peut supposer que ce qu'il voulait dire valait mieux que ce qu'il a dit. Seulement vous comprenez... les bocks... la chaleur... l'émotion... le discours du Sar... le punch... bref, on l'a très applaudi.

« A la fin de la séance, on ne voulait plus se séparer... et M. Riou, la larme à l'œil, ne voulait plus partir pour le Laos.

O puissance fascinatrice de la parole et des charmes d'un Chat d'or ».

Le 18 août devait avoir lieu une représentation au Théâtre de la Citadelle mais force est de la remettre *sine die* car le théâtre n'existe plus. Les derniers orages avaient ébranlé les piliers en bambou, les pluies diluviennes de la semaine ont fait écrouler tout l'édifice. Quelques soldats, avertis par les craquements, ont pu, le mercredi 15, sauver le piano. La salle, la scène et les fameuses avant-scènes en trompe-l'œil ne sont plus qu'informes débris. Il ne reste debout que le foyer des artistes. La presse exprime le vœu qu'au prix de quelque sacrifice financier des autorités le théâtre soit reconstruit solidement, afin que les militaires et la population ne soient pas privés d'une distraction si saine et intelligente.

M. Leménager, propriétaire de café du Grand-Bouddha, a fait construire au sommet du Mamelon-des-Singes, au Jardin botanique, un châlet rustique où l'on peut consommer et se réfugier en cas de mauvais temps. Ce petit pavillon est inauguré le 12 août. Une autre mesure est prise par l'autorité militaire pour attirer les visiteurs au Jardin : le 19 août, la musique du 9e Régiment d'infanterie de marine donne là son premier concert qui sera répété tous les 14 jours, par alternance avec le square Paul-Bert. Tout de suite, le succès de ces concerts militaires est complet et les musiciens jouent devant une véritable affluence d'auditeurs français et quelques rares Annamites.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Hanoi et Haiphong demandent des distractions par la voie de la presse :

Hanoi : « Pas de fêtes, pas de réunions pour le commun des mortels. Il y a bien chaque semaine deux ou trois réunions particulières où sont invitées toujours les mêmes personnes, mais cela ne suffit pas. Il faudrait quelques réunions ouvertes, des bals officiels où tout le monde puisse prendre sa part de réjouissances ».

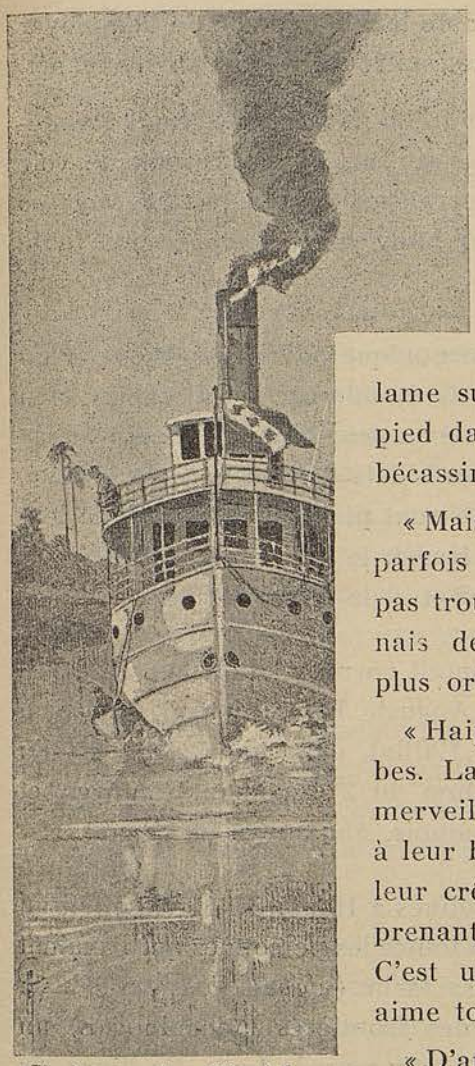
Haiphong : « L'hiver dernier, les bals ont commencé fin janvier. C'est beaucoup trop tard. Il s'agit de donner le mouvement pour que tout le monde marche à l'unisson. Pourquoi la Société hippique ne prêcherait-elle pas d'exemple en organisant un bal le 1er novembre, date de sa première journée de courses annuelle, qui coïnciderait avec l'inauguration de la nouvelle tribune ?

« Ensuite, de mois en mois, *les Prévoyants*, la *Société hippique*, les *Célibataires*, le *Cercle du Commerce*, le *Conseil municipal* — la Chambre de Commerce et le Conseil municipal faisant une fois, par hasard, quelque chose d'utile ! — pourraient prendre l'initiative des bals qui se succéderaient de mois en mois. Allons ! un peu d'entrain ».

Un autre jour, on lit dans *L'Indépendance :*

« Le dimanche à Haiphong est un jour de repos, sans doute, mais est rarement un jour de fête. On fait la grasse matinée ; on prolonge démesurément la sieste, et à 5 heures, en route pour le Lach-Tray, où l'on va chercher, sous les tonnelles, un peu de brise, entre deux gorgées d'amer ou d'absinthe. Et le soir, vers 9 heures, on s'acharne à faire une centaine de fois le tour du kiosque, au square Paul Bert, en savourant quelques valses tentatrices, ou bien on se résigne à faire tapisserie dans un coin, sur un banc ou sur une chaise bancale, et à admirer les jolies, mais trop rares toilettes de nos élégantes qui passent. Le dernier morceau de musique s'éteint, la troupe rentre au

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation



Chaloupe des *Fluviales*.
Dessin de A. Cézard. — *Revue indochinoise*, janvier 1894).

quartier et la foule, comme à regret, la suit à distance et se disperse. Voilà les belles journées du dimanche haiphonnais.

« Des privilégiés, à ces plaisirs des simples, préfèrent la villégiature de Do-Son, le bruit de la lame sur les galets et les bains de pied dans les rizières en courant la bécassine.

« Mais on se lasse de tout, même parfois de Do-Son. Ne pourrait-on pas trouver pour le public haiphonnais des distractions plus variées, plus originales même ?

« Haiphong a des environs superbes. La baie d'Along est vraiment merveilleuse avec ses rochers rongés à leur base par la vague, dentelés à leur crête ou couverts de lianes, et prenant des formes si curieuses. C'est un paysage unique et qu'on aime toujours à revoir.

« D'autres sites charmants encore : Hongay, Kébao, La Cac-Ba. En remontant le Cua-Cam, on peut atteindre Sept-Pagodes. Les personnes habituées à l'horizon des rivières, en frôlant la chaîne du Dong-Trieu, auraient une idée de cette région mamelonnée à l'infini et s'étendant ainsi, avec plus de fourrés et de brousse encore, jusqu'à la frontière de Chine. Et combien d'autres coins tout aussi charmants, à peu près ignorés. Ces excursions permettraient au moins aux per-

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

sonnes qui ne savent que faire de leur dimanche de l'employer utilement et d'apprendre à connaître la région environnante.

« Mais il est difficile d'atteindre la passe Henriette ou Pointe-Pagode avec un sampan. Nous serions donc désireux de voir les Correspondances fluviales organiser elles-mêmes ces voyages d'excursionnistes. Une fois par mois serait assez, car en toute chose pas trop n'en faut ».

Le 1er septembre, la Philharmonique ouvre la saison par un bal à Hanoi-Hôtel. Il y a peu de monde car il fait encore bien chaud pour danser. Et puis, on a eu peur d'avoir la main forcée par les vendeuses bénévoles des billets de loterie de la Société. Nonobstant, les invités présents sont pleins d'entrain, et le lendemain la presse félicite M. Huret, le gérant de l'hôtel, pour la qualité du souper et du buffet et la célérité du service.

Le 9 septembre Hanoi comptait parmi ses hôtes un Français illustre, l'ancien explorateur Auguste Pavie, consul général à Bangkok, accompagné de M. Caillat, chancelier stagiaire, du sous-lieutenant cambodgien Oum du 2e Régiment étranger, et d'une dizaine d'interprètes siamois, annamites et chinois.

Après un séjour de six semaines à Hanoi, M. Pavie offrit au Gouverneur général, ainsi qu'à toutes les personnes qui l'avaient aidé dans la préparation de sa tâche (il était Président de la Commission de délimitation des frontières indochinoises) un grand dîner d'adieu avant de partir pour le Laos. Ce dîner, de 50 couverts, eut lieu à Hanoi-Hôtel. Le ministre remercia au dessert ses hôtes de l'aide prêtée et M. Chavassieux, Gouverneur général *p. i.* répondit avec sa pénible éloquence ordinaire en formulant des souhaits de santé et de succès pour le chef et et tous les membres de la mission.

Le 6 octobre M. Chavassieux en instance de départ offrit une soirée au Tout-Hanoi administratif, militaire et mondain.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

A 10 heures, les invités très nombreux attendaient le commencement du concert annoncé. On entendit le Gouverneur général dire à un de ses intimes : « On ne peut pas commencer, Mme X... n'est pas là ». Et *L'Avenir du Tonkin* d'imprimer dans son compte rendu qu'il était impossible de pousser plus loin la sollicitude pour ses invités. « C'est, ajouta-t-il, du Louis XIV tout pur ».

Enfin, le concert débute par un poème *Jean ne ment pas* dit avec beaucoup de finesse par le docteur Le Lan. Après lui viennent Me Cazeaux qui dit fort bien *L'alleluia*, Mlle H... dont on ne se lasse pas d'entendre la voix si fraîche, claire et vibrante, qui chante *La Fauvette du Temple*, le lieutenant L..., tout à fait à l'aise dans le grand air de baryton d'*Hérodiade*, M. Brou, spécialiste apprécié du monologue, et Hubert qui termine d'une manière très amusante par une pantomime à propos de la fable *L'homme et le Serpent* et par une surprenante imitation de cris d'animaux.

Mais le clou du programme c'est *La marche à l'étoile* de Georges Fragerolle dont la partie scénique (les ombres) a été confiée à M... qui s'en acquitte avec le plus grand bonheur artistique. Quant à l'interprétation vocale, elle est parfaite avec Mlle H... et le lieutenant L...

Bref cette soirée d'adieu de M. Chavassieux, qui devait rentrer en France au retour très prochain de M. de Lanessan, laissa par sa haute tenue d'art un souvenir durable à tous les assistants.

Le 10 octobre, la plupart des membres du Chat d'or sont réunis à 10 heures du soir dans le local de la Société, rue des Changeurs, où ces aimables félins vont habituellement ronronner et miauler le mercredi et le vendredi.

Le Sar, l'Archonte, le Nebo, les Bi-mages, les Mages, tous étaient là attendant le capitaine Frichement pour lui offrir un punch d'adieu avant son départ pour France. Or ce félin notoire,

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

invité au dîner offert par M. Pavie, n'arrivait pas. Déjà plusieurs chats étaient allés se coucher les uns avec leur chatte et les autres « tout seul » quand vers 11 heures la rue des Changeurs s'emplit de rumeur ; le capitaine faisait son entrée accompagné d'une douzaine de joyeux festoyeurs, presque tous officiers en uniforme blanc, à l'exception du peintre Morier en habit qui est immédiatement délégué à la préparation du punch (c'est lui qui a peint pour le Chat d'or un décor représentant des falaises et des roches avec un coin de mer ravissant). Ensuite les nouveaux venus, après avoir admiré la salle d'honneur, visitent le caveau aux voûtes sépulcrales, aux murailles sombres, où de grosses chaînes sont scellées...

Le champagne coule à flots. Le Sâr Candelier dit un adieu ému au capitaine Frichement qui remercie en termes charmants. Puis le mage Jandet prononce une pièce de vers de circonstance dont il est l'auteur :

ADIEU

au capitaine Frichement

Avant la fin de la semaine,
Avant cinquante heures encor,
Vous serez parti, capitaine,
Laissant en pleurs tous les Chats d'or,
Non loin de la Philharmonique. —
Ecoutez ce long miaulement.
Des chats, c'est l'adieu sympathique
Ne l'oubliez pas, Frichement.

Lorsque de notre caveau sombre,
Vous serez absent, ô félin,
Nous verrons revenir votre ombre,
Semblable à quelque esprit malin,
Errer sous la voûte sonore
De ce caveau si ténébreux.
Et les chats vous croiront encore
En train de miauler avec eux.

Et quand de la France si chère
Vous foulerez encore le sol,
Miaulez, félin, miaulez, ô frère,
Miaulez en fa, miaulez en sol.
Miaulez à ceux de la Patrie
Que l'on n'est pas triste au Tonkin,
Où de tout il faut que l'on rie,
A moins d'être un âne, un faquin.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Quand vous arriverez en France,
Déjà le froid sera venu,
Je vous engage donc d'avance
A ne jamais sortir tout nu.
Mettez des vêtements de martre ; —
Ensuite allez-vous en un soir,
Jusque sur la butte Montmartre
Saluer pour nous le « Chat noir ».

Et dans peu de temps, vers les rives
Du Fleuve Rouge, revenez
Ce jour-là, vrai, comme des grives,
Nous nous piquerons tous le nez.
Mais je crois que mon éloquence
Doit vous raser énormément. —
Il faut bien dire ce qu'on pense —
Allons, au revoir, Frichement.

Vers minuit et demi, les chats se sont séparés, après avoir fait de la musique et débité des chansonnettes, non sans avoir lichoté (sic) les dernières gouttes de punch.

Autre soirée intime très agréable au Chat d'or le 30 octobre. Le champagne et l'esprit pétillent. On n'a point fait d'invitations écrites et chacun, homme ou femme, est gentiment contraint de « dire la sienne ». On rit beaucoup et l'on danse très avant dans la nuit.

La troupe théâtrale de Mme Debry, la plus importante de toutes celles venues jusqu'à ce jour (1), la première subventionnée et assujettie à un cahier des charges qui l'obligeait à donner six mois de représentations, d'octobre à avril, était attendue avec impatience au Tonkin.

A Hanoi, le commis de résidence Réquillard, auquel on a adjoint le soldat Hauser, prennent possession de la salle du Théâtre chinois de la rue des Volailles (ex Nattes) et s'empressent à confectionner les décors indispensables : un rideau artistement brossé (2), un salon Louis XV, un décor rustique,

(1) Elle comportait 20 unités contre 14 à la troupe de Greef-Caisso en 1889.

(2) Le rideau représentait un mousquetaire Louis XIII frisant sa moustache au bas d'un escalier monumental. Mais... ce pourfendeur portait l'épée à droite, ce qui amusa les spectateurs durant plusieurs lustres.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

une forêt avec une toile de fond formant paysage. Tout cet ensemble sera fort apprécié et utilisé au cours de la saison.

La troupe, arrivée à Hanoi le 7 octobre par la chaloupe *Licorne,* est descendue à l'hôtel Giguet ; elle débute le 17.

La directrice, Mme Debry, n'a pas quitté le Tonkin et ce sont, prétend-on, des sommités artistiques de Paris qui ont fait choix des artistes et contracté les engagements. En fait, la troupe ne révèle aucun talent exceptionnel ; le zèle et la bonne volonté constituent les qualités dominantes.

Le spectacle de début est *La mascotte ;* le théâtre est plein à craquer et beaucoup de spectateurs devront rester debout durant toute la soirée. On admire qu'avec des ressources aussi limitées (quelques charpentes de bambou et des paillotes, du papier rouge et de l'andrinople) la municipalité soit parvenue à donner à la salle, convenablement nettoyée, un aspect aussi coquet.

L'acoustique laisse beaucoup à désirer, mais comme l'écrit le courriériste de *L'Extrême-Orient,* une salle chinoise n'est pas destinée à des représentations de *Lohengrin,* de *La Walkyrie* ou de *La Juive.*

L'orchestre se résume en le seul piano qui pourrait être meilleur, surtout plus juste, mais le pianiste Hervé, venu naguère avec la troupe Mallaivre, tire habilement parti du vieil instrument.

Quant aux artistes, ils donnent satisfaction dans l'ensemble. Ce sont : le baryton Olive Ricard, bon musicien, jolie voix, jeu franc, bonne mimique, excellente diction ; le premier comique Charson, que les Tonkinois ont connu directeur d'une troupe de passage en 1889, très amusant, voix tonitruante ; le ténor Delange, bon comédien mais incapable momentanément par suite d'un enrouement de chanter les couplets de Fritellini ; le second comique Grandval qui plairait mieux s'il « chargeait » moins ; la première chanteuse Mme Delange, toute jeune artiste,

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

charmante, encore un peu timide, se servant bien d'une voix fluette mais de jolie qualité ; la seconde chanteuse Sarah Noë, adroite, du chic, de la méthode ; enfin les comparses, le 2e ténor Roger qui en tenue de guerrier moyennâgeux se présente sur scène avec un faux-col ; le trial Marck ; les choristes Duhamel et Louis, Mmes Neva Peuch, Jeannine, Marie Dumas et Myette.

Les costumes sont frais et de bon goût, mais les « masses chorales » sont par trop faibles numériquement. Les musiciens militaires prêtent leur concours pour égayer les entr'actes.

Aux représentations suivantes du premier mois, on affiche : *Madame a ses brevets, Durand et Durand, La consigne est de ronfler, L'étincelle, Bébé, Un caprice, Les vivacités du capitaine Tic*, comédies et vaudevilles ;

Les cloches de Corneville, Le maître de Chapelle, Les charbonniers, Les mousquetaires au Couvent, Miss Helyett, Bonsoir voisin, Les noces de Jeannette, Le grand Mogol, petits opéras comiques et opérettes.

On s'accorde à trouver les artistes meilleurs dans la comédie que dans les ouvrages lyriques, lesquels exigent en général des ressources matérielles qui font toujours défaut dans les colonies naissantes.

Les meilleurs spectacles sont ceux où Mme Debry, la directrice, donne de sa personne car elle est actrice au métier très sûr : *L'étincelle, Un caprice*, etc... Le meilleur succès des opérettes est *Miss Helyett* parce que les rôles sont sus, par extraordinaire, et la pièce encore inconnue de la plupart des spectateurs.

La comédie révèle de nouveaux artistes, Mme Paulus, la duègne, qui a tout naturellement une longue pratique des planches et l'ingénuité Neva Peuch aussi jolie que peu expérimentée ce qui est beaucoup dire. Enfin, une recrue fort bien accueillie est le piano neuf que Mme Debry, tout comme *Le Chat d'or*, a fait venir de Hong-Kong et qui fait des débuts triomphants le

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

10 novembre avec *Miss Helyett*. Pour être complet, il convient de mentionner une artiste qui, bien que ne paraissant pas en scène à cause d'un déplorable accent de terroir, obtint dans les concerts un très vif succès parce que dotée par la nature d'une grande et belle voix dont elle se servait avec une réelle science du chant. Mme Hervé d'Albany, dans le duo du *Trouvère* avec le baryton Ricard et dans le grand air de *La Juive*, donna satisfaction aux plus exigeants mélomanes. Le dernier pensionnaire de Mme Debry se nommait Alexis et tenait l'emploi de souffleur avec si peu de savoir-faire et une si grande conscience qu'on souffrait dans la salle de l'entendre s'époumoner. Un soir qu'on jouait *Les charbonniers*, le public protesta avec vigueur afin de faire taire le puissant souffleur sifflant et tonitruant.

Le 13 novembre, tous les gros fonctionnaires, et aussi des jeunes femmes ravissantes sont réunis au Chat d'or pour la première audition d'un drame en vers du poète Le Lan.

Après une ouverture au piano par le bimage Buffel du Vaure, le Sâr dit avec élégance le sonnet suivant dédié aux femmes de France :

O muse de Musset, suave charmeresse,
Tendre Muse des « Nuits », qu'ont reprise les cieux,
Toi qui fus à la fois la fidèle maîtresse
Et la divine amante, aux chants délicieux.

Muse, daigne donner à ma lyre en détresse
Un amoureux parfum pour chanter de beaux yeux,
Une sincère ardeur pour les vanter sans cesse
Et prêter à mes vers ton rythme harmonieux

Car l'adoration muette de la foule,
D'un unanime élan, s'incline à vos genoux,
Femmes qui n'avez craint ni le vent, ni la houle,

Ni les flots, ni l'espace et qui vîntes à nous,
Portant un peu d'azur du ciel de notre France
Dans vos regards aimés où brille l'espérance.

On fait un succès à l'auteur qui est le directeur occulte de ce cénacle littéraire.

Un autre poète, M. Jandet, dit avec un fin talent *Les prunes* de Daudet et *Ma petite cousine* de Clovis Hugues.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Mme Trincavelli chante le grand air des *Dragons de Villars* et retrouve son habituel succès dans l'air des Bijoux de *Faust*. Elle dit au mage Ferran assis au piano (ce n'est autre que le Procureur de la République) : « accompagnée par vous, je chanterais toute une soirée sans fatigue ».

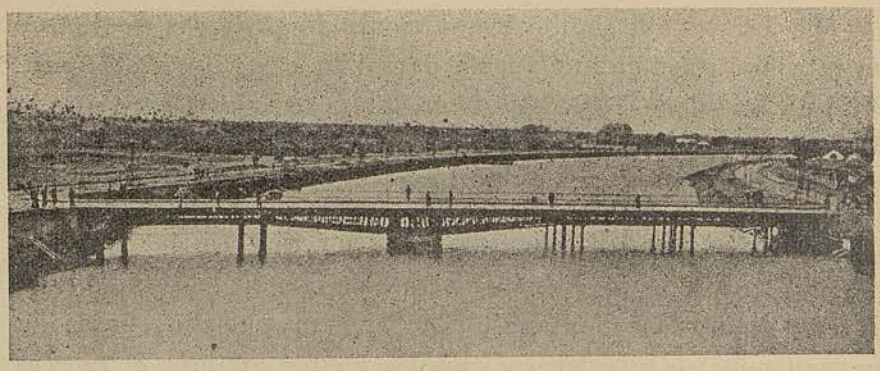
Le docteur Le Lan chante ensuite un vieil air de Thérésa : *La gardeuse d'ours* et dit *La légende du ciel et de la terre* dont il est l'auteur. On applaudit avec vigueur puis l'on passe au caveau pour se rafraîchir « sous les voûtes sombres et sacrées où à la lumière des lampes à trois becs se déroulent parfois les graves et sombres cérémonies des solennelles et terribles initiations magiques ».

Pour la pièce qui va être créée, un décor représentant une grève de Bretagne déserte a été magistralement brossé par le peintre Morier parti maintenant pour le Laos.

Et voici *Aheule*, drame en un acte en vers du docteur et Sâr Le Lan. C'est une œuvre de jeunesse, pleine de vigueur et de foi qui fut dédiée à Pierre Loti parce qu'elle exalte l'âme des Bretons et la poésie triste de leur lande natale. Mme Trincavelli était connue jusqu'alors pour une musicienne parfaite, chantant et vocalisant en artiste consommée. Or, d'un bout à l'autre de ce long dialogue d'amour qu'est *Aheule*, Mme Trincavelli va se montrer « admirable artiste », tour à tour mélancolique, amoureuse, passionnée, profondément triste, suppliante, héroïque, superbe de colère, de résignation ; elle a rendu avec une vérité absolue les sentiments divers par lesquels peut passer une âme de femme. L'auteur, qui donne la réplique, dit très bien le vers, ce qui n'est pas toujours l'apanage des poètes. Les bravos sont chaleureux, — encore que le caractère tragique de l'action cadre mal avec les traditions joyeuses du Chat d'or — et Mme Trincavelli est un moment ensevelie sous les fleurs.

Le rideau tombé, le Nebo du Vaure s'installe au piano pour faire danser très longtemps les félins et leurs invités.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation



Le pont tournant à Haiphong.

Gravure extraite du supplément au 1.000e numéro du *Courrier d'Haiphong* : 24 décembre 1895.

Le Chat d'or a prouvé ce soir-là « qu'il savait susciter des productions originales, décentraliser les littératures et apprendre à la métropole que l'intelligence ne s'anémie pas au Tonkin ».

A Haiphong les amateurs de vélocipède réunis à l'Hôtel du Commerce fondent le 17 novembre *La pédale haiphonnaise* sous la présidence d'honneur du Résident-Maire, M. Laroze. Le premier comité est ainsi constitué : Président : M. Berthoin ; Vice-Président : M. Baudoin ; Trésorier : M. Ernest Sauvage ; Secrétaire : M. Poinsard ; Commissaires : MM. Grattaloup, F. Labeye et Fouqueray.

Le Chat d'or se réunit le 23 novembre pour examiner..... administrativement, le verre en main, le cas de quelques adhérents et les faire avancer ou reculer dans la hiérarchie de la secte féline. C'est ainsi que le simple bi-mage Pauher est élevé à la dignité de plu mage; en revanche, Voignier, félin peu assidu, est rétrogradé et ramené au rang de ra mage.

Retour de France, le Gouverneur général et Mme de Lanessan sont arrivés à Haiphong le 18 novembre par la *Tamise*. Le Résident-Maire, M. Laroze, leur souhaite la bienvenue sous le hangar de la vérification des Douanes. M. de Lanessan répond en se disant fort de l'appui du gouvernement de la République

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

et possédant son entière confiance, au moment où il reprend son poste muni de tous les moyens matériels afin de faire du Tonkin et de l'Indochine le plus beau joyau de la France coloniale.

On applaudit chaleureusement puis le cortège se forme pour aller inaugurer le pont tournant édifié sur le canal Bonnal (1). L'on s'arrête, écrit *L'Avenir* « avant de franchir le pont orné à chaque extrémité par d'élégants arcs de triomphe faits en feuillage, pavoisé de nombreux écussons et oriflammes, sur les côtés duquel deux rangées de miliciens présentent les armes. Tout à coup la partie tournante du pont se met à pivoter avec une régularité parfaite sans le moindre bruit. Tout le monde admirait l'immobilité absolue des miliciens qui se trouvaient sur cette partie du pont en mouvement, continuant à présenter les armes avec le plus grand calme ; on se demandait vraiment si ce n'étaient pas des mannequins, tant ils observaient bien la consigne ».

M. Ricou, représentant de la Société Porchet et Cie, présente au Gouverneur général l'ingénieur Denis, auteur du projet, qui est vivement félicité. Le pont remis en place, la colonne reprend sa marche et ayant franchi le canal défile de l'autre côté devant la fanfare du 10e régiment qui a joué plusieurs morceaux durant l'ouverture et la fermeture de l'ouvrage inauguré.

On arrive enfin à l'extrémité du boulevard Paul Bert, c'est-à-dire au Song Tam-Bac où le Gouverneur général s'embarque avec sa suite sur une chaloupe qui le conduit à Haly où se trouve le palais du Gouvernement.

M. de Lanessan séjourne à Haiphong du 18 au 22 novembre. Le 20, il préside à l'inauguration des travaux du canal devant

---

(1) Le 10 novembre M. J. B. Malon, directeur de la Société des Docks, offrit aux notabilités de Haiphong un dîner de 50 couverts pour célébrer l'achèvement de ce pont construit à l'extrémité du boulevard Paul Bert. Le pont avait été conçu et mis en place par l'entreprise Porchet et Cie.

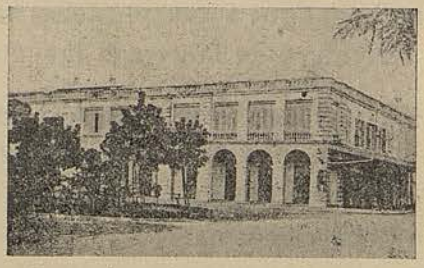
Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

relier le Song Tam-Bac au Lach-Tray (autrement dit la coupure du Lach-Tray) et c'est lui qui donne le premier coup de pioche. Un bal a lieu en son honneur le 21 à l'Hôtel du Commerce.

Partis de Haiphong le 22 novembre, le Gouverneur général et Mme de Lanessan arrivent le 23 à Hanoi et dès leur débarquement sur le banc de sable se font conduire à l'Hôtel du Gouvernement à la Concession. Le soir, dans la salle du Théâtre chinois aménagée pour la circonstance, un grand banquet est servi par l'Hôtel des Colonies.

M. Lacaze, 1er adjoint au Maire et M. Daurelle, président de la Chambre de Commerce de Hanoi, prononcent des discours dans lesquels ils expriment leur satisfaction du retour de M. de Lanessan. Celui-ci, avec son aisance oratoire coutumière, expose son nouveau programme d'action et dit sa joie d'être revenu continuer la tâche commencée et de s'être assuré le concours de capitaux importants qui permettront d'accélérer la mise en œuvre de l'outillage économique du pays.

Après le banquet, tout le monde se rend à Hanoi-Hôtel, où un bal a été organisé qui se prolonge jusqu'au matin.



La maison Samuel à Haiphong.

(*Extrait* du supplément au 1.000e numéro du *Courrier d'Haiphong*).

A Haiphong, où elle est descendue, la troupe Debry reprend la série des spectacles déjà montés dans la capitale. La salle de théâtre, aménagée dans l'immeuble Samuel (Square du boulevard Paul Bert) est exiguë, mais on l'a décorée avec goût, les

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

décors sont frais et, comme le rideau, qualifié de « chef d'œuvre » font honneur à MM. Réquillard et Hauser. On élogie aussi M. Liobet conducteur des Travaux Publics qui a dirigé les travaux d'aménagement, pour avoir tiré si bon parti de cette ancienne petite salle de café, dont l'acoustique, avec un plafond de 4 m., demeure critiquable. La salle a 15 m. de long sur 10 m. de large ; la scène est toute petite et il n'y a guère place que pour 150 spectateurs. Aussi les premiers jours, la direction est-elle obligée de refuser du monde.... La troupe est accueillie avec la même indulgence qu'à Hanoi et au sortir du théâtre, les spectateurs ne veulent se souvenir que des moments agréables de la représentation. Le 20 novembre, le Gouverneur général et Mme de Lanessan, débarqués de l'avant-veille à Haiphong, assistent à la représentation de *Durand et Durand* et du *Maître de Chapelle.* D'après *L'Extrême-Orient,* le spectacle eût été irréprochable sans les battements de paupières répétés du jeune premier rôle Delange.

Le 1er décembre la Société Hippique de Haiphong donne à l'Hôtel du Commerce son bal d'ouverture de la saison sportive. Rien n'y manquait. Femmes jolies dans des toilettes élégantes, serpentins et confettis, casques, têtes monumentales, flûtes et tambourins, toute une collection de bonnets de forçats et même une guillotine sous le couperet de laquelle passaient ceux des danseurs qui n'avaient pas eu le bonheur d'être agréés par les dames chargées de faire leur choix. D'autres étaient condamnés à faire le tour de la salle avec une Marianne en osier qui plus tard, pendant le souper, très habilement guidée par un sémillant jeune officier, a été un des clous de la soirée. Cotillon splendide. Souper à 3 heures. Danses jusqu'à 7 heures. Musique militaire magnifique d'endurance.

Très jolie cérémonie le 9 décembre à l'église cathédrale de Haiphong où l'on baptise trois cloches fondues dans la ville même aux Ateliers maritimes dirigés par l'ingénieur de la Marine Jaouin.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

La cathédrale est brillamment illuminée. Les cloches sont en robes de mousseline ornées de rubans et de dentelles. Après le simulacre du lavage des cloches, le Révérend Père Massip prononce un discours d'une inspiration élevée sur l'utilité et l'efficacité de la prière.

Puis sur un signal donné, les cloches donnent par trois fois leur note grave ou timide mais harmonieuse et juste et promettent en quelque sorte à la ville un carillon digne de Quasimodo. Une quête fructueuse pour les pauvres est faite par Mlle Hélène Chodzko accompagnée par M. Vincenot.

Le cortège des parrains et marraines, suivis des invités, se forme alors pour se rendre au lunch offert par la mission espagnole, Mme Rousé pour la cloche Clotilde avec M. Laroze, résident-maire, Mme Ricou pour la cloche Isabelle avec M. Lacaze, 1er adjoint au Maire de Hanoi, et Mme Leroy pour la cloche Louise avec M. Boucher, payeur à Haiphong.

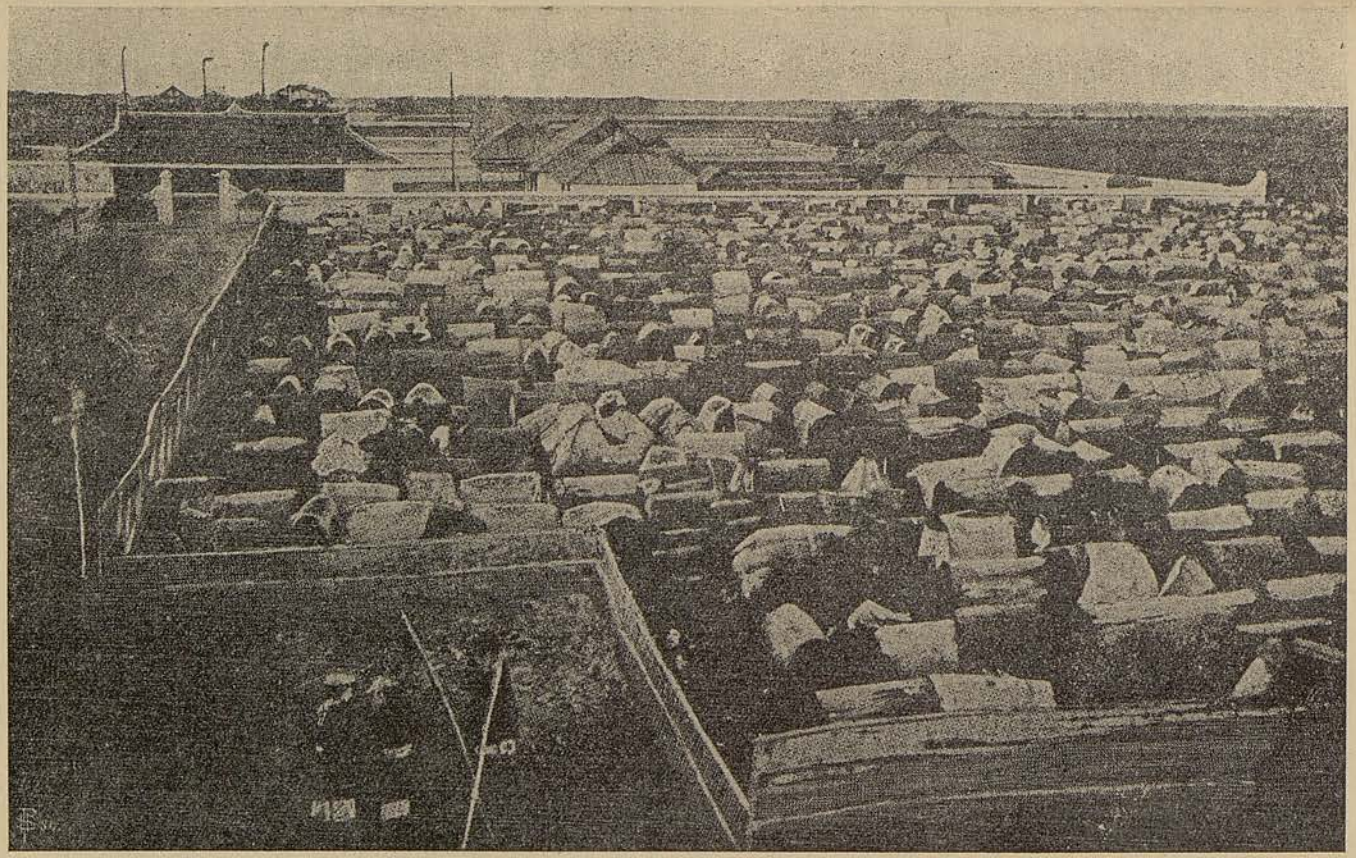
*
* *

Les examens pour l'obtention des grades de cu-nhon (licencié) et de tu-tài (bachelier) ont lieu à Nam-Dinh tous les trois ans. Les épreuves sont réparties en 4 séances qui pour l'année 1894 ont été fixées aux 29 octobre, 15 novembre, 25 novembre et 2 décembre. On a inscrit 11.000 candidats contre 9.000 en 1891.

Le Résident supérieur est venu de Hanoi à l'occasion de la première épreuve. A la Résidence, le cortège se forme pour aller au Camp des lettrés, vaste enceinte carrée, clôturée de piliers en maçonnerie reliés entre eux par un clayonnage en bambous formant un mur élevé. Du dehors, çà et là, on aperçoit les miradors où sont juchés les surveillants. La porte s'ouvre sur l'allée principale conduisant à la pagode centrale d'où partent les quatre avenues en croix qui partagent le Camp. C'est un curieux spectacle cette fourmilière humaine. Sous leurs carapaces de bambous, 11.000 lettrés « tricotent du pinceau ».

Les compositions remises, les parents, amis, ou domestiques prennent la natte, la paillote, les piquets de la maison improvisée et accompagnent le futur bachelier qui rentre chez lui.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation



Le Camp des lettrés à Nam-Dinh durant les épreuves.

(*Revue indochinoise*, octobre 1894).

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

La nuit venue, tous ces petits cortèges se dirigent de tous côtés à la lueur des torches et des lanternes. C'est d'un effet très pittoresque.

Le 8 décembre, pour la proclamation les lauréats, M. Jules Morel, administrateur, délégué du Gouverneur général, est venu présider la cérémonie. Il prend place dans la pagode centrale en compagnie de S. E. le Kinh-Luoc. Derrière eux, le groupe des fonctionnaires et des curieux européens.

En face les sept principaux examinateurs sont juchés sur des fauteuils hauts de 3 à 4 m. A droite et à gauche, deux paillotes où les lauréats viennent se ranger l'un après l'autre par numéros pairs et impairs. Sur un des côtés, un mirador élevé d'où un doï de la commission de surveillance, avec son porte-voix, hurle le nom des heureux du concours.

A 8 h. 15, l'appel commence. Dans le murmure sourd de la foule de 25.000 indigènes qui se pressent derrière les examinateurs, le porte-voix jette ses grondements. Il faut bien cinq minutes pour que le lauréat entende son nom, se fraye un chemin en jouant des coudes, vienne faire constater son identité et prenne sa place. L'appel monotone dure 3 h. rien que pour les 60 cu-nhon (licencié).

Quand ils sont tous au pied de la pagode, M. Morel, au nom du Gouvernement, exprime le regret du Gouverneur général, parti pour Lao-Kay, de n'avoir pu venir lui-même présider la cérémonie ; M. Morel félicite les 60 licenciés et 200 bacheliers nouveaux et les exhorte à remplir avec conscience leurs devoirs de gouvernants, afin que louanges et honneurs qu'ils auront mérités rejaillissent sur leurs familles et leurs villages.

Aussitôt les licenciés font les grands lay règlementaires ; puis M. Morel se retire ; l'appel reprend pour les 200 tu-tài et ne se terminera qu'à 2 h. de l'après-midi. A 5 h. chez le Tông-Dôc, le Kinh-Luoc distribue à chaque cu-nhon une robe de soie bleue, un parapluie de mandarin, une boîte à bétel laquée,

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

insignes de leur grade. Cérémonie purement indigène qui ne manque pas d'apparat.

A l'issue du concours, M. Moulié, résident de Nam-Dinh, a offert un dîner aux autorités, ensuite on danse. « Toutes les dames » écrit *L'Avenir*, « tous les Européens de Nam-Dinh viennent à leur tour se livrer, fort avant dans la nuit, aux ébats d'un concours chorégraphique dans lequel les questions posées roulaient spécialement sur les façons différentes d'enjamber avec grâce les difficultés offertes par les polkas, valses et mazurkas ».

Dans *Le Courrier d'Haiphong* du 19 décembre, on put lire en chronique locale : « Depuis quelque temps, les opérations au foie sont à l'ordre du jour à Haiphong. Heureusement, elles réussissent assez bien. Cependant, on peut se demander avec inquiétude d'où provient la formation de ces abcès. Le manque d'eau potable n'y est-il pour rien ? que ce résultat soit le fait d'un microbe ou non, ces cas répétés préoccupent le public ».

Brodant sur ce thème, un autre rédacteur de ce journal se livre à la fantaisie que voici :

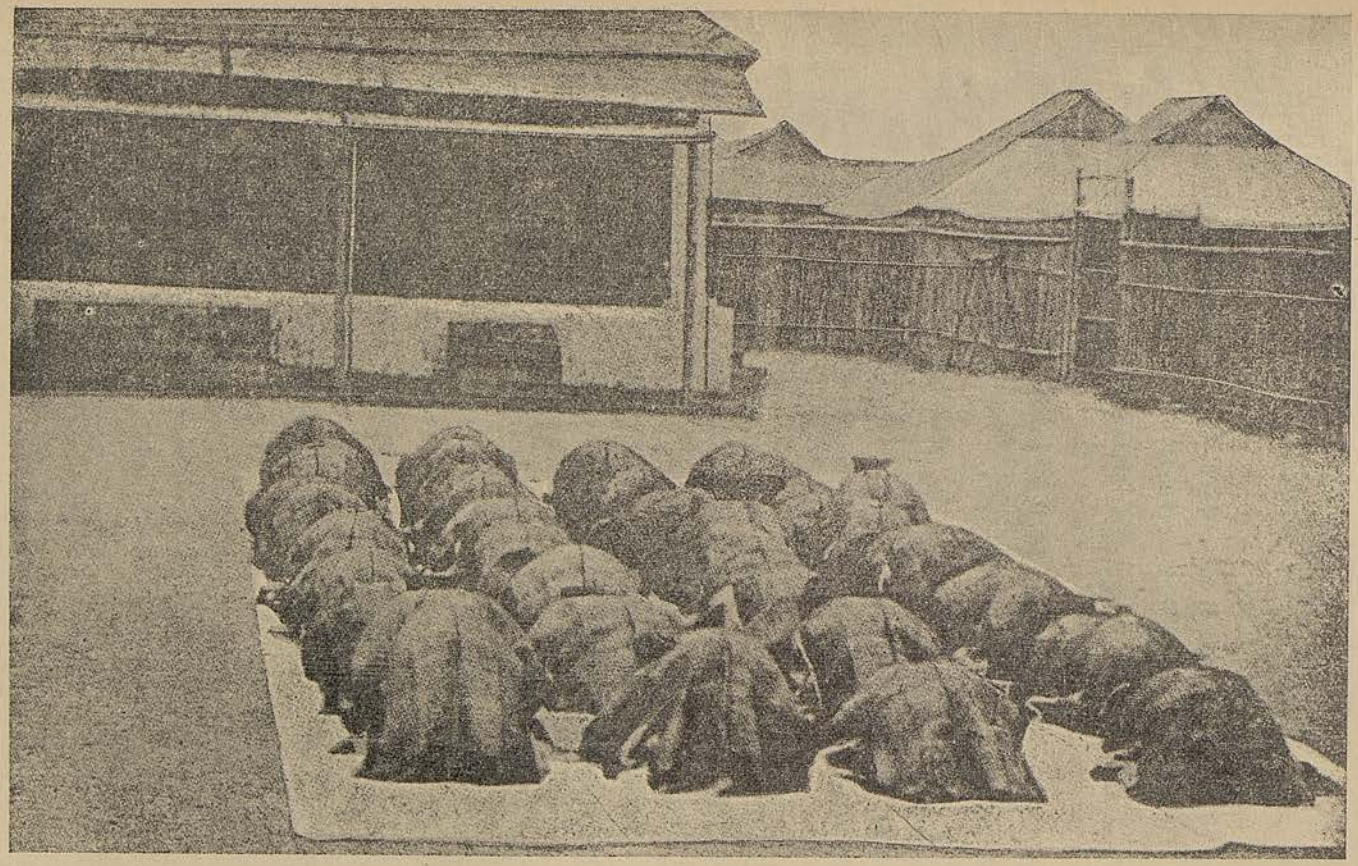
« Abcès au foie par ci, abcès au foie par là. Voilà que tout le monde se passe plus ou moins la main sur les fausses côtes — pour voir si ce diable de foie ne fait pas des siennes.

« Tout cela parce qu'il y a eu cet automne trois ou quatre abcès au foie, et que la robuste constitution des malades, leur santé florissante ne permettaient pas, quelques jours auparavant, de soupçonner l'existence du mal.

« Pourquoi s'inquiéter tant que çà ? L'abcès au foie, mais c'est une opération superbe et que l'on réussit presque toujours. Voyez M. X... ou M. Y... En deux temps et trois mouvements, pst! enlevé !

1er temps. — Chloroforme sous le nez... rêves d'amour et de petite jeunesse.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation



Prosternations des licenciés au concours des lettrés.

(*Revue indochinoise*, octobre 1894).

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

2e *temps*. — 1er mouvement : coup de sonde en plein dans le mille ; 2e mouvement : coup de bistouri dans la pauvre humanité inconsciente ; 3e mouvement : bistouri tout entier dans l'abcès : le pus gicle.

« Puis, réveil. Sauvé, mon Dieu ! Le malade qui a un joli tuyau de caoutchouc dans le ventre embrasse son médecin.

« Huit jours après, le malade fait risette à une tranche de gigot aux haricots.

« Blague à part, il n'y a pas de quoi s'alarmer outre mesure, et la population me semble avoir perdu un peu son sang-froid ».

On avait annoncé pour le 19 décembre une soirée intime du Chat d'or pour la réception d'un nouveau membre arrivé depuis peu de Hong-Kong et qui serait appelé dans la suite à prêter son concours à toutes les réunions.

Vers 9 heures et demie, devant un auditoire recueilli, le Sâr, revêtu de ses insignes, l'archonte, et le Do-mage (celui qui préside à la musique) ont, sur leurs robustes biceps, présenté le nouveau-né aux fonts-baptismaux. Car c'était le baptême du piano neuf, effectivement venu de Hong-Kong quelques jours auparavant.

Le Parrain, le Sâr, lui a donné le nom de Sonador ; il a également composé pour la circonstance une pièce en vers (dont le texte n'a pas été conservé).

Puis l'oncle Billault fait pleuvoir sur les invités des cascades de dragées, de pralines et de bonbons fondants. Ensuite, levant son verre où pétillait le champagne, l'Archonte Grande Lumière dit ce sonnet entrecroisé :

Comme le Chat d'or a fait souche,
Je vous présente son enfant :
Un piano neuf triomphant.

Ce n'est pas comme à l'ordinaire
Que l'on baptisera ce soir,
Pas de curé, pas de vicaire,
Pas de cierge et pas d'encensoir.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

On voit, au lieu d'eau, dans mon verre,
Tout doré comme un ostensoir,
Un champagne blond — pas sévère,
Qui chasse au loin le souci noir.

Le sel que l'on met dans la bouche
Nous le mettons dans nos discours...
... Mais les meilleurs sont les plus courts.

Alors un volée de cloches s'est fait entendre dans le lointain, très loin... un carillon grêle et léger, tintinnabulant, sautant et tremblottant a égrené ses sonorités joyeuses (1), puis un concert improvisé a commencé ; on a remarqué surtout deux nouveaux artistes, l'élève-mage C..... qui chante une fort jolie romance et l'aspirant-élève mage B..... qui dans une scène de ventriloquie a parfaitement imité la voix d'un enfant qui récite la fable *Le Renard et le Corbeau* devant un papa grincheux.

Le 25 décembre, la Société Philharmonique offre aux enfants européens de Hanoi leur premier arbre de Noël. C'est un énorme succès d'affluence, de gaîté juvénile et de satisfaction paternelle et maternelle.

De *L'Indépendance tonkinoise*, 31 décembre :

« Dimanche dernier, le commandant du territoire a fait une agréable surprise aux officiers, fonctionnaires civils et colons de Tuyên-Quang. Une invitation d'assister à un concert donné dans le jardin de la résidence avait été lancée, et comme on peut le croire, personne n'y manquait.

« Vrai, on ne se doutait pas que la citadelle puisse renfermer tant d'artistes, et de valeur ; comme instruments, pas de cuivre, du bois, et quel bois ! Le gérant du Cercle avait donné des vieilles futailles et dans ces débris nos artistes improvisés avaient, le bambou aidant, façonné qui un violoncelle, qui une mandoline, qui une guitare, qui une harpe, etc... Ballades et rondes allemandes et hongroises se succédaient, tenant sous

(1) En réalité, la voix des cloches avait été remplacée très harmonieusement par un tintamarre de boîtes à pétrole venant du caveau.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

(Dessin de A. Cézard. — *Revue indochinoise*, octobre 1893).

le charme les auditeurs réellement étonnés d'entendre des vibrations aussi harmonieuses ; le choix des morceaux nous transportait dans ces régions auprès des Tziganes, et l'horizon même donnait aux notes un cachet d'étrangeté sauvage.

« Nos compliments aux braves légionnaires, Français dans la bataille, qui nous ont apporté ces émanations poétiques de leur pays natal ; malgré la distance et quoique proscrits, ils savent garder au moins précieusement dans leur cœur les chansons qui les ont bercés ».

Tout ce qu'on vient de lire de la vie tonkinoise théâtrale, artistique, sportive et mondaine en 1894 pourrait faire croire que le Tonkin était devenu un pays de cocagne où l'on ne connaissait que spectacles, festins, beuveries et aimables soirées dansantes. Or, si la vie était tranquille sous les pankas des villes du Delta, où la pacification était à peu près achevée, il n'en était pas de même dans les Moyenne et Haute régions.

Le 26 mars, le préposé des douanes Carrère est enlevé près de That-Khê par des bandits chinois et emmené en Chine le cou traversé par une balle.

L'entrepreneur annamite Lai-Thuan enlevé par les pirates en août 1893 est remis en liberté au début d'avril contre une rançon de 400 piastres versée par la famille. Le héros de la triste aventure raconte que les pirates sont tous des Chinois, au nombre d'une cinquantaine, et que leur mentalité est révoltante. Quatre femmes annamites volées s'étant enfuies ont été reprises et tuées sur le champ. Puis leurs meurtriers leur coupèrent les seins qu'ils mangèrent bestialement.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Le 6 mai, les trois Français enlevés par les pirates respectivement en juillet 1893 (Roty) en septembre (Bouyer) et en octobre (Fritz Humbert-Droz) sont rendus à la liberté *sans rançon* par suite de la soumission des bandes qui les tenaient captifs. Ce beau résultat est attribué à l'habileté de M. Destenay, délégué à Cho-Chu, agissant par l'intermédiaire du célèbre chef de bande soumis Luong-Tam-Ky. Bouyer a porté la cangue durant 2 mois ; pour lui faire avouer qu'il pouvait payer une forte rançon, on lui a fait subir le supplice de la tête comprimée dans des tresses de bambou et on l'a suspendu par les pouces.

Le chef des pirates Hoang-Dinh-Ngan aurait voulu recevoir 100.000 piastres pour Bouyer, 80.000 pour Roty et 70.000 pour Humbert-Droz. Le Protectorat préféra envoyer des colonnes de répression dans le Cai-Kinh. Lorsque Fritz, pris le deuxième, fut amené au camp des bandits, il put se voir avec Bouyer. Un jour, ils se crurent délivrés tellement le combat avec les Français fut proche. Puis le chef pirate ayant été tué par un Man dans une embuscade, ses lieutenants Liêu, Hà et Tran, qui étaient devenus les maîtres des captifs, ne voulurent plus tenir la campagne et entrèrent en pourparlers pour leur soumission. 700 Chinois se rendirent avec eux pour aller désormais travailler paisiblement sur les terres de Luong-Tam-Ky.

Tout est bien qui finit bien. On avait compati aux longues souffrances des trois captifs mais puisqu'ils étaient sains et saufs, on pouvait faire de l'esprit à leur sujet :

L'Avenir du Tonkin écrivit que « Bouyer, Fritz et Roty délivrés eussent bien pu être bouillis, frits et rôtis par les pirates ».

Dans la bande qui détenait les trois prisonniers français, il y avait un Hollandais, un Belge et un Allemand, tous trois déserteurs de la Légion. De plus, avec le chef Ba-Ky, se trouvait le nommé Vigne, artilleur déserteur français. Ces quatre gaillards devraient, disait *Le Courrier d'Haiphong*, être exempts de pardon si l'on réussissait à les prendre. Les trois étrangers

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

étaient, paraît-il, habillés à la chinoise et portaient la tresse ; ils parlaient chinois (?) mais leur principale occupation chez les pirates était de réparer les armes.

Un coolie du chemin de fer nommé Tran-Van-Ba avait volontairement suivi le surveillant Humbert-Droz dans sa captivité ; il s'était efforcé d'apporter quelque soulagement à sa misère comme à celle des deux autres captifs européens. Au retour des trois Français, Tran-van-Ba reçut du Résident supérieur en récompense de son dévouement une médaille d'honneur de 1re classe en argent.

Le maréchal Sou, commandant en chef les forces du Quang-Si, avait fait remettre aux autorités françaises un Chinois suspect. Fritz Humbert-Droz reconnut l'individu comme ayant fait partie de la bande qui l'avait retenu prisonnier. Ramené à la porte de Chine à Nam-Quan il y fut décapité par ordre du maréchal Sou en présence de l'escorte qui l'avait amené, du colonel Galliéni, des lieutenants Martin et Colombert ainsi que des autorités chinoises de la frontière.

Le 11 mai, le pirate Tay, le dernier chef de bande de la province de Hanoi, capturé le 8 mai au village de Xuan-Lac, et dont les Annamites ont dit qu'il était plus féroce que le tigre, est exécuté à la porte dite de Sontay. Tay, qui n'avait pas encore 30 ans, se vantait d'avoir fait tomber lui-même plus de 300 têtes. Le Tông-dôc assiste à la cérémonie d'expiation juché sur un éléphant tout caparaçonné de rouge.

Un surveillant des travaux de l'entreprise Vézin nommé Marty est assassiné le dimanche 20 mai au village de Lang-Nac (construction du chemin de fer). Son cadavre tailladé de coups de coupe-coupe, est retrouvé dans le Song-Thuong. M. Piglowski, commis de comptabilité, est chargé de l'enquête.

L'histoire complète de la piraterie au Tonkin depuis ses origines reste encore à écrire ; elle tentera certainement un jour

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

un compilateur des vieux dossiers résolu à ne pas enjoliver la vérité déjà suffisamment pittoresque.

On a parfois tenté de faire passer les pirates pour des patriotes luttant contre l'invasion des étrangers, comme si des bandes de pillards n'avaient pas ravagé le pays avant l'occupation française à la faveur des dissensions dynastiques n'intéressant que les seuls Annamites. Tout ce que l'on peut dire, c'est que les adversaires irréductibles de notre installation au Tonkin se sont réjouis de l'embarras que durant de longues années nous causèrent les chefs de bandes. On peut admettre aussi que ces adversaires ont aidé les pirates en sous-main, par exemple en les ravitaillant en armes et en munitions, mais cela ne suffit pas à conférer à de simples bandits un brevet de pur patriotisme ou même de banale xénophobie. Le profit a toujours été le mobile unique des grands chefs qui ont tenu la brousse aux dépens du sang français, mais plus encore certainement à ceux du sang et des biens des malheureux villageois de leur race.

Quoi qu'il en soit au surplus de la nature vraie des mobiles auxquels ont obéi tous les chefs dont au fil des années cet ouvrage a relaté la capture, la mort, la soumission ou l'exécution, il est bien certain que le fameux Hoang-hoa-Tham n'a jamais compté qu'à titre de malfaiteur attaché jadis à la fortune de son père adoptif Ba-Phuc, lequel, ayant en 1884 châtié un chef de bande qui avait pillé et brûlé Nha-Nam, n'eut rien de plus pressé que de se mettre à son tour à la tête d'une autre bande pour commettre des exactions du même genre.

Lorsque Ba-Phuc, las de la vie errante, eut fait sa soumission en février 1894 devant M. de Lanessan qui allait rentrer en France, on crut que le Dê-Tham, qui depuis longtemps avait formé une bande à ses ordres et terrorisait le Yen-Thé, allait lui aussi déposer les armes. Mais il n'en fit rien, malgré les sollicitations dont il fut l'objet de la part de S. E. Lê-Hoan, placé à la tête d'une colonne de police par ordonnance royale. Le haut mandarin, qui

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

préfère éviter l'assaut de la forteresse où réside le Dê-Tham, a finalement fixé un délai. Quand le délai est passé, le délégué royal invite le chef à le venir voir à Luoc-Hai : le Dê-Tham ne peut pas refuser mais il se rend à l'invitation avec une si importante escorte qu'il ne saurait être question de le prendre au piège ; la conversation entre les deux hommes ne change rien à la situation : Le Dê-Tham est respectueux, il écoute les conseils de son hôte, mais il ne prononce pas les mots de soumission attendus.

Après qu'il a pris congé de S. E. Le-Hoan, le Dê-Tham se trouve face à face avec Ba-Phuc, son père nourricier, qui lui offre du thé ; il y a deux tasses, mais le vieux renard boit celle qu'on ne lui a pas offerte, ayant subodoré, et c'était exact, que l'autre est empoisonnée (1).

Peu après cet attentat manqué, Ba-Phuc se rendra dans le repaire du Dê-Tham à Hoi-Chuoi, et le chef ne pourra pas refuser de recevoir celui qui est son père selon les rites. Durant la nuit, tandis que tout le monde repose à l'exception des sentinelles, Ba-Phuc allume une mèche sous le lit de camp du Dê-Tham et prend la fuite. Une explosion retentit ; la case du chef s'écroule mais le chef n'est plus là ; ne dormant que d'un œil, il était sorti sur les talons de Ba-Phuc, renforçant ainsi la réputation d'invulnérabilité qu'il avait dans les milieux populaires.

Cependant l'explosion du fortin doit être le signal de l'assaut que les Français vont livrer au repaire du bandit (2). « Dans l'air », écrivit plus tard M. Alfred Bouchet, « dans l'air montent et éclatent deux fusées. Ainsi Ba-Phuc prévient son maître et les postes voisins qu'il a accompli sa mission dangereuse.

---

(1) On a écrit que le Dê-Tham, au lieu de boire la tasse que lui tendait Ba-Phuc, l'aurait donnée au propre secrétaire de Phuc, lequel, après avoir bu, serait tombé mort. D'après M. Alfred Bouchet, administrateur des services civils en retraite, qui est certainement avec M. René Lacombe, autre administrateur également retraité, l'homme le mieux informé des réalités concernant le Dê-Tham, cet épisode du secrétaire mort serait de pure fantaisie.

(2) L'événement est du 18 mai 1894.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

« Il n'y a pas de temps à perdre ; en avant ! à l'assaut ! Dans le fortin, les femmes du chef, vêtues de linge blanc, signe de deuil, s'enfuient affolées. On dit qu'un cercueil vient d'être enlevé par un groupe de pirates. Alors, serait-ce enfin la victoire ? Dê-Tham tué ? Et l'avenir apprendra que ce cercueil contenait bien le corps du chef... mais du chef vivant.

« Le jour point à l'horizon ; l'attaque générale est déclenchée... Un envoyé du chef se présente : « accordez un délai ; à 3 heures de l'après-midi ce sera la reddition ». L'heure approche... l'heure passe... l'heure est passée ; nul pirate ne s'est rendu !

« En avant ! à l'assaut ! alors la fusillade crépite : le résident Muselier, l'inspecteur de la garde indigène Lambert tombent blessés ! Le garde principal Trouvé est tué ! Encore deux miliciens tués ; encore treize blessés !

« Et Dê-Tham ? Il s'est enfui. Le résident Sestier le signalera dans la province de Thai-Nguyên ; c'est là qu'il va préparer sa vengeance ».

Le 19 juin, 12 prisonniers qui travaillaient au Jardin botanique de Hanoi se trouvaient groupés avec les huit miliciens chargés de leur surveillance, à l'abri de la grosse pluie d'orage dans la pagode des Manguiers. Brusquement, les prisonniers se précipitent sur les faisceaux, s'emparent des fusils, tuent le factionnaire à coups de baïonnette, blessent deux autres miliciens et prennent la fuite dans la direction de Son-Tay, emportant 8 fusils et les munitions.

L'inspecteur Chigot, commandant la brigade de Hanoi, le garde principal Savoyat et 8 cavaliers, s'étant mis à la poursuite des fugitifs, les rejoignent à Dinh-chao-Phuc où ils s'étaient barricadés dans une pagode. 40 autres miliciens, commandés par le garde principal Trocaz, arrivent en renfort, on fait le siège du bâtiment ; après une résistance farouche des assiégés, ils furent

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

tous tués ou blessés, à l'exception d'un seul qui réussit à s'échapper. Sept miliciens avaient été blessés ; un villageois tué. Les prisonniers repris vivants eurent la tête tranchée séance tenante : 11 têtes sur 12 furent ainsi rapportées à Hanoi ; le vaillant corps bleu était ainsi bien vengé.

On apprit quelques jours plus tard que les prisonniers s'étaient révoltés à l'instigation d'un ancien lieutenant du chef pirate Tay, exécuté quelques semaines auparavant.

Le Courrier d'Haiphong exprime le regret le 23 juin qu'il n'y ait comme souvenir des morts qui nous ont donné le Tonkin que quelques tombes délaissées, de piètres monuments et des plaques de rues. Courbet n'a pas de statue ! Il faudrait faire le monument de la conquête. Autour de cette illustre figure de marin, les ouvriers de la première heure, Francis Garnier, Henri Rivière, Bobillot, Dominé ! Et devant le palais du gouvernement, la statue de Jules Ferry (1).

Dans son fascicule de juillet, la *Revue indochinoise illustrée* publia l'article funèbre que l'on va lire et qui résume en termes heureux les autres écrits suscités par le douloureux événement dans la presse quotidienne :

« La dernière semaine de juin 1894 a été une semaine de deuil, pour les Français et pour la Patrie, — et dans ce grand mot « Patrie » nous faisons tenir, non pas seulement la Métropole, mais les vastes territoires, épars dans les cinq parties du monde, que le sang de nos soldats et l'activité de nos colons firent français.

« Un misérable sans-patrie frappait d'un coup mortel, dans la nuit du 24 ou 25 juin, M. le président Carnot, — et cela, après une journée inoubliable, au sortir de cette Exposition de Lyon

(1) Jules Ferry a maintenant sa statue à Haiphong port du Tonkin, et elle est bien laide. Pour les autres, le vœu du journaliste n'a pas été comblé.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

où le premier magistrat de la République avait admiré les heureux résultats du travail de nos colons, les produits merveilleux de nos colonies, — au soir d'un beau jour où M. Carnot entendit la République, dans la personne de son chef, acclamée par un million de voix, et vit tous les ordres de la nation, toutes les classes, l'armée, le clergé, le peuple, affirmer leur respect et leur amour pour l'homme de devoir dont la noble attitude et le caractère nous valurent les heures légendaires de Cronstadt, de Toulon et de Paris.

« Nous ne voulons parler ici ni de l'attentat, justement exécré de tout honnête homme, ni du fier magistrat qui va reposer au Panthéon, ayant sur son cercueil l'auréole du martyre.

« Il nous suffit d'adresser à la famille du regretté président nos hommages de respectueuse condoléance, et l'expression de notre deuil profond ; en même temps, nous nous réjouissons de voir la transmission des pouvoirs s'effectuer sans trouble aucun, avec la dignité qu'une grande nation démocratique doit apporter dans les solennelles circonstances de sa vie politique.

« *Le roi est mort ; vive le roi !* » disait-on autrefois ; — et aujourd'hui, après les pires attentats, nous disons avec non moins d'orgueil national, avec la certitude de notre force : « Le Président de la République est mort ; vive la République ! ».

Le dimanche 1er juillet, un service solennel fut célébré en grande pompe à la cathédrale de Hanoi, à la mémoire du Chef de l'Etat assassiné dans l'exercice de ses fonctions. La cérémonie fut très imposante. Tout-Hanoi est présent, entourant le Gouverneur général *p. i.* M. Chavassieux ; les « officiels » sont arrivés en grand équipage, les cochers ont pris la livrée de deuil, crêpe au casque et au manche du fouet ; le frontal des chevaux et les lanternes sont également revêtus de crêpe. Tous les officiers portent le crêpe à la poignée du sabre. Les fonctionnaires sont en habit. S. E. le Kinh-Luoc et tous les mandarins ont revêtu de longues robes blanches. Pour conserver à la cérémonie son caractère de grandeur et de recueillement, on a

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

interdit l'entrée de l'église à la foule annamite généralement bruyante, remuante et malpropre.

L'intérieur de l'église est entièrement tendu de draperies noires. L'office commence à 9 heures précises ; tandis que la musique militaire joue la marche funèbre de Chopin, Mgr Gendreau, qui va officier en personne, fait son entrée dans le chœur. Le prélat prononce ensuite une émouvante allocution patriotique, puis la cérémonie sacrée se déroule grandiose suivant le rituel.

Dans son compte-rendu de *L'Indépendance tonkinoise,* Alfred Le Vasseur critique la légèreté de beaucoup des dames présentes à la cathédrale, vêtues de toilettes claires peu en situation et qui « en s'habillant le matin avaient oublié sans doute la nature de la cérémonie à laquelle elles devaient assister ». Le même journaliste critiqua également le choix des morceaux exécutés par la musique militaire dont « plusieurs eussent certainement été appréciés dans une réunion dansante plus qu'ils ne l'ont été à la cérémonie funèbre d'hier matin (1) ».

Au lendemain de l'attentat commis contre le Président de la République, le Gouvernement avait télégraphié de Paris au Gouverneur général : « Conformez-vous au décret du 4 octobre 1891. Les fonctionnaires civils dans l'exercice de leurs fonctions doivent être en deuil : vêtement noir, cravate noire ou blanche et crêpe au chapeau. Le deuil est de 30 jours à dater du 25 juin ».

Au mois de juillet, le port des vêtements noirs au Tonkin était une impossibilité ; d'autre part le port de la cravate eût entraîné l'obligation de porter aussi une chemise ce qui n'était pas alors l'habitude car on mettait le dolman colonial à col

(1) Mais *L'Avenir du Tonkin* proteste ; on a joué, après la *Marche funèbre* de Chopin, un morceau *d'Elévation*, audante religieux d'Escudier, l'*Ave verum,* de Mozart, la *Marche funèbre* n° 1 de Sellenick, et la *Marche de procession* de Thoudinaire. Tout cela était bien de circonstance.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

droit sur le torse nu. Bref, les instructions concernant le deuil demeurèrent lettre morte pour les civils, à l'exception du crêpe que l'on plaça sur les casques.

L'Avenir expliqua comment les fonctionnaires s'y prenaient pour observer le deuil prescrit par le gouvernement lorsqu'ils se trouvaient « dans l'exercice de leurs fonctions ». Quand ils se rendent à leur bureau, ou quand ils en reviennent, ou encore lorsqu'ils se réunissent à l'apéritif, les fonctionnaires ne sont pas dans l'exercice de leurs fonctions. Cet état ne commence pour eux qu'au moment où ils sont arrivés dans leur bureau. Arrivés là, ils s'empressent, en gens polis qu'ils sont, d'enlever le casque de leur tête et d'y adapter, immédiatement, un crêpe qu'ils tiennent tout préparé dans leur sous-main ; puis le casque, paré de deuil, passe au vestiaire jusqu'à l'heure de la fermeture des bureaux, moment qui indique aussi que leur titulaire cesse d'être en fonctions. Alors le crêpe retourne dans le sous-main et le fonctionnaire, libre de tout souci, vaque à ses affaires personnelles...

Le 27 août, une bande de 30 Chinois armés cerne la maison de M. Chaillet, receveur des douanes à Moncay. Armé d'un gros maillet, l'un des assaillants défonce la porte de la chambre où Mme Chaillet repose avec sa fillette âgée de 5 ans ; tandis que quelques Chinois fouillent les meubles pour prendre robes, linge et souliers de rechange, les autres se saisissent de Mme Chaillet et de l'enfant qui sont entraînées rapidement dans la brousse.

M. Chaillet qui dormait dans une pièce voisine, s'est réveillé au bruit et a couru vers les dépendances pour donner l'alarme à ses auxiliaires annamites. Quand il revient dans la maison, sa femme et sa fille ont déjà été enlevées mais il reste encore quelques pirates parmi lesquels le Français se débat avant d'être blessé à mort. Quand la garnison alertée arrive à la douane, M. Chaillet n'est plus et sa famille est captive. Le docteur Bruyère, qui logeait dans un pavillon voisin, s'empresse en vain

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

auprès du receveur : une balle dans la cuisse a coupé l'artère crurale et la victime a succombé à l'hémorragie.

On apprit presque aussitôt le refuge où la bande chinoise avait entraîné les deux prisonnières, et le R. P. Grandpierre, de Tong-Hing, s'entremit auprès du chef pour obtenir leur libération. Tâche difficile, eu égard aux prétentions des bandits mais que le missionnaire, très sympathiquement connu au Tonkin où, vêtu à la chinoise et portant la tresse on le voyait souvent, sut mener à bien quelques mois plus tard.

Le 17 septembre, M. Chesnay, co-directeur de *L'Avenir du Tonkin*, qui avait obtenu un lot des travaux de débroussaillement de la voie ferrée en construction entre Sui-Ganh et Bac-Lé, se trouvait sur ses chantiers en compagnie de son employé M. Logiou, lorsqu'ils furent brusquement entourés et enlevés par des pirates appartenant, on le sut plus tard, à la bande du Dê-Tham.

Quelques instants après l'enlèvement des deux Français, le train descendant de Bac-Lé (point terminus provisoire de la ligne) est attaqué par la même bande au même endroit. Les pirates ayant obstrué la voie, le mécanicien chinois réussit à bloquer son train avant l'obstacle ; il descend ensuite sur le talus où il est tué d'une balle ; mais le chauffeur chinois n'a pas perdu son sang-froid ; il met le train en marche arrière et réussit ainsi à ramener le convoi en gare de Bac-Lé. Malheureusement, durant le court arrêt du train, un certain nombre de voyageurs annamites étaient descendus sur la voie ; beaucoup furent atteints par les balles avant de pouvoir regagner les wagons ; il y eut une quarantaine d'indigènes blessés soit à terre, soit dans les wagons, plus une vingtaine de femmes enlevées. Les cinq voyageurs européens qui se trouvaient dans le train se couchèrent sur le parquet des voitures et ne furent pas atteints, tandis que trois soldats malades qui étaient renvoyés dans le Delta firent bravement le coup de feu, l'un d'eux tellement près de sa fin qu'il mourut en gare de Bac-Lé le jour

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

même de l'attentat. Une médaille d'or de 1re classe fut ultérieurement décernée par le Résident supérieur au chauffeur Duong-Luong pour le sang-froid et la présence d'esprit dont il avait fait preuve en ramenant le train à Bac-Lé.

Trois jours après l'enlèvement, M. Chesnay écrivit à son associé M. de Boisadam (1), avec qui il exploitait la concession agricole dite ferme des Pins, pour demander des vivres, des vêtements, du savon, des couvertures, du papier, des crayons, et l'organisation d'un service de trams pour la correspondance. Le porteur de la lettre était un ancien boy d'ordonnance du capitaine Lagarrue qui se trouvait en compagnie des deux Français lors de leur capture et qui avait demandé volontairement à les suivre dans leur captivité. Une médaille d'honneur de 1re classe en argent fut attribuée à ce brave tirailleur nommé Dinh-van-Chau pour le dévouement dont il avait fait preuve envers les deux captifs.

Les prisonniers furent remis en liberté par le Dê-Tham le 25 octobre ; durant leur détention, ils avaient été convenablement traités ; on avait pu constamment correspondre avec eux et leur faire passer tout ce qu'ils désiraient. Le Dê-Tham, qui exigeait d'abord 60.000 piastres pour la rançon des captifs, se résigna à n'en recevoir que 15.000, mais avec l'attribution comme en fief de quatre cantons du Yen-Thé ; cette modération fortifia l'idée que le Dê-Tham était en bonnes dispositions pour faire sa soumission. C'est l'évêque espagnol de Bac-Ninh, Mgr Velasco, qui s'était entremis auprès du Dê-Tham pour obtenir la libération des deux Français.

Le 16 octobre, sous la signature *G. L.*, *L'Indépendance tonkinoise* proteste avec éloquence contre l'état d'abandon dans lequel sont laissées les tombes du Cimetière de la Concession :

« Les croix ont disparu. L'herbe envahit tout. A peine si le visiteur, dont le cœur tressaille à chaque pas ranimé par le

(1) MM. Chesnay et de Boisadam avaient pris la direction de *L'Avenir du Tonkin* en avril 1888, après la mort de son fondateur Jules Cousin.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

souvenir, peut encore distinguer de son œil affligé les modestes tertres qui recouvrent les restes des compagnons de Garnier, des victimes du 19 mai 1883, de nos vaillants combattants des différents corps de la Marine ou de la Guerre, en un mot des soldats de toutes armes qui ont succombé durant les années les plus rudes, de 1873 à 1885. Il faut une grande persévérance pour arriver à découvrir un nom, une date sur les quelques rares pierres confondues au hasard et révélant l'usure du temps.

Pas de porte à ce lieu sacré, dont une partie seulement est entourée d'un méchant mur en briques crénelé à la mode chinoise (1). Il en résulte que les tombes ne sont aucunement protégées et que les bœufs, chevaux et autres animaux peuvent y paître en toute liberté.

La dignité de la nature humaine et le « culte des grandes actions » qui doivent animer un grand peuple nous font un devoir d'honorer les cendres de ceux qui tombèrent glorieusement pour la défense du Drapeau, pour l'amour de notre chère France.

Pas d'or, pas de marbre ou de faste orgueilleux. Non. Mais qu'au moins, un monument digne de leur mémoire orne les tombes de nos valeureux soldats et que ces tombes ne soient point délaissées... » (2).

Le 27 octobre, assassinat à Lac-Quan, province de Nam-Dinh, du chef de poste des Douanes et Régies, M. Lafargue. Après avoir visé les papiers d'une barque indigène, M. Lafargue avait passé dans sa chambre où il était en train d'allumer une lampe lorsque les sampaniers, qui l'avaient suivi sans bruit, le frappèrent à la tête par derrière avec un coupe-coupe. Deux gardes de la douane, accourus pour défendre leur chef, furent blessés

(1) Voir gravure, page 45, tome 1er du *Vieux Tonkin*.

(2) En 1895, il fut décidé de transférer au cimetière de la route de Hué les ossements des morts du cimetière de la concession et un monument commémoratif fut élevé sur l'emplacement de ce premier et glorieux champ de repos.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

en voulant se saisir des agresseurs qui prirent la fuite en emportant des armes du poste. On put du reste quelques semaines après retrouver les fusils volés et le revolver de M. Lafargue. Son meurtrier, un nommé Cuu, fut découvert et emprisonné.

Le 10 novembre, on apprend la mort subite à Berlin, où il était de passage, du comte de Kergaradec, consul général de France à Moscou, ancien capitaine de frégate, commandeur de la Légion d'honneur, qui en 1874 avait été chargé du Consulat de France à Hanoi. Nommé ensuite administrateur principal des affaires indigènes, puis envoyé en mission à Hué, il avait opté définitivement pour la carrière consulaire en 1883. D'abord consul de 1re classe et commissaire du gouvernement à Bang-Kok, il devint consul général et chargé d'affaires au Siam. C'était un des agents les plus distingués du personnel consulaire.

Le 3 décembre, décapitation près de la porte de Son-Tay à Hanoi du chef pillard longtemps insaisissable Nguyên-ban-Con qui rançonnait la province autour de la capitale.

Mme Chaillet, captive des pirates chinois, fut délivrée seulement le 17 décembre. L'accord pour la rançon s'était finalement réalisé au prix de 62.000 piastres (à 2 fr. 75) à payer par le Protectorat, sans compter de nombreux cadeaux en nature. Au début la bande comprenait seulement 150 individus et la rançon avait été d'abord fixée à 35.000 piastres, mais la capture des deux femmes avait alléché les Chinois, l'effectif des pirates augmenta rapidement, et le chiffre du rachat fut augmenté en proportion (il fut question un moment de 50.000 taëls ou 300.000 francs).

Le payeur de Haiphong, M. Boucher (qui devait épouser plus tard Mme veuve Chaillet) prépara les caisses de piastres que le commandant Septans, sous-chef d'Etat-Major, alla seul livrer lui-même au chef des pirates. Après avoir remis les prisonnières au commandant, les pirates voulurent conserver le boy de Moncay que l'on avait envoyé pour servir sa maîtresse, mais l'officier insista avec énergie pour que ce domestique put rentrer

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

au Tonkin sur-le-champ. Mais dès son arrivée à Moncay le boy dénonça deux commerçants annamites et deux Chinois affiliés à la bande. On les arrêta et on leur coupa le cou sans délai.

Durant leur captivité Mme Chaillet et sa fillette n'avaient pas été systématiquement maltraitées ; mais elles eurent à souffrir du froid dans la grotte où la bande les avait cachées et aussi de la promiscuité inquiétante de tous ces hommes rudes et cruels. Après la libération par le Dê-Tham de MM. Chesnay et Logiou, le chef chinois fit mettre la cangue durant deux heures à Mme Chaillet dans le but d'arriver lui aussi à une solution conforme à ses exigences ; apprenant que le Dê-Tham n'avait reçu que 15.000 piastres, il mit fin à cette odieuse brimade et se borna à faire mettre le boy aux fers chaque soir. Les envois faits aux captives leur étaient remis intégralement mais le riz blanc était remplacé par du riz rouge.

Mme Chaillet avait ignoré le meurtre de son mari ; les Chinois ne l'en informèrent pas (1), et dans les lettres qu'on lui faisait passer, on lui annonça au début qu'il avait été blessé et ne pouvait pas écrire. Mais la malheureuse femme, à la longue, avait deviné la douloureuse vérité...

Le Courrier d'Haiphong du 19 décembre publia une lettre que M. Chaillet avait écrite à sa sœur en France quelques mois auparavant, lettre reproduite par un journal de France ; il y disait avoir « fusillé, décapité, pendu, noyé pas mal de pirates » et qu'on lui a prédit « un lot de surprises agréables telles qu'empoisonnement, égorgement, décapitation plus ou moins lente, dépeçage, balle dans la tête, coups de lance, noyade » mais que le plus sérieux de tout cela, c'est la mine d'argent qu'il vient de découvrir, et l'intention qu'il a de rentrer en France au mois de janvier....

---

(1) Il est probable que le chef de bande n'avait pas appris aussitôt la mort de Chaillet puisqu'il lui écrivit et autorisa sa femme à libeller de sa main l'adresse de son mari afin de le rassurer quelque peu sur son sort.

Centre de Documentation
sur l'Asie du Sud-Est et le
Monde Indonésien
EPHE VIe Section
ASE 2201
BIBLIOTHÈQUE

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Maintenant que Chesnay et Logiou, et ensuite Mme Chaillet et sa fille, ont été délivrés, il ne reste plus à racheter que le douanier Carrère encore captif du chef Nam-Nam. On sait que le colonel Galliéni fait démarche sur démarche pour arriver à un accord ; on sait aussi que notre compatriote se trouve dans un repaire en Chine à environ quatre jours de marche de That-Khê ; du poste de Yên-Lac, on lui envoie très souvent des vivres ; les gardiens ne le traitent pas trop durement et lui permettent de communiquer avec le poste.

(Dessin de A. Cézard. — *Revue indochinoise*, septembre 1893).

Le 22 décembre, Mgr Gendreau, évêque du Tonkin occidental accompagné du R. P. Lecornu, quittait sa résidence en pousse pour se rendre à l'inauguration de l'hôpital de Lanessan.

Rue Paul Bert, devant le dépôt de bière de la brasserie Hommel, un coup de feu est tiré sur l'évêque et la balle, passant devant lui sans l'atteindre, traverse le pousse de droite à gauche. Qui a tiré ? C'est un vieux colon bien connu au Tonkin, M. J. P. de Péretti. Il se tenait dans le magasin de M. Hommel où en entrant, il avait, sans être vu, caché son fusil derrière la porte. Voyant arriver le prélat qu'il guettait, il avait tiré, et allait faire feu d'un second coup. L'évêque, qui, a sauté de son pousse, vient vers son agresseur lorsque M. Hommel, attiré par la détonation, réussit à détourner l'arme et à l'arracher à M. de Péretti que la police met en état d'arrestation.

Arrivé à Saigon en 1869 et ayant englouti une petite fortune dans des entreprises malheureuses successives en Cochinchine et au Tonkin, M. de Péretti, après un trop long séjour colonial

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

était aigri et atteint du délire de la persécution. Il avait fait pour le Gouverneur général un long exposé de griefs fantaisistes à l'encontre des religieux et on l'avait éconduit ; les avocats refusaient de s'intéresser à sa cause. Il avait néanmoins engagé un procès qu'il avait perdu en première instance et en appel.

Après avoir tiré sur Mgr Gendreau, de Péretti avait tenté de s'empoisonner avec de la strychnine qu'il portait sur lui ; des soins immédiats lui ayant été donnés, il était hors de danger le 27 décembre.

*
* *

Embellissements des villes, travaux publics et d'intérêt général au Tonkin au cours de l'année 1894 :

Le 7 janvier *Le Courrier d'Haiphong* proteste contre l'absurdité qui consiste à autoriser la construction de maisons nouvelles en bordure du Petit-Lac près de la pagode des Lettrés, alors que partout ailleurs on rachète les propriétés bâties pour les démolir (1) — On projette l'agrandissement de la recette des P. T. T. — En mars, on commence à aménager les postes-frontière de la région de Lang-Son et Dong-Dang et c'est l'entrepreneur Clément qui construit les grands postes de Dong-Dang et Na-Cham remplaçant les sordides paillotes où nos soldats se sont abrités jusque-là.

Au cours des travaux de terrassement entrepris pour établir l'assiette de l'hôpital militaire, on découvrit une porte monumentale cachée sous la digue qui, de la Concession, partait dans une direction parallèle au Fleuve Rouge.

On ne retrouva du reste que les pieds-droits qui soutenaient la voûte ; ils étaient à grands caissons rentrants et tout-à-fait dans le même style que la porte dite de la Sapèquerie qui existait au début de la conquête, à l'extrémité de la rue des Incrusteurs (dans la partie devenue la rue de France).

(1) Les maisons aussi tardivement construites étaient situées au bord du lac, en face de l'Usine électrique actuelle : elles furent affectées en dernier lieu à la direction des Douanes.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Rien d'intéressant au point de vue artistique dans cette découverte.

Les travailleurs ont mis à jour au même emplacement un sépulcre aux parois bien cimentées, de 2 mètres de profondeur sur 2 mètres de côté, et rempli d'ossements blanchis. On croit qu'il s'agit d'un ossuaire constitué après un des nombreux combats qui se déroulèrent jadis entre les partisans de dynasties rivales ou entre Annamites et Chinois envahisseurs.

Au début d'avril, on entreprend les travaux de construction des quais de Hanoi.

Le Résident-Maire de Haiphong, M. Laroze, décide pour le 30 juin la fermeture du premier cimetière européen situé près du Fort annamite. Un petit square sera planté sur cet emplacement avec un monument commémoratif. Le nouveau cimetière aménagé route de Haiduong sera ouvert aux inhumations à partir de cette date ; c'est du reste seulement le 18 septembre que le cimetière accueillit son premier hôte, M. Galley, commandant de la chaloupe *Hanoi* des Douanes et Régies. Par une coïncidence curieuse, le Résident-Maire de Hanoi, M. Baille, donne dans le même temps des ordres analogues afin que le cimetière du Grand-Bouddha qui compte 3.000 tombes, soit définitivement fermé le 30 juin, et ouvert celui aménagé près de la route de Hué.

Mais en fait, le nouveau cimetière ne put pas être utilisé, à cause des pluies, avant le 2 novembre. Et encore, détail macabre, lorsqu'on apporta là, à cette date, le cercueil du garde principal Estève, on dut placer dessus une grosse pierre après la descente dans la fosse inondée, pour l'empêcher de flotter durant la fin de la cérémonie.

En juillet le service postal de Haiphong s'installe dans un bâtiment nouveau spécialement construit à l'angle des boulevards Paul-Bert et Courbet. Dans la même ville, le boulevard de la République est terminé jusqu'au boulevard Courbet ; on l'achèvera jusqu'au square Paul-Bert quand la mare Coutel aura été remblayée.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Le 1er août, l'hôpital militaire de la Concession, auquel on donna quelques mois plus tard le nom du Gouverneur général de Lanessan, est ouvert à l'admission des malades ; on y transporte les militaires en traitement à l'hôpital de la Citadelle, installé au moment de la conquête dans les anciens magasins à riz du Gouvernement annamite. Ce transfert était prématuré en ce sens que l'éclairage électrique n'était pas encore en service à l'hôpital neuf, ni même nulle part ailleurs à Hanoi ; cependant on ne pouvait pas le différer pour deux motifs : les vieux magasins à riz tombaient en ruines et la démolition d'une partie de la Citadelle allait commencer en août.

Quoi qu'il en ait été, on utilisa l'hôpital nouveau sans l'inaugurer solennellement, le Gouverneur général intérimaire, M. Chavassieux, estimant qu'il fallait retarder la cérémonie jusqu'au retour de France du Gouverneur général titulaire, à qui revenait le mérite d'avoir fait aboutir rapidement le projet de création de l'établissement, en suspens depuis des années.

*
* *

La décision ayant été prise au Gouvernement général de déclasser la Citadelle de Hanoi, un contrat fut passé le 15 février 1894 entre M. de Lanessan et M. Auguste Bazin, ingénieur civil à Paris, aux termes duquel ce dernier se chargeait :

1° de la démolition des murailles et des parapets ;

2° du remblai des fossés et des mares jusqu'à concurrence des déblais à provenir des parapets ;

3° de l'ouverture des voies dans les terrains déclassés non compris l'empierrement, le cylindrage et la plantation qui seraient à la charge du Protectorat ;

4° de la construction d'un mur entourant la partie conservée de la citadelle, avec banquette d'infanterie.

Le concessionnaire recevrait en rémunération une somme de 60.000 piastres ; les terrains déclassés deviendraient en outre sa propriété à l'exclusion de 5 hectares restant au Protectorat. Les travaux devraient été achevés dans un délai de trois ans à partir

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

du 1er septembre 1894. Les matériaux provenant des démolitions pourraient être réemployés dans la construction du nouveau mur d'enceinte. Enfin, M. Bazin serait seul chargé, moyennant les prix d'un bordereau annexé au contrat, de tous les travaux de reconstruction ailleurs des bâtiments déplacés par suite du déclassement de la citadelle.

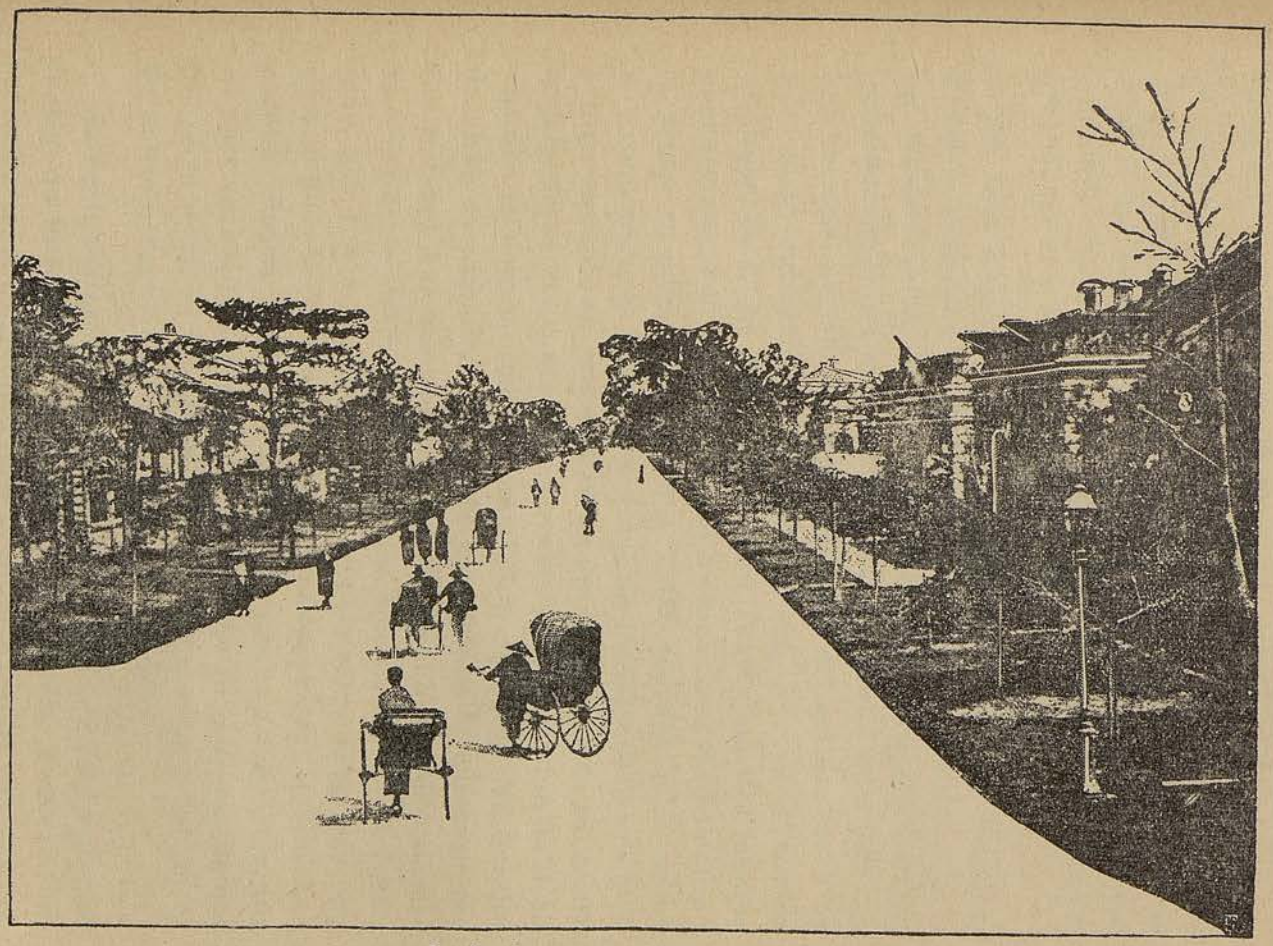
L'opinion publique française au Tonkin était unanime à souhaiter, sinon la disparition totale, du moins la réduction de l'énorme superficie (150 hectares environ) occupée par la forteresse de Gia-Long. Le contrat résumé ci-dessus, ignoré d'ailleurs de la masse des contribuables, ne souleva dans la presse aucune critique, à l'exception de *L'Indépendance tonkinoise*, dont le directeur Alfred Le Vasseur (1) avait été élu délégué au Conseil supérieur des Colonies. Dès qu'il fut en possession fin mai 1894 d'un matériel d'imprimerie neuf qui lui permettait d'envoyer des exemplaires correctement présentés de son journal aux parlementaires français, Le Vasseur commença une campagne violente contre M. de Lanessan.

L'Indépendance critiquant les dispositions du contrat, qu'elle considérait comme un acte de favoritisme en faveur de M. Bazin, rappelait qu'elle avait été la première à demander le déclassement de la citadelle, indéfendable, militairement parlant, à cause de son étendue et des trop maigres effectifs, et dangereuse, au point de vue de la santé publique, à cause de ses fossés vaseux réceptables de toutes les ordures ; le 18 août 1891, en effet, ce journal avait suggéré « qu'on démolisse cette immense barrière, qu'on comble ces fossés insalubres, qu'on fasse abandon à la municipalité des vastes terrains incultes et inoccupés ».

Le 21 janvier 1892, le même journal revenait sur la question : « obliger les Annamites habitant Hanoi à construire en pierres

(1) Alfred Le Vasseur nommé commis de résidence en janvier 1887 démissionna quelques années après pour faire du journalisme. Il prit la direction de *L'Indépendance tonkinoise* où son tempérament combatif eut tout loisir de s'employer.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation



Le boulevard Gia-Long à Hanoi.

(*Revue indochinoise*, août 1893).

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

leurs maisons actuellement en torchis et paillote qui sont un danger permanent d'incendie, en les autorisant à prendre les matériaux nécessaires à cette transformation dans les murs de la citadelle qui, sous la forme de redans, de bastions, de demi-lunes et de mirador, constituent la plus superbe carrière de briques qui se puisse imaginer ; et, on aurait fait payer aux Annamites les briques qu'ils auraient ainsi prises, en leur faisant au fur et à mesure combler les fossés ».

En 1894 *L'indépendance*, sous la plume de son fougueux directeur-rédacteur en chef Alfred Le Vasseur, constate que si on l'avait écoutée, on aurait eu une vieille citadelle détruite gratuitement et des maisons neuves construites... pour rien. Au lieu de cela, on concède des avantages extraordinaires à un particulier, oubliant que M. Chaussé, ingénieur de la maison d'entreprises E. Le Roy, avait offert l'exécution des travaux pour seulement 40.000 piastres plus les matériaux de démolition. M. Bazin va donc recevoir, outre 20.000 piastres qu'on aurait pu économiser, environ 90 hectares de terrains déclassés qu'il pourra revendre au prix fort, et un grand nombre de bâtiments (à démolir) se trouvant sur ces terrains. La protestation de M. Le Vasseur se termine par la constatation que dans les terrains déclassés et concédés à M. Bazin est compris le cimetière (du Grand-Bouddha), « ce petit coin de terre qui à tous devrait être sacré parce qu'y reposent soit un ami, soit un parent, un camarade, une femme aimée, un enfant peut-être... Dans tous les pays civilisés le respect des morts est chose sacrée : ici plus que partout ailleurs, nous devons avoir le souci de laisser dormir en paix ceux qui, à quatre mille lieues de la mère-patrie, ont trouvé la mort, en travaillant à un titre quelconque les uns et les autres à l'agrandissement du nom français ».

En dépit des protestations de *L'Indépendance tonkinoise*, le contrat du 15 février fut maintenu et le 10 août, il recevait un commencement d'exécution : des équipes de coolies entreprirent la démolition des demi-lunes Nord et Ouest. Une déclaration à

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

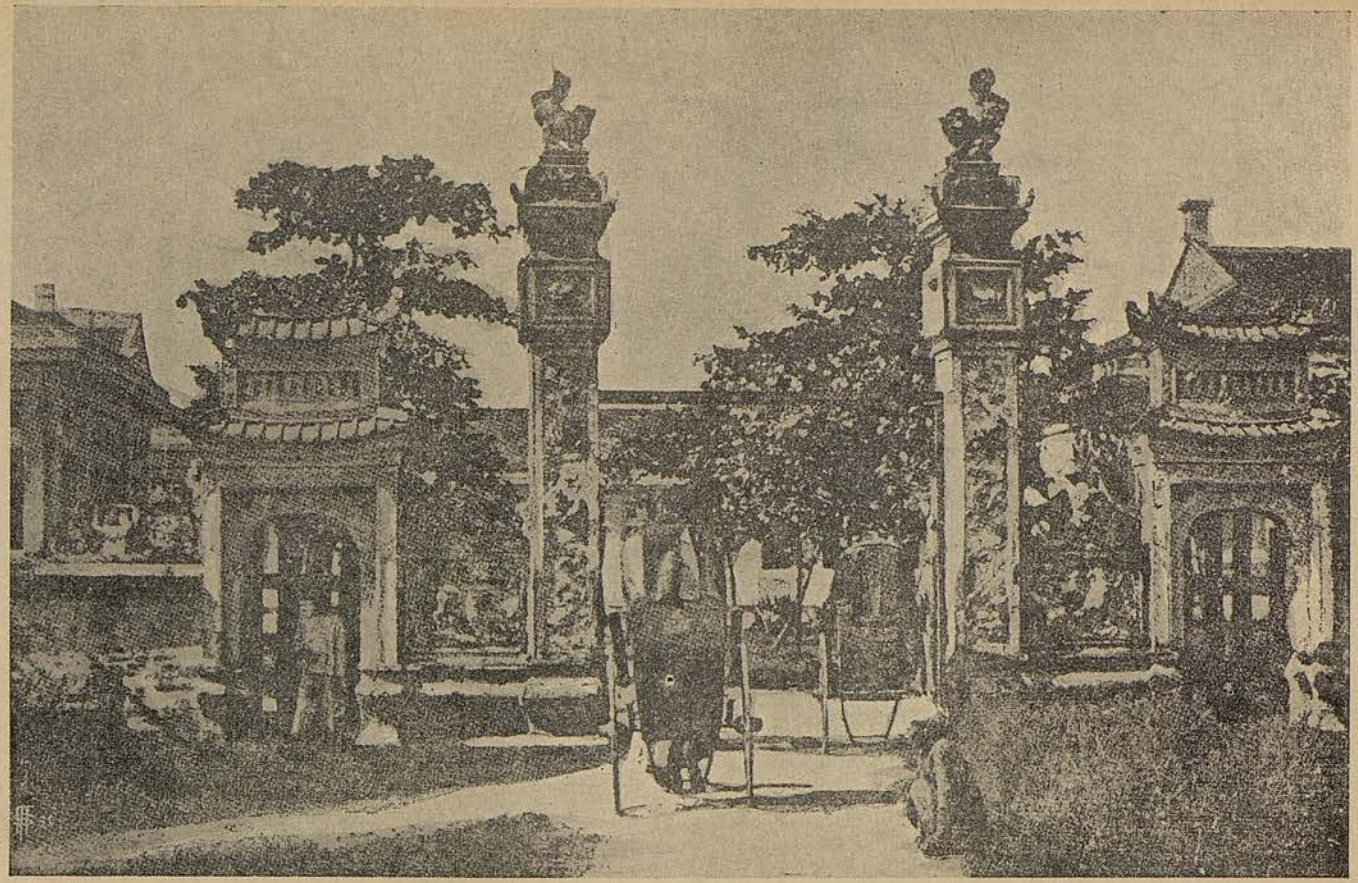
la presse fit savoir à la population que le cimetière du Grand-Bouddha n'était pas compris dans les terrains qui deviendraient la propriété de M. Bazin.

Les journaux de Hanoi se plaignent du bruit assourdissant que fait dès 6 heures du matin et 1 heure après-midi le tramway qui dessert la concession et la citadelle pour les besoins des services militaires : « On dirait plusieurs trains de marchandises passant sur les plaques tournantes » ; les habitants du boulevard Gambetta et de la rue des Teinturiers sont très incommodés et l'on va rédiger une pétition pour demander la suppression de ce tramway dont l'utilité est nulle depuis le transfert de l'hôpital à la concession, car il servait surtout à approvisionner d'eau l'hôpital de la citadelle.

Les services de la Résidence-province de Hanoi sont transférés en septembre rue de la Mission. La pagode de la rue Jules Ferry, où ces services avaient été jusque-là logés d'une manière insuffisante et insalubre, est rendue au Kinh-Luoc. C'est un lieu vénéré par les Annamites, car la pagode a été construite jadis à la mémoire des rois de la dynastie des Lê ; le Vice-Roi se propose de faire jeter bas les parties ruinées de l'édifice et de faire réédifier dans sa splendeur ancienne le bâtiment principal ; toutefois, la reconstruction se fera à quelque distance, au milieu des jardins qui séparent la rue Jules Ferry du Petit-Lac. C'est là aussi que l'on transportera la magnifique stèle que renferme le vieux temple.

Les Saigonnais qui en 1894 ne connaissaient pas encore l'éclairage électrique mènent grand tapage dans leur presse quand ils savent que Haiphong les a devancés en février dans cette voie et que Hanoi bénéficiera de la clarté nouvelle le 1er janvier 1895. Ils ne se gênent pas pour affirmer, les Français du Sud, que c'est avec l'argent de la Cochinchine que les Français du Nord adoptent le dernier cri du progrès matériel. A Hanoi, dans le même temps, les journaux déclarent que l'éclairage de Haiphong n'est pas beaucoup plus brillant que celui donné par

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation



Entrée des casernes de Gendarmerie à Hanoi.

(*Revue indochinoise*, juillet 1894).

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

le pétrole et l'on suppose que Hanoi sera mieux partagé quand l'usine en cours de construction boulevard Francis Garnier sera achevée.

Au début de l'occupation, les gendarmes français furent, en 1883, installés dans deux maisons construites à la chinoise, rue des Paniers et rue des Radeaux ; en 1893, on dut abandonner ces logements qui tombaient en ruines et les hommes furent logés provisoirement rue du Pont-en-bois et rue du Camp-des-lettrés. Presque en même temps, l'administration supérieure approuvait le projet de construction d'une caserne définitive présenté par le chef du Service des Bâtiments civils M. Vildieu ; en septembre 1894, les braves soldats de la prévôté purent emménager ainsi que leurs officiers dans les immeubles confortables construits sur l'emplacement de l'ancien camp des Lettrés (1) (rue Borgnis-Desbordes actuelle).

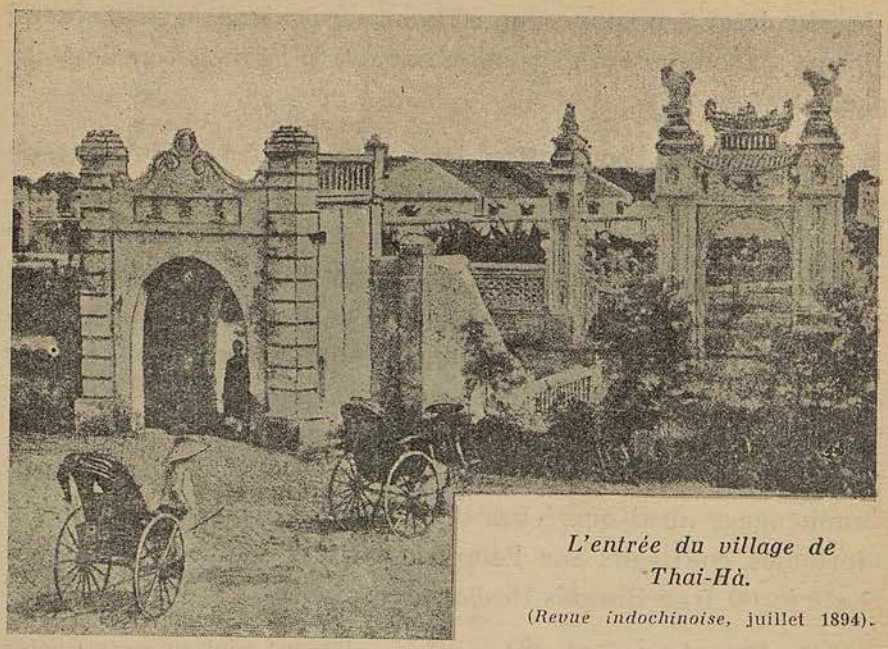
En 1894, beaucoup d'Européens allèrent visiter, aux portes de Hanoi, le village entièrement nouveau créé et baptisé Thai-Ha (1) par le Kinh-Luoc Hoang-cao-Khai. Avant la création de ce village, il n'y avait sur son emplacement (qui empiétait sur les territoires des quatre villages de Nam-Dong, Thinh-Quang, Khuong-Thuong et An-Lang, canton de An-Ha, huyên de Vinh-Thuan, phu de Hoai-Duc) qu'un terrain inondé durant les deux tiers de l'année et totalement inculte. Les marécages qui couvraient ce terrain constituaient un foyer pestilentiel et engendraient une perpétuelle malaria.

Vers le milieu de 1893, les habitants des quatre villages ayant demandé à être exonérés d'impôts pour leurs marécages, le Kinh-Luoc eut l'idée de faire remblayer le terrain, de prendre à sa charge les impôts et d'inviter les hauts mandarins à y construire, à son exemple, des maisons de plaisance. Quand ce

(1) Depuis l'occupation française tous les examens triennaux des lettrés ont eu lieu à Nam-Dinh jusqu'à leur suppression en 1918 (voir *Revue indochinoise illustrée* de septembre 1894).

(1) Thai-Ha signifie « Fleuve de prospérité ».

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation



L'entrée du village de Thai-Hà.

(*Revue indochinoise*, juillet 1894).

fut fait, des petits commerçants vinrent s'établir à proximité de même que les agriculteurs qui devaient transformer en rizières le sol asséché. Telle est l'origine du beau village, où l'eau ne manque pas, dont la création fait honneur à S. E. Hoang-cao-Khai.

Auprès de Thai-Ha, est une petite colline, sur laquelle a été construite la pagode de Trung-Liêt en l'honneur des « fidèles serviteurs (du roi) dévoués jusqu'à la mort (1) ».

Le Conseil municipal baptise des voies nouvelles : le boulevard Courbet, la rue de Vong-Duc, la rue de Cuu-Lau (devenue ensuite la rue Leclanger), qui relie la douane aux nouveaux bureaux de la Résidence supérieure (1), la rue de la Sapèquerie

(1) On honore tout particulièrement dans ce temple du souvenir la mémoire de quatre mandarins qui se sont donné la mort par patriotisme à Quang-Yên, à Lang-Son et à Hanoi. Pour les détails se reporter à la *Revue indochinoise illustrée* de juillet 1894 : description du village de Thai-Ha.

(1) Le nom de Cuu-Lau était destiné à rappeler le village de ce nom qui avait existé sur l'emplacement de cette rue.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

(devenue la rue Dutreuil de Rhins) qui aboutissait alors à la rue Paul Bert, la rue de Bac-Ninh (à présent du Maréchal Pétain).

En novembre, on se préoccupe d'installer les canalisations d'eau pour alimenter la ville car jusqu'à présent, il faut aller puiser l'eau au Fleuve Rouge. Au square de la rue du Charbon on assied les fondations du futur Château d'eau — Près du Petit-Lac on comble une mare qui borde la pagode des Supplices et l'on construit l'immeuble où sera installé le Tribunal (à présent Crédit Foncier et Taverne royale) — L'Intendance militaire, jusqu'alors installée dans une pauvre paillote derrière la pagode des Supplices, quitte ce local et s'installe dans l'ancienne maison Denis Frères, immeuble Karrer, à proximité de la Résidence-Mairie (sans doute l'immeuble où sont aujourd'hui les Contributions directes).

L'Indépendance tonkinoise du 15 décembre publie l'article suivant signé *Qui Dam :*

« Hanoi, la ville coquette du Tonkin qui semblait destinée à devenir la reine de l'Extrême-Orient et à dépasser en beauté son aînée, Saigon, a perdu son cachet si caractéristique. La gracieuse cité, étendue entre son grand lac et son fleuve, parée, comme d'un joyau, de son incomparable bassin au centre de ses rues et de ses boulevards, s'est habillée en industrielle sévère et a remplacé par une parure plus sérieuse ses colifichets orientaux. Les cheminées d'usine surgissent et dominent ses toits, les réseaux télégraphiques et téléphoniques la sillonnent en tous sens. Elle vient de se faire une ceinture de cuivre sur laquelle vont bientôt s'allumer en tous points des diamants incandescents (1).

« Est-ce un bien ? est-ce un mal ?

« Sans doute l'artiste y perd le coup d'œil. Le voyageur ne reconnaît plus, dans cette cité ouvrière, la ville si pittoresque

(1) La presse avait vivement critiqué l'aspect inesthétique des pylônes porteurs de fils.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

décrite autrefois par les écrivains qui l'avaient habitée. Mais tous les voyageurs ne sont pas des artistes. La plupart d'entre eux négligent volontiers le côté esthétique des choses pour en voir le côté pratique.

« Au fond, je crois qu'ils ont raison. Ce que nous demandons tous ici, depuis celui qui gouverne ce pays jusqu'au plus modeste colon, — c'est de voir ce coin de terre, auquel nous avons consacré notre affection, où nous avons transporté nos pénates, sur lequel nous avons dépensé notre jeunesse et notre énergie, sur lequel nous édifions nos espoirs et pensons réaliser nos projets d'avenir, de voir ce coin de terre prendre, dans l'esprit du public français, la place qui lui revient : c'est-à-dire la première, dans le domaine colonial de notre chère France.

« Les pylones ajourés et les hautes cheminées de briques, les routes éventrées pour recevoir la canalisation des eaux, les squares démolis pour édifier des machines élévatoires sont peut-être moins flatteurs à l'œil que les villas coquettes, que les chaussées bien propres et que les jardins bien alignés aux arbres antiques et débordants de sève ! Mais combien ne sont-ils pas plus éloquents !

« Et puisque M. de Lanessan a eu l'heureuse idée d'inviter de hautes personnalités du monde politique, des économistes et des industriels à nous venir visiter, réjouissons-nous franchement.

« Lorsqu'en débarquant à Haiphong, ils pourront voir des armées de travailleurs, le pic ou la pioche à la main, exécuter la coupure au Lach-Tray ; lorsqu'ils verront à Hanoi les nuées de coolies démolir le mur d'enceinte de la citadelle qui s'opposait à l'expansion de la ville ; quand ils verront les fils de cuivre envahir nos rues en haut, en bas les tuyaux de fonte les sillonnant ; quand, pénétrant dans l'intérieur, ils auront voyagé sur le chemin de fer de Lang-Son, ils n'emporteront pas de notre pays le souvenir d'une contrée exotique vivant sa douce

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

et paisible vie à l'ombre des larges palmes, des hauts feuillages et d'une luxuriante végétation.

« Mais ils iront dire à leurs collègues des Chambres, à leurs amis de la Presse, à leurs collaborateurs en économie politique, qu'à peine sorti de la période de conquête, notre Tonkin entre dans sa période d'activité ; que, le glaive du conquérant à peine déposé, le soldat s'est déjà fait colon et mène la charrue *ense et aratro !* que cette terre est assez grande et assez féconde pour fournir à tous ; que notre outillage industriel, qui se constitue à peine, ferait déjà envie à bien des contrées de France et que enfin, notre chère nouvelle patrie commence à entrevoir le moment où, sortie de sa période d'enfance, elle saura se suffire à elle-même, et, fille laborieuse et reconnaissante, apporter le fruit de son travail et de son épargne à la mère-patrie ».

La première pierre de l'hôpital militaire avait été posée par M. de Lanessan le 22 décembre 1891. Nous avons vu que l'hôpital avait été ouvert aux malades le 1er août 1894 sans avoir été inauguré officiellement. Le 22 décembre, soit trois ans après jour pour jour, M. de Lanessan présida cette cérémonie à la suite de laquelle le nouvel établissement allait prendre le nom du chef de la colonie qui en avait décidé la construction.

L'inauguration consista en une visite de tous les bâtiments et des salles de traitement. Le docteur Grall, chef du Service de Santé, exprima dans un discours la reconnaissance de la colonie envers l'homme qui réalisa, dès son arrivée au Tonkin, un projet en sommeil depuis des années dans les cartons administratifs.

En répondant, le Gouverneur général rend justice au docteur Grall qui a droit lui aussi à de grandes félicitations et à des honneurs en la circonstance. Quant à lui, il s'est toujours souvenu qu'il tint jadis un emploi modeste, mais non oublié, dans le corps des médecins de la marine où il a encore sa place. M. de Lanessan rend hommage au dévouement de tout le corps

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

médical, du personnel infirmier et des sœurs de charité attachées à l'établissement (1).

S'interrompant un instant, le Gouverneur général, aidé par une dame, noue autour du cou de la supérieure des sœurs de l'Hôpital la cravate de Commandeur du Dragon d'Annam bien méritée par de longues années de dévouement aux malades.

Enfin, M. de Lanessan termine par un vœu : celui de voir un jour cet hôpital, qui contient de la place pour tant de monde, vide de malades et devenu complètement inutile (1).

Les assistants s'étant retirés, commence la fête des malades qui grâce à la générosité du Gouverneur général défilent devant les tables servies, sablent le champagne, croquent des bonbons, mangent des gâteaux, fument cigares et cigarettes en portant des toasts à leur santé réciproque.

Le 22 décembre, un violent incendie détruit 50 maisons en paillote dans le triangle formé par la rue des Teinturiers, du Coton et du Camp des Lettrés (plus tard Borgnis-Desbordes) ; ces maisons étaient occupées par des fabricants d'objets de culte en papier. Les autorités interdisent ensuite de reconstruire sur cet emplacement qui est devenu la place Neyret.

La Société Soupe et Raveau chargée de la construction du chemin de fer de Phu-Lang-Thuong à Lang-Son avait promis à M. de Lanessan que les travaux seraient achevés avant le 1er janvier 1895. Fidèles à leur promesse, ils convièrent en décembre le Gouverneur général à procéder solennellement à l'ouverture de la ligne. La date du 24 décembre fut fixée, toutes les hautes autorités françaises et indigènes du Tonkin, ainsi qu'un grand nombre de fonctionnaires, d'officiers et de colons, furent invités

---

(1) Avant d'entrer dans la vie politique, M. de Lanessan avait, huit années durant, été médecin de la Marine ; en cette qualité, il avait séjourné en Cochinchine.

(1) L'hôpital militaire a été construit sur les plans du capitaine Frichement et c'est encore cet officier, que nous avons vu meneur fameux de cotillons et animateur du Chat d'or, qui en a dirigé la construction du premier au dernier jour.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

à l'inauguration par M. Balliste, ingénieur représentant la Société de construction. Et le 24 décembre à 6 heures du matin tout le monde est exact au rendez-vous donné à la gare de Phu-Lang-Thuong.

L'Avenir du Tonkin raconte plaisamment l'arrivée à Phu-Lang-Thuong de la chaloupe *Dragon* venant de Hanoi :

« Notre chargement était des plus précieux, car en un nombre incalculable de caisses et de paniers, il contenait tout ce qui doit servir à soutenir les forces des convives de MM. Soupe et Raveau. Nous arrivons à 11 heures du soir par une nuit noire. Les lanternes de l'appontement nous indiquent à peu près l'endroit où nous devons mouiller. Une voix partie de la berge, s'adressant à notre commissaire, crie : « C'est vous, Leménager ? — Oui » répond aussitôt celui-ci — « Vous avez tout ? — J'ai tout ; les caisses, les paniers, les vins, poissons, huîtres, tout. Et j'ai les 17 boys envoyés de Hanoi — Parfait ! » Alors le commissaire, qui croit avoir reconnu la voix de son interlocuteur, s'écrie : « Ah ! c'est vous, Tartampion ? — Non » répond l'autre, « qu'est ce que ça vous fait ? Je suis chargé de la flottille » Et M. Leménager, ne sachant trop à qui il a affaire, demande encore : « Avez-vous vu M. Levée ? » Et la voix dans le noir de la nuit de répondre : « M. Levée est couché ; je vais le faire lever ». Puis enfin le bateau est fixé, les passerelles jetées, les communications établies et l'on se reconnaît à la joie réciproque. Il fait un froid de loup et l'on s'empresse de gagner un gîte hospitalier ».

Suit la description détaillée de la charmante petite ville de Phu-Lang-Thuong, village annamite banal dont le Résident Quennec a su faire quelque chose de coquet à la manière française. Et le rédacteur plaisante sur la plaque émaillée qui annonce la rue du Bac, « laquelle rend rêveurs Parisiens et parisiennants qui involontairement se demandent où est la rue de Sèvres. Voici l'éloge de la jolie construction de la station

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

« dont l'étage est réservé au logement du chef de gare, M. Bourrin, au charmant fonctionnaire des plus obligeants qui demain aura un fameux coup de collier à donner ».

Le train se met en route à 6 h. 15 dès l'arrivée du Gouverneur général et de sa suite qui viennent de débarquer de la chaloupe *Tuyên-Quang*. Suit la description minutieuse du trajet et des particularités de chaque région (1). C'est l'arrêt à la ferme des Pins, où se trouve l'exploitation agricole de MM. Chesnay et de Boisadam. Ces messieurs avaient fait ériger un arc de triomphe formant portique, dont les piliers de soutien portaient à leur base une ornementation composée de charrettes et chariots, de charrues et de herses, le tout entremêlé de faisceaux de pelles, de pioches, de fourches, autour desquels se trouvait groupé le personnel de la ferme tenant en laisse les buffles et les bœufs, les vaches et les animaux de la jumenterie. Voilà l'arrêt de Voi, où se trouve l'exploitation agricole fondée par le Vice-Roi Hoang-Cao-Khai. Voici Kep où la pyramide formée par les têtes des Chinois tués à la bataille de ce lieu en 1885 a été remplacée par un petit monument commémoratif édifié près du casernement des troupes sur le mont Négrier. Voici Bac-Lê ; sur tout le parcours on a érigé de petits blockhaus dont la garnison vient se ranger sur le passage du train et présenter les armes au Gouverneur général. « Ce soldat juché là-haut, sur ce rocher qui lui sert de piédestal, seul de sa race, le sabre au poing, entouré de dix hommes, quinze hommes d'une race différente, mieux armés que lui, sans aucun autre point de contact avec lui que ceux que forme la discipline, c'est la force de la France, son génie militaire qui venait saluer au passage le représentant

(1) L'ouverture à l'exploitation du chemin de Phu-Lang-Thuong — Lang-Son a eu lieu par sections successives aux dates suivantes :

Phu-Lang-Thuong à Kep	10 mai 1891
Kep à Sui-Ganh	5 décembre 1892
Sui-Ganh à Bac-Lé	10 juin 1893
Bac-Lé à Song-Hoa	25 mai 1894
Song-Hoa à Lang-Nac	1er août 1894
Lang-Nac à Lang-Son	24 décembre 1894

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

de la Patrie ! » Voici le Cai-kinh, montagnes rocheuses ainsi appelées du nom du fameux chef de bande qui fut longtemps la terreur de la région. Voici Thanh-Moi, où existe un marché très important, voici Lang-Nac où tout le monde est invité à descendre pour déjeuner ; les chaises, qui sont rares, sont réservées aux dames et les hommes prennent leur repas debout, même M. de Lanessan. Le déjeuner froid servi par MM. Renoud-Lyat et Guidon pour le compte de l'hôtel Giguet de Hanoi est d'ailleurs excellent et les voyageurs qui sont plus d'une centaine y font d'autant plus honneur que la fraîche température a ouvert tous les appétits. Voici la gare de Ban-Thi. Enfin on arrive à Lang-Son ; les troupes ont été échelonnées de la gare au bâtiment du « Territoire » où se trouve le logement du colonel Galliéni. Indépendamment des troupes régulières, l'infanterie et l'artillerie de marine, les tirailleurs, la milice, les linh-co, on a rangé sur le trajet du Gouverneur général les partisans « thô » venus de tous les points de la frontière, autant de types des plus intéressants à observer, tous portant en caractères français le nom de leur village cousu sur leur poitrine, tous armés de fusils Gras, les ceinturons pleins de cartouches, prêts à s'en servir contre l'ennemi qui voudrait venir les molester dans leur village ou leur enlever la moindre parcelle de leur avoir. « Car nous les avons armés », écrit *L'Avenir*, « ces paysans des frontières sur tout le parcours avoisinant la Chine, et malgré toutes les critiques acerbes dont M. de Lanessan a été assailli à ce sujet, nous sommes obligés aujourd'hui de nous incliner et de confesser qu'il avait raison. Maintenant l'infiltration des bandes chinoises est devenue impossible ».

Le problème de loger dans une petite ville comme Lang-Son une centaine de visiteurs dont environ quinze dames a été résolu aussi bien que possible. A 7 heures du soir, tout le monde est rassemblé autour d'une table de 150 couverts, dans une salle gracieusement décorée par le soldat Hauser, le peintre de talent qui a contribué à la confection des décors du théâtre de Hanoi.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

L'entrée du Gouverneur général est saluée du grésillement des pétards chinois. Les cartes-menus gentiment dessinés par le talentueux Albert Cezard, annoncent le repas suivant :

Hors-d'œuvre :
Beurre, Caviar, Jambon glacé, Crevettes, Huîtres

Relevés :
Bouchées à la Périgueux
Bar de la Baie d'Along Dieppoise.

Entrées :
Noisettes de filet de bœuf Maintenon
Epigrammes de foie gras en belle-vue.

Légumes :
Asperges en branches sauce mousseline
Petits pois à la française

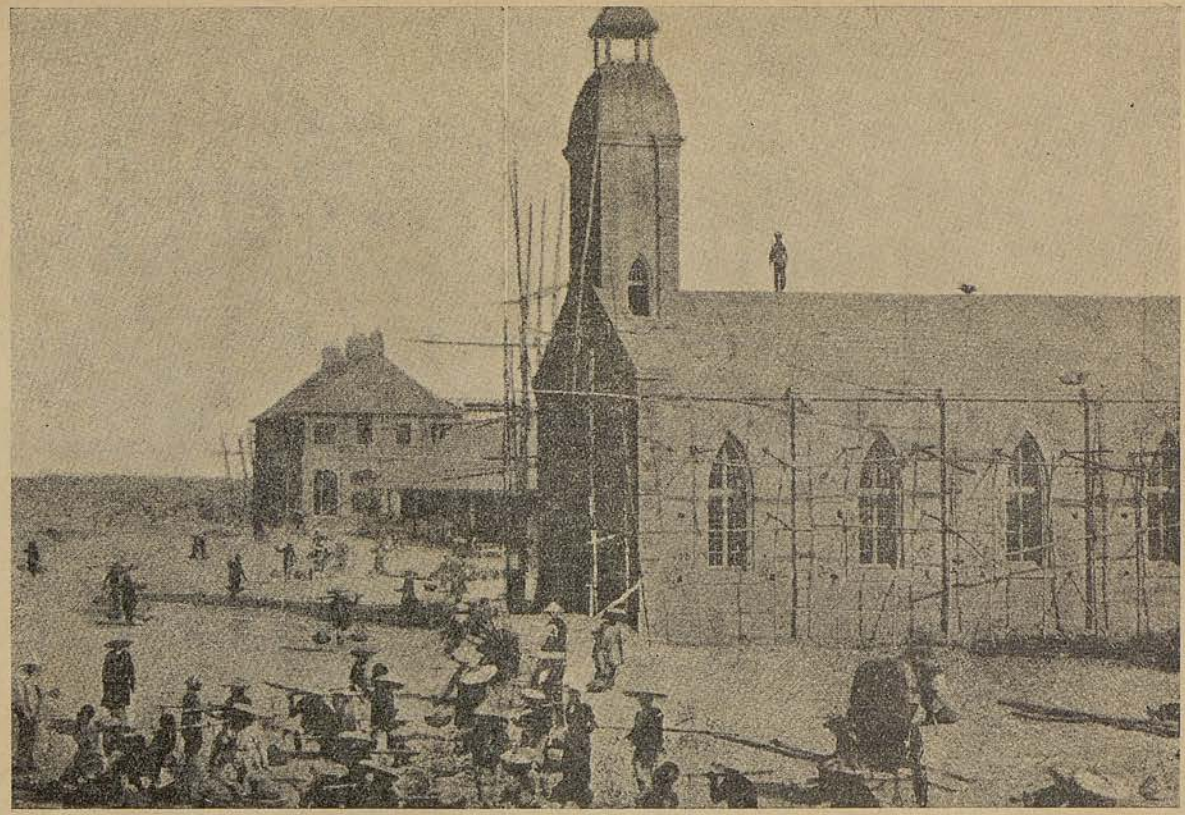
Rôts :
Dindonneaux truffés à la Riche.
Gigot de mouton de pré-salé, Salade parisienne.

Desserts :
Glace viennoise, Savoie décorés, Gâteaux assortis.
Raisins frais, Fruits divers
Café. Liqueurs.

Vins :
Graves, Saint-Julien, Savigny, Margaux, Pommard,
Veuve Clicquot.

Et *L'Avenir* de se pourlécher : « Certes la nomenclature que nous venons de donner déroutera un peu ceux qui en France pourraient nous lire, et leur fera comprendre que nous n'avons pas l'habitude de nous nourrir exclusivement de riz et de racines, pas plus que nous ne perchons sur les arbres. Aussi il est certain que ce repas parfaitement servi sous tous les rapports par les propriétaires du Hanoi-Hôtel, MM. Levée et Cie, très bien préparé, composé de choses excellentes et de vins exquis, donné là sur la frontière de Chine, loin de tout centre important, n'était pas une manifestation banale des progrès récem-

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation



Pavillons des Sœurs, de la Lingerie et Chapelle de l'hôpital de Lanessan.

(*Revue indochinoise*, juillet 1894).

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

ment constatés dans la colonie ; et nous pouvons, sans trop nous avancer, affirmer qu'il est maint et maint endroit depuis longtemps réputé dans nos Ardennes françaises ou dans les Vosges, dans les Alpes ou bien dans les Pyrénées, où l'on ne pourrait qu'à prix d'or se procurer quelque chose de semblable au repas fait à Lang-Son (1).

Au dessert, M. Balliste remercie le Gouverneur général d'être venu inaugurer la ligne et M. de Lanessan répond en improvisant d'une manière magistrale. Il boit d'abord « en l'honneur et

---

(1) Parmi les invités, on reconnaît à droite du Gouverneur général Mme Balliste, M. Rodier, résident supérieur, Mme Grall, le colonel de Nays-Candau ; M. Morel, résident-maire de Hanoi, S. E. le Kinh-Luoc Hoang-cao-Khai, Mme Delerieu ; M. Mitre, chef des services administratifs ; Mme Ricou, M. Chigot, inspecteur de la milice de Hanoi ; à sa gauche, Mme Borreil, M. Picanon, chef du contrôle financier, Mme de Nays-Candau, Mme Joyeux, le colonel Galliéni, Mme Gandaubert, le docteur Grall, chef du service de santé ; Mme Malon, M. Joyeux, chef du secrétariat du Gouverneur général, M. Brien, inspecteur des postes ; M. Bonhoure, chef de cabinet du Gouverneur général ; le lieutenant Lagarde, officier d'ordonnance du Gouverneur général ;

à droite de M. Balliste, entrepreneur, qui est l'amphytrion, Mme de Lanessan, le général Duchemin, commandant en chef, le colonel Clamorgan, Mme Boissière, M. Gandaubert, pharmacien en chef ; Mme Mahé ; à sa gauche Mme Rodier, M. Borreil, ingénieur en chef du chemin de fer ; M. Sallenave, ingénieur en chef des Travaux publics ; M. Holtermann, payeur en chef du Trésor, Mme Dejoux, le commandant Lyautey, chef de l'Etat-Major ; Mme Chigot ; M. Mahé, résident.

Sont également au nombre des convives : le Tong-Doc de Bac-Ninh et le Thuong-Ta du Kinh-Luoc ; S. E. Vi-van-Li, tong-doc de Son-Tay ; M. Hauser, chef de cabinet du Résident supérieur ; M. Muselier, résident de Bac-Ninh ; M. Quennec, résident de Bac-giang ; le commandant Brochin, chef du bureau militaire du Gouverneur général ; le capitaine Coiffé, officier d'ordonnance du général en chef ; M. Dejoux, chef du Service des Bâtiments civils ; le capitaine Chartier, Ct la 8e Cie de tirailleurs à Lang-Son ; MM. Lampué et Policand, attachés au Cabinet du Gouverneur général, MM. Ricou, représentant de la maison Porchet, Malon, entrepreneur, Chaffanjon, négociant, Briffaud, entrepreneur, Dupré, directeur, et Guy de Ferrières, tous deux de l'agence de Hanoi de la Banque de l'Indochine ; Chesnay et Knosp de *L'Avenir du Tonkin*, Moullot, Vola, Champin, Leyret, de Doncker, entrepreneurs, Cézard, dessinateur de l'imprimerie Schneider ; Gobert, colon agriculteur ; tout le haut personnel des T. P., du Chemin de fer, de l'entreprise de construction ; les officiers de la garnison de Lang-Son et une foule d'autres personnes invitées venues de Hanoi et de Haiphong.

A ce banquet mémorable qui n'eut jamais d'équivalent à Lang-Son depuis lors, la température était glaciale et les invités furent obligés de se mettre à table avec leur manteau.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

à la mémoire de ceux qui par leur travail et leur sang, leurs ossements laissés le long de cette route, si rapidement parcourue ce matin par nos locomotives et nos wagons, nous ont permis d'être aujourd'hui les maîtres incontestés de cette route et du pays si difficile qu'elle traverse et de nous réjouir ce soir des œuvres par lesquelles nous y avons affirmé le génie civilisateur de la France ». Le Gouverneur général associe dans la même pensée de reconnaissance les travailleurs, Français et Annamites, qui ont œuvré pour la construction du chemin de fer ; puis il boit à la santé du Résident supérieur Rodier, la cheville ouvrière depuis 18 mois de tout ce qui a été fait, et à la santé de l'ingénieur Borreil qui a conduit les travaux d'un bout à l'autre et que sa modestie a laissé jusqu'alors presque inconnu. M. de Lanessan ajoute que si les ingénieurs ont pu achever en paix leurs travaux dans ce pays jadis si troublé, c'est qu'ils avaient pour veiller sur eux le colonel Galliéni, aidé de son collaborateur immédiat, le colonel Clamorgan, commandant du Cercle de Lang-Son. Enfin l'orateur annonce que le chemin de fer nouveau sera prochainement prolongé de Phu-Lang-Thuong jusqu'à Hanoi et de Lang-Son jusqu'à la partie navigable de la Rivière de Long-Tchéou (1). « Je bois au chemin de fer de Lang-Son, à tous ceux qui l'ont construit et à l'avenir de tous les chemins de fer du Tonkin — parce qu'ils représentent le progrès, la civilisation et la pacification par les armes les meilleures : celles qui ne tuent pas, mais vivifient le monde ».

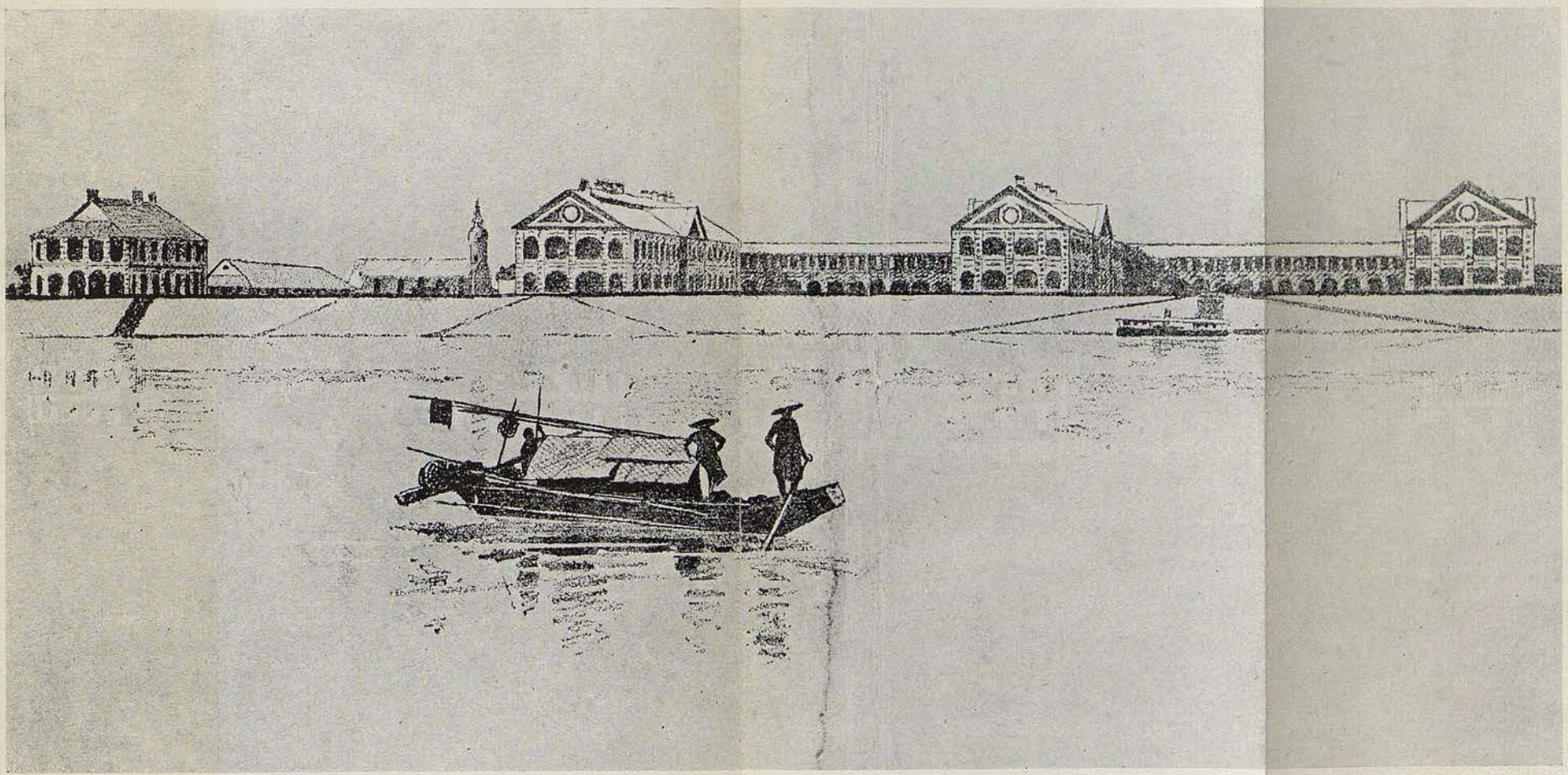
A 11 heures seulement les convives quittent la table et vont prendre du repos ; la plupart d'entre eux regagneront Phu-Lang-Thuong et Hanoi le lendemain, heureux d'avoir assisté à un événement aussi important que la mise en service du premier tronçon de voie ferrée au Tonkin (2).

---

(1) On sait que la voie de 0 m. 60 (matériel Decauville) a fait place ensuite à la voie étroite (un mètre) inaugurée en 1902 entre Hanoi et Phu-Lang-Thuong. A l'autre extrémité, le rail a été poussé jusqu'à Nam-Quan (porte de Chine) et de Lang-Son jusqu'à Na-Cham, mais la voie ferrée n'a pas pénétré en Chine par la frontière du Quang-Si.

(2) A cette époque, il n'existait encore en Indochine que la ligne de chemin de fer de Saigon à My-Tho (70 kilomètres).

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation



L'hôpital de Lanessan à Hanoi — Vue d'ensemble.
(*Revue indochinoise*, avril 1894).

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Après l'inauguration du chemin de fer, le Gouverneur général, s'étant reposé à Lang-Son dans la matinée du jour de Noël, partit à midi avec une suite importante pour voir la porte de Chine. Le trajet (18 km.) se fit jusqu'au bout en voiture à quatre roues, preuve de l'excellente viabilité de la route nouvellement construite. A Nam-Quan, les officiels visitent le blockhaus construit face à la porte de Chine, puis on rentre à Dong-Dang où l'on passe en revue les casernements en construction. Dîner dans le pavillon des officiers qui est en voie d'achèvement et où couchera le Gouverneur général. Discours et toast de M. Clément, entrepreneur chargé des travaux. Aimable réponse et remerciements de M. de Lanessan.

Le 26, tournée pour la visite des blockhaus de Leo-Cao, Do-Sa, Na-Han, et Pac-Luong. Le départ a eu lieu à 7 heures et le Gouverneur général est accompagné par le général en chef Duchemin, les colonels Galliéni et Clamorgan et un nombreux cortège de dames, d'officiers, de fonctionnaires et de colons ; après l'inspection de la région-frontière, on déjeune à Na-Han sous un énorme banian, auprès d'un ruisseau. Tous les habitants « thô », avec les fusils qui leur ont été confiés depuis 18 mois par l'autorité militaire, sont venus saluer le cortège au passage.

La visite des blockhaus terminée, on revient à Dong-Dang où le Gouverneur général et Mme de Lanessan offrent un repas de 35 couverts (1).

De retour à Lang-Son le 27 décembre, le Gouverneur général en repart pour Phu-Lang-Thuong le même jour avec sa suite et tout le monde sera à Hanoi le 28 vers midi.

M. et Mme de Lanessan font aussitôt annoncer une soirée ouverte au Gouvernement général le 31 décembre.

---

(1) Parmi les assistants se trouvait le commandant Lyautey.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Le 30 décembre ouverture au Jardin botanique du premier Concours agricole organisé par les Français. Un gros effort a été fait : 34 Européens et 216 indigènes ont répondu à l'appel du Comité.

On entre au Concours par une superbe porte d'entrée monumentale à trois arcades avec fronton, toute pavoisée de drapeaux et d'écussons.

Dans l'enceinte de la manifestation, où les visiteurs sont extrêmement nombreux, on remarque les bâtiments principaux, la vacherie et les écuries, édifiées sur des plans spécialement étudiés par M. Lepinte, chef du Service Vétérinaire. Voici le pavillon du Comptoir français du Tonkin dirigé par M. Tartarin, où sont exposés des machines et instruments aratoires.

Ecole annamite.
(Dessin de A. Cézard. — *Revue indochinoise*, septembre 1893).

Voici le pavillon des textiles, le buffet-buvette tenu par M. Leménager, le pavillon des légumes et des produits de laiterie, le pavillon des produits minéraux du sol.

Plus loin, c'est le parc à moutons, l'enclos des chèvres, la basse-cour, la volière des oiseaux rares, la porcherie, le parc aux cerfs, etc...

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Parmi les animaux envoyés, on compte 37 étalons, 3 juments suitées, 4 poulains, 30 juments non suitées, 65 chevaux hongres, 51 bœufs, 7 taureaux, 47 vaches, 33 veaux ou génisses, 10 buffles, 150 moutons, plusieurs troupeaux de chèvres, une cinquantaine de porcs, truies, laies et sangliers, des chiens, des chats, enfin une grande quantité de coqs, poules, canards, dindons, oies et autres volailles.

Le mérite de la parfaite organisation et installation revient à M. Lepinte, à M. Burdeau, directeur *p. i.* du Jardin botanique (frère du président de la Chambre des Députés récemment décédé) et à M. Mallet, contrôleur des Mines. Cet essai aboutit à une réussite complète, encore que les Annamites ne soient pas préparés à dégager les enseignements de cette intéressante manifestation économique.

*
* *

Menus faits de la vie tonkinoise en 1894 :

La loge *L'étoile du Tonkin* donne à Haiphong en janvier son premier banquet semestriel.

A propos de la visite d'un tigre en plein jour au bureau postal de Qui-Nhon, *Le Courrier* écrit : « On frémit en pensant que si l'honorable M. Brou était favorisé d'attentions du même genre proportionnelles à son grade, le square Paul Bert serait envahi par un régiment de fauves, auxquels l'éminent directeur serait peut-être obligé de donner en pâture ses mendiants annamites, pour conserver un père à ces derniers... ».

Le 6 février sont célébrées les noces d'argent de M. et Mme Beljonne, du Trésor, venus au Tonkin en 1884 avec leur jeune fils (1) — Le prix de la glace est porté de 0 $ 07 à 0 $ 08 le kilo.

— On enterre à Hanoi le 10 février Mme Godard, femme du propriétaire des grands magasins, qui avait péri le 20 avril 1892

(1) Ces Beljonne n'avaient rien de commun avec la dame veuve Beljonne de Beire, ancienne compagnonne de l'expédition Jean Dupuis décédée en février 1892. Mme Beljonne fut, elle, assassinée à Hanoi fin décembre 1906 par un boy qui lui scia le cou.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

dans le naufrage de la chaloupe *Lao-Kay* et dont on vient seulement de retrouver le corps. Les époux Godard avaient perdu à la colonie trois de leurs jeunes enfants et il ne restait plus au chef de famille qu'une petite fille élevée en France — *L'Indépendance,* relatant les fêtes du Têt, constate qu'il y a beaucoup moins de pétards que jadis, et que les Chinois ont adopté nombreux le fume-cigarettes en ambre. Les Annamites ont acheté des liqueurs françaises et sont congestionnés par la chartreuse. Et surtout ! beaucoup portent des chaussettes, luxe alors suprême ; enfin l'on échange des quantités de cartes de visite à l'européenne, tout au moins les secrétaires et plantons.

En mars, réouverture rue Paul Bert mais cette fois au coin de la rue de la Sapèquerie (à présent Dutreuil de Rhins) de l'ancien hôtel Alexandre Aibicher qui prend le nom de Hanoi-Hôtel (Pension avec vin rouge 40 piastres, avec vin blanc 45 piastres). — A Do-Son, les paillotes de l'ancien Hôtel des Bains sont remplacées par un confortable établissement que dirigera M. Léonardi à partir du 1er mai quand il aura quitté le Grand Hôtel de M. Gallay. Il y aura donc deux hôtels à Do-Son qui devient à la mode et le deviendrait davantage si l'on aménageait les routes de ce centre. Dès cette époque il existe à Do-Son deux grandes résidences d'été officielles : la villa Joséphine pour le Gouverneur général et la villa Saint-Mathurin pour le Résident supérieur — La ferme des Rapides, de MM. Gobert frères, cultive et met en vente avec succès des pommes de terre françaises — Le 2 avril, M. Chavassieux, chargé de l'intérimat du Gouverneur général dont il était le chef de Cabinet, arrive à Hanoi venant de Saigon et reçoit les corps élus et les personnalités de la Ville — Mise en service par la compagnie des Messageries Maritimes du paquebot-annexe *La Tamise* de 3.400 tonneaux pour desservir la côte d'Annam ; ce bâtiment est plus grand que le *Haiphong* et l'*Aréthuse,* coquilles de noix sur lesquelles on est fort bourlingué dans le golfe du Tonkin.

J'ai parlé dans le tome premier de cet ouvrage du séjour que fit au Tonkin le capitaine Joffre de 1884 à 1888. Ce pays gardera

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

toujours l'orgueil d'avoir compté parmi ses hôtes, à l'origine, le futur vainqueur de la Marne.

Dans son numéro du 25 avril *Le Courrier d'Haiphong*, continuant à le considérer comme un Tonkinois, publie le portrait du commandant Joffre qui vient de conquérir les galons de lieutenant-colonel après une marche épique de plus de 700 kilomètres sur la route de Tombouctou. Le journal rappelle les beaux états de service de l'officier qui, étant capitaine, fut envoyé avec Courbet à Formose, se signala d'une façon remarquable aux lignes de Kéhing, aux Pescadores, puis fut chargé du commandement de la chefferie du génie à Hanoi (1). Il commanda le génie au siège de Ba-dinh.

De retour en France, il fut quelque temps officier d'ordonnance du général directeur du génie au ministère de la guerre, puis, en 1889, promu chef de bataillon, et peu après professeur de fortification à l'Ecole d'application de Fontainebleau.

Placé ensuite à la tête de la mission chargée d'étudier la construction de la section de Kita à Bamako (ligne du Sénégal au Niger) il organisa l'exploitation commerciale du chemin de fer de Kayes à Bafoulabé, et revint comme major au 5e régiment du génie à Versailles. En octobre 1893, il repartait pour le Soudan en qualité de directeur du chemin de fer. Il quitta ce poste pour prendre, sur l'ordre du colonel Bonnier, le commandement de la colonne qui devait entrer à Tombouctou après la magnifique marche que l'on sait.

En mai on débarque à Hanoi, de la chaloupe *Phénix*, deux magnifiques chevaux de France destinés au général de brigade Coronnat. Les Annamites restent bouche bée devant ces bêtes de haute taille qui ne sont pas à leur échelle. Lors d'une revue qui a lieu le 23 juin, les Européens eux-mêmes sont choqués par le contraste que fait le général montant son cheval d'Occident

(1) Voir tome 1er du *Vieux Tonkin*.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

et les officiers de sa suite qui enfourchent les petites montures du pays — En mai, arrivée pour un premier séjour au Tonkin de M. Szymanski, de la Banque de l'Indochine à Tourane, qui prendra à Hanoi les fonctions de caissier et deviendra dans la suite l'une des personnalités sympathiques de ce grand établissement financier.

Le Commandant JOFFRE
(*quand il fut nommé lieutenant-colonel*).

(*L'Indépendance tonkinoise* du 25 avril 1894).

Hanoi-Hôtel change de propriétaire et sera exploité à partir du 1er juillet par la raison sociale Levée et Cie (1) — On parle de construire un pont afin de supprimer le bac du Lach-Tray, ce qui facilitera le développement de la station balnéaire de Do-Son — M. Beauchamp, résident de 1re classe, qui fut chef

(1) Premier du nom au Tonkin, M. Levée père a fait souche et c'est son fils qui est actuellement propriétaire de l'établissement.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

de la municipalité hanoïenne, est nommé gouverneur de Saint-Pierre et Miquelon — *L'Indépendance tonkinoise* signale en juin la difficulté que les Français nouveaux venus rencontrent pour trouver à se loger par suite de l'insuffisance du nombre des maisons bâties à l'européenne. — Le fameux maître-queux Birot est chargé de la gérance du Cercle de Hanoi ; il inaugure un service de plats du jour succulents qui peuvent être livrés à domicile même aux personnes qui ne font pas partie du Cercle — On apprend la mort en France le 2 juin de M. Bideau, inspecteur général des colonies, qui exerça par intérim durant plusieurs mois en 1888 les fonctions de Gouverneur général de l'Indochine — On se réjouit dans la presse de l'arrivée à Fécamp du voilier *Fernand-Henri* parti de Ben-Thuy à la fin de septembre 1893 avec un chargement complet de bois provenant de l'entreprise forestière des frères Mange. Le chargement était entièrement vendu avant l'arrivée au port, la presque totalité à la Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest, les bois de lim, de caoi et de goi convenant fort bien pour les longerons de wagons et les menuiseries.

Dans *L'Indépendance tonkinoise* du 13 juillet, Alfred Le Vasseur suggère la fondation à Paris d'un Cercle indochinois disant que la coutume pour les coloniaux d'Asie de se rencontrer autrefois au Café de la Paix, plus récemment à la brasserie Pousset du boulevard des Italiens, ne doit pas exclure l'installation d'un Cercle, avec salons meublés à l'annamite, avec des bibelots rappelant la colonie, où les Indochinois seraient chez eux, où ils pourraient consulter tous les ouvrages publiés sur l'Indochine, les journaux venus de « là-bas », les cartes du pays, faire des invitations d'amis et d'hommes d'affaires métropolitains pour essayer de les intéresser aux entreprises coloniales.

L'Avenir annonce la prochaine installation à Hanoi d'un boulanger de profession, M. Becker ; les Hanoïens pourront donc bientôt manger des croissants et de la brioche comme à Paris.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Les tribunes de la Société hippique à Haiphong.

(*Extrait du* supplément au 1.000e numéro du *Courrier d'Haiphong*).

Piqué au vif par cette nouvelle, le boulanger Camin, installé rue Paul Bert, et qui sans doute n'était pas professionnel, envoya au journal des échantillons de brioche : « leur forme, tout d'abord, par ses contours mignons, rappelait celle de certaines pêches de France dénommées « tétons de Vénus » et le parfum en était exquis. La pâte, très bien triturée, avait un goût excellent. Heureux effet de la concurrence ! »

En août, le Résident supérieur accorde une subvention de 500 piastres à la Société hippique de Haiphong qui avec ses propres ressources a entrepris de construire, au prix de 4.500 piastres, des tribunes et aménagements sur son hippodrome de la route du Lach-Tray — Mme A. de Custine, femme du Trésorier payeur, ouvre une souscription pour offrir à Monseigneur Gendreau un jeu de quatre cloches (mib, fa, sol, sib) et une horloge sonnant les heures destinées à la Cathédrale de Hanoi — La presse fait écho à la publication d'un rapport intéressant qui préconise l'expansion de l'effort français en Asie et notamment en Indochine. L'auteur du rapport, qui exprime avec simplicité des vues fort sensées, est M. J. Siegfried fils, chargé en 1891

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

par le ministre du commerce d'une mission d'étude en Extrême-Orient. On apprend que la place Saint-Augustin à Paris a été pavée, à titre d'essai, avec des bois provenant d'Annam.

Raillant les propos alarmistes de *L'Extrême-Orient* sur la crise monétaire, *L'Avenir* confirme que, jalouse de sa grande sœur la piastre, la sapèque va s'effondrer. Mercredi encore quand on prenait un mandat postal d'un sou, 48 sapèques suffisaient ; depuis jeudi matin il en faut 60. La crise est terrible ; plusieurs gros marchands de *mia* (1) sont en faillite, le Chinois du coin a disparu, laissant les boîtes de conserves en plan, le syndicat des débitants de cochons laqués siège en permanence, le pousse-pousse 12813 ne rend plus la monnaie....

Plusieurs habitants d'un village, situé du côté des Quatre-colonnes, sont venus faire à la police la déclaration suivante : « Après un orage, un grand serpent, gros comme la jambe d'un homme, a traversé la route et s'est dirigé vers une cai-nha ; tout le monde s'enfuit à son approche ; il ne resta dans la maison qu'une jeune femme qui allaitait un enfant et qui, terrifiée, n'eut pas la force de bouger ».

« Le serpent sauta sur la femme sans s'inquiéter de l'enfant, qui roula par terre ; il enserra la malheureuse qui crut sa dernière heure arrivée, mais le reptile avança doucement sa tête sur la poitrine de sa victime, et, au lieu de la mordre, se mit à téter comme s'il n'avait jamais fait que cela toute sa vie. Lorsqu'il fut désaltéré ou qu'il sentit que le biberon était à sec, il desserra ses anneaux et partit comme il était venu ».

L'Avenir dénonce à la police le vacarme que font durant la sieste les « bécon-quat » qui grimpent aux bancouliers de la rue Paul Bert pour faire la récolte des noix vertes.

---

(1) Tige de canne à sucre.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

La rage canine se développe à Hanoi et Haiphong ; de nombreuses personnes mordues sont soumises au traitement antirabique, mais il faut pour cela les diriger sur Saigon, seul lieu en Indochine où l'Institut Pasteur ait jusqu'alors ouvert un établissement. En septembre, le géomètre Fischer et la fillette du boulanger Becker sont mordus par le même chien et envoyés en Cochinchine d'où ils reviennent guéris ainsi que le fils d'un commerçant annamite, mordu en même temps que deux autres indigènes qui n'ont pas voulu être soignés par les Français et qui ont succombé depuis.

Les journaux réclament l'installation à Hanoi d'un service antirabique et citent le cas d'une jeune fille, Mlle Rolland, qui faute de navire en partance, n'a pu quitter Haiphong pour Saigon que quinze jours après avoir été mordue.

Le rapport de la place de Hanoi sortit le 20 septembre de la banalité courante. Il y était dit que le sieur Kuss, agent de la maison Balliste, Soupe, Raveau et Cie, autorisé à faire, dans la Citadelle, des études de nivellement, sera en outre autorisé à passer par la porte Nord et que le sieur Kuss sera le seul Européen non militaire à pouvoir passer par la dite porte. Et le rapport se termine ainsi :

« Pour le cas où le dit agent serait étranger aux usages militaires, le major de garnison lui fera comprendre qu'il a eu tort de le prendre de haut avec le chef de poste, qui ne faisait qu'exécuter une consigne, et que s'il avait poussé jusqu'à l'insulte, il se serait mis dans le cas de se faire arrêter, conformement à l'article 91 du décret sur le service des places, et que d'ailleurs, si les gens qui, moyennant finances, démolissent les citadelles, ont droit à des égards, ceux qui les prennent de vive force, au péril de leur vie, pour rien, et dans l'intérêt seul de la Patrie, ont bien droit également à quelques égards ».

Signé : général Coronnat

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Petite épidémie de duels en septembre : à Hanoi, duel à l'épée le 26 entre le docteur Le Lan et l'entrepreneur Balliste à la pagode des Corbeaux ; le docteur est blessé à la main. Le 27, duel au pistolet entre M. Balliste et l'ingénieur Hermenier sur la route circulaire près la route de Hué ; pas d'effusion de sang. Enfin, au début d'octobre, cette fois à Yên-Bay, duel au sabre entre le capitaine F. et le médecin militaire D. lequel fut blessé à la main ; les deux adversaires se réconcilient sur le terrain.

Rendant compte d'un procès devant la Cour Criminelle de Hanoi, *L'Avenir du Tonkin* s'exprime ainsi au sujet de l'avocat Jollivet, figure pittoresque du monde judiciaire de cette époque :

« Manque seul (au banc de la défense) Me Jollivet qui bientôt fait son entrée, somptueusement peaudelapiné du haut en bas, par devant et par derrière. Après lecture de l'acte d'accusation et l'appel des témoins, la parole est donnée à Me Jollivet qui demande à la Cour de se déclarer incompétente.

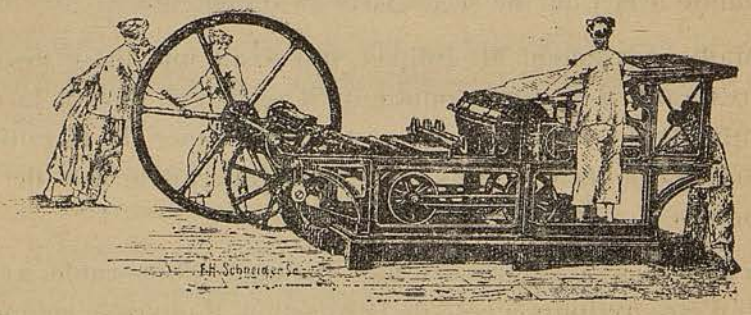
Malheureusement Me Jollivet, qui avait une thèse des plus intéressantes à soutenir, oublie qu'il se trouve devant la Cour Criminelle du Tonkin et se croit à une séance de réception à l'Académie française dans laquelle il jouerait le rôle de récipiendaire.

« Et grâce à ce travers qui distingue l'honorable avocat, celui d'être toujours à côté de la question, il ouvre le robinet de son éloquence, donne libre issue à son récipient d'air, et, commençant à la création du monde, nous montre successivement Adam et Eve, le Sphinx, les héros d'Homère, les soldats romains, la guerre de 1870, Rome, la Grèce, l'Indochine, le génie de la France, le Tribunal mixte, le climat favorable du Tonkin, la territorialité, les Sabiens, les Bourguignons, Louis XI, les Génois et le diable, les Visigoths et les Ostrogoths, la Cour composée de magistrats issus de toutes nos colonies, les Chinois,

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

la race de Japhet, le traité Patenôtre, la topographie, la planimétrie, la concession, la salle d'audience, le couloir, la troisième porte à gauche au fond... Ouf ! assez, assez, se disent *in petto* tous les auditeurs ahuris par cette avalanche de faits historiques puisés aux sources les plus reculées, et qui n'ont rien à voir dans l'affaire ».

On apprend en octobre la mort de M. Crapoix, conducteur au Service des Bâtiments civils de Hanoi qui comptait au Tonkin beaucoup d'amis. Il a succombé à Yokohama dans l'établissement du docteur Mècre où les fonctionnaires indochinois fatigués pouvaient aller passer quelques semaines lorsqu'ils n'avaient pas droit à un congé de longue durée en France — La rivalité entre le Chat d'or et la Société Philharmonique était grande ; pour plaisanter, *L'Avenir* annonce la fusion des deux groupements qui réunis prendront le nom de Philochat ou de Philharmochat ou de Phichalormique, etc., etc... Tout un article facétieux développe cette idée de fusion.



Presse à main à l'imprimerie Schneider.
Dessin de A. Cézard. — Numéro spécial de *L'Indépendance tonkinoise* de juillet 1891.

L'Avenir du Tonkin publie le 30 décembre la lettre de M. Alexandre Hulot, avocat à Bruxelles, qui s'est rendu le 19 à Ke-Oai sur la ligne du chemin de fer où il fut, avec le Résident supérieur Rodier revenant de Lang-Son, le premier à passer dans le train faisant l'essai de la ligne aussitôt après la pose

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

des derniers 1.200 m. de voie. M. Hulot exprime sa satisfaction et sa vive admiration.

Le colonel Galliéni vient d'apprendre qu'il est nommé Commandeur de la Légion d'honneur. « Voilà certes une distinction bien placée », écrit *L'Avenir* « et en bons Tonkinois nous sommes heureux de dire combien tout l'élément colon sait apprécier les immenses services rendus par lui à la colonie dans sa sphère d'action et combien il lui en est reconnaissant ».

*
* *

On annonça en février la publication prochaine à Haiphong du *Gavroche parisien au Tonkin* dont le rédacteur en chef et gérant serait un ingénieur, Jean Villars, ancien chef de service à l'entreprise Vezin (chemin de fer de Phu-Lang-Thuong à Lang-Son) et qui avait été, paraît-il, rédacteur du *Gavroche de Paris.* Mais il ne semble pas que ce périodique ait jamais vu le jour.

La librairie Schneider met en vente les œuvres de jeunesse de l'administrateur Jules Boissière *Devant l'énigme* et *Provensa* éditées chez Lemerre à Paris. La réputation de grand écrivain de ce fonctionnaire du Protectorat était à ce moment bien établie.

L'Indépendance annonce le 31 mars la prochaine apparition d'une revue artistique, littéraire, philologique, ethnographique, archéologique, etc...

La publication s'appellera *Le Chat d'or tonkinois.* Le Comité fondateur est composé de poètes, d'écrivains, d'artistes, journalistes, etc..., présidés par Victorix en réalité Victor *Le Lan,* officier de santé, qui avait eu l'idée de cette publication un soir à *l'Os-Club.*

Le 4 avril, une première convocation réunit dans une salle de la Société Philharmonique les Hanoïens susceptibles de devenir des membres fondateurs et des souscripteurs pour la future publication. Il y a 60 assistants environ.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Le président expose le but de la réunion ; il s'agit de former un cénacle où seules les questions d'art et de littérature auront accès. En somme c'est une petite académie tonkinoise sans prétention que l'on veut fonder et en même temps une revue qui reflètera les aspirations des adhérents vers un idéal spirituel. L'académie fonctionnera comme un Cercle intellectuel, avec une bibliothèque, une salle de lecture et de rédaction.

Après cet exposé, on passe à la discussion du texte des statuts et l'on échange des vues sur la constitution financière du groupement.

Le projet envisagé ne se réalisa pas ainsi que ses auteurs l'avaient conçu : si le Chat d'Or connut une vogue extraordinaire durant quelques mois en tant que lieu de réunion artistique et folâtre où l'on buvait sec, la publication envisagée ne vit pas le jour ; l'idée ne prit corps qu'en 1895 avec la fameuse *Vie Indochinoise* de Le Lan et Albert Cézard.

Le 1er mai 1894 est nommé commis de Résidence de 3e classe M. Henri Layrisse, licencié en droit. Le nouveau fonctionnaire ne fit dans l'administration qu'un stage éphémère et nous le verrons quelques années plus tard diriger à Haiphong le journal *L'Echo du Tonkin*. Mais le même 1er mai était nommé au même grade un autre futur journaliste, homme politique et grand tribun : Charles-Jean-Philippe-Joseph-Henri de Laborde de Monpezat, bachelier ès-lettres et bachelier ès-sciences. Cet homme extraordinaire, vraie force de la nature, allait bientôt occuper la scène en tant qu'homme public ; sa personnalité puissante allait tenir en échec les plus hauts fonctionnaires du pays et les gouverneurs généraux eux-mêmes devront compter avec lui.

Si le Tonkin fait partie intégrante de l'empire d'Annam, la réciproque n'est pas vraie et l'on n'est pas tenu de consigner, dans un ouvrage consacré au Tonkin, les faits qui ont eu l'Annam du Centre pour théâtre. On me permettra cependant de

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

signaler la première manifestation publique, à Hué, d'un homme qui devait, quelques années plus tard, occuper le premier plan sur la scène politique du Tonkin.

M. Chavassieux, gouverneur général *p. i.* après le départ pour la France de M. de Lanessan, avait été saluer à Hué S. M. Thanh-Thai. Il y eut à cette occasion un grand dîner masculin à la Résidence supérieure, dont M. Boulloche était le récent titulaire, puis réception ouverte et soirée dansante, égayée par les quelques dames habitant la capitale de l'Annam.

« Pendant la soirée » écrivit *L'Indépendance tonkinoise* du 3 mai 1894, M. le lieutenant Lanfant de l'artillerie de marine *et M. de Monpezat, commis de résidence arrivé de France avec M. Boulloche,* doués tous deux d'une fort jolie voix, se sont fait entendre » (1).

M. Charles Courret et sa femme arrivent de Hong-Kong au début de mai avec le projet de fonder un nouveau journal, *L'Extrême-Orient*, qui paraît effectivement le 3 juin à Hanoi. M. Courret avait été précédemment rédacteur en chef de *L'Avenir du Tonkin.*

L'Avenir du Tonkin rappelle qu'il y aura 11 ans le 9 mai que le commandant Rivière est tombé au Pont de Papier. Les Anciens et les officiers de la garnison iront ce jour-là déposer des couronnes. Comme les années précédentes, M. Fellonneau, agent principal des Messageries fluviales, a fait mettre en berne les pavillons des pontons et ceux des chaloupes. Le malheur c'est que la date indiquée était inexacte, le glorieux marin ayant succombé le 19 mai. *L'Avenir* est obligé, un peu piteusement, de rectifier, à la suite d'une remarque ironique de sa consœur et... ennemie *L'Indépendance tonkinoise.*

(1) Quinze ans plus tard à Hanoi l'auteur de ce livre donna la réplique au redoutable tribun qui chantait le rôle de Méphistophélès du *Faust* de Gounod avec sa voix tonitruante. Mais ce duo avait pour seul auditeur le dentiste Dubouch, co-popotier de M. de Monpezat et nous chantions pour notre propre réjouissance. On voit mal le fameux *délégué,* même en herbe, chanter la chansonnette pour faire plaisir aux puissants du jour.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Il avait existé jusqu'en 1893 un journal appelé *Le Tonkin* fondé par un nommé Queyroul venu au Tonkin en 1892 avec la Légion. Ce Queyroul, après l'échec de sa carrière journalistique, était parti en Algérie. On apprend en février 1894 qu'il a contracté un nouvel engagement à la Légion, quelque temps après qu'il a reconquis au Soudan son grade de sergent-major.

En août *L'Indépendance tonkinoise* commence à publier des articles signés J. Le Vasseur qui sont très remarqués tant à cause de leur qualité de fond et de forme et de leur fermeté de ton qu'en raison de la personnalité de leur auteur, femme du directeur du journal, Alfred Le Vasseur, alors en France — Le même journal publie en novembre une série d'articles d'un très vif intérêt : 1° de Charles Lemire sur les convoitises britanniques (aux dépens de la France) en Extrême-Orient ; 2° du marquis de Morès sur les menées des Anglo-Saxons et des Juifs alliés pour l'asservissement du monde (1).

Le 8 décembre, *Le Courrier d'Haiphong* publie la première chronique parisienne de l'éminent journaliste Jean-Bernard et cette collaboration va durer 40 années, c'est-à-dire jusqu'à la mort en 1920 de l'excellent écrivain.

Le 30 décembre, *L'Avenir du Tonkin* publie sous le titre CHINE ET JAPON un article de l'ancien résident général *p. i.* Paulin Vial dont jusqu'en 1940 les conclusions n'ont pas cessé d'être pertinentes :

« Quand on parle de ces beaux pays d'Extrême-Orient où il y a un si grand rôle à jouer pour la France, nos conclusions ne varient guère ; nous ne disons pas : méfions-nous des Chinois, mais prenez garde aux Anglais ! Et surtout rompez avec les traditions coloniales de nos gouvernements tant anciens que modernes.

---

(1) Pour accentuer le rapprochement avec l'époque actuelle, où les écrits dont s'agit retrouvent une actualité singulière, rappelons qu'en 1894 le Japon était en guerre avec la Chine.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

« L'incohérence, le hasard et la routine les ont, jusqu'à ce jour, marquées d'un cachet indélébile et ont paralysé les efforts de nos marins, de nos soldats et de nos colons.

« Aux colonies, soyez sages, résolus, persévérants, vous serez forts ! »

J'aurais voulu que le lecteur fermât ce livre sur ces excellents conseils du haut fonctionnaire qui, le 11 novembre 1886, avait pris la charge de la colonie des mains de Paul Bert succombant à la tâche. Mais il me reste à parler du coup de théâtre qui dans la journée du 30 décembre 1894 secoua le Tonkin d'une colère indignée.

L'Indépendance tonkinoise avait publié ce jour-là une dépêche que lui envoyait de Paris son rédacteur en chef Alfred Levasseur, délégué au Conseil supérieur des Colonies : « Rousseau ancien Sous-secrétaire des Colonies remplace M. de Lanessan révoqué ».

On aurait pu croire que le journaliste, ennemi déclaré du Gouverneur général, prenait son désir pour la réalité, mais il n'y avait pas à douter, un avis à la presse avisant la population que la réception ouverte annoncée pour le 31 décembre au Gouvernement général n'aurait pas lieu.

Les motifs du rappel de M. de Lanessan ? On dira plus tard que M. Delcassé reprochait au Gouverneur général d'avoir communiqué des documents d'Etat à Charles Canivet, directeur de *L'évènement*. On dira que sa gestion financière fantaisiste donnait prise aux plus sérieuses critiques...

Je ne pourrais qu'en anticipant sur les faits rechercher si la mesure qui frappait M. de Lanessan était vraiment justifiée. Au soir du 30 décembre, les Français de l'Indochine ignoraient tout des motifs sur lesquels s'était appuyé le Gouvernement

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

central pour priver de ses fonctions le plus haut représentant de la France en Extrême-Orient. Il se disaient, ces Français de bonne foi, que M. de Lanessan était un homme sympathique, de manières simples et affables, d'une grande activité agissante, et qui, en quelques années, avait réalisé au Tonkin une œuvre relativement considérable en dépit d'obstacles de toute nature.

Si ce haut personnage n'avait plus la confiance du Gouvernement de la République, à la suite des virulentes attaques dont il avait été l'objet dans une certaine presse, on aurait pu lui donner un successeur durant le congé qu'il venait de prendre à Paris. Mieux, on aurait pu l'inviter à solliciter lui-même d'être déchargé de sa fonction ; la raison de santé est toujours plausible quand il s'agit de postes coloniaux.

Au lieu de cela, passant outre aux campagnes de presse, le Sous-Secrétaire d'Etat aux Colonies avait renvoyé M. de Lanessan à Hanoi en le chargeant de réaliser un vaste programme nouveau de mise en valeur ; au cours des banquets qui précédèrent le départ de France du Gouverneur général en fin de congé, les plus qualifiées, les plus éminentes personnalités du monde colonial français, en particulier M. Etienne, exprimèrent leur satisfaction de voir M. de Lanessan aller reprendre en Indochine l'œuvre déjà si heureusement commencée par lui. C'est donc à bon droit que le Chef de la colonie, chaque fois qu'il prit la parole durant les six semaines de ce nouveau séjour si brutalement interrompu, fit état, précisément, de la confiance mise en lui par le Gouvernement et par le Parlement, pour convier les Français du Tonkin à une collaboration féconde profitable à la France et à l'Indochine.

Patatras ! Comme récompense de sa popularité très réelle à la colonie, particulièrement au Tonkin où il avait fait œuvre utile, M. de Lanessan était jeté bas presque au lendemain de son retour, avec une absence de formes qui révoltait l'opinion publique. Encore qu'à cette époque on ne se souciât pas beaucoup de ce que pouvaient penser les indigènes, indifférents dans

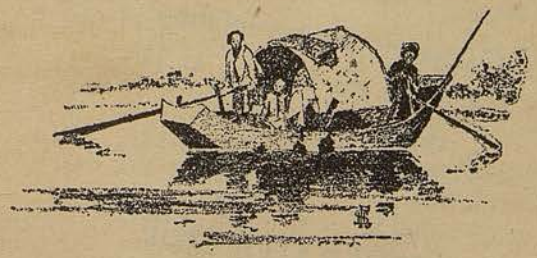
Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

la masse aux affaires des Européens, on ne pouvait pas douter que dans les milieux de la Cour de Hué et parmi tous les Annamites en contact avec l'Administration française, la destitution soudaine du Gouverneur général allait produire un effet déplorable et diminuer notre pays aux yeux de populations justement soucieuses de correction protocolaire.

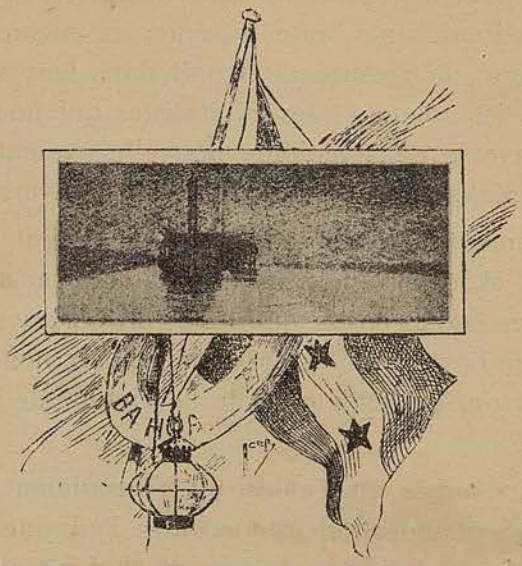
Même du point de vue purement français, la sauvagerie du procédé constituait une faute puisque, en même temps que M. de Lanessan, la mesure atteignait dans leur ardeur constructive tous les colons et les capitalistes qui pour faire acte de foi en l'avenir de la colonie nouvelle avaient secondé la politique de réalisations préconisée par le Gouverneur général.

Aux sentiments d'amitié véritable qui liaient les Français du Tonkin à M. et Mme de Lanessan et dont on a retrouvé le reflet au cours de ces pages, on mesure la véhémence des commentaires que l'on échangea dans les milieux hanoïens et haïphonnais, surtout au lendemain de la triomphale inauguration de Lang-Son.

Triste fin d'année au Tonkin où s'écroulaient les fervents espoirs d'une collaboration intime entre l'administration, l'armée et les colons, unanimes derrière le chef à vouloir créer de la Paix, de la Richesse et de la Vie, afin de justifier aux yeux du monde la conquête de ce beau pays.



Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation



Chaloupe *Ba-Hoa* des « Fluviales ».
(*Revue indochinoise*, mai 1894).

Centre de Documentation
sur l'Asie du Sud-Est et le
Monde Indonésien
EPHE VIe Section
ASE 2201
BIBLIOTHÈQUE

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

INDEX GÉNÉRAL

Noms des personnes citées ayant séjourné en Indochine :

Abadie (J.) 142
Abbadie (d') 47
Abbadie (Mme d').. 223 229
Adeline (capit.) .. 196
Aibicher (voir Alexandre).
Alexandre, 101, 130, 214 330
Alexis 272
Allard 208
Allène (Eva), 130, 131 237, 252

Babut (Ernest) ... 25
Bachelet (Mme) .. 201
Bacque (Mlle) 170
Ba-ho-Kiêm .. 48, 96
Baille (F.), 74, 133, 134 200, 204, 304
Baille (Mme F.), 92, 200 201, 216, 229, 260
Baille (Mlle).. 201, 260
Ba-Ky 217, 288
Balauze 213
Balliste (Mme), 201, 325
Balliste .. 319, 325, 336
Bao-Kin 48
Ba-Phuc 217, 290
Baron 91
Barre (commt) .. 177
Bastière (Mme) ... 96
Batreau 62
Baudoin 109, 274
Baulier 148
Baumann 21
Bazin (Aug.) 305
Beaubouchet (Mme) 260
Beauchamp 332
Beaulard 148
Becker 333
Becker (filette) ... 336
Bédat 42
Bégin (général) .. 20
Beire (Rosalie de). 102 329
Beire (Paul de) .. 103
Beljonne 329
Beljonne de Beire (Mme) 102, 329
Bellevaux ... 148, 234
Belot 148
Bérald (Mme) 62
Bernard (lieut.) .. 101
Bernard (Léopold). 212
Bernhard 87, 108
Berruer (Henri) .. 107 110, 122, 199
Bert (Paul), 11, 14, 17 24, 35, 36, 42, 48, 104 107, 343
Berthoin 274
Besnard (amiral).. 48
Bichot (général) .. 44
Bideau 333
Billault 217, 285
Birmen 86
Birot 333
Blanc (Julien), 32, 55 87, 97, 100, 245, 250
Blanc (Albert).. 106, 216
Bléton (Alcide) 238, 243
Blondlat (lieut.) .. 82
Bobillot (sergent).. 293
Boisadam (de), 298, 320
Boissié (lieut.-col.). 245
Boissière (Jules), 24, 27 31, 52, 87, 135, 160, 173 339
Boissière (Mme Jules) 87, 260, 325
Boivin, 144, 145, 148, 233 235
Bonhoure 325
Bonjour (G.) 20, 47, 54 83, 87, 105, 106, 113 142, 180
Bon-Mat 82
Bonnafont (Louis), 131 138, 172
Bonnaire (commt). 200
Bonnal (Raoul), 14, 16 42, 48
Bonneau (commt).. 121
Bonnefoy (docteur) 216
Bonnel 83
Bonnel (sergent).. 106
Bonnet 54
Bonnet (capit.) .. 106
Bonnetain (Paul), 27, 63 173
Bonnetain (Emile). 133
Bonvalot (Gabriel) 131
Borgnis-Desbordes (général) 34
Borreil 325, 326
Borreil (Mme) 325
Boucher 278, 300
Bouchet (Mme) ... 260

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Bouchet (Alfred).. 291
Boulé (Mme) 237
Boulloche 341
Bourgouin-Meiffre, 72, 121, 128, 155
Bourgouin-Meiffre (Mlle) 225
Bourrin père .. 92, 320
Bourrin (Claude).. 24
Bouyer 171, 288
Brémond 233
Breton (enfants).. 237
Brien 325
Brière 74, 82
Brière (Mme), 82, 83, 84
Brière de l'Isle (général) 14, 31
Briffaud (Pierre).. 47, 135, 325
Brochin (commt).. 260 325
Brou, 54, 86, 96, 100, 105 180, 199, 259, 260, 267 329
Brousmiche, 86, 91, 208 243
Broutin (Henry). 135 136, 138, 172
Brun 91
Bruyère (docteur). 296
Buffel du Vaure, 91, 106 109, 144, 257, 260, 272
Burdeau 329

Caillat 266
Caisso 65
Caisso-Sablayrolles, 65 81
Calvé 87
Camille 148
Camin 334
Campi 65
Candelier 216, 268
Candelier (Mme) .. 216 260
Canolle (docteur).. 180
Cap (dôc) 73
Capus (Guillaume), 131 135
Capus (docteur) .. 142
Carlini 206
Carnot (Adolphe)... 131
Carrère 287, 302
Cassier, 144, 145, 148 204, 234 237
Cazeaux (Me) 267
Cézard (Albert), 27, 49 98, 149, 172, 234, 243 322, 325, 340
Chabot 97
Chaffanjon 325
Chaillet 296, 301
Chaillet (Mme). 296, 300
Chaillet (fillette).. 296 301
Champeaux (Palasne de).. 208, 223, 229
Champin 325
Chanson (Mme) ... 198 246
Charles 213
Charpentier (cap.). 121
Charpentier (Mme). 215
Charropin ... 54, 150
Charson 270
Chartier (cap.) ... 325
Chaussé 309
Chautemps 55
Chavagneux 139
Chavanieux .. 148, 204
Chavassieux .. 114, 147 250, 266, 294, 305, 330 341
Chéanne 148
Chedeville 148
Chéon 184
Chesnay .. 82, 101, 213 297, 301, 320, 325
Chigot 91, 292, 325
Chigot (Mme) .. 260, 325
Chodzko (Mlle H.). 81 237, 278
Choirat 91
Choirat (Mme) 91
Ciret 87
Clamorgan (colonel). 148, 205, 260, 325 326
Clamorgan (Mme).. 201
Clamorgan (Mlle).. 201 213
Clavel (lieut.), 143, 144 149
Clément.. 113, 121, 216 303, 327
Coiffé (cap.) 325
Colombert (lieut.). 289
Con (Nguyên-ba).. 300
Coqui 44, 73, 102
Cordier (Joseph)... 102
Coronnat (général) 331 336
Cossigny (de) 229
Costa 47
Courbet (amiral).. 293 331
Courcy (général de), 14, 15, 19, 20
Courot 148
Courret (Ch.), 50, 87, 97, 136, 172, 341
Courret (Mme) ... 341
Courtois (Edmond) 104
Cousin (Jules) ... 298
Coutel (frères) .. 77
Coutel (Fortuné) .. 86
Coutel (Mme)... 78, 260
Crapoix.... 83, 100, 338
Crayssac (René), 24, 27
Crébessac 86, 134
Crébessac (Mlle) .. 226
Crébessac (fils) ... 226
Crozel 226
Cuers de Cogolin (de), 72, 136, 146, 173 237, 242
Curzon (lord) 131
Custine (Mme A. de) 260, 334
Custine (Mlles de).. 260
Cuu 300

Dalbrès (Charles).. 224
Dang-cong-Chat .. 33
Dang-Nien 189
Daniel 159
Daurelle ... 48, 214, 276
Daurelle (Cyprien). 81 145, 216

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Debay (Lucie) ... 57, 61, 85
Debère (Mme) voir : Beire (Rosalie de).
Debry (Mme) ... 140, 141, 244, 258, 260, 269, 276
Debry (Mlle) 141
Decusse (Mme) 90
Dejoux 325
Dejoux (Mme) 325
Delamarne (Mlle) .. 224
Delange 270, 277
Delange (Mme) 270
Delarouzée 250
Delaunay (Mlle) .. 60
Delerieu (Mme) 325
Delmas (Gabriel) .. 80, 170
Delord 148
Deloustal 101, 105
Deloustal (Mlles) .. 226
Deloustal (fils). 216, 226
Demorgny 113
Demorgny (Mme) .. 213, 216
Demorgny (enfants) 226
Demoulin (Mme) .. 65
Denis (choriste) .. 65
Denis (ingénieur) .. 275
Denis frères 315
Déroulède 81
Deschamps .. 10, 126, 236
Desesquelles (Mlle) 142
Dessirier (petite) .. 226
Destenay 288
Dethurens 241, 246
Deudon 169
Devé (Maurice) .. 102
Didier 91
Dieulefils (Mme) .. 96
Dinh-van-Chau ... 298
Domajoroff (commandant) 193, 201, 206, 207, 209
Domart 97
Dominé (commandant) 293
Doncker (de) 325
Dorgelès (Roland). 60
Dorval (Mme) 65
Doumer (Paul) ... 135
Doutre 216
Dubarry .. 180, 216, 260
Duboin (Olga) ... 105
Dubosc-Taret (Mme) 215, 260
Dubosc-Taret (enfant) 216, 226
Dubouch 341
Duchemin (général), 192, 196, 202, 203, 205, 246, 260, 325, 327
Duclaux 139
Duclou 148
Ducreux 251
Duhamel 271
Dumas Marie 271
Dumont 143, 145, 180
Dumoutier .. 48, 96, 183
Dumoutier (Mme) .. 96
Duong-Luong 298
Dupré 325
Dupuis (Jean). 48, 50, 95, 102
Duraffour (Mme) .. 180, 215
Dussaut 215
Dussutour 262
Duval 148
Duverger (frères) .. 171
Duvillier 83

Escande (commandant) 144
Espeisse 73
Estève 304

Faga 251
Famin (lieut.) 216
Farrère (Claude) .. 60
Favier 123, 129
Fellonneau 341
Fermont-Poitevin (Mme) 55, 65, 81
Fernando 219
Ferra 73
Ferran 223, 229, 260, 273
Ferret-Derblais ... 241
Ferrières (Guy de) 325
Ferris (docteur) .. 55, 83, 87
Ferry (Jules) ... 88, 154, 293, 310
Fier (Mlle) 60
Finot (Louis) 11
Fischer 336
Flint 243
Fouet 234
Fouqueray 274
Fournier (amiral). 74, 100
Fournier 141
Franchet d'Espérey 131
Frappier de Montbenoit 135
Frey (col.) 130
Fribour .. 81, 86, 150
Fribour (Mlle) 86
Frichement (cap.). 213, 229, 267, 318
Frischmann 21

Gage 223, 229
Gagneur 62
Gagnon (Mme) .. 65, 69
Gallay 330
Galley 304
Galliéni (col.) 130, 133, 223, 289, 302, 321, 325, 326, 339
Galmard 223
Gandaubert 325
Gandaubert (Mme). 325
Garnier (Francis). 48, 104, 299, 303
Gassier 62, 67
Gaston 233
Gendreau (Mgr.) .. 106, 295, 302, 334
Genin 62
Geraizer 62
Gérard (cap.) 260
Géraud 236
Gervais 95

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Getten 32
Gia-Long 33
Giguet, 77, 122, 198, 201 203, 213, 223, 321
Giraud (lieut.).... 213
Giraud (caporal).. 106
Gobert (frères) ... 325 330
Godard 106
Godard (Mme) 106 329
Godard (fils) 226
Goerg 136, 172
Goubier 81
Gouzien (doct. Armand) 100
Gouzien (docteur Paul), 87, 100, 114, 117, 142, 143
Gracias, 81, 84, 100, 105 142, 216
Grall (docteur) ... 317 325
Grall (Mme) ... 260, 325
Grandpierre (R. P.) 129 196, 297
Grandval 270
Grattaloup 274
Greef-Caisso (de).. 55 61, 65, 81, 82
Groupierre (Lolote) 225
Guérin (docteur) . 87
Guichat 243
Guidon 321
Guignot 127
Guillaume 55
Guis 113

Hà 288
Habouzot 148
Halluite (lieut.) .. 202
Hardy 100
Harmand (docteur) 19
Hauser (administrateur).... 83, 236 260, 325
Hauser (milit.) .. 234 251, 269, 277, 321
Heiligenmeyer (col.) 246
Hérail de Brisis.. 103
Herbet (Mlle) 82
Hermenier 175, 337
Hervé (fils) 61, 270
Hervé d'Albany (Mme) 272
Hoang-cao-Khai, 74, 127 150, 151, 180, 213, 281 294, 313, 320, 325
Hoang-dinh-Ngan.. 288
Hoang-dinh-Tham.. 290 297, 301
Hoang-trong-Phu.. 150
Hogerty 233
Holtermann 325
Holtermann (Mme). 260
Hommel... 95, 108, 302
Hommel (Mme).... 198 215, 216, 260
Hommel (Maurice). 81 142, 216, 226
Houëry (R. P.) .. 47
Huardel 32
Hubert. 113, 143, 144 145, 180, 216, 267
Hulot 338
Humbert-Droz 171 288
Hung-Ky 134
Huret 266
Husson 47
Husson (Mme)... 47, 229
Huyên-Dê 182
Huyên-Thien 181
Huyên-Vu 181
Hy-Ton 188

Ivoi (Paul d') 66

Jandet 91, 260 268, 272
Jandet (Mme) 260
Jaouin 277
Jean 97
Jeannine 271
Joffre (lieut.-col.).. 330
Jollivet 337
Jordany 18
Josset (Mme) 260
Jourdan (chef de musique), 47, 83, 146 147, 169
Jourdan (chanteur) 61 65, 81
Joyeux 325
Joyeux (Mme) 325
Juigné (cap. de) .. 71
Junand (Mme) ... 65
Jung (Eugène) .. 118 252

Kalischer 217
Karrer 315
Keeble 72, 121
Keeble (Mme) 72
Kergaradec (de) .. 300
Kerninon (Mme) .. 260
Kiem (Ng.-huu) .. 48
Klein (militaire).. 223
Klein (administrateur) 223
Klobukowski 49
Klobukowski (Mme) 49
Klupfeld (lieut. de vaisseau de) ... 202
Knosp (Henri), 40, 73 81, 82, 90, 91, 105, 114 133, 325
Koechlin 131
Kuss 336

Labeye (F.) 274
Laborde 47
Lacaze, 56, 177, 204, 205 215, 276, 278
Lacaze (Mme).. 216, 260
Lachal 81
Lachal fils 226
Lacombe (René) .. 291
Lafargue 299
Laffage 241
Lagarde (lieut.) .. 325
Lagarde 148
Lagarrue (cap.) .. 298
Lagisquet 245, 250

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Lai-Thuan .. 171, 287
Lalande-Calan (de) 260
Lalanne 86, 105
Lambert 292
Lamberty (Mlle).... 241
Lampué 325
Landes 170
Landes (Mme) 170
Lanessan (de)... 31, 72 74, 80, 86, 99, 100, 101 102, 127, 149, 151, 170 179, 184, 186, 191, 196 203, 204, 213, 216, 217 250, 267, 274, 290, 305 316, 343, 345
Lanessan (Mme de) 78 86, 100, 101, 127, 156 180, 184, 203, 213, 216 217, 325
Lanfant (lieut.) .. 341
Lange 82, 83
Lapipe (Geo). 106, 110
Lareille 106
Laroze .. 274, 278, 304
Larue (Victor), 95, 170
Larue (Mme V.) .. 170
Lassabatie (Mme).. 83
Lassalle (cap.) .. 82
Laumônier (Henri) 223
Laurent (P. T. T.). 83 106, 110, 145, 180, 216 262
Lavagne (Mme) .. 139
Lavel 144
Layrisse 340
Lê (rois) 179, 188
Le Camus (col.) .. 206 246
Leclère 65
Lecornu (R. P.) .. 302
Lefèbvre (Jules).. 21
Legat 55
Legrand .. 55, 83, 130
Lê-Hoan 290
Léjars 140
Le Lan 25, 27, 98 130, 145, 180, 216, 256 260, 267, 272, 337 339
Le Lan (Mme, mère) 260
Leménager .. 263, 319 328
Lemire (Charles).. 342
Lenoir (docteur).. 216
Léonardi 330
Lepinte 328
Léran 148
Leroy (Mme) 278
Leroy (E.) 309
Lespinay (Miron de) 198
Le Tellier 61
Le Vasseur (Alfred) .. 57, 72, 73, 101 135, 295, 306, 333, 342
Le Vasseur (Mme Jeanne) 342
Le Vasseur (Suzanne) 226
Le Vasseur (Simonde) 226
Le Vasseur (Jean) 226
Levée .. 319, 322, 332
Leyret 56, 325
Lidin 80
Liêu 288
Linden (Jeanne der) 68
Liobet ... 91, 237, 277
Logiou 297, 301
Lombard 101
Lomet 90
Loti (Pierre). 161, 273
Louis 271
Luong-tam-Ky ... 280
Luu-Ky 121
Lyautey (Commt).. 133 325, 327
Ly-thanh-Tông 182, 188
Mahé 325
Mahé (Mme) 325
Maillard 86, 91
Mallaivre.. 55, 61, 85 102, 270
Mallaivre (Mme) 58, 61 85
Mallet 329
Malmanche (Mme). 223 229
Malon (J.-B.) 275, 325
Malon (Mme J.-B.) 325
Mange frères 333
Manoël 141
Marbot (lieut.) ... 216
Marcelly (Mlle) ... 62
Marchand (Commt) 134
Marck 271
Maréchal 91
Marion 201
Marolles (de) 103
Maron 83
Martel (lieut.) ... 146
Martin 39
Martin (lieut.) ... 289
Marty 289
Masclet 91
Massip (R.-P.) ... 278
Masson 14, 136
Mat-Gioi .. 25, 27, 53
Matharel (de) ... 196
Mathis (docteur).. 144
Mau (A.) 98
Maubert 62, 69
Maurel 61, 65
Maurey (Mme) 96
Mécre (docteur) .. 338
Ménard (Mlle) 60
Mercier 237
Métaireau 244
Métifeux 234
Metz (sergent) ... 106
Mévisto aîné 57, 61, 85
Mézières 136
Michel (Mlle). 216, 226
Millary 148
Millot (général) .. 14
Millot (Ernest) 96, 103
Minh-Mang ... 182, 187
Mitre 325
Moizard 241, 246
Moizard (Mme) ... 241
Monin 190
Monpezat (Henri de) 340
Montclair 238, 241
Moreau.. 148, 204, 234 251
Moreau (cafetier).. 168

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Morel (Jules)... 197, 209, 281, 325
Morel (enfant) .. 226
Morès (de) .. 133, 342
Morier .. 262, 268, 273
Morier (sœurs) .. 226
Moulié 282
Moulié (sœurs) ... 226
Moullot 325
Moulun 103
Mourey (col.) 260
Munier (général).. 96
Munier 216
Muselier 292, 325
Myette (Mlle) 271

Nam-Nam 302
Nays-Candau (col. de) 325
Nays-Candau (Mme de) .. 201, 260, 325
Négrier (général de) 31
Neyret 80, 318
Ngu (Doc) 72
Nguyên-trong-Hiêp 242
Nicolas (tzarevitch) 192, 204
Noë (Sarah) 271
Nordemann .. 117, 236

Ollivier (colonel) .. 33
Orléans (prince Henri d') 131
Orval-Mondet .. 62, 65
Oum (s/lieut.) ... 266

Parreau 17
Pauher, 68, 81, 83, 100, 102, 105, 260, 274
Paul (violoniste).. 140
Paulus (Mme) 271
Pavie 266
Pellet 208
Pellissier (Mlle) .. 226
Péretti (J. P. de) .. 302
Pernot (général).. 151
Perrier (frères) .. 223
Peuch Neva 271
Philippon 148
Picanon (Edouard) 325
Piccinelli 129
Pierret 171
Piganiol (frères).. 72, 171
Piglowski 14, 102, 289
Piquet 48, 53
Play (Julia) 241
Poeymirau 113
Poinsard 91, 274
Poinsard et Veyret 80
Policand 325
Ponsard 260
Pontet (Mme) 83
Porchet 159
Porchet et Cie.... 275
Portal .. 152, 160, 195
Posnik Rehn 82
Pouvourville (de)... 25, 53
Pouymayou 101
Pradier 139, 148
Priolland (Mlle) .. 60
Prouziaux 139
Puginier (Mgr) .. 16, 19, 106

Quennec 319, 325
Queyroul .. 81, 86, 87, 102, 105, 134, 172, 342

Rachel (Mlle) 141
Rainoird (Mme) .. 150, 229
Raquez 27
Raveau 318, 336
Rebelle 73
Rémery (frères) .. 47
Renoud-Lyat (Mme) 216
Renoud-Lyat 321
Réquillard ... 83, 105, 110, 142, 143, 144, 145, 180, 216, 246, 256, 260, 269, 277
Reste (général) ... 74, 100
Reste (Mme) 100
Retailhaud 229
Reynaud-Blanc .. 97
Ribard (Mme) 24
Ricard 148
Ricard (Olive) ... 270
Richard (Louis) .. 24
Ricou .. 209, 275, 325
Ricou (Mme).. 278, 325
Riou 262
Rivière (commandant Henri) .. 11, 14, 16, 33, 103, 293
Robert (Jean) 135
Roblin 233, 251
Rodier 198, 203, 229, 250, 325, 326, 338
Rodier (Mme) 198, 201, 203, 229, 251, 325
Roger 271
Rolland 160
Rolland (Mlle) ... 336
Rolly (Jeanne) .. 113, 121, 123
Roque (frères). 47, 121
Roty 170, 288
Rougery 72
Roumanille (Mme Boissière née Térèse) 87
Rouquet 148
Rousé 229
Rousé (Mme) 278
Rousseau (Armand) 343
Roze 47
Ruhl (lieut.) 73

Sadakichi 70
Sadakichi (Mlle Kikou) 70
Sagnier.. 142, 143, 144, 145
Saillard (cap.) ... 146
Saint-Saëns 147
Salabelle (A.) ... 223
Salle 17
Sallenave 325

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Samuel 218, 276
Santerre 65
Sauvage 274
Sauvage (lieut.) ... 237
Savoyat 292
Scalfi 129
Schaal 226
Schepens 216
Schneider (F. H.).. 128
149, 155, 168, 172, 234
339
Schneider (sœurs). 225
Secail (Mme) .. 61, 65
Seguin 148
Senan (Mme de) .. 141
Sénèque (lieut.) .. 149
202, 216, 238
Sénèque (Mme) .. 238
Sentis 103
Septans (commandant) 300
Sestier 292
Siegfried (J.) 131
334
Silvestre (père) .. 13
15, 18
Silvestre (Mme). 10, 13
Silvestre (A.) 10
Simon 169
Simoni 90
Simonnet 140
Sintas 133, 236
Smith 81
Son-tay (pitre) .. 84
Sou (maréchal) .. 191
Soupe ... 289, 318, 336
Spéder 216
Stoërkel 66
Szymanski 332
Talvar (Mlle) 224
Tartarin 89, 328
Tay (pirate) .. 289, 293
Tchang-Kong 187
Téry 91
Thanh-Thai 341
Thénard 251
Thiêu-Tri 182, 186
Tho-Dia-Long-Thân 189
Thomé 128
Tinh (Dê) 80
Tirant 32
Tirant (Mme) 80
Tisseyre 201
Toncamp (Mlle) .. 60
Tourné (Mme) 260
Tran 288
Tran-luu-Huê 53
Tran-van-Ba 289
Tran-Vu 180
Trincavelli 256
Trincavelli (Mme).. 259
260, 273
Trinh-To 189
Trocaz 292
Troubetskoï .. 203, 206
207
Trouvé 292
Turbat 57
Unal 170
Valéry (Mlle) 60
Valton (lieut.) ... 121
Vandenabeele 223
Velasco (mgr) ... 298
Verchères (commandant de) .. 196
Verschuren 148
Vézin 32, 121, 153
289, 339
Vial (Paulin) 342
Viart 65
Vigier 148
Vigne 288
Vildieu .. 74, 177, 313
Villard 74
Villars 339
Villers (commandant de) 103
Vincenot 278
Vinh-Bao 48
Vi-van-Li 325
Viviane (Paul) ... 24
Vogel 81
Voignier 274
Voillequin 62, 66
81
Voisin 148
Vola 325
Wallut 156
Walsch 96
Wehrung 33
Weil-Wormser 255
Wiasensky (général) 106
Winh-Phat-Cheong. 47
Yann (L.) 82
Ziegler 72

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

TABLE DES GRAVURES

La jeune femme de la couverture est la reproduction d'un dessin d'Albert Cézard publié dans La Vie indochinoise *en 1896.*

	Pages
Pagode du Grand-Bouddha (dessin de A. Cézard, Revue Indochinoise, *novembre 1893)*	5
Porte de la Citadelle de Hanoi	9
L'hôtel du Consulat de France à Hanoi	11
Programmes du Châlet de Hong-hoa	22
Laboureur annamite	27
Agents de police	28
Le Petit-Lac à Hanoi	29
Inauguration du kiosque à Musique à Hanoi	*(Hors-texte).*
Le Petit-Lac à Hanoi	39
Place Nationale à Haiphong	43
Le port à Haiphong	45
La Liberté sur le pagodon	51
Inauguration de la statue de Paul Bert	53
Square et statue de Paul Bert.	63
La pagode des Supplices	63
Paysage tonkinois	70
L'hippodrome à Hanoi	71
Portrait de M. de Lanessan	75
Les 3 fanfareux à la kermesse.	84
Chaloupe Cerf et hôtel des Fluviales à Haiphong	93
Vue panoramique du Petit-Lac	*(Hors-texte).*
Interprète saigonnais en pousse.	98
Manufacture d'allumettes à Hanoi	99
Rue Paul Bert à Hanoi	115
Revue du 14 juillet 1892 à Hanoi	119
L'actrice Jeanne Rolly	125

	Pages
A la fabrique d'allumettes	129
Coolie à l'emballage des allumettes	137
Petits tambourinaires	138
Vieille Porte Jean-Dupuis à Hanoi	*(Hors-texte).*
Paysage en baie d'Along	139
Paysage à l'île de Kébao	152
Coolie annamite à Kébao	155
Le puits de Lanessan à Kébao.	157
Coolie chinois à Kébao	159
Rade de Port-Wallut	160
Entrée de galerie à Kébao	162
Entrée du tunnel de Cai-Dai	163
Vue de Port-Wallut	166
Le chemin de fer	178
Devant la pagode du Grand-Bouddha	179
La statue du génie Tran-Vu	181
Pylone près de la pagode du Grand-Bouddha	185
La pagode du Grand-Bouddha pavoisée	*(Hors-texte).*
Invités à l'inauguration de la pagode restaurée	189
Le Grand-Lac à Hanoi	191
Le commandant du Zabiaca	194
L'état-major du Zobiaca	197
Fraternisation franco-russe	200
Les Russes à l'hippodrome de Hanoi	203
De 5 à 7, route du Grand-Bouddha	219
Débarcadère des Fluviales à Hanoi	231

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

	Pages
Rue des Radeaux à Hanoi	239
Angle des rues Jules Ferry et Pottier à Hanoi	247
Boulevard Francis Garnier à Hanoi	253
Chaloupe des Fluviales	265
Le pont tournant à Haiphong ..	274
La maison Samuel à Haiphong.	276
Le Camp des lettrés à Nam-dinh	279
Prosternations des licenciés ...	283
Porte-insigne annamite	287
Mandarin tonkinois	302
Le boulevard Gia-Long à Hanoi	307
Entrée de la Gendarmerie à Hanoi	311
Entrée du village de Thai-Ha ..	314
Pavillons et chapelle à l'hôpital de Lanessan	323
Vue d'ensemble de l'Hôpital	(*Hors-texte*).
Ecole annamite	328
Le commandant Joffre	332
Tribunes de la Société hippique à Haiphong	334
Presse à main à l'imprimerie Schneider	338
Sampan (*cul-de-lampe de A. Cézard*, Revue indochinoise *d'octobre 1893*)	345
Chaloupe Bao-Ha *des Fluviales*	346
Paysage lacustre (*cul-de-lampe de A. Cézard*, Revue indochinoise *de septembre 1893*)	358
Plan de Hanoi	(*Hors-texte*).
Plan de Haiphong	(*Hors-texte*).

Gravure-remarque (pour les souscripteurs seulement) :

Edition sur Alfa : *Marchande ambulante.*
Edition sur Velin : *Pousse-pousse d'autrefois.* } page 359

(Ces deux dessins sont de A. Cézard : *Revue indochinoise*, février 1894).

ERRATA

Renvoi (3) de la page 33. Lire : *1835 sous le règne de Minh-Mang* au lieu de : 1813 sous le règne de Gia-Long.

Page 91. Lire : *Liobet* au lieu de : Liobey.

Page 148. Lire : *colonel Clamorgan* et non général.

Page 180. Lire : *Canolle* et non Carrolle.

Page 182. Lire : *Thiêu-Tri* et non Trieu-Tri.

Page 204. Lire : *Chavanieux* et non Chavassieux.

Page 306. Lire : *Minh-Mang* et non Gia-Long.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Avant-propos 9
Second avant-propos. 27

1890 .. ..

Aspect de Hanoi et Haiphong 29
Enlèvement des frères Roque 47
Attaque de la concession Rémery 47
Inauguration de la statue de Paul Bert 48
Défilé-cavalcade du 14 juillet à Haiphong 50
Troupes théâtrales Mallaivre et de Greef-Caisso 55

1891 .. ..

Meurtre du capitaine de Juigné 71
Assassinat des époux Keeble 72
Attaque de la Résidence de Cho-bo 72
Exécution du Doc-Cap 73
Attentat contre le chancelier Ferra 73
Arrivée du Gouverneur général de Lanessan 74
Le bon café de Mme F. Coutel 77
L'année artistique, littéraire, sportive et mondaine 80
Le premier rallye-paper à Hanoi.. 82
Un nouveau journal : *Le Tonkin*.. 87
Jules Boissière en Avignon 87
La Kermesse du 12 décembre à Haiphong 88
Inauguration de la première voie ferrée (tronçon de Phu-lang-thuong à Kep) 92
Aménagement des abords du Petit-Lac à Hanoi 96

1892 .. ..

La Société Philharmonique s'installe au Petit-Lac : soirée d'inauguration le 16 janvier.. 99
Les docteurs Gouzien, frères mélomanes : *Ma Guadeloupe* 100
Premières réunions électorales 101
Mort de Julie Rosalie de Beire 102

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Pages

Une pianiste virtuose : Olga Duboin 105
Naufrage de la chaloupe *Lao-kay* : 32 victimes 106
Décès de Monseigneur Puginier, évêque du Tonkin 106
Inauguration de la Sale popote de Hanoi 107
Tournée dramatique Jeanne Rolly et Clément 113
Les théâtres militaires à Bac-ninh et Thi-cau 117
Enlèvement de l'ingénieur Vezin 121
Attaque d'un convoi à Bac-lé : 16 Français tués et blessés 121
Inauguration de la manufacture d'allumettes à Hanoi 127
Enlèvement du surveillant de mines Piccinelli 129
Des visiteurs de marque au Tonkin : le prince Henri d'Orléans, Gabriel Bonvalot, lord Curzon, etc... 131
Nouveaux journaux : *Le Réveil, la Gazette d'Annam* 135

1893 .. ..

Représentations théâtrales de Mme Lavagne 139
Le théâtre militaire de la Citadelle à Hanoi 146
Fêtes d'inauguration commerciale des mines de Kébao 151
Le sport hippique 169
Morts accidentelles : M. Unal, M. et Mme Landes, Mme V. Larue .. 170
Enlèvement de MM. Roty, Bouyer, Humbert-Droz et de l'entrepreneur Lai-Thuan 170
Attaques de convois en Haute-Région : M. Piganiol mortellement blessé, M. Pierret tué 171
Création de la *Revue Indochinoise* 172
Haiphong adopte la lumière électrique 178

1894 .. ..

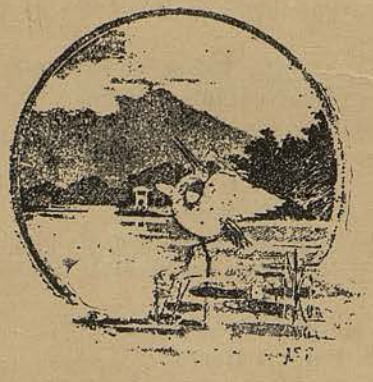
Fêtes de la restauration de la pagode de Tran-Vu, dite du Grand-Bouddha 180
Visite et séjour des marins russes : fêtes enthousiastes 192
Le prestidigitateur-illusionniste Léopold Bernard 212
Fêtes et réceptions en l'honneur de M. et Mme de Lanessan rentrant en congé 214
Tournée de café-concert : Mlles Talvar et Delamarne 223
Le premier bal travesti pour enfants à Hanoi 225
La fête chinoise du printemps à Haiphong 226
Développement du sport hippique 230
Nouveaux succès du théâtre des « marsouins » à Hanoi 233
Tournée théâtrale de la troupe Montclair 238
La fanfare du 10e de marine s'installe à Haiphong 246
Pose de la 1re pierre de la salle actuelle de la Société Philharmonique. 250
Le Chat d'Or et ses succès pseudo-montmartrois 252
L'explorateur Auguste Pavie à Hanoi 266
Réception d'adieu de M. Chavassieux, Gouverneur général *p. i.* 266

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

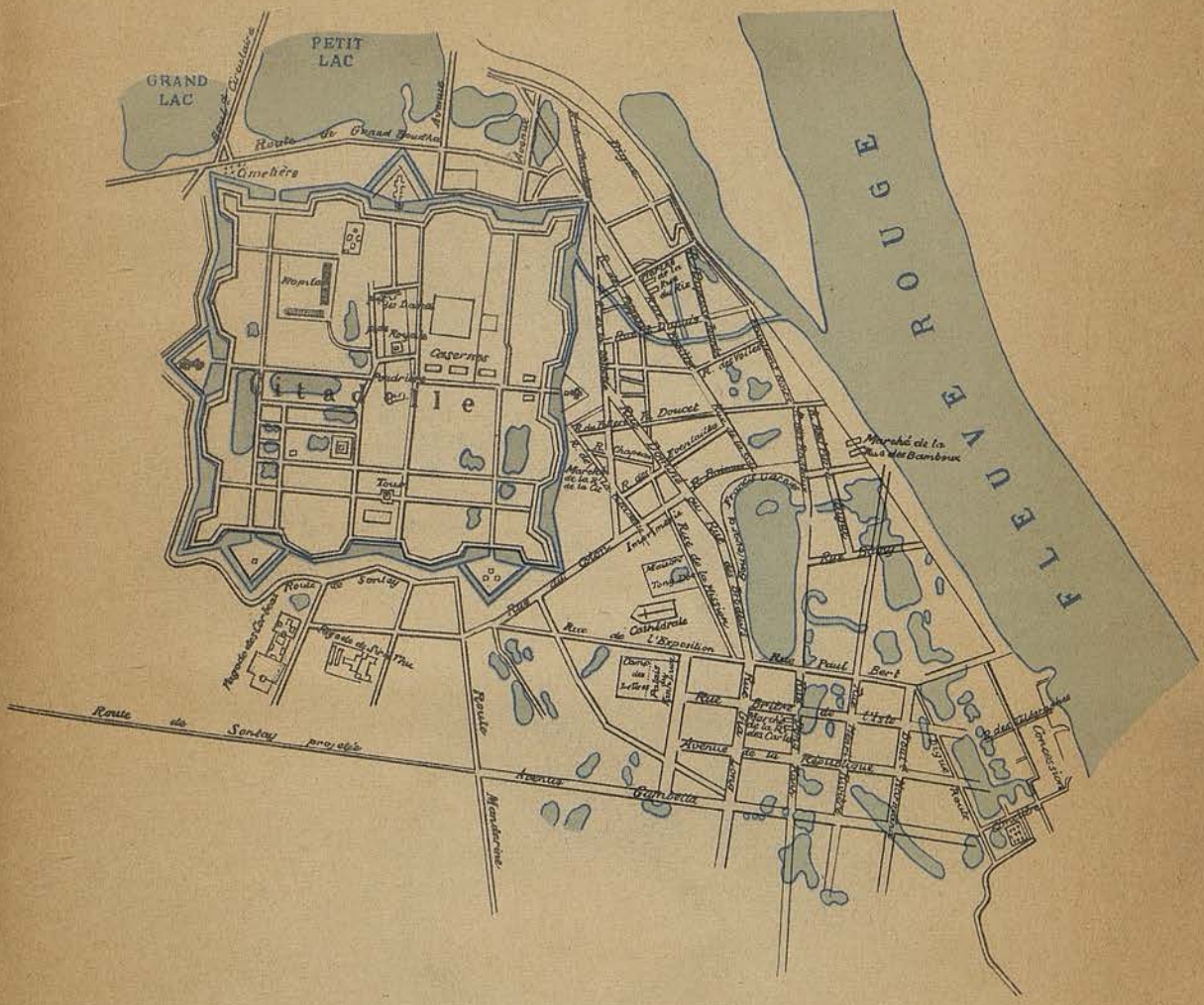
Pages

Arrivée et débuts de la troupe théâtrale de Mme Debry 269
Fondation à Haiphong de *La pédale haiphonnaise*. 274
Retour de France de M. et Mme de Lanessan 274
Inauguration du pont tournant et des travaux de la coupure de Lach-tray à Haiphong. 275
Concours des lettrés à Nam-dinh 278
Enlèvement du douanier Carrère. 287
Délivrance des captifs Lai-Thuan, Roty, Bouyer, Humbert-Droz 287
Assassinat du surveillant Marty 289
Episore de la carrière du chef de bande Hoang-hoa-Tham dit le Dê-Tham. 289
Révolte sanglante de prisonniers à Hanoi 292
Le deuil du président Sadi Carnot 293
Meurtre à Moncay du contrôleur des douanes Chaillet ; enlèvement par les pirates de sa femme et de sa fille 296
Enlèvement et libération de MM. Chesnay et Logiou ; attaque d'un train près de Sui-ganh 297
Assassinat du douanier Lafargue à Lac-quan 299
Remise en liberté de Mme Chaillet 300
Attentat de M. J. P. de Péretti contre Mgr Gendreau 302
Démolition partielle de la Citadelle à Hanoi 305
Création du village de Thai-ha 313
Inauguration du nouvel Hôtel militaire 317
Inauguration définitive de la voie ferrée de Phu-lang-thuong à Lang-son 318
Concours agricole au Jardin botanique à Hanoi 328
Un nouveau journal : *L'Extrême-Orient* 341
Rappel de M. de Lanessan à la consternation générale 343

Index général 347
Table des gravures 354
Errata 355
Table des matières 356



Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

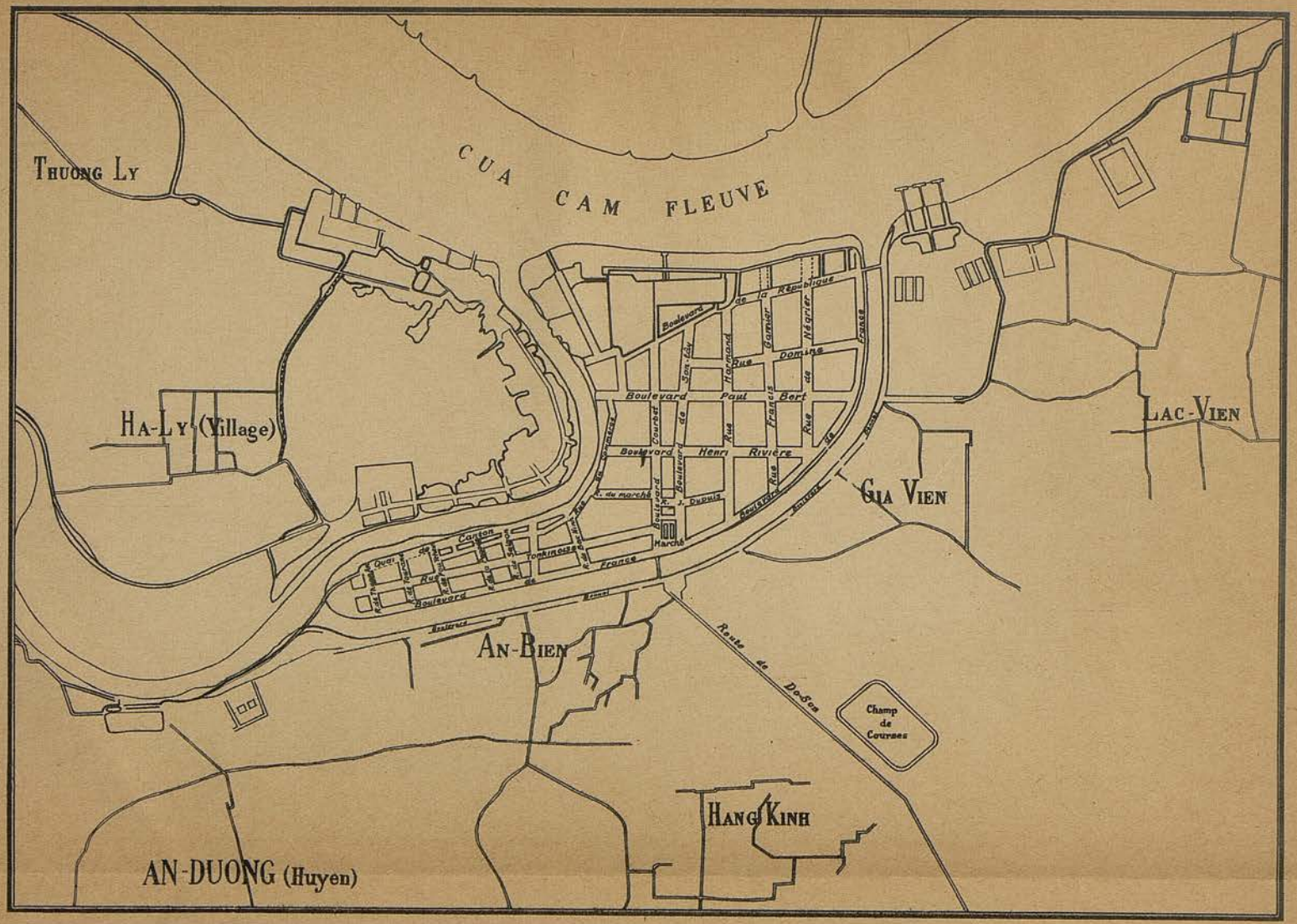


Plan de Hanoi

(dressé à la Résidence Supérieure, 3e Bureau. Section des Travaux Publics. Mars 1889).

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation



Plan de Haiphong

(dressé par le Service des Travaux Publics 1889).

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE XXX DÉCEMBRE MCMXLI SUR
LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE
D'EXTRÊME-ORIENT — HANOI

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Imprimé en Indochine

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

ASE
2201
VN

CLAUDE
BOURRIN

LE VIEUX TONKIN

I. D. E. O.
ÉDITEUR
1941

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation